Nº 659 36e Année. Tome CLXXXIV — 1er Décembre 1925

MERCVRE
DE
FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... *4 fr.* | *Etranger*...... *4 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

L'horizon financier n'est pas plus lumineux que précédemment, chaque jour ayant vu naître un nouveau projet annihilant celui présenté la veille. La seule chose qui paraisse certaine, c'est la malfaisance de la plupart d'entre eux, car enfin on ne supposait pas que, sous la poussée socialiste, l'Etat en arriverait à traiter de chiffons de papiers les engagements formels qu'il avait pris vis-à-vis des Français dont il sollicitait le concours. Net d'impôts présents et futurs, cette formule ou bien une autre décidera fort peu les souscripteurs futurs à apporter leur argent lors des prochaines opérations de crédit.

Après une nouvelle pointe en avant, la livre et le dollar sont revenus à leur dernier niveau, et de ce fait l'engouement pour les valeurs à change s'est un peu calmé ; des achats discrets ont relevé la cote de nombre de nos valeurs nationales. Notons parmi celles qui ont le plus bénéficié de ce mouvement de reprise nos grandes banques : Crédit Lyonnais, 1355 ; Comptoir d'Escompte, 840 ; Société Générale, 782. En banques étrangères, la Banque Nationale du Mexique progresse à 940.

Les modifications survenues dans le compartiment métallurgique ne méritent guère d'attention, et on en peut dire autant de bien d'autres : houillères, électricité, filatures, docks, gaz et eaux, bien que nombre d'entre elles soient traitées quotidiennement. Les affaires d'alimentation, fort bien achalandées, se présentent généralement avec des cours en hausse ; notons spécialement : Quilmès à 7600, les Sucreries Brésiliennes en vive reprise à 600. Mais c'est encore les valeurs de caoutchouc qui ont accompli les plus remarquables progrès, les cours de la matière ayant atteint au comptant le niveau le plus élevé. Au surplus les cours de quelques titres donneront une idée de l'importance de leur envolée : Caoutchouc de l'Indo-Chine, 1890 ; Malacca ord., 638 ; Padang, 1605; Terres Rouges, 1250. Au groupe du pétrole, on note la hausse de Franco Wyoming, de Silva Plana, de la part Malapolska; Shell, 633, Royal Dutch, 43.100. Recherchées par Londres les valeurs sud-africaines progressent de nouveau : De Beers, 1740 ; Goldfields, 185 ; Rand Mines, 370 ; et certaines valeurs coloniales, ainsi que nous le faisions prévoir, se mettent à la remorque des caoutchoutières: Extrême-Orient, 1900 contre 1700 ; Financière des caoutchoucs, 505 ; Franco-Javanaise, 6900.

Le Masque d'Or.

Compagnie du Chemin de fer Métropolitain de Paris

Placement d'un nombre maximum de 211.700 Bons décennaux 7 o/o nets de tous impôts présents et futurs, à l'exception des droits de transmission, de transfert et de conversion.

Ces Bons rapporteront un intérêt annuel de 35 francs, payable par moitié les 1er mai et 1er novembre de chaque année. Le premier coupon sera payable le 1er mai 1926.

Ils seront remboursables, conformément au tableau d'amortissement imprimé au verso des titres, soit au pair par tirages au sort annuels, soit par rachats en Bourse au-dessous du pair, le remboursement par tirages au sort devant s'effectuer du 1er novembre 1926 (tirage d'octobre 1926) au 1er novembre 1935 (tirage d'octobre 1935).

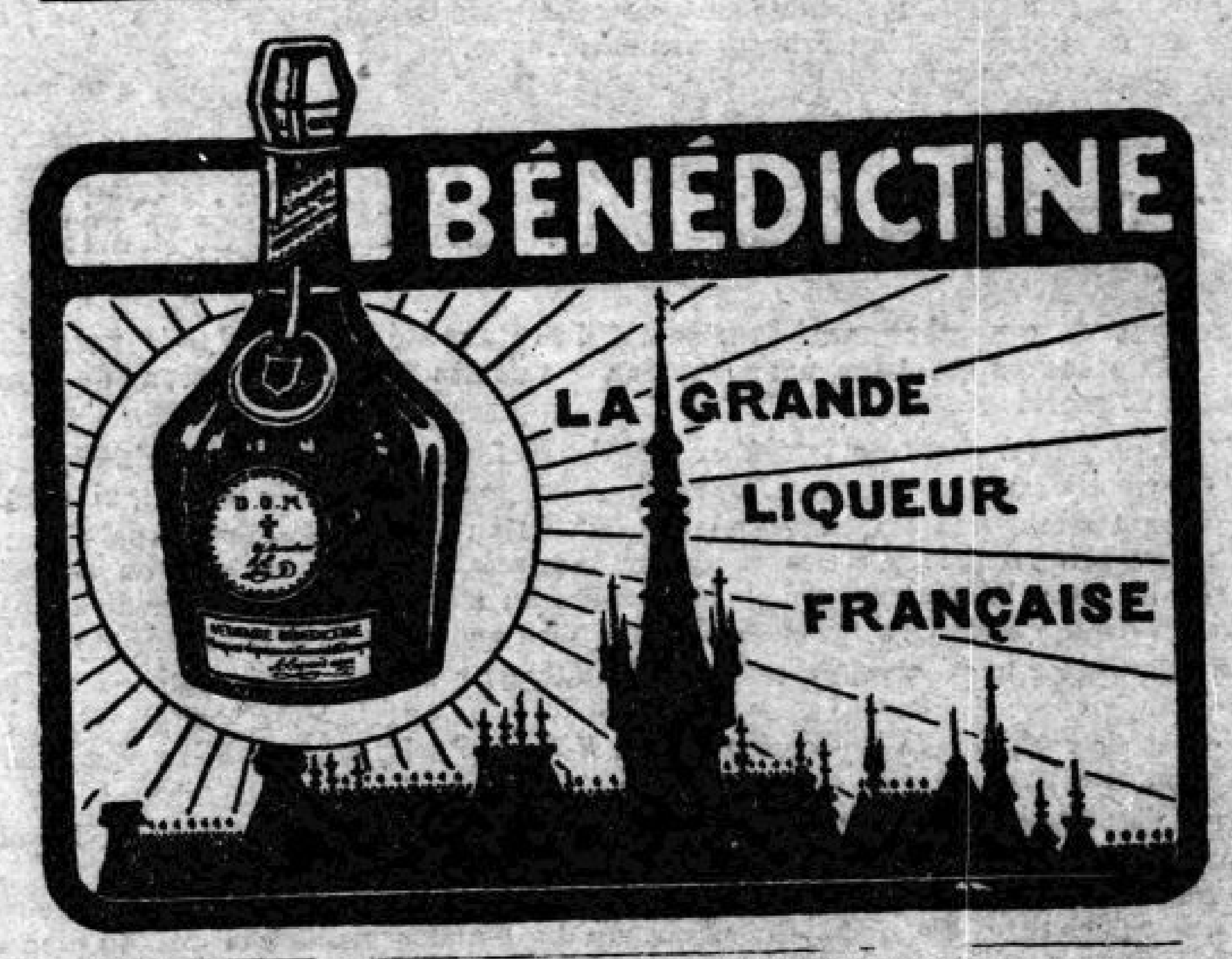
La Compagnie se réserve, en outre, la faculté de remboursement anticipé au pair, à toute époque.

En cas de rachat de la concession par la Ville de Paris, cette dernière sera substituée à la Compagnie et assurera la charge de cet emprunt.

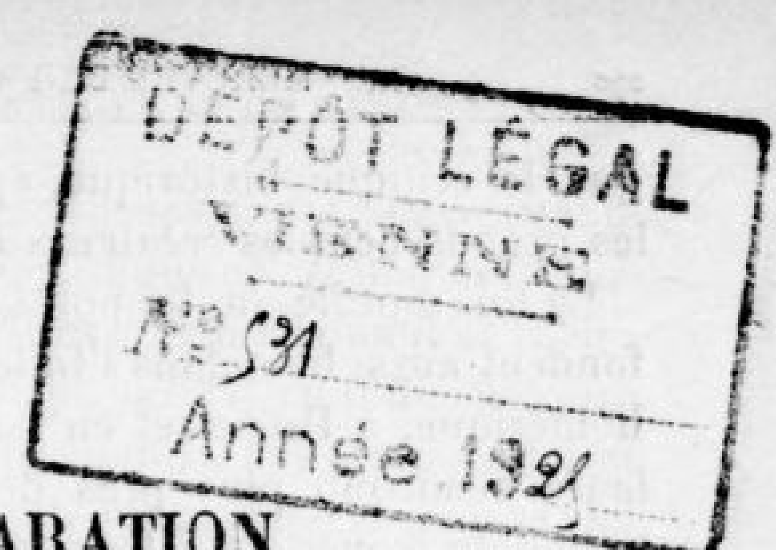
Prix de placement: 450 francs par Bon. Jouissance 1er novembre 1925. Payables à la souscription.

Les demandes seront servies au fur et à mesure de leur arrivée, jusqu'à concurrence du nombre des titres disponibles chez chacun des établissements chargés du placement.

La publication de la notice prescrite par la loi a été effectuée au *Bulletin des Annonces légales et obligatoires*, à la charge des Sociétés financières, en date du 19 octobre 1925, n° 42.



Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.



LA SÉPARATION DE LA MORALE ET DE L'ÉTAT

A l'origine de toute société, il y a un Dieu. Les grands législateurs légendaires, à qui les peuples attribuèrent leur premier code et leur plus ancienne morale, sont des chefs religieux ou des créateurs de valeurs religieuses. Si Moïse conduit le peuple d'Israël vers la terre promise et lui donne sa loi, c'est qu'il est en relations directes avec l'Éternel ; Lycurgue est inspiré par les Olympiens, Romulus disparaît de la terre enlevé par Jupiter Capitolin.

Même aux yeux de nos évolutionnistes contemporains, à l'aube de la conscience morale il y a la crainte, génératrice de toute religion. On connaît la théorie de la horde préhistorique, base primitive des sociétés : pour vivre, pour résister à ses voisins, elle se donne un chef de guerre, le plus fort et le plus rusé, celui qui possède au plus haut degré ce que Nietzsche appelle « la volonté de puissance » et M. Ernest Seillières « l'instinct impérialiste ». Pour maintenir son autorité en dehors de la guerre, le chef, s'il développe chez les siens cette même volonté de puissance, cherche à la discipliner et il fait régner au sein de la tribu un altruisme relatif; il édicte une loi qui prescrit ce qui est utile à la communauté et interdit ce qui lui est nuisible. Pour lui donner plus de force, il rattache cette loi au génie de la horde, à son *totem*. Telle est la forme élémentaire qui unit la loi civile et la loi religieuse. Pure hypothèse, mais

que la critique historique, appliquée aux origines de tous les grands peuples créateurs d'idéal, justifie.

La loi morale, la loi politique et la loi religieuse se confondent aussi bien dans l'Inde primitive que dans la Grèce homérique, à Rome et en Israël. Même conception, d'ailleurs, beaucoup plus près de nous, dans la société chrétienne du moyen âge. Le pape et l'empereur sont les deux moitiés de Dieu ; le roi de France, sacré à Reims, est l'oint du Seigneur et le fils aîné de l'Église. Le protestantisme, au reste, première manifestation de l'esprit laïque, n'affranchit pas l'Etat de l'emprise religieuse, et il faut attendre le XVIII[e] siècle et la philosophie rationaliste issue de Descartes pour voir naître la doctrine de la séparation des Eglises et de l'Etat.

La liberté de conscience, à la vérité, existait alors en fait dans toute l'Europe, et en droit dans un grand nombre de pays, mais elle ne supprimait pas le caractère religieux de l'Etat. Elle ne fut d'abord qu'une tolérance, une concession aux minorités, obtenue par ces minorités à la suite de guerres sanglantes. La religion dominante, la religion de l'Etat, admet la coexistence d'une religion inférieure, dont les fidèles ne sont que des citoyens de seconde classe. Puis nouvelle évolution libérale, l'Etat, qui a toujours sa religion à lui, reconnaît cependant l'équivalence de toutes les religions ; la Russie tzariste était très tolérante envers toutes les croyances, mais il fallait que ses sujets en eussent une. C'est la conception la plus logique de tout Etat policier. Au fond, il en est encore ainsi en Angleterre et en Amérique où l'irréligion, ce que nous appelons la libre pensée, apparaît au regard des mœurs comme une monstruosité. En droit, l'Amérique est pourtant arrivée d'emblée au seul régime qui soit l'aboutissement logique du libéralisme en matière de religion : l'Etat laïque ignorant et admettant toutes les religions, à condition qu'elles ne troublent pas l'ordre public.

C'est aussi ce qui existe en France depuis la loi de sépa-

ration. Quand on examine les choses avec une véritable indépendance d'esprit, on reconnaît que ce régime est beaucoup moins défavorable aux Eglises et spécialement à l'Eglise catholique qu'on ne l'a dit; elles gagnent en indépendance et en dignité ce qu'elles perdent en influence temporelle, et le seul argument valable que le catholicisme puisse lui opposer, c'est l'argument historique : l'espèce de contrat qui était inclus dans le Concordat, les traitements du clergé étant considérés comme une sorte de compensation pour la confiscation des biens de l'Eglise au moment de la Révolution. A bien examiner, au reste, l'Eglise catholique peut très bien s'entendre avec un État athée, à condition que celui-ci soit doué d'un véritable esprit politique. Mais voici qu'on commence à se demander si ce n'est pas l'Etat qui perd à la séparation absolue d'avec les Eglises, et si, en rompant complètement avec ses origines religieuses, il n'a pas renoncé à une force indispensable à son existence même. La séparation des Eglises et de l'Etat, n'est-ce pas la séparation de l'Etat et de la morale?

§

La doctrine courante, c'est que l'Etat n'a rien à voir ni avec la morale, ni avec la religion : affaire de conscience individuelle où la loi n'a pas à intervenir.

Cette doctrine est universellement admise, même en fait par le catholicisme organisé en parti politique. Elle est née de l'horrible souvenir qu'ont laissé les persécutions religieuses et du sentiment très juste qu'il n'est pas de plus mauvais gouvernement que la théocratie qui veut faire intervenir de force l'absolu dans le domaine du relatif. Elle n'a paru jusqu'ici, d'ailleurs, présenter aucun danger, parce que la morale n'avait jamais été mise en question que dans le langage ésotérique des philosophes. Mais il n'en est plus ainsi : la diffusion de l'instruction, qui a mis les idées les plus dangereuses à la portée de ceux qui étaient les moins préparés à les connaître, la propagande anti-

religieuse, la diffusion des doctrines sociales égalitaires, la diminution de l'énergie dans les classes dirigeantes, qui ne croient plus à la légitimité de leurs privilèges, la formation d'un immense prolétariat intellectuel, qui ne reconnaît plus de patrie et qui n'a que des rancunes et des appétits, ont répandu, chez ceux qui manquent aux règles morales et même aux lois, un état d'esprit nouveau et extrêmement dangereux. Ceux qui se refusent à voir le péril qu'il y a à libérer Caliban de la crainte salutaire que lui inspirait la magie de Prospero, triomphent aisément en disant que, proportionnellement, la criminalité n'était pas moindre aux siècles de foi qu'au nôtre, et que la moralité publique au moyen âge n'était pas supérieure à celle d'aujourd'hui. C'est exact, mais alors celui qui manquait à la loi morale avait le sentiment du péché, il pouvait invoquer la miséricorde divine, il ne songeait même pas à invoquer la pitié de la loi, et ne cherchait à échapper à la sanction dont il reconnaissait la légitimité que par la fuite ou le mensonge. Aujourd'hui, quand le criminel n'est pas une simple brute instinctive, dénuée de conscience et de raisonnement, il conteste hardiment la légitimité de la sanction et même de la morale tout entière : « morale de classe », « morale bourgeoise », il y a, à ce sujet, toute une phraséologie dont les journaux révolutionnaires empoisonnent le public, et à laquelle les avocats d'assises donnent tout l'éclat de l'audience et toute l'autorité de leur robe noire. Or, l'Etat, à moins de tomber dans un despotisme policier dont on peut difficilement supporter la pensée, ne peut se maintenir qu'à l'abri d'une morale universellement observée. Peut-on imaginer un Etat où les citoyens méconnaîtraient en principe la valeur obligatoire des contrats, le caractère sacré de la vie humaine, ou même, dans l'ordinaire de la vie, la valeur de la propriété individuelle, une société où l'abus de confiance, le vol et le meurtre ne seraient des délits ou des crimes que dans la mesure où ils seraient connus? Un tel Etat ne pourrait se maintenir que par la terreur.

N'est-ce pas d'ailleurs ce qu'on voit à présent en Russie où, sous prétexte de constituer la morale nouvelle, on a commencé par abolir la morale existante, dite morale bourgeoise, et où l'on a remplacé le catéchisme par cette formule : « La religion est l'opium du peuple. »

Cette terrible expérience russe a montré toute l'urgence du péril; mais bien avant la Révolution communiste de 1917, les philosophes et les politiques qui avaient le plus contribué à ruiner les bases de l'ancienne morale avaient déjà senti la nécessité de la remplacer et de fonder à l'usage de l'Etat sans Dieu une morale sans Dieu ou même sans métaphysique. Dans qu'elle mesure y ont-ils réussi? C'est ce que l'on se demande, non sans angoisse, à un moment où les principes même de toute notre civilisation sont remis en question et où les dirigeants d'un grand peuple semblent pratiquer la vieille devise du nihilisme : Rien n'est vrai, tout est permis.

§

Un des plus éminents fonctionnaires de l'Université de France, M. Gabriel Compayré, Inspecteur général de l'Instruction publique et membre de l'Institut, auteur de manuels de philosophie et de morale scolaire, faisait naguère cet aveu :

On ne supprime véritablement que ce que l'on remplace, et les difficultés présentes de l'éducation morale viennent précisément de ce que l'on n'a pas encore remplacé ce que la force des choses a détruit. Nous ne nous appuyons plus sur le sentiment religieux, sur les croyances au surnaturel, nous faisons appel à la nature, à la raison seule. Le vieil édifice des religions qui a longtemps abrité nos pères est en partie démoli ; nous campons pour ainsi dire à la belle étoile. Tout au plus trouvons-nous un abri sous des tentes provisoires en attendant qu'une construction nouvelle ait pu être édifiée, qui satisfasse à la fois aux principes de l'esprit nouveau et aux besoins éternels de l'humanité.

Un abri, un refuge, une tente provisoire. En vérité, M. Compayré, éminent représentant de l'enseignement offi-

ciel, ne montre qu'une médiocre confiance dans les constructions ambitieuses des penseurs qui, au nom de la science, ont déclaré, avec tant de superbe, qu'ils allaient se passer de métaphysique. Il nous convie à attendre la construction nouvelle qui satisfera aux principes de l'esprit nouveau et aux besoins éternels de l'humanité. Mais nous commençons à nous demander si *en attendant* nous ne verrons pas s'écrouler tout l'édifice de la civilisation.

Quelque dangereuse qu'elle apparaisse aujourd'hui, l'œuvre des savants et des penseurs indépendants qui ont cherché à construire une morale sans métaphysique a quelque chose de grand et de noble, et le tragique de la situation actuelle accentue encore cette impression. Reconnaissons qu'il y eut, parmi eux, quelques-uns des esprits les plus vastes et les plus élevés des derniers siècles ; peut-être, quand on a consacré toute une vie à chercher la vérité, y a-t-il quelque chose de surhumain à convenir que la Vérité doit quelquefois être cachée.

Ce qui est assez étrange, c'est en Angleterre que, pour la première fois depuis l'antiquité, on a cherché à formuler une règle morale sans recourir à la religion ou à la métaphysique. De Hobbes, qui eut une influence directe sur les philosophes français du XVIIIe siècle, à Herbert Spencer et à Stuart Mill, toute une lignée de penseurs britanniques ont travaillé à constituer une morale utilitaire, qui, basée sur l'intérêt personnel ou sur l'intérêt général, pût vivre absolument indépendante des principes métaphysico-religieux : constructions ingénieuses, souvent brillantes, mais qui font appel aux formes les plus basses de la raison. C'était un motif de réussite. Mais on n'a pas eu l'occasion de voir quelles étaient les conséquences pratiques de ces doctrines, parce que le peuple anglais, le moins métaphysicien qui soit au monde, n'éprouve aucun désir de donner une base philosophique à son activité ou de s'expliquer pourquoi il agit dans un certain sens. Comme il n'a pas besoin de logique, comme les subtilités psychologiques ne l'inté-

ressent pas, il incorpore tout naturellement les principes moraux aux principes religieux et aux principes politiques. Tout cela fait partie d'une sorte d'hygiène sociale dont il admet les préceptes *à priori* et qui finalement a trouvé son expression philosophique dans le pragmatisme de William James. Or, les Français ne peuvent se contenter de cette sagesse ménagère, parce qu'ils sont un peuple de moralistes, ce pourquoi les autres peuples les accusent souvent d'être un peuple immoral. Toute la littérature française depuis le *Roman de la Rose* jusqu'aux œuvres d'Anatole France et d'André Gide, n'a au fond d'autre objet que de raisonner ou de déraisonner sur la morale. Elle ne se contente pas de décrire les mœurs, elle les explique, les juge, les condamne ou les justifie, soit par rapport à la loi religieuse, soit au point de vue de cette philosophie sommaire qu'on appelait autrefois le droit naturel, soit au regard de cette exaltation de la coutume qu'on nomme l'honneur, le mot qui sonne le mieux aux oreilles des vieilles nations guerrières. A la différence des autres peuples, le Français veut toujours situer son action dans l'universel, et peut-être est-ce ce trait du caractère national qui a fait le succès universitaire de la formule kantienne : *Agis de telle sorte que la maxime de ton vouloir puisse toujours également valoir comme principe d'une législation universelle*. Formule magique, qui par ses origines donnait toute garantie au pouvoir laïque et qui paraissait pourtant avoir, au point de vue de la police sociale, tous les avantages d'un dogmatisme religieux. C'est pourquoi la philosophie de Kant fut en quelque sorte la philosophie officielle de la République, si tant est que la République de la facilité puisse avoir une autre philosophie que celle qui consiste à se laisser aller au fil de l'eau.

Mais une philosophie officielle n'est jamais bien vivante. Il y a longtemps que dans la jeunesse, à qui elle aurait dû servir d'armature, celle-ci était sans action, ni rayonnement.

Dans les *Déracinés*, premier volume de son « roman de l'énergie nationale », inestimable document sur l'état d'esprit de la jeunesse française à la fin du XIXe siècle, Maurice Barrès dénonçait d'un trait vigoureux la dangereuse insuffisance d'un enseignement moral qui, après avoir donné à ses adolescents ardents et imaginatifs, comme sont la plupart des jeunes Français, le sentiment le plus aigu du néant, après avoir détruit en eux toute certitude acquise, essaye de les tirer de cet abîme glacé en leur proposant, en fait de loi morale, un impératif catégorique qui prétend tirer sa légitimité de son caractère universel et à quoi on leur demande d'adhérer en vertu d'un véritable acte de foi.

Ce qui avait frappé Barrès, c'était les conséquences sociales et politiques de cette morale de « déracinés ». Mais quelques années auparavant, un pur philosophe, Guyau, dans son *Essai de morale sans obligation ni sanction*, en avait fait une critique singulièrement vigoureuse. Avec cette modeste et limpide éloquence qui donne à son œuvre quelque chose d'adamantin, il montrait comment l'enseignement de la morale de la certitude pratique selon Kant aboutit à une morale de la foi qui n'est ni plus scientifique, ni plus philosophique que n'importe quelle morale religieuse. Pour un Français, le passage de la *Critique de la Raison pure* à la *Critique de la Raison pratique* était impossible. Pour constituer une morale sans support métaphysique ou religieux, il fallait trouver autre chose ; Guyau imagina la Morale de la Vie.

§

Ce Guyau est une admirable figure. On ne saurait représenter plus purement l'Intelligence française de la fin du XIXe siècle, avec sa soif de vérité scientifique, son ardeur de désintéressement poussé jusqu'au sacrifice d'elle même, sa foi héroïque dans l'avenir humain. La morale laïque manque de saints qui en portent témoignage : elle aurait pu faire un saint de ce Guyau qui mourut à l'âge où meurent les héros.

Quelles que soient les inquiétudes que peut provoquer le développement logique de sa pensée, il faut s'incliner devant son œuvre. Ce qui en fait la valeur assez rare dans l'histoire philosophique, c'est que cet homme des livres, ce produit de la culture intellectualiste la plus exclusive demeure très humain. Sa thèse morale garde tout de même un petit goût de chair. Infiniment sensible à l'attrait de la pure spéculation, il en comprenait les insuffisances et il voulait que la philosophie revînt à sa fonction primitive qui était, au temps des Grecs, de servir de guide aux nations comme aux individus vers de meilleures conditions de vie. C'est pourquoi au seuil de l'œuvre de ce rationaliste il y a tout de même un acte de foi. Comme le Renan de la jeunesse, celui que le Renan désabusé des plus beaux soirs n'a jamais osé renier, Guyau a *cru* qu'en partant des données des sciences positives on pourrait arriver à enseigner aux hommes une moralité toujours plus haute et aborder ainsi aux rêves dorés de ce bonheur collectif où tendent les grandes âmes. Il voyait donc dans le savoir les éléments d'un système de morale suffisamment cohérent pour avoir une valeur pratique autant qu'une valeur esthétique.

Ayant soumis à une critique rigoureuse toutes les données des morales à fondement métaphysique, il constate que deux choses seulement leur échappent : la notion de Vie et la notion de Beauté. Or, remarque-t-il, la vie humaine ne s'épanouit que dans la société, de même que c'est dans la société seule que l'Art peut naître et fleurir.

L'idée de Société devient donc chez Guyau l'idée fondamentale. La pensée mère du système, c'est que la vie individuelle contient un principe d'expansion, de générosité naturelle, qui devient de plus en plus impérieux à mesure que s'accroît la conscience. La vie la plus intense est celle qui se répand du Moi sur le Non-Moi. L'homme généreux, sociable, utile aux autres, vit plus complètement que l'égoïste. La vie normale, la vie que chacun devrait désirer vivre, concilie donc le point de vue individuel et le point

de vue collectif, dont l'opposition avait paru irréductible dans tous les systèmes de morale utilitaire.

L'originalité de la philosophie de Guyau, c'est qu'il met en lumière avec moins de puissance, mais avec plus d'humanité et de chaleur persuasive qu'Auguste Comte, le besoin social de l'individu humain et même de l'être vivant en général. D'où la place capitale de la sociologie, au centre des connaissances humaines, dans le vaste système de Comte et dans le système plus restreint de Guyau. Que l'homme comprenne qu'il n'existe que comme cellule sociale et tous les problèmes moraux ou politiques se simplifient.

Le problème moral surtout. Insoluble si l'individu se considère comme sa propre fin, il est pour ainsi dire résolu si l'homme se conçoit comme la partie vivante d'un tout également vivant, comme membre d'une communauté dont la solidarité est la loi et l'harmonie, le but. C'est donc la Vie elle-même qui impose l'obligation morale, le devoir envers autrui avec tout ce que cette notion comporte, au besoin, de sacrifices.

Ainsi comprise, la morale du devoir enveloppe et ennoblit la morale du plaisir.

En vertu de l'évolution, dit Guyau, nos plaisirs s'élargissent et deviennent de plus en plus impersonnels. Nous ne pouvons jouir dans notre Moi comme dans une île fermée ; notre milieu, auquel nous nous adaptons mieux chaque jour, c'est la société humaine et nous ne pouvons pas plus être heureux en dehors de ce milieu que respirer hors de l'air. Le bonheur purement égoïste de certains épicuriens est une chimère, une abstraction, une impossibilité ; les vrais plaisirs humains sont tous plus ou moins sociaux. L'égoïsme pur, au lieu d'être une réelle affirmation de soi, est une mutilation de soi.

Et de cette idée découle tout naturellement la sanction qui nous paraît inséparable de l'idée de devoir et qui, à quelque critique qu'on l'expose, est liée à l'idée de justice : l'homme qui manque à son devoir social amoindrit sa personnalité, sa puissance de vivre.

§

De toutes les tentatives d'édifier une morale en dehors de toute espèce de principe métaphysique, celle de Guyau est la plus solide et la plus harmonieuse. Comment se fait-il que dans l'enseignement officiel il en soit à peine question ? M. Compayré, dont les manuels ont un caractère purement pédagogique et pratique, n'a pas à le nommer ; mais M. Henri Marion, dont les leçons de morale destinées à un public plus cultivé sont plus philosophiques, n'en parle pas davantage.

C'est que Guyau au fond n'est pas pédagogique et que ceux qui ont la charge ingrate d'enseigner le Devoir sans le secours d'une religion dogmatique sentent confusément qu'une telle doctrine peut convenir à une élite ou du moins à un petit nombre d'hommes pour qui le rationnel seul a de l'importance, tandis que le Kantisme officiel au moins a une allure de religion anticléricale. L'impératif catégorique, c'est au fond un appel au principe d'autorité sous sa forme la plus abstraite et la moins justiciable. Dire à l'homme : « Il faut faire son devoir parce que c'est le devoir », cela équivaut à répondre à l'enfant qui interroge : C'est comme ça parce que c'est comme ça. Cela n'est pas philosophique, mais c'est très pédagogique.

§

La vérité, c'est que la morale de l'impératif catégorique, la morale sans obligation ni sanction, voire même la morale utilitaire des évolutionnistes anglais, sont des systèmes fabriqués de toutes pièces par des intellectuels et à leur usage. Elles peuvent servir de frein à des hommes qui n'ont pas besoin de frein, à des hommes en qui la culture de l'esprit et le développement de la connaissance ont tué les passions. Pour les autres, elles ne sont qu'incompréhensibles jeux d'esprit et tintamarre de cervelle.

Or, le moment est venu où, grâce à la séparation de l'Etat et de la morale, on en est à se demander ce qui servira

désormais de frein aux hommes qui ont encore des passions.

L'esprit chez l'intellectuel est ingouvernable, mais l'âme est prête à toutes les soumissions et ne s'y arrache qu'avec des peines infinies. J'ai reçu jadis la confidence d'un jeune homme qui s'était laissé griser par les livres de Nietzsche et surtout par *L'Immoraliste* d'André Gide, vin trop fort pour une cervelle assez faible. Tout gâté de littérature, il voulait faire les expériences de *L'Immoraliste*. Il parvint à pénétrer dans certains milieux vraiment corrompus jusqu'aux moelles ; il en revint épouvanté. Dépouillées de leur manteau littéraire, les erreurs de l'amour, les erreurs de la raison, les ivresses artificielles et l'art de corriger individuellement l'injuste répartition des biens de ce monde lui avaient paru horribles. Le pauvre garçon, à son insu, était encore tout imprégné de christianisme et d'honnêteté. Il en fut longtemps ainsi de nos immoralistes les plus hardis en paroles, — Nietzsche était le plus scrupuleux et le plus délicat des hommes, — et ils pouvaient se livrer d'autant plus aisément aux jeux les plus dangereux de l'esprit qu'ils en gardaient le monopole. Toute notre vie sociale étant imprégnée d'esprit chrétien, peu importaient les hardiesses les plus imprudentes de la pensée désintéressée. Comme l'Ecclésiaste, l'intellectuel moderne pouvait réfléchir sur la vanité de la Morale, à l'abri de la Morale. Il jouissait de la paix et voyait les convoitises humaines modérées par d'antiques et bienfaisantes illusions.

Mais tout s'use à la longue et c'est une erreur de croire que ce qui a été sera. Il n'est rien d'éternel sous le soleil de Dieu ; la propagande antichrétienne étant passée du domaine intellectuel au domaine moral, ce qui est mis en question aujourd'hui, c'est la civilisation même dont le christianisme formait l'armature secrète.

On peut prévoir à perte d'imagination, on peut s'alarmer du réveil de l'Asie et des agitations de l'Islam ; le grand, le dangereux événement de notre temps, c'est la menace

qui pèse sur la morale chrétienne. Ah, certes ! ce n'est pas d'hier que ses dogmes sont remis en question. Mais qu'importe aujourd'hui un dogme ? Si violente fût-elle, l'exégèse anticatholique avait laissé subsister, ou même avait favorisé le maintien d'une morale populaire à base de préceptes chrétiens. Tous les humbles rapports sociaux dont est faite la vie quotidienne des petites gens des villes et des campagnes continuaient à être réglés par un code universellement accepté, et qui venait de l'époque lointaine où la religion, la justice et l'hygiène sociale étaient étroitement confondues. Toute la vie rurale, toute la vie ouvrière étaient de style chrétien : c'est cela qui est en train de disparaître, ou du moins c'est cela qui est menacé.

Dans les agglomérations ouvrières, et même dans certains districts ruraux, le vieil anticléricalisme révolutionnaire a à peu de chose près disparu, mais il a fait place à une sorte d'indifférence et d'ignorance totales, qui, bien plus que la propagande antichrétienne, a pour origine la dislocation de la famille ouvrière, le nomadisme du travailleur et l'espèce de grossière polyandrie qui règne dans certains districts industriels. Comme il n'y a plus de foyer, il n'y a plus personne pour enseigner aux enfants ces préceptes de morale élémentaires qui s'apprenaient autrefois automatiquement dans la plus humble famille et qui venaient surtout de la tradition maternelle.

Est-ce l'école qui la remplacera ?

La morale laïque dans l'école laïque vivait de l'automatisme chrétien. Cet automatisme disparu, il ne reste rien, car même s'il cherche à remplir avec zèle son rôle moral, l'instituteur socialiste ne tarde pas à reconnaître qu'au moment où s'éveillent les instincts individualistes, des préceptes de solidarité démocratique comptent pour bien peu de chose.

Au reste, s'il écoute les enseignements de la troisième internationale, il renoncera vite à un apostolat qui est, au fond, contraire à la pure doctrine. Ce qu'il y a de neuf, en

effet, et de particulièrement dangereux dans la propagande communiste au point de vue qui nous occupe, c'est qu'elle se fait sur des thèmes qui nous échappent. Les révolutionnaires d'hier, même les plus violents, même les anarchistes purs, reprochaient avant tout à la société bourgeoise de manquer aux préceptes de la morale et de la justice qu'elle avait elle-même enseignés. C'est au nom d'une sorte de christianisme épuré et desséché que la Révolution réclamait la justice. La doctrine qui s'est répandue dans le monde ouvrier à la suite de la Révolution russe ne s'embarrasse ni de ces préceptes, ni de ces scrupules. Le principe de la lutte des classes emporte tout. Il s'agit, pour le prolétariat, de déposséder la bourgeoisie et de l'éliminer. Tout ce qui concourt à ce but est légitime, tout le reste est haïssable et, notamment, la morale qui, ainsi que la religion, doit être considérée comme « l'opium du peuple ».

A l'énergumène qui vous parle ainsi, qu'allez-vous répondre ?

Solidarité ? Morale de la Vie ? Morale naturelle ? Morale de l'intérêt social ?

Il vous ripostera que la société prolétarienne a sa morale, mais qu'avant l'heure où elle aura assuré son règne universel elle ne connaît d'autre morale que celle de la Révolution, pour qui le massacre de la famille impériale fut un acte méritoire. On parle de la mystique révolutionnaire. Est-ce de la mystique ? Etrange abus du mot. C'est plutôt une sorte de logique brutale, la logique de la guerre primitive, celle où il s'agissait pour une race d'asservir une autre race.

Toujours est-il que ceux qui parlent ce langage n'ont plus avec leurs concitoyens aucune idée commune et, comme ils appartiennent à ces natures grossières qui veulent tout de suite faire passer les idées dans les faits, le premier mouvement est de se dire : il n'y a plus à leur opposer que la force.

§

Pourrait-on essayer d'opposer comme digue à la contagion une tentative de restauration chrétienne dont la nécessité s'impose de plus en plus à tous ceux qui ont envisagé le problème moral sous son aspect social, même quand ils sont partis du point de vue le plus rigoureusement laïque ? La question se pose aujourd'hui. N'était-ce pas M. Combes lui-même qui, dans un discours prononcé pendant la discussion du budget des cultes, le 26 janvier 1903, disait :

« Nous considérons en ce moment les idées morales, telles que les Eglises les donnent, comme des idées nécessaires. »

Depuis 1903, bien des choses ont changé et, dans le parti même de M. Combes, l'idée qu'il exprimait alors avec un certain courage a fait secrètement du chemin. Dans tous les cas, les professeurs de morale cherchent de plus en plus à se rattacher à un idéal religieux ou, du moins, à éviter toute rupture. Ils sont loin de l'espèce d'ivresse qui saisissait un Guyau quand il construisait *l'Irréligion de l'Avenir*.

Evidemment on ne saurait tirer argument à ce point de vue de l'œuvre des écrivains catholiques qui, partis de l'apologétique, y retournent avec joie après quelques incursions dans la morale du siècle. Quand M. Paul Bureau, dénonçant « l'indiscipline des mœurs », propose pour tout remettre en ordre de se jeter aux pieds des autels, il est parfaitement dans son rôle. Mais la position de ceux qui, par éducation, culture scientifique ou habitude d'esprit, répugnent à tout dogmatisme, est bien plus symptomatique.

Tel est par exemple M. Paul Gaultier. Certes, il est spiritualiste ; mais il n'a rien d'un théologien. Ses premiers livres furent de brillantes études d'esthétique et de critique philosophique ; il sembla surtout prendre son plaisir spirituel dans le spectacle de la pensée contemporaine qu'il analysait avec une subtilité loyale. Sans doute les problèmes moraux l'ont toujours attiré ; dans le *Sens de l'Art* et jusque dans *le Rire et la Caricature* il étudie les rapports de

l'art et de la morale, problème éternel qu'il tranche en moraliste. Mais ce moraliste, le seul à tout prendre de la grande lignée que nous ayons encore en France, est le moins dogmatique des hommes. Dans son livre sur les *Maîtres de la pensée française*, il analyse avec un égal souci de justice, une même « objectivité » scientifique, l'œuvre de M. Boutroux et celle de M. Bergson, l'œuvre de Paul Hervieu et celle de Maurice Barrès; il est esthète autant que philosophe. Mais la guerre a amené ce moraliste artiste et désintéressé à se préoccuper avant tout des problèmes sociaux. Secrétaire général de l'*Union française*, il a eu l'occasion de voir de près les maux qui paralysent l'Etat et la société tout entière. Les nécessités de l'action l'ont obligé à les examiner en économiste et en politique. Son dernier ouvrage, *L'Avenir de la France*, est un véritable examen de conscience, sévère, courageux, un peu dur ; on ne pouvait analyser avec plus de netteté un désordre social qui est d'ailleurs universel, mais qui est peut-être plus sensible en France, parce que noblesse oblige, et qui se traduit, dit M. Gaultier, par l'instabilité gouvernementale, l'incompétence et le favoritisme. On ne pouvait exprimer plus vigoureusement l'urgence du péril social. Où chercher le remède, si ce n'est dans la morale, qu'il ne s'agit plus de considérer en spectateur, en dilettante, mais en législateur des âmes ? C'est à quoi M. Paul Gaultier nous engage.

Certes, dans cet examen de conscience qu'est *l'Avenir de la France*, après avoir fait sa part à l'imperfection des institutions, il n'hésite pas à relever certains défauts nationaux, tels que la superstition de l'égalité, l'individualisme poussé jusqu'à l'indiscipline, l'abus de l'idéologie. Quand il examine les remèdes, il songe d'abord aux remèdes immédiats, qui sont des remèdes politiques et sociaux, mais il se hâte de faire remarquer que ces remèdes politiques et sociaux ne sont rien sans la réforme morale.

Déjà il y avait touché dans son livre sur l'*Idéal moderne*, où il analysait puissamment quelques-unes des questions

philosophiques les plus urgentes. Il y revient dans l'*Avenir de la France*. M. Paul Gaultier a le courage du bons sens; et il apparaît, tout au long de son œuvre, comme un penseur essentiellement conciliant. Moraliste, il n'est pas de ceux qui croient qu'on peut résoudre le problème social au moyen d'un prêche.

La morale est une chose, dira-t-il, et la sociologie en est une autre. Ni la morale ne eut suffire au progrès des Sociétés, ni la sociologie remplacer la morale. On ne les confond qu'à leur détriment et à celui-là même du terme qu'on a le plus au cœur de soutenir. C'est que, malgré d'incessants conflits, la morale suppose les sociétés et celles-ci la morale. Aussi morale et sociologie, moralité et politique se prêtent un mutuel et sûr appui, à condition seulement de ne pas se contrarier dans l'ascension continue que les hommes et les sociétés sont appelés à vivre, puisque, tout de même que la vertu tend à remédier à l'infirmité de notre condition terrestre, les améliorations sociales permettent un plus grand essor à la moralité par les corrections qu'elles apportent à l'infirmité de la nature, sans que, nonobstant la pénétration de plus en plus étroite de ces deux ordres de faits, on puisse jamais espérer, il est vrai, la fusion complète de l'éthique et de la sociologie, de la morale et des sociétés.

C'est, on le voit, sur le terrain social que se place le plus volontiers M. Paul Gaultier. Son adhésion à la nécessité d'une restauration religieuse n'en est que plus symptomatique. Ce n'est ni en mystique ni en apologiste qu'il parle. C'est en bon citoyen, préoccupé de l'avenir national. Ce n'est pas qu'il soit animé de ce conservatisme étroit qui fait de la religion une sorte de gendarmerie suprême, mais parce qu'il voit dans l'édifice religieux la seule base solide de la moralité populaire.

Pour conclure, dit-il, il faut à tout prix que les meilleurs d'entre nous fassent de la propagande pour les idées justes, pour les conceptions saines. Il faut que les favorisés de la fortune, au lieu de s'occuper uniquement d'eux-mêmes, consacrent un peu de leur argent et de leur temps à ouvrir les esprits et les cœurs au véritable idéal de l'homme et du Français. Il importe de

montrer à tous ce que nous donne la patrie, ce que nous lui devons et, par conséquent, quels sont nos devoirs envers elle. Il importe d'habituer chaque citoyen à faire dans ses préoccupations quotidiennes une petite place aux intérêts supérieurs du pays.

En outre, et en cela la religion est un merveilleux maître, il convient de montrer à tous que notre destinée ne s'achevant pas ici-bas, la vie est une chose sérieuse, grosse non seulement d'un avenir humain dans les générations qui nous succéderont et auxquelles nous aurons travaillé, mais d'un avenir éternel dans notre personne. De fait, au lieu de traquer les religions, les pouvoirs publics et tous tant que nous sommes devrions leur prêter concours et secours. Jamais la moralité n'est plus solide que lorsqu'elle est rattachée à l'infini.

Cette phrase, que je détache de son livre capital, l'*Idéal Moderne*, subtile et profonde analyse des diverses tendances qui divisent l'intelligence d'aujourd'hui, résume en quelque sorte la pensée centrale de son œuvre.

Comment ne verrait-on pas là sous une forme un peu enveloppée un appel à la restauration chrétienne ? De formation universitaire et libérale, M. Paul Gaultier n'aurait garde d'en faire un cri de guerre contre l'esprit moderne, contre l'esprit laïque. Mais sa modération même est symptomatique.

On retrouve du reste les mêmes préoccupations, mais plus enveloppées encore, chez un grand nombre d'éducateurs officiels, chez ceux surtout qui, s'écartant parfois du domaine altissime de la pure théorie, touchent à la vie sociale. Tous le sentent : sauvegarder ce qui reste en morale de sensibilité, de style chrétien, tel devrait être le programme de l'Etat, s'il ne veut pas préparer sa dissolution.

De vieilles habitudes de pensée, des rancunes, des préjugés durement enracinés et généralement d'origine politique, les empêchent encore d'écouter le cri d'alarme d'un Paul Gaultier, mais ils sont troublés. Il y a en ce moment-ci un débat tragique qui se dessine dans quelques consciences laïques. Ceux-là même qui ont libéré leur esprit de toute « servitude religieuse », comme ils disent, commencent à

comprendre que toute la civilisation qui est leur raison d'être est accrochée, comme le naufragé à son épave, à la croyance, ou, si l'on veut, à l'illusion qu'ils ont passé leur vie à essayer de détruire.

L'Illusion ! La divine illusion qui fait la vie digne d'être vécue, comment la restaurer quand on croit que ce n'est qu'une illusion !

Et pourtant, si on ne la restaurait pas, où irait le monde?

L. DUMONT-WILDEN.

AVANT ET... APRÈS

—

I

Viendra-t-il ? Six heures !... J'attends son arrivée...

J'ai laissé loin de moi mon ennemi le téléphone, je veux l'éviter. J'ai l'impression qu'éloigné, il oubliera peut-être de sonner la mauvaise nouvelle, le : « Impossible de venir, je suis désolé. »

Mais j'ai emporté toute mon inquiétude sur la petite terrasse du premier. Les fleurs y sont serrées comme des confettis. Je glisse entre elles mes pieds tremblants, pour qu'elles retombent, accueillantes, sur mes chevilles impatientes.

Mon inquiétude !...

Sans cette amie implacable, je serais si seule !

Depuis quelque temps, je vis avec elle. Je n'en voulais pas ; longtemps nous luttâmes, ne la croyant pas « pour moi ».

« Inquiétude » me semblait synonyme de faiblesse, et la voici toujours là, avec son air de serpent, souple, énervante, perfide, me soufflant, comme un diffuseur, mille possibilités de craintes...

Elle s'étire sur mes coussins, alanguie, près de mes nerfs tendus, et, bien calée au chaud, elle commence son chant crépusculaire, pique, par-ci, par-là, quelques aiguilles dans le cœur, la nuque... attend et reprend... son jeu...

Elle a des collaborateurs dévoués : la porte ouverte par le vent, les sonneries destinées à une autre, le traditionnel : « C'est une erreur ! »

Couchée sur une panthère, je baigne dans l'air tiède mon corps alangui, insatisfait, jaloux...

Mais le nez levé respire mal, l'atmosphère est énervante, gonflée comme une grenade en plein midi, avec un rien d'orage, juste assez pour électriser la terre, et le sang !...

Tout doucement, le calme revient, le jardin éclate en fusées vertes, une lumière savante étudie ses dissonances, change ses projecteurs, les contre-jours et les tons faux s'harmonisent étrangement.

Le soleil transforme les arbres jeunes en palmes d'émeraude et, pareilles à des raquettes attentives, elles renvoient au ciel la lumière qui les pâlit.

Les nuages blancs courent dans le ciel comme une caravane dans le désert.

Lourd de sommeil, las de chanter, un oiseau, monte, vers le milieu du sycomore, jusqu'à l'ombre.

Nous avions décidé de ne pas nous aimer.

Il me craint, et j'étais avertie. Cependant nous n'avions pas abdiqué la coquetterie et le charme de se satisfaire l'un et l'autre, de prévenir nos désirs de chaque instant en cherchant réciproquement la plus petite des attentions. Oh ! Poison certain que les mille joies quotidiennes, attentivement servies sans la demande, préservatrices de l'ennui, quelque chose qui fait que chaque minute est un problème où l'action doit intervenir, quelque forme petite qu'il lui faille prendre !

Il avait toute la science d'un homme aimé.

J'avais toute l'indifférence, la fatigue d'années comblées de ces joies.

A trente ans, il était blasé ; à vingt sept ans, j'étais lasse.

Pourquoi donc engager un duel scientifique, fait de synthèse amoureuse ?

Il semble toujours garder un secret qu'il ne dira pas, et ses paupières abaissées regardent mieux, quand elles cou-

vrent ses disques d'onyx. Rien n'a l'air de le surprendre (il ne veut pas être surpris). Ses yeux marchent en avant comme des éclaireurs aux lumières fixes et sourdes.

J'aime à le faire rire. Il n'éclate pas tout d'un coup ; le nez donne la cadence, et la bouche, généreuse, s'élargit sur une mâchoire serrée, blanche et pointue. Les yeux graves n'accompagnent pas la joie des lèvres ; ils y participent de loin, comme pour laisser à la valeur du visage toute sa séduction d'animal sensuel. Le nez, droit, calme cet énervant visage tourmenté, qu'éclaire une peau faite d'ambre clair, transparent, lumineux. Ses mains sont élégantes et fines, habituées, depuis de longs siècles, à tâter, à caresser de belles choses, de riches matières... des doigts qui auraient des yeux ! Ses gestes sont toujours précis, mais lents, comme s'il les décomposait pour la joie de l'esthétique. Il ne parle que pour dire quelque chose, mais il n'attaque jamais, il préfère le choc du questionnaire. Lorsqu'il doit répondre à une de mes questions embarrassantes, il dit en souriant : « Vous êtes bien curieuse ! »

Il est ce qu'il faut qu'il soit.

Regarde-t-il un paysage ? Tout son corps est contemplatif ! Regarde-t-il dans le moteur de sa voiture si « toutes les bougies donnent » ? Il est amoureux, curieux de la mécanique !

Comme les gens de race, il a le mépris de la mort!

Chaque jour, nous faisons des courses folles dans la campagne. Les bornes kilométriques ressemblent à des « petits suisses » debout, posés çà et là sur une bande claire : la route. Entre les pays, je ne vois rien. Le cent vingt à l'heure coupe ma respiration, frise mes yeux, et accélère mon cœur aux battements irréguliers Rien ne bouge d'ailleurs extérieurement, ni le châssis qui nous emporte et craque, ni sa cigarette qui semble être la même depuis le départ, ni ma pelisse de panthère que le vent colle sur moi ; rien ne bouge donc, que nos cœurs, et le moteur, poussés à fond. Une sensation, toujours la même, plus ou moins

rapide, celle d'éviter à chaque arbre frôlé les coups de bâton répétés sur la carrosserie nerveuse, soulevée par le vent, qui cingle et déchire l'air, comme une soie éventrée, d'où sortent de temps à autre, au ralenti, des maisons, des églises, des fleurs, des trains sans locomotive, des meules de foin, des poteaux télégraphiques, des pancartes publicité...

Un coup d'accélérateur et, hop ! la course reprend son vol insatisfait dans le gris, le soleil, la pluie, le brouillard chaud, la nuit...

Six heures et demie ! Viendra-t-il ?

S'il sait que je l'attends un peu, il m'aime davantage.

Mais s'il pouvait croire que je puisse l'attendre longtemps après l'heure fixée, il ne viendrait pas. Il regarderait l'heure avec un sourire déçu, tout près du mépris.

Il serait navré de me voir penchée à la fenêtre, anxieuse de sa venue.

Il veut bien que je l'attende, mais sans en avoir l'air. Je sais bien, moi, qu'il n'aime les larmes que de ceux qui sont incapables de pleurer.

Il apporte avec lui toute son activité intérieure, sous son visage calme, mais sa pâleur, quelquefois, illumine, souligne sa nervosité... seulement le fume-cigarette craque sous ses dents... C'est tout !

Rien ne le contente !

Tout lui fait mal ! Il ne le dit pas. Le son même des mots l'horrifie. Il espère que je le sente. Il craint que je le sache.

Il a l'air de communiquer et de s'entendre secrètement avec les choses muettes... Les fleurs, le silence, la nuit, l'eau, le soleil sont autant de traits d'union.

Pour parler, il se sert d'une occasion : la rapidité de la voiture, sa façon de l'accélérer ; les roses trop belles l'émeuvent et il a, pour celles-là, un de ses sourires douloureux pleins d'une tendresse infinie...

Si je lui dis, à ce moment précis, que ces fleurs me plaisent, il changera de conversation, il aura peur de s'être

trahi, et que ma réflexion ne soit un écho de sa propre émotion. Il fait une pirouette et parle d'autre chose. Maintenant qu'il sait que je le connais, sa joie est de me dérouter. Il ferme son visage comme il fermerait une porte. Une fois la clé tournée, rien d'humain ne paraît plus, c'est comme s'il n'était plus là. Je sais qu'à partir de ce moment, je peux m'occuper d'autre chose. Ma robe, en passant, ne soulèvera pas sa narine. Il écoutera, sans penser, ma conversation avec son entourage. Je fais ma retraite, moi aussi. Il n'est pas fâché, moi non plus, mais l'un près de l'autre, nous nous séparons pour mieux nous retrouver. Quand je juge que l'absence a trop duré, je demande tout haut une chose que lui seul peut me procurer. S'il se lève avec empressement, c'est qu'il était temps que son silence s'arrêtât ; s'il se déplace avec difficulté, comme un chat engourdi par le froid, c'est qu'il préfère son bien-être léthargique.

Puis, tout à coup, un mot, un geste, terriblement exact, me fera comprendre qu'il a suivi mes pensées. De nouveau, nous revoilà accouplés, accrochés, tournant en rond comme sur un manège. Dieu ! Que nous allons vite dans la joie et dans la peine !

Il a toujours le pied sur l'accélérateur et le frein à la main.

Devant ses amis, il se roule dans une discrétion qu'il aimerait que nous prissions pour de l'indifférence, mais, pour que je le comprenne, il mettra, par exemple, au phonographe un de ces disques horripilants, énervants, sauvages... salade magnifique de rythmes, silences lumineux, bavardage sensuel, cloches inattendues, cris nostalgiques, plaintes crispées, rires et pleurs entrelacés !...

A la façon dont il récidive en remettant le disque, je comprends qu'il parle pour lui,... en me laissant, toutefois, le choix de l'interprétation !

Trouve-t-il donc l'humanité si laide, si insensible, qu'il ait dédaigné jamais la plus petite expansion ?

Si tous ses mouvements sont beaux et lascifs, ils le sont à la manière d'une griffe recouverte du velours le plus soyeux et le plus tendre. C'est un pudique savant.

Il n'est intéressant qu'à l'analyse. L'orgueil le rend indifférent et tendu, presque agressif.

Il ne dira jamais, s'il est en retard, d'où il vient vraiment.

Un soir, il jeta sournoisement par-dessus son épaule un œil craintif. Puis, tranquillisé, ne m'ayant pas vue, il ramassa à terre mon œillet fatigué par ma poitrine chaude. Sans rien me dire, il le porta sur un livre, près de son lit, naturellement content de retrouver une fleur morte pour lui seul, jetée à terre indignement !...

Sept heures ! Viendra-t-il ?

Comme les claksons se ressemblent dans l'attente ! Ils s'amusent à déchirer mon cœur et le commencement de la nuit..

Viendra-t-il ? J'ai presque envie maintenant qu'il ne vienne pas. Pourquoi ?

O inquiétude joyeuse ! sertie de larmes !

. . . .

S'il venait ! Je ne saurais pas lui parler ; il faudrait dire des choses indifférentes, avec mes yeux tourmentés. J'ai besoin que le calme continue cette harmonie que son absence a créée !

Il viendrait trop tard après l'heure fixée...

L'attente m'a fait une autre âme !

Comme ce serait dommage qu'il en dérangeât la tranquillité !

Et puis, je sais, moi, que jamais plus je ne l'attendrai avec cette furieuse envie de l'entendre, de le regarder ! Alors, à quoi bon ? J'ai fait de cette heure-là, avec le soir, une image sacrée. Je la garde, elle est tellement plus belle que lui ! Rien ne doit en interrompre la cruauté douce.

Que viendrait-il faire ici, au milieu de ma fièvre, avec sa petite excuse si mièvre et sans importance ?

Serait-il plus intéressant ? L'aimerais-je plus par les mouvements qu'il crée en moi que par lui-même ?

O étrange égoïsme !

Sept heures et demie. On sonne !

C'est lui ! Il se fait annoncer. Je fais répondre que je viens de sortir !...

C'est ma manière à moi d'être plus près de lui !

II

Cinq ou six jours passèrent où j'évitai, par des pirouettes, le tête-à-tête. Mais je le voyais chaque jour dans sa maison, avec ses amis. Un besoin presque physique m'y obligeait, et là, sans qu'il s'en doutât, en parlant de choses et d'autres, je guettais mes réactions, comme un fauve sa proie. Lui allait de-ci de-là, taillant dans le vif, énervant ma passivité, calmant ma crainte.

Combien de temps pourrai-je supporter ce dosage scientifique ?

N'était-ce pas ce fameux soir où il m'a semblé perdre un peu la partie?

Etre constamment en réceptivité enlève les moyens d'action, la rapidité de la repartie. Le magnétisme ne persuade plus.

Je crois qu'à trop m'analyser je devins passive. Il déploya alors avec plus de sécurité sa méthode et son ironie froide. Il joua de son charme, comme s'il me passait une fleur sous le nez. Dans ses attaques, il tâtonnait nerveusement, d'un mot à double sens il espérait la réplique, ou d'une flèche qu'il lançait, il guettait la saignée !

J'observais sans broncher.

Le jeu devenait serré. Comme une soie tendue au soleil, il allait craquer !

Ce soir-là, je sortais de chez lui en lui promettant de le voir le lendemain, chez moi...

Je dormis mal.. A mon réveil, déjà je comptais les heures qui me séparaient de notre rendez-vous, et jusque-là je fis mon plan de bataille. Je vérifiais les armes de chacun. Puis me voilà me fabriquant tout haut un dialogue des plus énervants.

J'attaquais, je contre-attaquais, je l'étonnais, je le décevais, je l'intriguais, je lui faisais mal, à son cœur, à ses nerfs, à son amour-propre, je semais à la volée sur ses cordes les plus sensibles de petits clous aux pointes empoisonnées... Enfin, je régnais sur lui de la façon la plus certaine, la plus facile, en me jouant!

Ah! Elle était loin, cette ridicule instabilité d'hier ! Il n'avait qu'à venir !...

Tout à coup, une visite inattendue m'apprit qu'il était quatre heures et demie. Déjà! Me voilà affolée, perdant mon beau calme; d'ici à une demi-heure, il entrerait, sûr de soi, avec son énigmatique visage fermé à double tour comme celui de Lorige.

Voyons! cherchons ce qui pourrait le décontenancer, faire culbuter son assurance, l'inquiéter même, mettre à terre, d'un coup, tout son bagage de bistouris avec lequel il arrivera ce soir faire sur moi son travail de chirurgie.

Hélas! Je sais aussi qu'il connaît toutes les ruses! Il faut plutôt un fait brutal, un choc!

Et si je n'étais pas là à son arrivée? Rien ne pourrait le surprendre davantage! Avoir quelque chose de mieux à faire que l'attendre! L'obliger à rester chez moi en disant que je reviens de suite... et ne pas revenir!

Pouvoir lui faire du mal! Quelle étrange joie! J'en oubliais le mien! L'idée me vint alors de créer une atmosphère perfide et déprimante, quelque chose comme un croc-en-jambe.

J'entassai toutes les corbeilles de fleurs dans la bibliothèque où nous avions l'habitude de nous tenir ; par terre,

se reposaient des coussins froissés, fatigués on eût dit par un corps. J'allumai la rampe d'un tableau qu'il aime, et jetai dans l'air, par petits jets avec le vaporisateur, des bouffées de mon parfum préféré. Les nuages poivrés s'envolèrent, s'accrochèrent traîtreusement.

Et, pour cingler son orgueil, j'écrivis au crayon, à la manière d'un brouillon de lettre, ce mensonge : « Mon cher amour. Tel un oiseau, tu t'envolas... A mon réveil, j'ai trouvé à mon côté toute ton absence et mon désespoir de ne pouvoir me rouler encore sur toi... Pourquoi es-tu parti cette nuit pendant mon sommeil ? Lâche !... »

Je froissai le faux brouillon de lettre et le laissai négligemment à terre auprès des coussins... oublié !

Ses dents vont casser le fume-cigarette, en imaginant ma nuit passée !

Qui ? Qui ? Combien de noms va-t-il nommer ? Puis il pensera que je me moque, que je joue la comédie ! Quelle secousse pour sa tranquillité !

S'il est triste, ce soir, lorsque, sous un prétexte quelconque, je retournerai chez lui, c'est qu'il m'aime vraiment et jamais tristesse ne me fera plus de joie.

Si la crainte d'être bafoué l'emporte, il prendra un air dégagé et rira, mais, s'il souffre, il n'aura pas la force d'avoir recours à l'ironie.

En faisant toutes ces dissertations, l'heure approchait. S'il me rencontrait, tout était perdu !

Je donnai des ordres à ma femme de chambre pour qu'il attendît patiemment. On devait lui servir une petite batterie d'argent pour faire ses cocktails. Je partis, laissant place à la scène ! Et où allai je ? Pendant une demi-heure, au Bois, où l'auto fit tourbillonner des arbres devant moi. Je ne vis rien, le brouhaha de ma tête m'enleva toute visibilité ; le soleil, jouant sur les glaces, m'aveuglait, et les rayons, en dansant, se brouillaient en barres claires.

A un restaurant du Bois, je stoppai. Je demandai mon

numéro de téléphone. Ma femme de chambre m'appritque « Monsieur s'impatientait... ! »

— Passez-le-moi à l'appareil, dis-je.

— Bonjour, cher ami. Vous allez bien? Quel beau temps, croyez-vous! Je suis en plein Paris, retardée par un homme d'affaires et la chose est si importante que je ne puis la lâcher. Pouvez-vous m'attendre encore une heure ou deux?...

» Vous ne pouvez pas deux heures! Ah! je suis désolée! Evidemment, c'est un peu long. Malheureusement, j'ignore s'il me sera possible de vous rejoindre chez vous dans la soirée, je dois aller au théâtre avec des amis...

» Comment? Que je n'oublie pas de passer à la poste? Que dites-vous? Un pneumatique!...

» Allô! allô! allô!

Il a coupé sur ce dernier mot, celui qui importait le plus!

En raccrochant, j'éclatai de rire. Quelle joie! Il perdait sa maîtrise, c'était trop près du choc pour qu'il retrouvât sitôt la discipline de son émotion!

La première manche était gagnée! J'avais une furieuse envie de crier, d'embrasser quelqu'un! Pourvu que ce soir, tout de même, je ne le trouve pas tropaccablé!

Je n'aimerais pas qu'il tombe tout d'un coup, et si vite, mon bel animal!

Je rentrai chez moi certaine de n'y trouver personne. La grille du jardin n'avait pas été fermée, la porte du hall non plus. Je montai, d'un saut, jusqu'à la bibliothèque. Tout avait un air de fuite. Quelque chose de nerveux, de mécontent, planait... Le velours des coussins semblait fripé, la petite batterie d'argent, avec son air snob, brillait, intacte. Depuis longtemps, mon parfum envolé, la porte de ma chambre ouverte montrait assez bien les grandes enjambées où le talon tape. Il avait eu besoin, sans doute, de plus d'espace pour marcher sur sa peine...

Le brouillon avait disparu.

Je m'étirai, heureuse, un peu comme un fauve fatigué par la course, et, sur les coussins menteurs, je m'endormis en souriant des lèvres.

Une larme, cependant, s'échappa de ma joie, et fixa mes paupières, fermées jusqu'au soir.

III

Vers dix heures, j'entrais chez lui.

Beaucoup de monde. Rien d'anormal... On me plaisanta sur mon œillet qui, ce soir-là, contrairement à l'habitude, n'était pas blanc, mais rouge. Les amis n'attendirent pas longtemps pour braquer sur moi leur questionnaire.

— Il vous donne un petit air batailleur. Après qui en avez-vous?

— Le rouge n'est-il pas la couleur de l'amour ?

— Lâcheriez-vous l'Art pour l'art d'aimer ?

— Vous aimez peut-être sans le savoir, sans le vouloir !

— Ce doit être amusant de perdre l'équilibre ?

— Il est si difficile de savoir ce que vous pensez ! Ce serait chic de nous mettre un peu sur la voie ; nous parlons souvent de vous ; chaque jour nous sommes plus déconcertés... Quant au maître de la maison, il n'y a rien à en tirer, il sourit à nos questions comme s'il savait un secret... Une femme n'est pas plus entourée, plus aimée que vous, et on ne sait rien de votre cœur !

— Savez-vous pourquoi, mes tendres amis ? Mais, parce que j'en ai plusieurs. Je m'occupe de tous à la fois.

Leur sérieux m'égaya follement. Je fonçai dans la fantaisie :

— Mon cœur me fait penser à un jouet que j'avais lorsque j'étais enfant. C'était un cœur en fer, très grand. On le croyait fermé, il s'ouvrait, c'était une boîte... qui en contenait un autre, de la même forme, presque aussi grand que le premier, et fermé aussi ; on l'ouvrait, on en aperce-

vait un autre. Lorsque je déposais les couvercles des cœurs les uns à côté des autres, j'en pouvais compter sept...

» J'adorais ce cœur innombrable. J'ai gardé le jouet longtemps ; le mien est un peu son image.

» Serait-il donc possible, pour un homme, de remplir les sept cœurs ? Je ne le crois pas. Je ne le cherche pas, au contraire, mais sachez, mes amis, puisque vous voulez « savoir », que je ne vole pas mon partenaire ; je lui donne le cœur qui lui convient, et je garde les autres. Il arrive parfois que, sur les sept, plusieurs soient envolés !

» Chaque homme est « aimable » pour une raison différente et il n'est pas assez riche à lui tout seul, vous dis-je !

— Comment le savez-vous ?

— A ce qu'il me déçoit toujours très vite ; et puis, il faudrait, ô magnifique invraisemblance, qu'il possédât un cœur qui enveloppât les miens, et, si je le rencontrais, je ne le croirais pas. Alors, vous le voyez, rien ne changerait !

— Savez-vous que cela s'exprime de votre étrange caractère, — répondit mon bel animal, — et qu'un homme épris de vous est plein de réticence, qu'il ne donne que ce qu'il reçoit !

— Ce qui me sauve, c'est votre envie à tous de conquérir ; vous n'abdiquez jamais la prétention d'avoir la place unique. Elle a été comme ça avec les autres, mais avec moi ce n'est pas pareil ! clamez-vous...

» Vous êtes toujours persuadés qu'on a changé pour vous ! Avec un peu de psychologie, on entretient l'illusion ! C'est un peu fatigant, mais si amusant...

Puis, j'éclatai de rire pour les dérouter.

— Heureusement que vous avez une belle santé ! — jeta-t-il, furieux, en accrochant à ses lèvres son sourire conventionnel.

Puis, il se leva pour donner un ordre au domestique...

— En somme, — dit le plus tendre de la bande, — nous

ne savons pas grand'chose ! Blaguez-vous ? Sérieusement, n'aimez-vous personne ?

— Qui sait ? Gardez la vérité qui vous convient le mieux ! Qui vous empêche d'imaginer ?

— Rafale, voulez-vous entendre ces nouveaux disques de San-Francisco ?

Il revenait, les bras chargés.

Ceux-ci crièrent leur chant trépidant, électrique.

— J'ai aussi un livre pour vous, venez le voir, il est dans mon boudoir.

Je le suivis. Il ferma la porte, tira le verrou, me prit par les épaules, plongea dans mes yeux les siens, aigus comme des pointes, perdit patience devant mon sourire qu'il écrasa longuement sous ses dents...

— Combien m'as-tu donné de cœurs sur les sept ?

— Un, mais il est hors série. Ecoute celui-là te répondre !

Il pencha sa tête sous mon sein et l'appuya avec force comme pour y entrer, puis il glissa et, tombant à genoux, baisa mes doigts tremblants.

J'eus la certitude à ce moment précis que cette minute était la plus forte, qu'il fallait amener le dénouement et qu'en le provoquant *moi-même*, j'aurais l'impression d'être un peu le maître de la situation.

— Ecoute, j'ai une envie folle de m'éloigner de tous nos amis, de nos habitudes, pendant une journée. Que dirais-tu de passer vingt-quatre heures à Versailles, au Trianon ?

— C'est vrai ! Tu veux bien ? Quelle idée charmante ! Tu es un amour, — dit-il, en jouant avec mes mains qu'il aimait à promener sur son visage.

Il me pria, afin de choisir l'appartement à ma convenance, de téléphoner, de régler tout moi-même... Car je voulais y arriver la nuit, après le théâtre.

— Tu veux partir déjà ? Tu me laisses seul... Je vais être bien petit pour un grand soir comme celui-ci !...

Demain est si loin ! Il faut que je te garde un peu avec

moi cette nuit ! J'ai une idée ! Ferme les yeux ! baisse la tête ! ne bouge plus !

Je tressaillis. Une lame froide se posait sur mon cou. Il coupa, au-dessus de ma nuque, une boucle rousse...

Je n'y voyais plus. Les meubles, les objets sautaient dans une sarabande.

Je rentrai au salon comme sur un tapis roulant, un livre sous le bras, les yeux agrandis, cernés par la fièvre, les jambes coupées, toute froide, comme ivre.

Cette soirée s'acheva dans le goût des autres. Je partis cependant plus tôt qu'à l'habitude. J'avais ce soir-là ma ration d'émotion joyeuse, un contentement profond, comme une mise au point définitive.

C'était donc pour le lendemain !

La belle période du désir venait de cesser ; la nuit prochaine, qui en était le paroxysme, en serait peut-être la mort !

Tout était convenu, réglé, avec ma raison.

J'allais à la folie avec la lucidité du fou qui saute dans un gouffre.

IV

Pendant toute la route, dévorée à une allure folle, nous restâmes muets. L'auto, comme une trombe, entra dans le calme !

Versailles dormait.

Au bruit du moteur, l'éclairage du Trianon répondit et réveilla la nuit du jardin. Le gardien vint à nous, engourdi, comme un automate.

Je vis, à la façon dont il répondit et donna des ordres au personnel, qu'il prenait un ton autoritaire et crâne que je ne lui connaissais pas. J'en fus choquée comme si je pressentais d'autres maladresses.

La certitude me vint d'un décalage, quelque chose n'y

était plus !... A quoi avait-il donc songé pendant notre course sous les étoiles ?

L'ascenseur nous versa dans un appartement sobre et gai.

Pourquoi ne fut-il pas surpris délicieusement par la petite table éclairée aux bougies, servie près de la fenêtre ouverte sur le parc ?... des roses pliées un peu sur leur tige et comme énervées d'attendre ?

C'est mon exclamation qui fit venir la sienne :

— C'est joli, l'idée des fleurs ! — dit-il. — Avez-vous faim ?

— Non, pas encore...

Nous n'avions plus rien à nous dire !

Une flamme courait sous ma peau,

Ensemble, nous nous jetâmes l'un sur l'autre.

. . . .

APRÈS

Mes membres se réveillèrent avant mon esprit.

Je tins mes yeux fermés... J'entendis la musique de la nuit, le chant du vent chaud, humide... De sombres gémissements se prolongeaient, mouraient, reprenaient... Je sentais qu'oscillait doucement la cime des tilleuls, des trembles argentés, des bouleaux,... tout un concert tendre, plein d'harmonies douces !

Tout mon être intime, toute ma tendresse passa dans cette musique qui me bouleversa et mit mon cœur en miettes ; nulle statue ne m'a donné de la beauté une impression plus harmonique !

J'ai communié avec elle pour qu'elle me touche ! pour être plus grande !

D'où vient cette aspiration à la pureté quand les nerfs sont tués ?...

Toute mon âme mauvaise s'effeuilla... N'était-ce pas un peu de moi-même qui, tout à l'heure, pleurait dans la nuit ?

Il ressemblait à un chant étrangement subtil, qui consolerait d'abord avant de vous apprendre votre peine.

Quelque chose de religieux faisait frissonner les ombres violettes... et, tel un voile, elles se rapprochèrent pour former un mot : « offrande » !

Renoncer à lui déjà ! Etait-ce cela ? Quel déchirement !

Mais ce renoncement, ne me ferait-il pas plus grande, plus grave ?

Je suis encore toute meurtrie des semaines passées. Faut-il vraiment, pour le tenir, recommencer les petites luttes quotidiennes, les ruses de chaque soir ? La jalousie viendrait sans doute !

Je ne veux pas perdre la raison !

J'ai honte à l'avance, pour lui, qu'il me déçoive. Il ne tient donc qu'à moi de réaliser, de construire une grande œuvre, en prendre l'essence même, et puis la couper à la base, en faire une torche lumineuse, éthérée, une ombre fidèle, immuable, que j'emporterai partout avec moi dans ma course errante à travers le monde. Il ne serait pas un souvenir, mais mon compagnon.

Adieu, mon beau rêve qu'il ne travaillera pas à rendre plus beau ! Adieu ! aujourd'hui même ! Demain il serait trop tard !

Que vais-je lui dire en ouvrant les yeux ?

O nuit traîtresse ! ô nuit trop belle ! quelle tâche magnifique elle me dicta. Elle a un goût bien amer et froid, la divine douceur de la résignation !...

J'allais ouvrir les yeux avec ma résolution dedans...

Je tressaillis. Il venait de glisser, sur mon corps nu, une fourrure doucement...

Ce geste, pourtant si simple, paralysa un instant ma raison, me rendit plus humaine ; j'eus peur de lui, de sa tendresse, d'une parole, d'un autre geste...

La fatigue charmante m'empêcha tout mouvement ; mes nerfs brisés, en bribes, se dispersèrent, pas la moindre

envie de réagir, et je me sentis m'évanouir lentement, sans avoir levé mes paupières prudentes.

. . . .

Le soleil, le bruit de la vie normale, le son de sa voix câline qui chantait à mon oreille je ne sais quel perfide et beau mensonge, mirent fin à mon inoubliable rêve ! Les choses reprenaient leur sens exact avec la lumière du jour. Cependant que la lueur claire et droite à travers les rideaux semblait le trait final après un chapitre !

Les roses dormaient encore dans le velours... puis, j'embrassai, reconnaissante, le bel animal !

Il me chanta quelques troublantes fadaises qui faisaient mal à ma chair attendrie ; en danseur, il alla jusqu'à la fenêtre qu'il ouvrit pour me baigner de soleil...

Toute la journée fut adorable et cruelle. Il ne soupçonnait rien de ma souffrance, faisait des projets de voyage...

Nous quittâmes le Trianon, lui heureux, fier, satisfait, moi pantelante, plus grande sous mon désespoir, plus femme !...

Nous reprenions dans la campagne nos courses folles des anciens temps : — « Te souviens-tu de ceci ? de cela ? » — Nous nous souvenions ensemble, il riait, riait ! Son rire me fit mal !

Comme j'aurais voulu pleurer !

Il eut la maladresse inutile de me dire la clé de ses ruses... qu'il était sûr que la « chose » arriverait un jour, qu'il en avait été certain depuis longtemps !

A la fin de l'après-midi, je bouillais d'anxiété. Vais-je l'avertir de mon adieu ? Et le soir, par son harmonie, composa l'impossible franchise... Tout avait un air de beauté si tranquille ! Le ciel doré quittait sa robe d'ambre clair, un voile orange se déploya, commença l'incendie ! Comme dans mon cœur, tout éclata là-haut en symphonies rouges ! Une exaltation montait des choses comme d'un encensoir !

— Tes yeux verts, — dit-il — rêvent grand ouverts, on dirait, à des supplices, pour les cœurs...

Vers sept heures, il me déposa chez moi. Il eut beaucoup de peine à me quitter... Il ne s'en alla qu'à la condition que je lui promisse de déjeuner à la campagne, le lendemain.

Je le regardai pour la dernière fois, toute pâle, tremblante, lui laissant mon cœur tout neuf dans sa poitrine...

. . . .

Ce soir-là, je fis mes malles. Jusqu'au matin, je sanglotai sur ma nuit passée. Sans grande force, comme allant en prison, je pris le train, pour la ville la plus douce, aux airs d'ors pâlis... Je partis pour Florence... pour Fiesole... pour oublier, pour me retrouver moi-même... là-bas.

SARAH RAFALE.

POÈMES

—

EPIGRAMMES CHRÈTIENNES

— C'est bien moins à la mort qu'il est urgent qu'on pense,
Que penser que quelqu'un après
Nous pèse dans la juste et terrible balance
Et pour jamais punit ou récompense.
Oh, pesons-le ce mot : jamais!
Mais quel soir nous trouvera prêts
Pour ce soir d'éternel silence?

— Oui, ce crâne, un grelot, une araignée y danse,
Et c'est quoi, notre vie et notre intelligence,
Et tout ça tremble : le Juste a pris sa balance :
Miserere.

— Qu'est l'âme d'un coquin, disait le moraliste,
Je n'en sais rien;
Mais l'âme d'un homme de bien,
Où chaque heure j'assiste,
Chaque heure j'y vois ouvert....
— Quoi, l'Enfer?
Non, quelque chose de plus triste :
Un malheureux qui brave Dieu, qui lui résiste,
Et puis tremble devant l'Enfer.

— Coquille d'œuf ou coquille de noix,
C'est un crâne humain que tu vois.
Elles craquent de succulence :
Mais toi, frère, avec ta science,
Oui, toi, mon pauvre frère, toi,
C'est sous quel vide obscur et froid ?

— En vain l'on sait qu'il faut qu'un jour y satisfasse,
Nous n'osons regarder jamais la mort en face,
Oubliant que de quelque chose elle est suivie,
Et signifie enfin un moment de la vie.

— Vrai ce serait trop beau que penser en soi-même :
Je vais en paix me reposer,
Cuvant mes jours dont pas un qui ne fût blasphème!
A l'instant que lui plaît grimpe nous visiter
La visiteuse que nul sans frémir ne nomme
Et nous dit : — C'est fini de rire, mon bonhomme :
Il faut danser, danser, danser,
Pour toute ton éternité.

— Si vous vous refusez à Dieu, soyez au Diable
Plutôt! car tout vaut mieux que ne plus croire à rien.
L'indifférent, l'athée : un quadrupède, un chien,
Est auprès de lui vénérable :
Le chien croit à son maître et ce maître est son Dieu.
Un athée, athée véritable,
Mais, est-il vraiment sous les cieux ?
C'est impossible tant la chose est formidable,
Effroyable en y songeant bien,
Et c'est déjà l'Enfer que de ne croire à rien.

— Les tourmentes d'en haut sur nos crânes se tendent,
Un orage plus noir martelle leurs dessous :
Qu'est-ce auprès des foudres là-bas qui nous attendent,
Quand le crâne et le cœur sont mêmement dissous ?

— Une heure en notre cœur sonne, précise et trouble
Où l'on se reflète en son double,
C'est la sonnaille de la Mort.
Frère à l'Enfer tu crois alors,
Car ce double il est toi-même
Tel que tu fus au baptême.
Prie alors et prie encor,
Car va sonner en toi-même
L'heure d'un autre baptême
Aux cieux pour toi sonnants d'inexpressibles ors.

—

NOCTURNES PARISIENS

— Dans les plis sinueux des vieilles capitales,
Où tout, même l'horreur, tourne à l'enchantement,
Je suis, obéissant à mes humeurs fatales,
La lézarde qui couve au cœur du monument.
L'histoire s'embruine, où rôde le roman,
L'anecdote s'incruste et recouvre l'histoire,
Puis la légende emmitoufle tout de sa moire :
Enfin tout se dissout dans la bouillasse noire
Qu'accumule le pic d'un rustre mi-dormant,
Cuvant pour paradis ses rêves d'après boire.

— Tous ces pans d'un Paris qu'éternel on rêvait,
Vous pouvez, jeunes yeux, les voir fuir en décombres :
La ville de nos rois et nos bourgeois, tout sombre,
Comme la nef qu'annule un flot sourd et mauvais.
Nos vieux murs ne sont plus qu'un sourd cortège d'ombres,
Plus éphémères que ce vélin qui les vêt :
O fantôme, ô Paris, qu'éternel on rêvait!

— Fleurs et fange, enroulements d'ailes,
C'est la Ville en fait éternelle,
C'est un rien, c'est dix mille aspects;
Ce vain va-et-vient d'éphémères,
Vains fantômes, diffus reflets :
Ville matrice, cité mère,
De ces riens ton visage est fait,
O toi, Ville, éternelle en fait.

— Ma rue est très sale
Et j'en suis ravi :
Ses boîtes d'ordures
Me sont paradis,
Dont pour moi s'exhale
Un encens qui dure
Jusqu'aux purs midis :
C'est beau, la nature!

— Jadis à la Chandeleur
Pour moi voltigeaient les crêpes
Prometteuses de bonheur
(Oh, les menteuses, menteuses!)
La vie a tendu mon cœur
D'un si lourd voile de crêpe,
Qu'au soir de la Chandeleur
Me chantent « les saints de glace ».
Quand revient la Chandeleur,
L'hiver passe, passe, passe :
Quand revient la Chandeleur,
L'hiver passe et prend vigueur.

— Eblouissement,
Toi, cette fenêtre
Seule dans ce noir,
D'où sonne peut-être
Quelle heure du soir?

Cadre par trop blanc
Dans, si noir, ce mur
Noir de tout ce noir
Mornement obscur.

Une fleur, peut-être,
Au balcon? eh oui :
Et se fait connaître
Un lys ébloui.

Il est moi, cet être,
Brandi sur ce noir,
Fleur d'une fenêtre
D'où rien ne puis voir,

Mais d'où sais-je ouïr
Tes cloches, ô soir,
Mes sœurs, me bruire :
Il ne faut pas croire
A son désespoir.

— Ou la torsion de la rampe
De fer forgé de ma maison
De la rue Visconti, ou la hampe
Des drapeaux aux lys en blason,
Ou l'honnête épée en sa trempe,
Ou toi, ma studieuse lampe
En ma studieuse prison,
Spectres d'antan hantant mes rues,
Vieille France toute apparue,
Royautés vers la croix tendues,
Vertus d'hier mais actuelles,
Ephémères mais éternelles,
Vous vaincrez les anges rebelles
Quand descendra Dieu sur les nues
Parmi ses anges de clarté,
Sur ce pays ressuscité.

—

COMPLAINTE

— A vingt ans un trouble nouveau
Imbut mon cœur, but mon cerveau :

Aiguës passions de l'enfance,
Tragiques amours des petits enfants,
Explosion des innocences,
Fièvre, transe des beaux quinze ans,

Fleur bleue où la plus orde fille
S'ouvrit à l'amant,
Déchets qu'elle en éparpille
A tous les passants,
Toutes ces pluies de tendresses
Sur tous ces élus,
Jamais mes jeunes détresses
Ne vous ont connues.

Je suis, ô Jésus, venu
Comme un orphelin tout nu :
Qui m'a reconnu, personne ?

— Moi non plus mon fils, non plus,
Nul ne m'a, nul reconnu.

—

RONDE SANS FIN POUR FINIR

Au pourchas léger de Mars en carême,
Hé gai vouons-nous,
Fous et autres fous,
Quand même, quand même!
Et n'attendant rien, mais attendant tout,
Quand même, quand même,
Toujours devant nous,
Sans voir où ça mène,
Fous entre les fous!
Belle auberge amène
Te trouverons-nous
A la méridienne?
Qu'importe, et qu'advienne
Et jusqu'à l'heure où
Nos farces humaines
Se rompront leur cou,
Fous entre les fous,
Vouons-nous quand même
Au pourchas, pourchas de Mars en carême :
Une hirondelle
Ne fait pas le printemps, mon cœur fidèle,
Mon cœur fidèle attend :
Deux hirondelles
Ne font pas le printemps, trois hirondelles
Ne font pas le printemps,
Mais quatre-z-hirondelles,
Mais quatre-z-hirondelles,
Ça fait tous les printemps!

FAGUS.

A LA RECHERCHE D'UN MONDE PERDU

L'ATLANTIDE ET SES TRADITIONS

—

Usu vetera nova.

La question de l'Atlandide continue à passionner les esprits et, en plus des ouvrages nouveaux sur ce sujet, il n'est guère de journaux quotidiens, ni de revues littéraires ou scientifiques qui, depuis quelques mois, n'aient consacré un ou plusieurs articles au grand continent disparu.

A cette question de l'Atlantide s'en rattachent d'ailleurs quelques autres donnant lieu, elles aussi, à des informations retentissantes, telles sont :

a) Les fouilles entreprises au Mexique par des missions américaines richement dotées, ayant abouti, il y a peu de temps, à la découverte sensationnelle de nouveaux temples recouverts de sculptures appartenant à une époque lointaine sur laquelle on manque de données, mais que l'on pressent se rattacher à la civilisation atlantéenne;

b) Les récents mouvements de l'écorce terrestre provoquant des soulèvements de certains fonds marins accompagnés de violents raz de marée, ainsi que les théories modernes sur l'instabilité des continents. On a pu lire dans le *Matin* du 5 août 1925, à propos des informations concernant un prétendu soulèvement du fond du golfe de Gascogne, une lettre de M. W.-H. Hobbs, sismologue américain, signalant qu'à l'est de la Martinique une bande rocheuse bien connue des navigateurs et visible en 1833 se trouve, après des alternatives d'émergence et de disparition, descendue depuis 1898 à une

profondeur de plus de 4.000 mètres. Ce n'est là qu'un des cas déjà nombreux des modifications connues de l'écorce terrestre et ceci donne une nouvelle créance à l'hypothèse de l'engloutissement du continent atlantéen;

c) Les relations publiées depuis peu, tendant à démontrer qu'il exista, bien avant la découverte de Christophe Colomb, des rapports suivis entre l'Amérique et l'Europe, séparées aujourd'hui par l'immense étendue de l'Océan (1). Relations possibles et faciles en effet, quand les îles atlantéennes s'étendaient entre elles et que l'on pouvait passer ainsi d'une rive à l'autre, comme le raconte le récit de Platon.

Selon ce qu'a dit quelque part William James, ce qui nous intéresse, ce qui nous passionne, ce n'est pas le vieux seul ou le neuf seul, mais *le vieux dans le neuf*. C'est ce qu'avait exprimé il y a longtemps le constructeur d'une antique maison de Touraine (de cette Touraine dont le nom est essentiellement atlantéen, comme on pourra le voir par la suite, et qui a la même origine que le mot « Touranien ») en inscrivant au-dessus de la porte d'entrée cette brève formule : *Usu vetera nova*, « Avec le temps le vieux devient neuf ».

Comme je l'ai dit ici déjà, cette curiosité générale, cet intérêt soudain réveillé pour l'Atlantide me paraissent les symptômes d'un mouvement qui se crée en faveur du retour à notre traditionalisme occidental par opposition au traditionalisme extrême-oriental qui tente de s'implanter chez nous (2).

Il est d'ailleurs du plus immédiat intérêt de s'entendre sur les mots Orient et Occident, quand il s'agit de tradition et de culture philosophique ou religieuse. Pendant longtemps on a appelé l'Egypte « l'Orient » et religion « orientale » la religion des Egyptiens. De là vient d'ail-

(1) Articles de la *Croix* du 6 mai 1924. Voyage d'une galère phénicienne. *Quotidien*, 1er et 2 août 1925, commentant l'ouvrage de Wiener, les cartes de M. de la Roncière, les travaux de Cortesac, Balbock, etc.

(2) Voir *Mercure de France*, 1er mai 1925.

leurs le titre de « Grand Orient » pris par la Franc-Maçonnerie, qui a puisé ses rites secrets dans les mystères égyptiens.

Certains écrivains parlent également d'influence orientale à propos des rapports entre les Croisés et les Musulmans de Palestine.

En réalité la religion musulmane, comme la religion égyptienne, se rattachant à la Kabale (3) (laquelle, contrairement à une opinion courante, n'est point exclusivement juive, mais d'origine atlantéenne), sont à classer parmi les religions occidentales les plus proches de la source originelle.

Cette thèse, que la Kabale est essentiellement judaïque, *est une erreur absolue,* montrant que les historiens de la Kabale ne sont pas toujours kabalistes. J'ai déjà signalé (4) que Kybélé ou Déméter, notamment, représente la Kabale, dont elle porte le nom. Il est étonnant que des choses aussi évidentes soient ignorées de ceux même qui se sont spécialisés dans ces études, et ceci prouve bien que la grande tradition constitue « un monde perdu ».

La Kabale existe tout aussi bien dans l'Egypte ancienne que dans le Yucatan, dans la mythologie grecque que dans le Judaïsme, dans l'Islamisme que dans le Christianisme. Son point de départ, c'est l'Atlantide pour des raisons qui apparaîtront peu à peu et que peut révéler la traduction kabalistique du mot *Atlantis* lui-même.

Il n'y a rien là d'ailleurs de nature à diminuer la valeur de la Kabale hébraïque.

Ceux d'autre part qui dénient qu'il y ait une relation entre le mot *chevalerie* et le mot *Kabale* commettent la même fâcheuse erreur et ne peuvent qu'entraver le retour

(3) C'est avec intention que j'écris *Kabale* et non *Kabbale,* le nombre correspondant à ce mot ne comportant qu'un seul B. D'ailleurs on écrit *Kabaliste.*

(4) Le nom de Kybélé (Cybèle) se rattache au symbolisme du cheval (voir *Mercure de France,* 1er mai 1925, « La résurrection d'Atlantis »).
On sait que Déméter ou Cybèle transformée en cavale subit les violences de Poséidon (roi des Atlantes) transformé lui-même en cheval.

aux grands principes de la Tradition Occidentale faite autant de savoir que d'idéal et de noble désintéressement.

Il conviendrait donc de réserver la désignation « Orient » pour la Chine, le Japon, le Thibet, l'Inde, qui n'ont reçu que plus tard les enseignements de la grande Tradition et les ont transformés de telle façon que, si l'on veut restaurer l'éthique européenne, restauration qui s'impose comme une pressante nécessité, il est préférable de remonter à la source claire et limpide de nos propres traditions plutôt que de s'enfoncer dans la jungle inextricable des philosophies extrême-orientales.

Je voudrais posséder la plume d'un Renan, d'un Michelet, d'un Philéas Lebesgue ou d'un Constantin Balmont pour dépeindre comme il convient les beautés découvertes dans la recherche de ce traditionalisme dont notre sol, notre langue, nos monuments sont encore tout pénétrés, et les émotions profondes ressenties au fur et à mesure que se confirment les vérités d'abord simplement entrevues. Il me faut une fois encore me renfermer dans l'exposé technique d'une question appelée cependant, je pense, à renouveler un jour plus ou moins proche l'art, la philosophie et la morale et à inspirer les plus beaux poèmes issus du fonds même de la vie de l'humanité.

LE RÉVEIL DE L'ATLANDIDE. — Depuis l'époque où parut le récit de Platon, bien des siècles s'écoulèrent sans que les hommes se soient le moins du monde préoccupés de l'Atlantide et il faut, je crois, attendre jusqu'en l'année 1678, pour trouver une description exacte du continent disparu. Le P. Kircher, savant jésuite, expose en effet dans son *Mundus subterraneus*, que les Canaries, les Açores sont les sommets non engloutis des montagnes de l'Atlantide; il donna même une carte représentant approximativement le continent atlantéen, qu'il situe entre l'Europe et l'Amérique.

Avant lui, Rudbeck, en 1675, avait considéré la pres-

qu'île scandinave comme étant le continent mystérieux décrit par Platon.

En 1762, Baër place l'Atlantide en Palestine, et Bailly, en 1779, la situe en Mongolie.

D'autres, comme Oviédo, Latreille, lui assignent encore d'autres emplacements, la Perse, par exemple.

Il appartenait au XIX[e] siècle de reprendre la question et de projeter des lumières sans cesse grandissantes sur le problème de l'Atlantide, grâce aux progrès des sciences naturelles : géologie, zoologie, ethnologie, etc. Bory de Saint-Vincent, en 1803, parle de l'Atlantide à peu de chose près comme le font nos savants contemporains. Depuis les ouvrages de Brasseur de Bourbourg, parus vers 1860, sur le Yucatan, l'intérêt pour ces recherches n'a fait que croître sans cesse. En même temps d'innombrables travaux ont été effectués sur les découvertes de l'Amérique Centrale, que l'on peut considérer, ai-je dit plus haut, comme ayant été en rapports étroits avec l'Atlantide.

Citons au hasard parmi les auteurs anglais, français, allemands et américains les nombreux travaux de Seler (All.) depuis 1886; ceux de Léon de Rosny (Fr.), à partir de 1876; du D[r] Le Plongeon (Amér.), de 1878 à 1896; de Maler (All.), 1895 à 1897; de Gordon (Angl.), années 1896 et suivantes; de Forstemann (All.), 1880 et années suivantes; D. Charnay (Fr.), 1884-1906; Brinton (Ang.) 1881-1897; de La Rochefoucauld (Fr.) 1888; de Charencey (Fr.), vers 1883, Herbert Spinden (1913), etc. Malheureusement notre Bibliothèque Nationale est très pauvre à ce sujet.

Le nombre de lieux du Yucatan où ont été trouvés des monuments est considérable. D'après Herbert Spinden, on en comptait déjà 166 en 1913 et l'on découvre sans cesse de nouvelles ruines noyées dans l'épaisse frondaison de la forêt vierge où l'on doit se frayer un chemin à la hache. Les lieux les plus célèbres par l'importance de

leurs monuments sont Palenqué, Uxmal, Tikal, Chichen-Itza, Copan, Mayapan, Yaxchilan, etc.

Avec les nouvelles recherches qui se poursuivent actuellement, il n'est pas douteux que cette question de l'Atlantide et de l'origine des civilisations n'entre bientôt dans une phase nouvelle.

L'ORIGINE DES CIVILISATIONS EST-ELLE AMÉRICAINE OU ATLANTÉENNE ? — Pour certains auteurs, tels que le Docteur américain Le Plongeon, c'est à l'Amérique Centrale (Mexique, Yucatan, Pérou), que reviendrait l'honneur d'avoir été le foyer rayonnant d'où seraient parties, pour se répandre à travers le monde entier, les grandes idées génératrices d'ordre philosophique et social, et l'Atlantide les aurait elle-même reçues de l'Amérique.

Cette assertion, qui flatte on ne sait trop pourquoi les Américains, puisqu'ils n'appartiennent pas à la race autochtone, ne paraît pas devoir résister à l'examen.

Elle se trouve en effet en contradiction avec les données ci-après :

A. Récit de Platon et autres récits antiques.

B. Six siècles avant Platon, Homère a parlé des Atlantes et de leur île dans l'*Odyssée*.

C. Traditions des populations mexicaines recueillies par divers auteurs. Ordonnès notamment raconte que d'après ces traditions un apôtre civilisateur nommé Votan était venu de l'Est accompagné d'émigrants montés sur de grandes barques.

D. Déclarations de Montézuma disant que ses ancêtres venaient d'une terre située à l'Orient.

E. Landa, le premier évêque espagnol au Yucatan (XVIᵉ siècle), a écrit :

Quelques anciens du Yucatan disent avoir entendu de leurs ancêtres que cette terre fut occupée par une race de gens qui entrèrent du côté du levant et que Dieu avait délivrés

en leur ouvrant 12 chemins par la mer. (*Relation des choses du Yucatan.* Traduction de B. de Bourbourg.)

F. Herrera raconte aussi qu'un grand nombre d'Indiens tenaient de leurs ancêtres que la terre de Yucatan avait été peuplée par une nation venue de la mer.

G. L'analogie existant entre le nom de Gadir, frère d'Atlas et fils de Neptune, dont parle Platon dans le *Critias,* avec celui d'Agadir, au Maroc, et de Gadir, ancien nom de Cadix, Espagne.

H. Maïa, dont le nom est celui même des Mayas, peuple du Yucatan, est donnée comme étant fille d'Atlas.

I. Le mot Atlante chez les Grecs était synonyme de fort, puissant, qui peut s'entendre au sens non seulement physique, mais intellectuel.

J. Le symbole du dauphin est d'origine nettement marine et a donné naissance au nom d'une ville sainte en Grèce : Delphes.

K. Proclus, commentant le *Timée,* dit qu'il y avait autrefois sept îles consacrées à Proserpine (Perséphoné), puis trois autres, dont une consacrée à Pluton (Hadès), la seconde à Ammon, la troisième à Neptune (Poséidon), et que les habitants de cette dernière île avaient conservé de leurs ancêtres la mémoire de l'Atlantide, île extrêmement grande, *laquelle exerça pendant un long espace de temps la domination sur toutes les îles de l'Océan Atlantique et était également consacrée à Neptune.*

L. Le livre sacré des Quichés, le *Popol-Vuh,* parle des hommes blancs et des hommes noirs venus parmi eux, hommes rouges, et dit qu'ils venaient de l'Orient.

M. Brasseur de Bourbourg, commentant le Livre Sacré, dit que le culte astronomique du Soleil et le culte du serpent étaient attribués, d'après la plupart des traditions indigènes, à l'importation d'hommes blancs et barbus venus de l'est ou des grandes eaux septentrionales

(l'Atlantide Nord (?) neuf ou dix siècles avant l'ère chrétienne (5).

N. Le zodiaque, document de la plus haute valeur scientifique occulte, a été établi vers le 49e degré de latitude, c'est-à-dire à une immense distance de l'Amérique Centrale (le Yucatan est situé vers le 20e degré). Or, sous le 40e degré se trouvent précisément les Açores, considérées comme un des vestiges de l'Atlantide nord, îles entourées jusqu'au 45e degré de fonds marins n'excédant pas 80 à 100 m., alors que des fosses profondes de 5.000 m. séparent ce plateau des côtes de Terre-Neuve et d'Espagne.

Ajoutons aussi que Manéthon et Dicéarque font d'Ouranos (Hourakan, comme nous le verrons par la suite), le dieu des Atlantes, l'inventeur de l'astronomie et de la sphère; n'est-ce pas là une indication en faveur de l'origine atlantéenne du zodiaque et, par suite, des grandes connaissances que l'Amérique aurait reçues, comme les ont reçues également d'autres peuples riverains, de l'Atlantide : Ibérie, Celtide, Irlande, etc ?

O. L'existence chez les Grecs et les Celtes du symbole du cheval, comme représentatif de la grande tradition secrète. Le cheval figure notamment sur la plupart des monnaies gauloises, il est par excellence l'attribut de Neptune-Poséidon (c'est d'ailleurs parfois un cheval marin, un hippocampe). Le culte de Poséidon Hippios est l'un des plus répandus en Grèce. Dans l'*Iliade* l'affinité du dieu et du cheval se manifeste fréquemment; on lui sacrifiait des chevaux (6) et l'on célébrait des courses en son honneur. Pégase, le cheval ailé des poètes, est fils de Poséidon et de la Gorgone. Or, on n'a pas trouvé ce

(5) Cette indication ne correspondrait pas avec la haute antiquité de la disparition de l'Atlantide, mais cette disparition est peut-être plus récente qu'on ne le suppose.

(6) Que l'on songe aux ossements de plus de 40.000 chevaux découverts au bas des roches sacrificielles de Solutré.

symbole dans l'Amérique Centrale, où n'existait d'ailleurs aucun cheval avant la venue des Espagnols. Le mot *Kabale* se trouve cependant au Yucatan, mais sous la forme *Akbal*, l'un des mots servant au Mexique pour désigner le mystérieux vase sacré que l'on retrouve dans toutes les traditions dérivées de la Grande Tradition. Certaines monnaies gauloises portent tout à la fois le cheval



Monnaie gauloise où figurent le cheval et le vase sacré (Per) dont l'ensemble forme le mot *Perceval* ou *Percheval* (*Parsifal*).

et le vase. Ces différences et ces ressemblances contribuent à appuyer la thèse d'une origine commune, mais étrangère, à ces deux contrées.

IMPORTANCE DU YUCATAN POUR LES RECHERCHES ULTÉRIEURES. — Cependant, il n'en est pas moins vrai que c'est dans l'Amérique centrale, et particulièrement dans le Yucatan, qu'il appartient de poursuivre les recherches relatives à l'Atlantide, concurremment avec celles à effectuer sur les rives occidentales de l'Europe, puisque le grand continent englouti ne peut rien nous révéler directement, sauf par ses parties encore émergées : Canaries, Açores, îles du Cap Vert. Toutefois ces îles constituaient, au temps de la civilisation atlantéenne, de hauts sommets et aucun monument n'y avait dû être édifié. On ne peut donc y étudier que le terrain, la faune, la flore et aussi le type et les usages des habitants. Les Guanches des Canaries, décimés par les envahisseurs européens, avaient un type spécial; ils adoraient un dieu, Achuha-

rahan, dont le nom rappelle l'Hurakan des Mayas, et embaumaient leurs momies au moyen du *Chenopodium Ambrosoïdès* comme les Péruviens. Cette plante ne se trouve d'ailleurs qu'en Amérique Centrale et aux Canaries, ce qui montre l'existence d'antiques relations au point de vue géologique, entre ces contrées.

L'importance du Yucatan tient à ce que cette région est la plus riche en vestiges d'une antique civilisation et que l'on y a découvert des inscriptions et même des manuscrits de haute importance, ce qui faisait dire à Brasseur de Bourbourg :

C'est peut-être l'Amérique qui contribuera le plus à la solution des grands problèmes historiques dont on a vainement cherché la clef jusqu'à présent.

Parole encore vraie montrant la route à ceux dont le regard est actuellement tourné vers l'Inde et le Thibet...

Malheureusement, il est arrivé pour les manuscrits du Yucatan ce qui est arrivé pour la Bibliothèque d'Alexandrie; le fanatisme religieux les a pour la plupart livrés aux flammes dans un pieux excès de zèle. Les évêques espagnols au XVIe siècle en firent brûler des quantités énormes, et c'est l'intervention d'un franciscain français, Jacques de Testera, qui arrêta la destruction des derniers de ces précieux documents. Les conquérants commirent d'ailleurs des cruautés inouïes envers la population pourtant paisible et douce de ces contrées, tranchant les mains, les bras et les jambes, coupant les seins des femmes, frappant à coups de crosses les petits enfants, si bien que la race fut à peu près complètement anéantie.

L'importance et la beauté des ruines d'Uxmal, de Palenqué, leur forme, leur destination, leurs symboles entraînent invinciblement la pensée vers cette idée de rapports étroits et mystérieux reliant la civilisation de cette contrée à celles de l'Egypte, de la Chaldée, de

l'Inde elle-même et ayant pour origine commune l'Atlantide engloutie, berceau et foyer de toutes les civilisations.

Cette idée a déjà été exposée par certains, mais sans avoir encore pénétré dans l'esprit des hommes hypnotisés par la prétendue antiquité des civilisations extrême-orientales.

Les habitants du Yucatan s'appelaient les *Mayas*. J'ai signalé antérieurement les rapports étroits entre le mot *Maya* du Yucatan et le mot *Maïa* des Grecs et des Hindous. Mais si *Maïa* était pour les Grecs la mère du monde, s'ils la considéraient comme fille d'Atlas et mère d'Hermès, suivant Macrobe qui fait naître Hermès-Mercure dans l'Atlantide (d'après Eméric-David, *Jupiter*), les Hindous au contraire ont donné le nom de *Maïa* à la grande illusion de la croyance en la réalité de la matière et de l'univers. C'est là une de ces transformations qui nous montrent les déviations et les altérations de la doctrine, lorsqu'elle s'éloigna de plus en plus de son point de départ.

Si nous analysons les mot *Maya* ou *Maïa*, nous allons faire d'intéressantes constatations. En effet, ce que nous appelons l'i *grec* (Y) est parfois un gamma minuscule dont il a la forme et dont le nom rappelle l'origine, et les deux points de l'i tréma sont en abrégé les deux branches du gamma. Dès lors *Maya* ou *Maïa* serait en réalité *Maga*. Or, la racine *Mag* veut dire grand (mage, magister, magistral), la science des Mayas serait-elle donc la science des Mages ? S'il en était ainsi, nous aurions là une nouvelle preuve de son importance (7).

C'EST PAR LE SYMBOLISME ICONOGRAPHIQUE ET PAR LA COMPRÉHENSION DES NOMS DES DIVINITÉS ET DES LIEUX, QUE L'ON PEUT ESPÉRER RECONSTITUER LA GRANDE ET UNIQUE

(7) Depuis que ceci a été écrit j'ai constaté que cette évolution du G à l'Y a été également signalée tant par Ch. Limouzin (*La Kabale occidentale intégrale*) 1897 que par l'abbé Rousselot (*Mercure de France*, 1er mars 1924).

TRADITION VENUE DES ATLANTES. — Comme on peut le constater, l'étude de la linguistique comparée doit être poursuivie suivant une méthode qui n'est point celle de la science contemporaine, mais d'une science beaucoup plus ancienne. Celle-ci doit nous permettre de projeter des lumières sur les traditions secrètes des religions dérivées de cette primitive religion ayant existé sur le continent atlantéen et fondée par des sages possédant de hautes et vastes connaissances (8).

D'autre part, l'étude des signes mystérieux des cavernes, des temples antiques, des dolmens, et les symboles de la religion chrétienne elle-même, sont appelés à concourir à ce travail de recherche et de restauration.

L'ÉCRITURE ET LE LANGAGE. — Nous avons vu dans des articles précédents (9) de quelles ressources dispose le philosophe, lorsque, « au delà des syntaxes et des grammaires », il découvre les mécanismes au moyen desquels sont construits les mots et pénètre dans le domaine de la toute puissance du verbe. Les mots sont des creusets dont sortent les idées. Philéas Lebesgue l'a compris lorsqu'il écrivit ces lignes :

Par la vertu du feu, père des âmes, du mouvement et de la vie, le Soleil suscite et colore toutes choses. Incarné autour de nous dans les formes vivantes, ce feu qui baigne l'univers éveille une sensation à chaque pas et vient fleurir sur nos lèvres en syllabes mystérieuses que le Poète assemble et que le Prêtre récite aux marches de l'autel à l'heure de la prière et du sacrifice... Les mots sont indéniablement de source céleste et c'est grâce à leur évidente eucharistie que nous communions avec l'univers, ils sont fils d'Apollon-Vichnou, le dieu aux mille avatars qui s'incarne et qui souffre sur la terre pour le salut des créatures... Les phénomènes sont les

(8) Il n'est pas impossible que l'origine des civilisations et des religions ne doive être recherchée plus loin encore, dans cette mystérieuse Hyperborée dont parlent Hérodote, Diodore, Elien, Pline, Méla, Virgile. Pour les Grecs, l'Hyperborée avait été le pays de l'âge d'or. Nous ne possédons que de trop vagues renseignements pour remonter jusque-là avec certitude.

(9) *Mercure de France*, 1er mai et 1er août 1925.

attributs de la force, le mot est l'attribut de l'idée. (Philéas Lebesgue : *Au delà des grammaires.*)

Ces paroles sont celles d'un initié; elles proclament ce que savent tous les initiés, qu'au-dessus de l'étude des phénomènes se place l'étude de la Parole, l'étude du Verbe, qui seule peut donner la lumière, et nous faire comprendre le sens de la vie.

Mieux que toute autre étude, elle nous aidera à retrouver à la fois la marche des idées humaines et ces idées elles-mêmes, car les mots sont des symboles et en eux se trouve cachée toute une synthèse scientifique, philosophique et religieuse.

On s'imagine généralement que les caractères alphabétiques ont une valeur uniquement phonétique et que leur forme graphique, leur valeur numérique et j'ajouterais même leur couleur n'ont aucune importance, aucune valeur scientifique. Ce sont là autant d'erreurs. A la vérité il serait difficile d'associer certains caractères à une forme idéographique ou hiéroglyphique et dans les lettres hébraïques par exemple, auxquelles sont affectées des désignations telles que *Aleph* (taureau), *Ghimel* (chameau), *Noun* (poisson), etc., il serait bien difficile, malgré la meilleure bonne volonté, de retrouver une forme qui rappelle, de près ou de loin, ces animaux. C'est cependant ce que l'on prétend faire dans certaines grammaires hébraïques. En réalité, pour ces lettres, la désignation est tout allégorique et n'a aucun rapport avec la forme des caractères. Mais il n'en est pas de même pour certaines lettres des alphabets grec et latin. C'est ainsi que la forme du Thêta majuscule rappelle le signe astrologique du Soleil (10), que le lambda peut être considéré comme un compas, le Gamma comme une équerre, le Delta comme un triangle ou un niveau d'eau, tandis

(10) Au Japon, comme dans les Tifinars berbères, curieuse correspondance, le même signe mais carré et avec un petit trait ou un point au milieu est le nom même du soleil.

que le Psi évoque un arc avec sa flèche, le Mu les vagues de la mer, etc. Or, il est parfois nécessaire de tenir compte de ces images pour la compréhension de certains mots, chose négligée par la science contemporaine. C'est ainsi, comme je le montrais dans un article précédent, que l'insigne maçonnique du compas et de l'équerre enlacés représente les deux lettres grecques L. G., constitutives du mot *Logos*.

D'autre part, les consonnes seules ont une valeur idéologique; elles constituent l'ossature des mots; mais il est bien évident qu'il faut envisager des consonnes non existantes dans notre langue, telles que *St* ou *Ts* que l'on trouve dans Tzar (le tsadé hébreu), le *Ph* ou *phi* grec que l'on trouve dans Phoébé, le *Sh* ou *Shin* hébraïque, etc.

A leur tour, les voyelles ajoutent un sens complémentaire et ce n'est pas sans raison sans doute qu'il existe deux I dans Isis, deux O dans Logos, l'A dans Man et que le Dieu suprême des Gnostiques, le Jéhovah des Hébreux, est IAO (Clément d'Alexandrie, Diodore de Sicile, etc.), nom composé seulement des trois voyelles principales.

Les mots sont comme des vitraux laissant passer la lumière. Vus du dehors, ils apparaissent ternes et gris; vus du dedans, ils brillent de mille feux. Les consonnes constituent l'armature de plomb du vitrail qui donne la forme aux figures; les voyelles en sont les verres colorés, et ces couleurs à leur tour par leurs *correspondances* idéologiques représentent une plus ou moins grande élévation dans l'échelle des valeurs, allant de la plus basse matérialité à la spiritualité la plus élevée.

Il faut enfin tenir compte des permutations et elles sont nombreuses. En hébreu, les dentales permutent entre elles, les labiales également, c'est ce que les Kabalistes appellent la *Temourah*. En passant d'une langue dans une autre, certaines lettres s'altèrent et se modifient

(*Hermoso*, mot espagnol, devient *Formosus* en latin) (10 *bis*).

Certes je n'ignore pas tout ce qui a été dit au sujet du danger des fausses interprétations étymologiques. Aussi toute interprétation doit-elle se vérifier par la comparaison avec d'autres mots où l'application de la même règle devra donner des résultats concordants. Il y a en outre certains *recoupements* hors du domaine de la linguistique, sur lesquels nous pourrons nous repérer et qui nous indiqueront si nous sommes dans le bon chemin. On verra par la suite des applications de tout ce que je viens d'exposer sommairement ici.

Bien des penseurs ont compris que seule l'étude des mots et du langage pouvait nous mettre sur la voie des grandes vérités, mais aucun des systèmes proposés jusqu'ici n'a donné complètement satisfaction, quant à ceux qui possédaient la clef, ils n'ont révélé à personne les résultats de leurs découvertes (11).

Je n'entreprendrai pas de donner ici le sens le plus profond, le sens radical des noms divins et des mots sacrés; mais nous allons voir que, tout en ne considérant que les sens extérieurs de ces noms, il nous reste encore une assez belle « *moisson* » à recueillir.

LE SYMBOLISME SOURCE DE TOUTE CONNAISSANCE. — La compréhension, même superficielle, du symbolisme universel ouvre à la pensée de vastes horizons et laisse entrevoir une immense science dont furent seuls dépositaires les grands initiés de tous les temps. On devine qu'à l'abri des sanctuaires, dans l'ombre des salles souterraines des pyramides, des cavernes ou des monuments mégalithiques, portant encore les images symboliques

(10 bis) Je dis *devient* parce que le mot *Hermoso* comme le mot *Formosus* ont des rapports avec le mot *Hermès*.

(11) J'en excepterai Ch. Limouzin qui, dans un article de la *Nouvelle Revue*, 15 juillet 1897, cité plus haut, a, sous le titre excessif « La Kabale littérale occidentale », donné comme la totalité de la connaissance kabalistique quelques résultats assez modestes, mais qui paraissent exacts, parmi d'autres manifestement faux.

des enseignements secrets, l'initié recevait de l'initiateur des connaissances égales et même supérieures à celles que lentement, péniblement, notre science moderne reconstitue sans ce secours. Mais, différence importante, aujourd'hui la connaissance des grandes forces de la nature n'appartient plus uniquement et sous le sceau du secret à des hommes chez qui la morale prime tout autre sentiment. Etant ainsi livrées à tout venant, les plus graves dangers de destruction menacent l'humanité, comme on s'en aperçoit chaque jour davantage.

Rappelons-nous, à propos de cette science profonde des anciens que l'on a tendance à nier aujourd'hui (12), qu'Archimède, au nom nettement initiatique, savait produire et projeter au loin une force capable d'incendier les vaisseaux ennemis de sa patrie. C'est là ce « rayon ardent » des Martiens de Wells, que la science actuelle n'a heureusement pas encore découvert, malgré la réalition des ondes dirigées.

L'accumulateur électrique, contenant sous une forme réduite une grande puissance et que nous ne possédons pas encore, semble avoir été connu des Hébreux. En effet, l'Arche d'alliance, selon une étude de M. Stadelmann (*Elektrotechnische Anzeiger,* 1909), aurait constitué un véritable accumulateur chargé par le moyen de tiges venant de la toiture du Temple et soutirant l'électricité atmosphérique (ce que nous ne savons pas faire non plus). Si l'on touchait les deux armatures de l'Ar-

(12) Dans son *Abrégé d'histoire générale*, le professeur Ch. Richet déclare que le monde n'est pas vieux, car « il n'y a de penseurs que depuis 3.000 ans et des savants que depuis 300 ans » ! Que fait-il des constructeurs de pyramides, des astronomes pré-colombiens, des géomètres grecs, des constructeurs de cathédrales, de Léonard de Vinci, etc ? Contrairement à ce que pensent les archéologues, les dessins des cavernes n'appartiennent pas à une époque de civilisation débutante, mais continuent au contraire, dans une période où les conditions de la vie matérielle humaine se trouvaient transformées et rendues plus difficiles, les grands enseignements primitifs et universels. Que l'on réfléchisse seulement à la présence du cheval et de la main symbolique dans les cavernes de la préhistoire, comme plus tard sur les monnaies gauloises.

che on était foudroyé. Le grand Prêtre seul, revêtu d'un costume isolant composé d'un tissu continu en or et qu'une chaîne reliait soit au sol soit à certain assistant en cas de danger, pouvait en approcher. (Voir *Exode*, ch. XXV, XXVI, XXVIII).

Ces connaissances venaient vraisemblablement des Egyptiens, qui les avaient eux-mêmes sans doute héritées des Atlantes.

L'unité et l'évolution de la matière étaient également connues et symbolisées par le serpent se dévorant la queue, avec la devise : « Tout est un. » Or, c'est une des idées les plus récentes de la science moderne. On envisage aujourd'hui que, se désagrégeant pendant une longue période, la matière dégage ainsi l'énergie qu'elle contient; tandis que, pendant toute une autre partie du cycle évolutif, elle se reconstitue en utilisant cette énergie dégradée et en l'agrégeant de nouveau en atomes.

Le serpent *Ouroboros* est en outre le symbole de la circulation du sang qui était ainsi connue bien avant Harvey.

De même l'idée antique de la transmutation de la matière (pierre philosophale) ne paraît plus une chimère et la physico-chimie se targue de pouvoir la réaliser quelque jour.

Ces quelques constatations, et l'on pourrait en faire bien d'autres, notamment en ce qui concerne l'origine de la vie, connue des anciens, ignorée des modernes, ne tendent-elles pas à prouver qu'il a pu y avoir, jadis, une civilisation, aujourd'hui oubliée, qui a possédé les connaissances les plus vastes et que c'est à la restaurer que nous devons nous consacrer?

J'ai déjà eu recours à cette sorte de visionarisme que possédait Joseph de Maistre, j'y recours encore une fois, car il a prononcé sur les questions qui nous occupent des paroles vraiment étonnantes et pleines d'actualité :

Les savants européens, a-t-il écrit, sont dans ce moment des

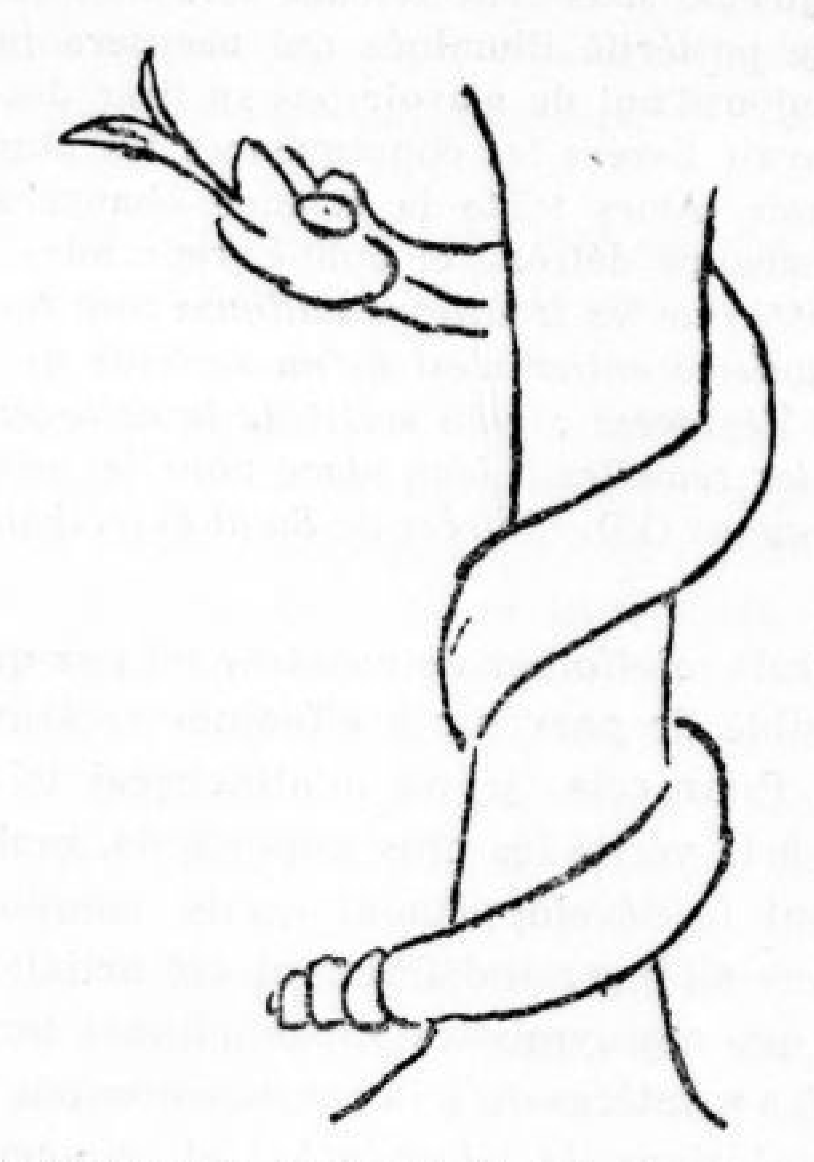
espèces de conjurés ou d'initiés, ou comme il vous plaira de les appeler, qui ont fait de la science une sorte de monopole et qui ne veulent pas absolument que l'on sache plus ou autrement qu'eux. Mais cette science sera incessamment honnie par une postérité illuminée qui accusera justement les adeptes d'aujourd'hui de n'avoir pas su tirer des vérités que Dieu leur avait livrées les conséquences les plus précieuses pour l'homme. Alors toute la science changera de face : l'esprit, longtemps détrôné et oublié, reprendra sa place. *Il sera démontré que les traditions antiques sont toutes vraies ; que le paganisme entier n'est qu'un système de vérités corrompues et déplacées ; qu'il suffit de le nettoyer pour ainsi dire et de les remettre à leur place pour les voir briller de tous leurs rayons* (13). (*Soirées de Saint-Pétersbourg,* 2ᵉ entretien.)

Je voudrais m'efforcer de montrer ici par quelles voies il est possible de parvenir à effectuer ce travail de restauration. Pour cela, je ne m'attacherai ici qu'à deux symboles, à la vérité les plus importants, mais sans leur donner tout le développement qu'ils comportent, tant pour ne pas allonger indéfiniment cet article, qu'en raison de ce que ces symboles appartiennent tant à l'enseignement des mystères qu'à la connaisance par l'effort personnel et intérieur (le *labur-inthe*) et que cette connaissance est pour le Kabaliste en perpétuel développement. Nous allons voir toutefois comment un voyage de recherches de quelques semaines, accompli sans grand déplacement, suffit pour recueillir de nombreux documents pour la reconstitution dont il s'agit.

LE SYMBOLE DU SERPENT. — On trouve sur un grand nombre de monuments du Yucatan le symbole antique et universel du serpent. Il ondule en replis majestueux autour de l'édifice d'Uxmal appelé « Palais des Vestales »; à Chichen-Itza, il s'enroule autour d'un arbre exactement comme celui de la Genèse hébraïque. Le culte du serpent se trouve dans toutes les antiques civilisa-

(13) C'est moi qui souligne.

tions de l'Amérique Centrale. Chez les Quichés, Cihuacohuatl est la mère de deux serpents jumeaux représentés parfois enroulés autour d'un bâton et que l'on



A Chichen-Itza (Yutacan), Temple des Tigres, le serpent (crotale) enroulé autour de l'arbre symbolique, comme dans la Genèse hébraïque.

retrouvera plus tard dans le caducée de Mercure. Ce serpent est souvent orné de plumes et s'apparente par conséquent à l'Uréus égyptien portant deux plumes sur la tête.

On retrouvera ce symbole à travers les siècles dans tous les mystères religieux, ce qui indique son importance. Il sort de la ciste des mystères d'Eleusis, comme on le voit notamment sur cette coupe dite de Ptolémée qui se trouve actuellement au Cabinet des Médailles et dans laquelle on faisait jadis boire les reines de France lors de leur couronnement.

Il figure d'une manière non moins mystérieuse sur une stèle du Louvre trouvée à Ouchak (Asie Mineure.) Cette stèle représente Déméter-Cybèle tenant de la main gauche une sorte de gâteau rond ou d'hostie portant le signe



Les deux serpents enlacés au Yutacan, d'après Brasseur de Bourbourg (pierre gravée).

du chrisme et de la main droite une patère. Un serpent va de la patère à l'hostie, sa tête reposant sur celle-ci.

De même le serpent figure au pied de la Vierge Marie qui a tant de rapports avec Déméter et dont les temples ont souvent remplacé ceux de la grande Mère des Grecs. On le trouve associé au culte de Mithra et il figure généralement dans les représentations du sacrifice du taureau mithriaque. On sait qu'il joua également un grand rôle dans la secte gnostique des Ophites. Dans l'Inde, un serpent à sept têtes forme une sorte d'auréole derrière Vichnou.

Enfin, ce n'est pas sans étonnement que, dans l'iconographie chrétienne, on le trouvera dans le calice tenu par saint Jean. L'explication qu'on en donne est des plus simplistes : le Sauveur avait promis que si ceux qu'il envoyait prêcher l'Evangile buvaient quelque poison, il ne leur ferait point de mal. Or, saint Jean ayant un jour vidé une coupe empoisonnée n'en éprouva aucun

mal. Le dragon ou le serpent qui est dans le calice est une image destinée à représenter le poison renfermé dans le breuvage...



Saint Jean avec le serpent dans le calice.

Au lieu de cette définition enfantine donnée aux croyants du XXe siècle, écoutons ce que disait jadis le *Popol-Vuh :*

Comme le Créateur et le Formateur, lorsqu'il n'y avait encore que l'eau paisible, que la mer calme et seule dans ses bornes, enveloppé de vert et d'azur, il [le serpent] était sur l'eau comme une lumière vivante...

C'est la même idée, la même image, mais qu'elle vision! et de quelle immense portée! Cette même image, nous la trouvons aussi dans les premiers versets de la Bible où il est dit :

« Et la terre était sans forme et vide, et les ténèbres étaient sur la face de l'abîme et *Roua se mouvait sur les eaux.* »

On a traduit Roua par *souffle* ou *esprit de Dieu,* mais il est à remarquer que ce mot est le retournement de AOUR, la lumière.

Roisel avait donc raison quand il disait que la Bible, où l'on retrouve aussi le déluge du Popol-Vuh, n'était que l'écho d'un livre atlante.

On peut s'étonner toutefois de voir associer ici le

mot AOUR au serpent, alors que nous avons déjà associé AGNI à ce symbole, mais n'oublions pas que le caducée de Mercure, comme l'antique pierre gravée du Yucatan reproduite plus haut, comporte en réalité deux serpents enlacés : celui de la Science et celui de la Vie, ce dernier étant également représenté au Yutacan par l'oiseau aux plumes colorées (Ara).

Le culte qu'ont eu certains peuples et qu'ont encore de nombreuses peuplades pour le serpent n'est qu'une dégénérescence d'un symbolisme profond, qui ne peut être compris par des hommes peu évolués. Le nagualisme ou culte des animaux et particulièrement du serpent (*naga* en sanscrit) existe en effet dans toute l'Afrique et à Madagascar. Pour les indigènes, le serpent est *tabou,* car en lui, pense-t-on, réside l'esprit des ancêtres. Ce sont là évidemment les vestiges de croyances et de symboles venus d'un lointain passé.

Le mot *naga,* nom du serpent sacré dans l'Inde, est le même que celui du serpent au Yucatan : *Can* ou *gan,* mais retourné. Les Nagas de l'Inde étaient des êtres mythiques, moitié hommes, moitié serpents. On les représentait sous l'aspect de cobras à cinq têtes.

Le culte des nagas, méprisé des brahmanes, subsiste encore un peu partout dans l'Inde et certaines tribus portent toujours le nom de Nagas. Toutefois, l'adoration du serpent semble avoir été inconnue des Aryas de l'époque védique, il s'agirait donc ici encore d'importation en Orient d'un antique symbole occidental (14).

Je ne m'appesantirai pas sur le nagualisme qui a fait l'objet d'études spéciales, mon but étant non de rechercher ce que sont devenues certaines traditions après que leur valeur allégorique et symbolique a été perdue de vue, mais au contraire de remonter à leur source et d'en retrouver le sens profond. Remarquons donc que l'uni-

(14) Le nom de la ville de Nagasaki au Japon n'aurait-il pas la même origine ?

versalité et la continuité de ce symbole nous indique déjà qu'il renferme quelques grandes connaissances réservées aux seuls initiés.



SAINT JEAN L'EVANGÉLISTE

Eméric David a exposé que les anciens voyaient dans le serpent l'emblème de l'âme du monde, de la vie universelle qui se perpétue par la génération et celui de l'âme humaine immortelle par essence, qui, sortie de sa première enveloppe (on sait que le serpent change de peau) doit en revêtir une nouvelle pour achever dans une seconde carrière le cours de ses purifications (Eméric David : *Jupiter*).

Nous avons vu qu'au Yucatan le nom du serpent est *Can* ou *Gan* ou encore *Kan.* (Prononcer *Kann, Gann,*

Canne.) Ajoutons que dans certaines contrées de l'Amérique Centrale l'idée de la divine lumière était associée tantôt au culte et au symbole du perroquet *Ara,* tantôt au culte et au symbole du serpent, *Kan.* Or, si nous unissons ces deux mots, nous allons reconstituer le nom même de la divinité, *nom qui est la clef de l'ésotérisme de toutes les religions : Hurakan* ou *Houra-Kan* (l'*u* maya se prononce *ou*). Hourakan, c'est l'oiseau à plumes, c'est l'oiseau-serpent, à la fois l'*Ara,* le perroquet au vif plumage, *le seul animal qui parle, et Kan,* le serpent. Cela n'indique-t-il pas qu'à côté de la couleur des rayons représentée par les plumes de l'Ara, certains hommes savaient dès cette lointaine époque, et bien avant Fresnel, que la lumière se manifestait sous la forme d'ondulations analogues à celles du serpent, et n'est-ce pas là encore une nouvelle preuve de l'existence de connaissances scientifiques bien antérieures aux découvertes de la science moderne?

C'est sous cette double forme qu'il figure au fronton des temples égyptiens, et les Peaux-Rouges, ces fils dégénérés des Atlantes qui avaient, dit-on, la peau cuivrée, en rendant un culte au serpent, spécialement au serpent à sonnettes ou crotale, et en s'ornant de plumes aux vives couleurs, s'efforcent, sans le savoir, de ressembler au dieu de leurs ancêtres : Hourakan, l'oiseau-serpent, la lumière vivante aux rayons multicolores.

Le dieu médiateur, créateur et conservateur de la vie, a donc pour plus haute manifestation la lumière; il est à la fois la Lumière, la Vie et la Parole. De même le Christ dans l'Evangile de saint Jean est à la fois la Lumière, la Vie et le Verbe (15). Le culte actuel du serpent par des populations sauvages n'est qu'une altération grossière des hautes connaissances antiques. Parce que

(15) Bien d'autres rapprochements peuvent être faits entre la religion primitive des Atlantes et le christianisme ; je n'ai pas la place de les montrer ici, ni d'expliquer pour quelles raisons le christianisme n'a pas à les renier.

les prêtres avaient choisi le serpent comme symbole, qu'ils le plaçaient auprès de leurs divinités, que les Pharaons le portaient sur le front (l'Uréus), le peuple non instruit, ne comprenant pas le symbole, adora l'animal.

Au moyen âge même, le serpent fut ainsi l'objet d'un culte chez les Lombards, les Lithuaniens, les Finnois, les Scandinaves (Wake : *Serpent-Worship*).

Signalons aussi que la trompette gauloise le *carnyx*, mot dont nous verrons le sens important à propos de celui de *Carnac,* affectait la forme d'un serpent et qu'un instrument analogue subsista jusqu'à nos jours dans certaines églises de campagne.

LES NOMS DU SERPENT. — L'histoire du nom du serpent est l'une des plus intéressantes de la linguistique comparée et ceci nous prouve encore l'importance de ce symbole. D'après M. Raoul Pictet, on trouve en sanscrit plus de cent noms du serpent, ce qui est aussi une nouvelle preuve que le sanscrit est un aboutissement, un enrichissement de la langue primitive et non cette langue primitive elle-même.

Nous avons dit que le principal de ces noms dans l'Inde est celui de *Naga,* dans lequel il n'est pas difficile de découvrir l'*Agni* védique, et ce grand nombre de noms du serpent vient sans doute de ce que l'Inde n'a connu qu'Agni.

Parmi les noms divers qui lui sont donnés ailleurs nous trouvons :

En hébreu : *nahash* et *saraph* (d'où séraphin, saphir, séphiroth) ;

En kimrique : *sarff* ou *sarph* (qui rappelle le nom hébreu) ;

En islandais : *sarpan* (c'est notre mot serpent) ;

En zend : *azi* et *agi* (dérivé peut-être d'Agni) ;

En grec : *ophis, krotalon, hudros, python* (tous ces noms ont un sens caché) ;

En égyptien : *ârâ* (à rapprocher de l'oiseau-serpent des Mayas), *hefi, hefn, hoph* (c'est l'ophis grec);

En arabe : *af'a, af'ay;*

En espagnol : *culebra* (*couleuvre*); c'est le nom de cette montagne de l'isthme de Panama, voisine du Yucatan et baptisée sans doute ainsi, par traduction en espagnol de son nom local, montagne dont le percement pour le passage du canal entraîna par son extrême difficulté la déconfiture de l'entreprise et la ruine de l'épargne française;

Enfin, en latin, nous trouvons *anguis, serpens, coluber* (équivalent de *culebra*), *orbatus, draco;* etc.

Mais de tous ces noms, c'est le nom primitif atlantéen qui a peut-être la plus haute valeur symbolique. Dans certaines langues, le mot *Chan* ou *Khan* désigne la force; en anglais, *Can* signifie *pouvoir;* en Orient, *Khan* signifie *chef* (Gengis-Khan). Du mot *Can* dérive en grec *canna, roseau,* et aussi le mot *kanôn,* règle, mesure, loi, que l'on applique soit à la discipline religieuse (les canons de l'Eglise), soit aux lois de l'art (le canon du corps humain).

Pensons encore à cette terre de *Chanaan* vers laquelle marchaient les Hébreux à travers le désert, guidés par la *colonne de lumière,* et aux noces de *Cana* où l'eau est changée en vin par la puissance de Jésus (16).

Enfin ce mot se retrouve encore dans *ignis, agnos, agnus* (agneau), évoquant des idées de pureté et de mystère (17).

Bon nombre de localités en France devant leur nom aux lointains rapports entre notre pays et l'Atlantide, on doit y retrouver le mot *Gan* ou *Can;* signalons en effet les localités de *Cana* (Côtes-du-Nord), *Canac, Canabras, Canada* (il y a 9 localités de ce nom en France dans le

(16) Le Christ est appelé dans les écritures « serpent élevé dans le désert » (sur le Tau sacré). Ce terme serpent se trouve dans *Nombres,* 21-8. On l'appelle aussi « scarabée ».

(17) Le mot *chan* en hébreu signifie la *grâce,* la faveur divine.

Dictionnaire des Postes), *Cannes* (8 localités), *Gan* (Basses-Alpes), *Ganas* et enfin les neuf *Ganerie*, auxquels s'ajoutent *Canarie* (Hautes-Pyrénées), et *Canari* (Corse), noms qui rappellent celui des îles Canaries, derniers vestiges de l'Atlantide, et dans lesquels on retrouve exactement et le nom divin d'Hourakan, devenu Ari-Can, et celui d'une contrée de l'Amérique Centrale (18). Ce n'est pas sans une certaine curiosité que l'on peut se demander où Edmond Rostand est allé chercher le nom d'Arnaga qu'il donna à sa propriété de Cambo, nom qui unit également les deux mots sacrés : celui de l'oiseau *Ara* et celui du serpent *Naga*. Peut-être l'a-t-il d'ailleurs trouvé dans ce pays basque, encore tout rempli des vestiges de la mère-patrie de l'humanité que fut l'Atlantide (19).

HOURAKAN. — Le nom du dieu des Mayas et des Atlantes se retrouve dans les traditions ésotériques de toutes les religions dérivées de la primitive religion atlantéenne. En Perse, il devint *Akarana;* en Grèce, *Ouranos* et *Uranie.*

Le mot français *ouragan*, que l'on écrivait d'ailleurs autrefois *houragan*, et que l'on devrait prononcer *Ouragann*, mot qui a perdu tout caractère religieux, et qui désigne une force destructrice et non créatrice, indique clairement l'existence des antiques relations de notre territoire avec les Atlantes. En Espagne, ce même mot s'écrit exactement *Huracan.*

Chose curieuse, chez les Caraïbes, *Houracan*, c'est le diable. Il y a là de singulières inversions dans lesquelles on ne peut voir que ces antinomies auxquelles j'ai déjà fait allusion.

(18) D'après Humboldt il existe en Amérique Centrale une province de Canaris où se trouvent les ruines de la célèbre forteresse de Canar. L'étymologie officielle fait dériver *Canaris* de *Canis, chien!* On ajoute, il est vrai, que l'on aurait trouvé dans l'île d'énormes chiens!!

(19) D'autres noms de localités ou de provinces françaises, les mots Touraine et Tourangeau, par exemple, renferment aussi le nom d'Aor-Agni.

En tout cas, le mot français *Arcanne,* qui en dérive également, montre bien qu'il s'agit de connaissances cachées.

Quant à l'Inde, sans doute son éloignement de la source primitive a-t-il contribué à la priver de la totalité du nom divin avec son sens si élevé, car d'Aor-Agni (Hourakan) elle n'a déifié qu'*Agni.* Ce n'est donc pas chez elle que nous retrouverons les traditions perdues.

Le livre sacré des Quichés parlant de Hourakan dit :

Il est le Créateur et le Formateur, la Mère et le Père de la vie (cet androgynat a une haute importance sur laquelle nous ne pouvons nous appesantir ici), celui par qui tout agit et respire, père et vivificateur de la paix des peuples... Celui dont la Sagesse a médité l'excellence de tout ce qui existe au ciel, sur la terre, dans les lacs et les mers.

La Bible, dit l'abbé Brasseur, au sujet de la Cosmogonie du Livre sacré, n'a rien de plus sublime et aucune nation antique, pas même l'Egypte, n'a conservé de la création un souvenir qui réunisse tant de simplicité et de grandeur dans un tableau aussi frappant de la science cosmogonique.

A propos des cosmogonies primitives, signalons que Suidas aurait déclaré qu'Hésiode et Homère étaient Atlantes (20). Leurs Cosmogonies font en tous cas sortir de l'Océan Atlantique le monde des Dieux.

La Genèse ainsi qu'Homère et Hésiode parlent des Ethiopiens de l'Orient et de ceux de l'Occident. L'*Odyssée* les appelle les hommes des deux extrémités du monde, ce qui ne peut s'appliquer, comme le fait remarquer Brasseur de Bourbourg, qu'aux Ethiopiens des bords de la mer Rouge et aux populations du centre de l'Amérique, qui avaient autrefois des relations que le cataclysme interrompit. (Voir *Iliade,* I, 423-425; XIII, 204-206; *Odyssée,* I, 22-26.)

(20) Voir *Revue Contemporaine,* numéro de décembre 1923, article de Marcel Pollet : « Homère était-il Grec ? »

LE SYMBOLE DU CŒUR. — J'envisagerai maintenant et de la même façon sommaire l'autre grand symbole de la tradition primitive : le *cœur,* pour montrer encore qu'une chaîne ininterrompue relie la plus lointaine religion à la plus récente.

Au Yucatan, dans un des principaux temples de Palenqué, l'on voit, sculpté sur l'une des parois, un personnage étrange tenant une branche de maïs; des rayons sortent de chaque côté de sa tête et il porte suspendus à



Sculpture de Palenqué (Yucatan), d'après Brasseur de Bourboug.

un collier trois objets ovales que Brasseur pense être des cœurs. (On trouve aussi parfois dans les églises chrétiennes le triple symbole du cœur; je l'ai vu notamment dans l'ancienne église des Moutiers (Loire-Inférieure).

Mais ce qui est plus important, c'est l'expression

Cœur du Ciel qui figure maintes fois dans le Popol-*Vuh* pour désigner Hourakan.

Tout était calme et silencieux, est-il écrit en effet, tout était immobile, et vide était l'immensité des cieux. — C'est au milieu des ténèbres de la nuit que le monde a été formé, car la nature de la vie et de l'humanité sont l'œuvre de Celui qui est le *Cœur du Ciel* dont le nom est Hourakan.

N'est-elle pas émouvante, cette prière du Livre sacré qui rappelle notre *Pater*, mais en touchant par certaines expressions aux plus **sublimes mystères** :

Salut, ô Créateur, ô Formateur ! Toi qui nous vois et nous entends ! ne nous abandonne, ne nous délaisse point ! O Dieu qui es au ciel et sur la Terre, *ô Cœur du Ciel ; ô Cœur de la Terre !* Donne-nous notre descendance et notre postérité tant que marcheront le soleil et l'aurore, que les semailles se fassent ainsi que la lumière. Donne-nous de marcher toujours dans des chemins ouverts et des sentiers sans embûches ; que nous soyons toujours tranquilles et en paix avec les nôtres ; que nous coulions une vie heureuse ; donne-nous donc une vie, une existence à l'abri de tout reproche, ô Hourakan, ô sillonnement de l'Eclair, ô Foudre qui frappe, ô toi qui engendres et qui donnes l'être, Grand'mère du Soleil, Aïeule de la Lumière, fais que les semailles aient lieu et que se fasse la lumière. (Trad. de Brasseur de Bourbourg.)

La religion des Mayas et des Quichés appellerait de longs commentaires. On voit qu'il s'agit nettement d'un monothéisme et que le Soleil n'y est point adoré sous la forme uniquement matérielle qu'avait cru reconnaître Dupuis, à travers toutes les religions.

Ce symbole du cœur existait également en Egypte associé à l'image du vase et du scarabée sacrés. Il joue un rôle important dans la Légende des Deux Frères, datant du XIII[e] siècle avant notre ère (21). Bitiou, qui est le Bitys des Grecs, roi mythique antérieur à Ménès, place son cœur sur la fleur de l'acacia (l'arbre âsh des hiérogly-

(21) Il n'existe, dit à ce propos M. Maspero, aucun document de l'Inde qui puisse rivaliser d'antiquité avec ceux de l'Egypte.

phes qui rappelle l'acacia symbolique des Francs-Maçons). (MM. Loret et Virey veulent identifier cet arbre au pin en raison de ce que la pomme de pin est à la fois la fleur de l'arbre, son fruit et sa graine, ce qui est un emblème parfait du rôle du cœur.) Quand l'arbre est coupé, Bitiou se transforme en Taureau, en Apis, puis du sang de ce taureau naissent deux arbres, deux perséas, placés l'un à droite, l'autre à gauche de la porte du roi.

Tout dans ce conte est en rapport avec la grande tradition.

D'autre part le scarabée sacré, *scarabos* en grec, doué de tous les pouvoirs bienfaisants, dont est venu par antinomie la fée Carabosse, douée de tous les mauvais pouvoirs, est aussi le symbole du cœur à la fois divin et humain. Un scarabée de pierre cerclé d'or, et sur lequel étaient gravées certaines formules, remplaçait le cœur des momies.

Quant à l'autre symbole, le vase sacré, nous le retrouvons dans toutes les religions, à commencer par celle du Mexique, où il affecte la forme d'une tête humaine ayant six langues (allusion à l'idée du Verbe).

Signalons encore que dans la religion égyptienne, Atoum fait neuf parts de son *cœur* et donne ainsi naissance à la première ogdoade divine, que nous retrouverons dans le gnosticisme.

Cette importance du cœur en Egypte bien avant la dévotion actuelle envers le cœur divin a inspiré à un consciencieux écrivain et érudit archéologue, M. Charbonneau-Lassay, les lignes suivantes, dans un article de *Regnabit* (« Revue du Sacré-Cœur ») paru en novembre 1924 :

Il est absolument stupéfiant que le sacerdoce tout entier d'un peuple païen des toutes premières civilisations humaines ait eu pour le cœur du Dieu unique une pensée, une attention si particulières qu'elles lui ont fait attribuer en partage à ce cœur tout ce que la divinité même possède de perfection : puissance créatrice, science, beauté, bonté et justice

infinies et que de cette idée, ce sacerdoce ait pénétré toute la nation avec ses souverains superbes, ses artistes, ses savants et ses architectes étonnants.

Tout cela prouve que le cœur est un des plus grands symboles de la religion primitive. Il serait dès lors d'une haute importance de savoir si le druidisme, que l'on doit supposer rattaché lui aussi à cette tradition, a également connu ce symbole et lui a donné la même haute valeur. Or, si l'on sait que le serpent figure sur certains monuments mégalithiques, à Gavrinis, à Kermario notamment, le cœur n'a pas été jusqu'ici signalé dans l'iconographie, ni dans le traditionalisme celtique.

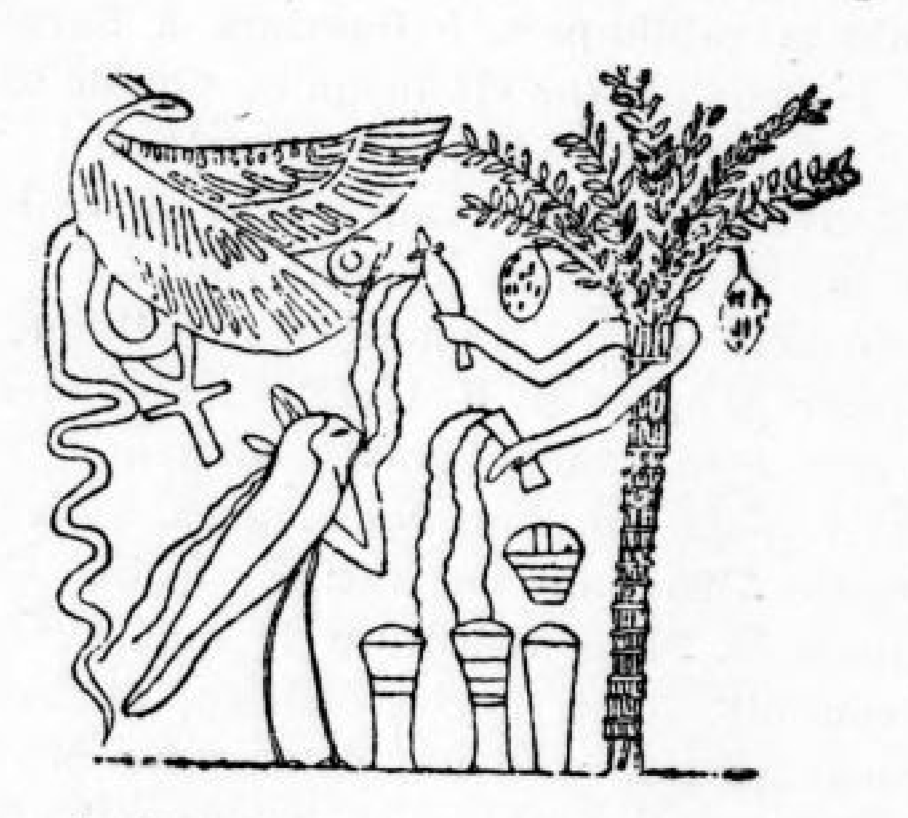
Il s'y trouve cependant, comme nous allons le voir, et la chaîne sur ce point n'est pas interrompue.

Considérons d'abord l'étymologie scientifique actuelle du mot *cœur*. D'après M. R. Pictet, ce mot viendrait de celui du cerf, *hirus* dans l'ancien allemand, *heart*, en anglo-saxon, mots qui, dans ces langues, servent à désigner le cœur. Cherchant une racine capable d'unir ces deux sources, M. Pictet rencontra le mot *Krid*, qui en sanscrit veut dire cœur. Le cerf était appelé dans les langues germaniques le sauteur; donc, pour M. Pictet, le cœur serait aussi le sauteur, le bondissant. Ne dit-on pas « sentir son cœur bondir dans sa poitrine »?

Que le cerf soit un des symboles du cœur, cela est probable et nous pensons à ce propos au cerf de saint Hubert; mais ce n'est pas là ce que nous cherchons. Passons donc au mot *Cor* et voyons ses rapports avec les autres langues. On remarquera l'étroite affinité entre le latin *Cor* et les mots grecs *Kear, Kardia*, qui ont le même sens et qui dérivent de la racine primitive *Ker* (22). N'est-il pas évident dès lors que le mot *cœur* se trouve dans la langue celtique répété à un nombre prodigieux d'exemplaires dans tous les *Ker* du pays breton? On donne, il

(22) La racine Ker se retrouve d'ailleurs dans Kar, Cour, Cur, Kir, etc.; dans *Kardia* nous retrouvons le *Krid* sanscrit.

est vrai au *Ker* breton, le sens de *maison;* mais c'est là un sens allégorique, le cœur étant considéré comme la *maison,* la *demeure,* le *temple* de la divinité, selon l'antique tradition. « Tu places la Vérité dans les cœurs », dit un Egyptien au Soleil Dieu suprême; or, en Egypte, la Vérité était une avec la divinité, et jointe à elle depuis le commencement. Par elle la Divinité vivait et donnait la vie. Mais est-ce bien de la Vérité, dans le sens où nous interprétons cette expression, qu'il s'agit



Le serpent ailé en Egypte et l'arbre de vie renfermant Mâ, symboles de la grande tradition primitive que l'on retrouve au Yucatan et dans la Bible.
(Gravure extraite de Ph. Virey : *Relig. de l'anc. Egypte.*)

ici? C'est le mot *Mâ* ou *Maît* que l'on traduit ainsi. Or *Mâ* me semble bien plutôt correspondre au *Ma-na* ou fluide universel dont il est question dans tant de traditions, car le cœur peut être considéré comme le récepteur et l'accumulateur de cette force. Dès lors la phrase ci-dessus serait: « Tu places Mâ, le fluide vital, dans les cœurs. »

Et si l'on applique cette interprétation à l'hymne cité par M. Virey, on verra que l'idée « fluide vital » ou « force vitale » convient mieux que l'expression « Vérité ».

Ô Soleil uni à Mâ
O Soleil complété par Mâ
O Soleil vivifiant par Mâ
Tu vivifies par elle
Tu es son corps, etc.

De même les mots *Mâ-Krôou* et *Neb-Mâ* que l'on traduit le premier par *Celui qui a la voix juste* (Maspero) ou *Celui dont la voix réalise* (Ph. Virey) ; le second par *Celui qui possède la Vérité,* devraient donc être également traduits en tenant compte de cette interprétation.

Il y aurait d'ailleurs fort à dire sur ce mot MA. On le trouve en effet sur des monnaies gauloises (les monnaies ont toujours eu une grande importance symbolique) accompagné d'un cercle composé parfois de douze globules et divisé par une croix. Dans l'iconographie chrétienne les lettres M et A deviennent Alpha et Oméga (par retournement de la lettre M) ; ces mêmes lettres se voient également aux pieds de la Vierge Marie, où, entrelacées, elles forment le sigle A V M dans lequel on peut lire indifféremment *Ave Maria* ou AUM (*Aoum*), la syllabe mystique des Indous que l'on chante sur les notes de l'accord parfait dans les entraînements mystiques du Yoga, en un appel à la puissance de Mâ ou plutôt de Maïa considérée comme l'énergie féminine de Brahma.

Il faut nous borner ; toutefois ces diverses constatations ne peuvent qu'appuyer la thèse qui fait de Mâ la force vitale, l'énergie qui anime tous les êtres, et puisque cette syllabe est la première du mot Maya ou Maga, nous sommes ramenés encore à ce concept de la source atlantéenne d'une doctrine universelle.

Enfin, l'expression « la double maison de vie », donnée, on ne sait trop pourquoi, comme s'appliquant au collège des hiérogrammates, me paraît plutôt désigner le cœur, *maison de vie,* dont la dualité cachée s'associe à celle du médiateur.

Dans les mystères grecs (orphisme), le cœur est le symbole de Dionysos, et le vase sacré s'appelait *Kernos*

(nom qui rappelle singulièrement celui de la capitale de l'Atlantide *Cerné*). On retrouve donc encore, ici comme en Egypte, l'association du cœur et du vase.

Il restait toutefois à trouver des figurations du cœur datant de l'époque des dolmens.

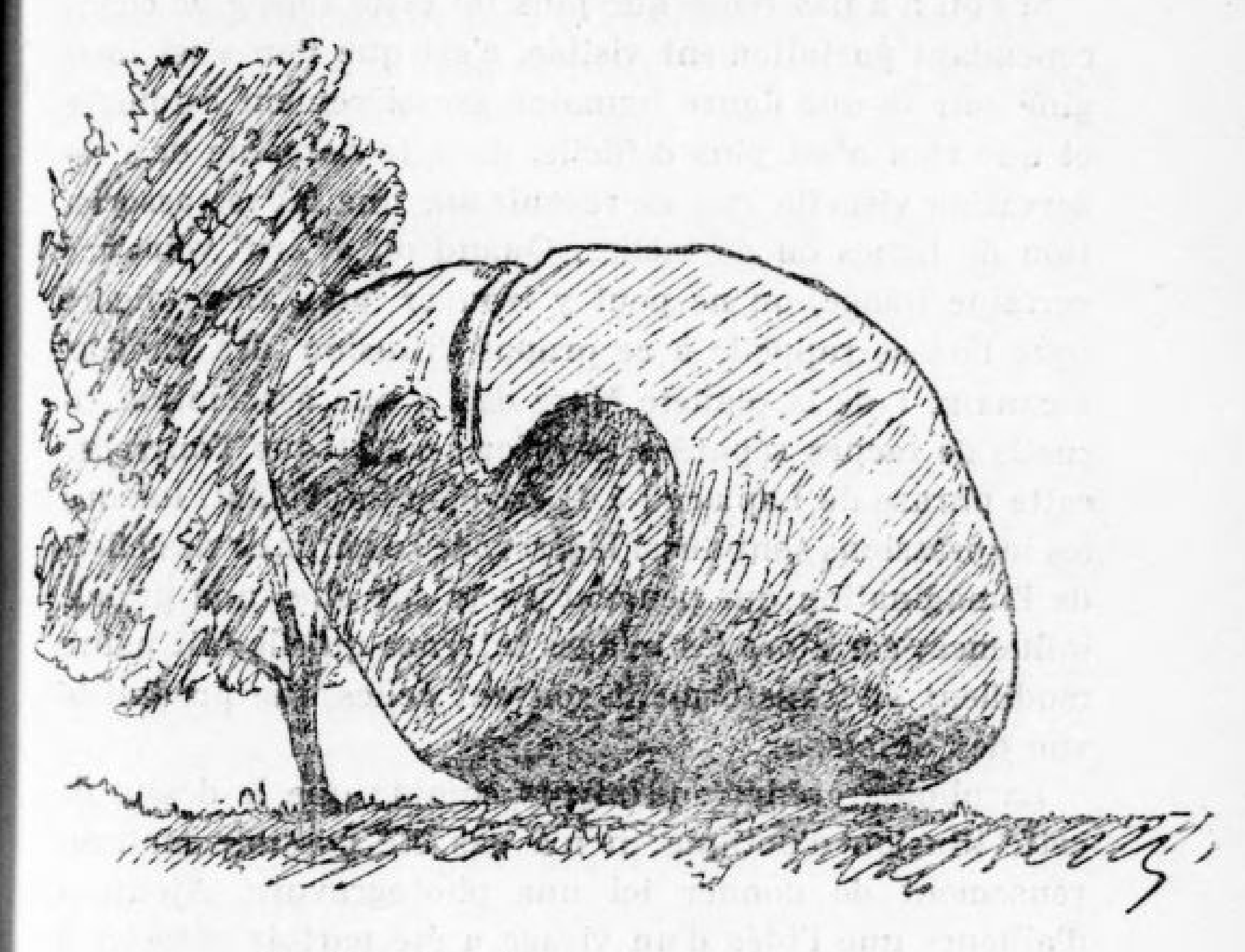
D'ÉMOUVANTES DÉCOUVERTES. — Cette figuration du cœur à l'époque des monuments druidiques, je l'ai trouvée précisément au cours d'un récent voyage à la recherche du monde perdu des antiques traditions (23).

On me signala tout d'abord, en divers endroits des départements de la Vendée et du Maine-et-Loire, ce que les croyances populaires locales appellent des « pierres à sacrifices » ayant servi aux druides pour y exercer leurs fonctions de sacrificateurs et de justiciers. Au lieu dit « La Justice » (nom significatif en effet) situé près d'Epesse (Vendée), comme auprès de Saint-Michel-Mont-Mercure et ailleurs encore, ces « pierres à sacrifices » sont constituées par des blocs erratiques situés généralement en des lieux élevés dominant de vastes horizons, situation favorable pour donner à la cérémonie un caractère plus frappant(les sacrifices ont toujours eu lieu sur des hauteurs). Ces blocs sont creusés de sortes de cuvettes avec rigoles d'écoulement pouvant avoir été faites de main d'homme et destinées peut-être à recevoir le sang des victimes.

Toutefois ces rochers laissent assez incertain sur la destination qu'on leur attribue, mais une surprise m'attendait, lorsque, sur un autre renseignement, je me rendis à Torfou (Maine-et-Loire) pour y voir la « Pierre tournisse ». C'est un énorme bloc erratique de forme ronde ayant 18 à 20 mètres de circonférence, reposant sur une base extrêmement étroite. Son nom proviendrait de ce qu'il paraît pouvoir tourner sur sa base comme

(23) D'autres voyages effectués en France antérieurement, ont été aussi fertiles en ce qui concerne les traces de ces mêmes traditions à travers le moyen âge et la Renaissance.

sur un pivot. Il est situé sur une petite éminence et se voit de fort loin.



La *Pierre tournisse* de Torfou (Maine-et-Loire).
Dessin calqué sur une photographie.

La tradition locale prétend qu'il porte à son sommet une cavité creusée en forme de corps humain destinée à recevoir des victimes humaines pour y être immolées.

En raison de la hauteur considérable du bloc (5 ou 6 m.), il n'est pas facile de vérifier cette assertion. J'ai pu le faire cependant et constatai que s'il existe des cavités avec rigoles d'écoulement, ces cavités n'affectent point la forme d'un corps humain.

L'intérêt inattendu de ce monolithe n'était pas là, mais résidait en ceci dont je ne m'aperçus qu'ensuite : sa face ouest présente un aplatissement vertical comportant une cavité de plusieurs mètres de haut, en forme

de cœur, au sommet de laquelle aboutit la principale des rigoles d'écoulement venant du sommet.

Si l'on n'a pas remarqué plus tôt cette forme de cœur, cependant parfaitement visible, c'est que l'on s'est imaginé voir là une figure humaine grossièrement estompée et que rien n'est plus difficile, dans le domaine de l'observation visuelle, que de revenir sur une fausse association de lignes ou de taches. Quand on a cru voir une certaine image, on ne peut y trouver une autre figure (que l'on se rappelle à ce propos l'illusion des fameux « canaux » de la planète Mars dus à une association visuelle de taches séparées et informes) et que l'on relise cette phrase de Laplace : « Il est bien important, lorsque les impressions sont aussi légères, de se garantir des effets de l'imagination qui peuvent avoir sur elles une grande influence; car alors les images internes qu'elle fait naître modifient et transforment souvent celles que produit la vue des objets. »

La photographie rend mieux compte que le dessin de cette illusion d'optique; il n'a pas été possible malheureusement de donner ici une photogravure. Ajoutons d'ailleurs que l'idée d'un visage a été parfois associée à celle de cœur et qu'il serait possible d'en trouver des exemples dans la Kabale même.

D'ailleurs, en dehors de la figuration, facile à constater, ne peut-on trouver une autre preuve qu'il s'agit bien d'un cœur jouant un rôle religieux de premier ordre par l'étymologie même du nom du lieu où il se trouve : *Torfou?* N'est-il pas probable en effet, que *Torfou,* c'est *Corfou,* par permutation de la première lettre C en T? Nous avons un autre exemple de cette permutation dans les mots Tzar, Czar, Kaiser, César. D'autre part, le Tau archaïque des Hébreux est identique comme forme au Chi grec. Enfin il existe déjà un *Corfou* en Méditerranée. (On trouve un autre Torfou en Seine-et-Oise, près de Chamarande.)

Mais Corfou ne serait-ce pas *Cor-phos, cœur de lumière, cœur lumineux, cœur rayonnant?* Désignation que l'on donne encore de nos jours au cœur divin. Et si cette interprétation paraît audacieuse, je me référerai encore à un autre nom de localité, *Cor-feux* (Loiret), où se trouvent nettement exprimées l'idée de lumière et de foyer lumineux (24).

De plus la qualification de *Tournisse* donnée à cette pierre, comparée ainsi à un *tourniquet*, me paraît correspondre, non à l'idée de *tourner*, mais à celle renfermée dans *Cour-nik* (même permutation du C en T) que l'on trouvera ci-après au sujet du mot *Carnac*.

Ainsi nous voyons réunis ici : le nom du cœur, sa forme, ses sens symboliques, et l'association du sang à son image. Il semble douteux qu'un tel ensemble ne soit que le résultat de coïncidences fortuites.

Que l'on s'imagine maintenant ce spectacle capable d'inspirer un poète ou un peintre : le sacrificateur debout au lever du soleil sur le bloc branlant qui domine la colline, et la foule des spectateurs assemblés jusqu'au fond de l'horizon voyant peu à peu le cœur gigantesque s'empourprer par le sang que lui amène la rigole d'écoulement, tandis que le soleil monte lentement au milieu des nuages rouges eux-mêmes et s'élève, telle une hostie gigantesque, au-dessus du sacrificateur et de sa victime, réalisant ainsi une symphonie sanglante, effroyable et hautement symbolique en même temps (25).

(24) Quelqu'un, auquel j'exposais cette découverte et la non existence d'une cavité en forme de *corps* humain, me dit : « Qui sait s'il ne s'agit pas du mot *cor* mal interprété? » L'idée vaut d'être retenue, car le mot *cor* (*cœur*) a pu en effet, par la suite des temps, devenir *corps* dans la pensée des habitants. Ils auraient seulement conservé le souvenir d'un rite sacrificiel antique auquel était associé un *corps* ou un *cor* creusé dans la pierre. Dans les langues romanes, le mot *cœur* était *cor* et le mot *corps* s'écrivait *cors*, la confusion est donc facile.

On le voit, c'est bien toujours le monde perdu, la parole perdue que disaient chercher les francs-maçons dans leur langue symbolique quand ils étaient dans la véritable voie, celle qui consiste à spiritualiser la matière, au lieu de matérialiser l'esprit, comme ils le font souvent aujourd'hui avec les meilleurs intentions du monde, d'ailleurs.

(25) Les sacrifices humains existaient en Gaule, dit Jules César (*De*

Ici, en effet, ce n'était pas du cœur que sortait le sang, mais c'était lui au contraire qui le recevait. Sans doute voulait-on donner ainsi au « Cœur du Ciel », à la divinité qui fut longtemps conçue comme ayant besoin d'aliments fournis par les hommes, son aliment par excellence : le sang...

Ceci ne rappelle-t-il pas exactement ce que raconte de Charencey (*Mythe de Votan*) sur les sacrifices sanglants en Amérique Centrale :

> Aux yeux des populations du Mexique et de l'Amérique Centrale, dit-il, le cœur était considéré comme l'organe par excellence et le siège de la vie. Voilà pourquoi dans la plupart des sacrifices humains, si fréquents dans cette contrée, le cœur de la victime était spécialement réservé pour les dieux. Après que la poitrine du patient avait été ouverte avec un couteau d'obsidienne, on arrachait ce viscère et on barbouillait les lèvres de l'idole avec le sang qui en jaillissait. C'est ainsi que, suivant l'énergique expression du *Chimalpopoca*, le soleil recevait « des cœurs à manger et du sang à boire ».

Il est remarquable de retrouver ici l'orientation de nos églises. Si l'on se place face au cœur de Torfou, on regarde en effet vers l'ouest, absolument comme les fidèles des mosquées ou des églises chrétiennes avant la construction de la première église mal orientée et appelée pour cette raison la *Mal tournée*.

Mais ce n'est pas tout, et comme un seul document ne peut suffire pour asseoir une conviction (*testis unus, testis nullus*), en voici un autre, découvert au cours du même voyage et qui va singulièrement renforcer la thèse de la filiation ininterrompue des rites secrets venus de

Bello Gallico), mais il est probable qu'il s'agissait de l'exécution de criminels ; d'ailleurs le moment n'était pas encore venu où le sacrifice d'un seul, reproduit ensuite symboliquement, devait supprimer tous les autres sacrifices ; mais l'on s'y acheminait déjà lorsque le baptême sanglant du taurobole fut reçu par un seul prêtre pour la multitude des fidèles.

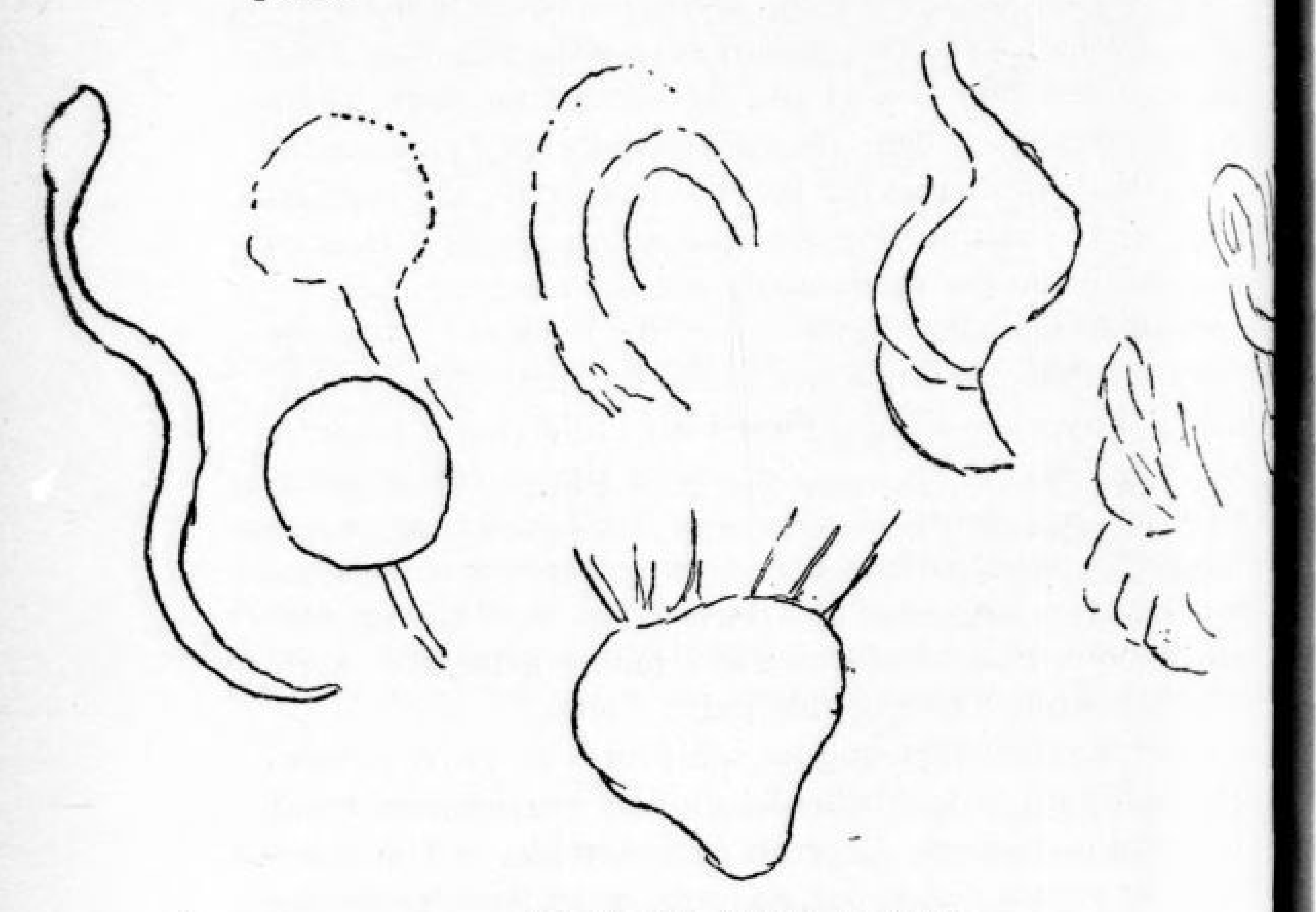
l'Atlantide sur notre continent et enseignés dans le druidisme.

LES ALLÉES COUVERTES DE PORNIC. — Il existe à Pornic deux « allées couvertes » sous un même tumulus. Bien connues des touristes et des archéologues, leur voûte est maintenant à fleur de sol par suite de l'enlèvement d'une partie des terres qui les recouvrait (26). Or, je constatai, non sans une vive émotion et un profond étonnement, puisque ces monuments ont été examinés attentivement à maintes reprises par de nombreux savants expérimentés, que l'une des dalles formant voûte à l'entrée de l'hypogée situé à l'ouest *est entièrement sculptée en ronde bosse* et porte, entre autres signes, et d'une manière très apparente, le *serpent* et le *cœur*. Il semble que l'on peut y voir également les deux serpents enlacés, symbole de Mercure, que l'on trouve aussi au Yucatan. (On voit encore, mais d'une manière moins nette, une sorte de cœur muni d'une double paire d'ailes.)

Il est à remarquer que les sculptures en relief présentent une tout autre difficulté que les gravures en creux de certains dolmens, Gavrinis par exemple, et l'on pourrait objecter qu'elles ont pu être exécutées longtemps après l'édification du monument; mais cette objection n'est pas recevable, attendu que le serpent est engagé au-dessus d'un des piédroits formant support. Il se voit cependant en entier (sa longueur est de 35 centim.), parce qu'à cet endroit il n'y a pas juxtaposition parfaite de la dalle avec son support. Cette dalle a donc été sculptée à plat, puis retournée pour sa mise en place. Ce serpent de Pornic est beaucoup mieux dessiné que ceux récemment découverts par M. Le Rouzic, à Kermario (Carnac), et l'on discerne nettement sa tête, son cou et son corps;

(26) Ces monuments remarquables sont laissés dans un état d'abandon et de saleté regrettables par suite de l'insouciance de la municipalité de Pornic ou du propriétaire. Leur classement et leur restauration seraient vivement souhaitables, car l'on a classé des monuments mégalithiques de bien moindre intérêt.

à Kermario ce ne sont que des lignes sinueuses qu'il faut une assez grande bonne volonté pour assimiler à des serpents.



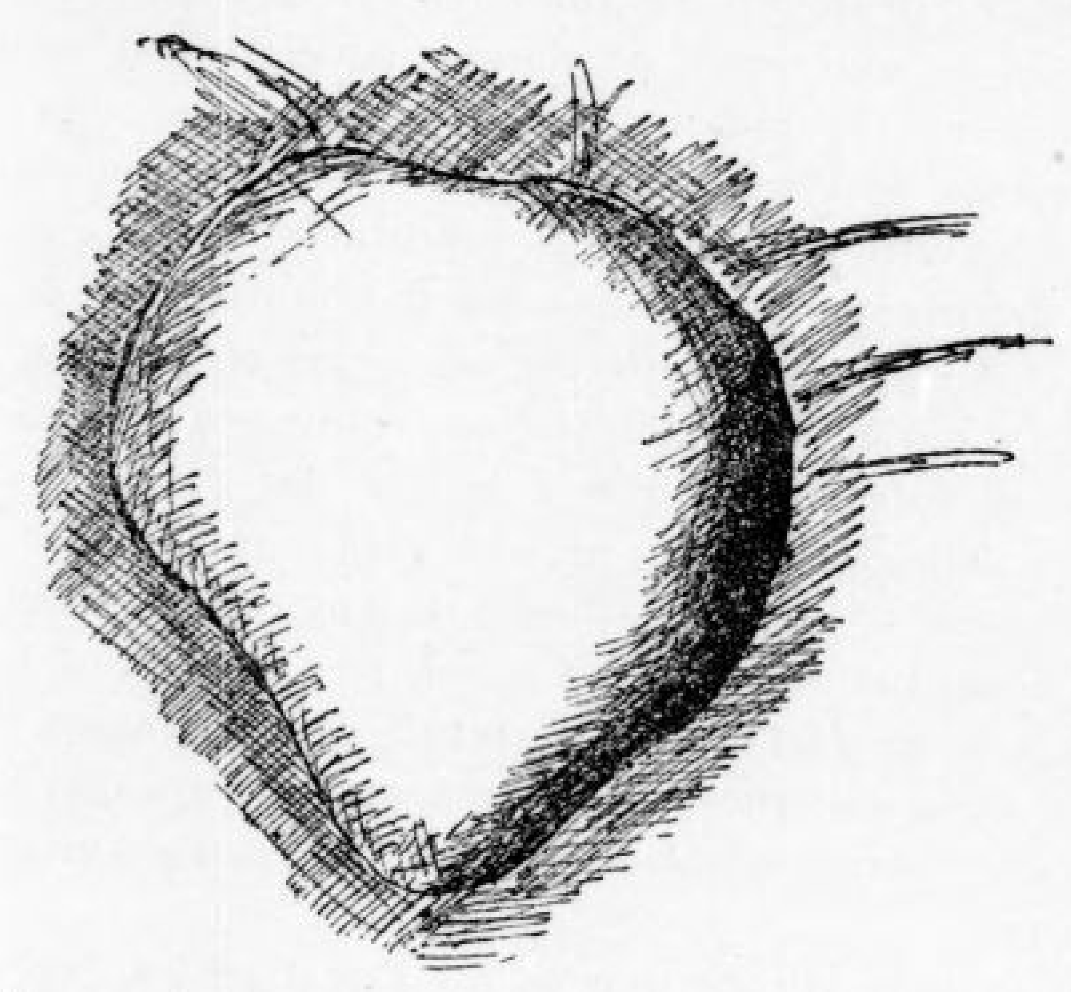
La dalle du dolmen de Pornic.
Schéma approximatif des sculptures au relief représentant le serpent, le cœur, le caducée (?), etc.

Le cœur mesure 10 cent. sur 11 cent; à son sommet se trouvent un certain nombre de rayons difficiles à calquer par contact, tandis que lui-même est très facile à reproduire, grâce à son relief sensible.

Cette découverte du cœur à *Pornic* va nous permettre de trouver l'étymologie des mots *Pornic* et *Carnac,* qui sont très certainement les mêmes (et aussi naturellement l'étymologie du *Karnak* égyptien). *Pornic* est sans doute *Cornic,* par permutation du C en P, permutation qui existe dans d'autres mots (le Per bardique est de ce fait le Ker celtique), et *Carnac* est aussi *Cornic* en rai-

son de ce que les voyelles, comme je l'ai dit déjà, ne jouent qu'un rôle secondaire.

On fait dériver actuellement le mot Carnac de *Cairn, Carn, tas de pierres,* explication insuffisante et qui ne



Le cœur du dolmen de Pornic, dessiné par contact direct.
Réduction à moitié de la grandeur réelle
(dimensions 11 cent. sur 10 cent.).

tient pas compte du C dur final. Il me semble, pour de multiples raisons, que l'on doit trouver ici, en réalité, les mots *Cor-niké, Cœur victorieux.* On objectera que cette association de deux mots de langues différentes est contraire aux lois de la linguistique classique. Elle ne l'est pas à celles de la linguistique kabalistique, attendu que d'autres sens peuvent être encore tirés de cette association des racines *car* et *nac,* comme nous l'avons vu à propos du mot *Can,* lequel renferme une foule de significations s'associant toutes d'ailleurs au mot *cœur* pris dans son acception la plus élevée.

Beausobre, dans son *Histoire du Manichéisme,* t. II,

p. 54, dit d'ailleurs qu'il y a de nombreux cas de mots bâtards composés d'éléments hébreux et grecs par exemple. Ces « monstres » se portent assez bien en dépit des théories qui leur dénient le droit d'exister et prouvent leur vitalité en projetant des lumières sur la vie des mots, car ceux-ci ne sont point de simples squelettes articulés.

Pour en revenir aux salles souterraines, aux allées couvertes de Pornic et d'ailleurs, on sait que l'archéologie ne veut y voir que des sépultures, mais la présence des grands symboles dans ces monuments ne fait que me confirmer dans cette croyance que ce sont des sanctuaires et des lieux d'initiation, comme le sont aussi les grottes à dessins. Si l'on a trouvé des sépultures sous leurs dallages, cela ne prouve rien contre cette hypothèse, car le sol de certaines de nos églises chrétiennes est constitué souvent, lui aussi, par des dalles funéraires sous lesquelles on trouverait des ossements. Devra-t-on, dans quelques millénaires, en conclure que les églises chrétiennes n'ont été élevées que pour servir de tombeaux?

Signalons encore que si, au Yucatan, les expressions *Cœur du Ciel, Cœur de la Terre,* sont appliquées à Hourakan, on trouve celle de *Cœur de la Mer* sur notre sol. En effet, pendant ce même voyage, à la recherche des vestiges de la grande tradition occidentale, le hasard d'une navigation contrariée par le mauvais temps m'a fait aborder à *Cordemais,* petite localité située entre Nantes et Saint-Nazaire. Des renseignements recueillis sur place, il résulte que *Cordemais* serait l'altération de *Corde Maris* (*au Cœur de la Mer*) (de là peut-être *Cœur de Marie*). Ainsi la trilogie *Cœur du Ciel, Cœur de la Terre, Cœur de la Mer* relie par-dessus l'Océan notre vieille terre celtique à celle qui reçut aussi les antiques enseignements des Atlantes, de même que par les mots *Carnac,* en Bretagne, et *Couëron* (localité près de *Cordemais*) qui semble associer le mot *cœur* au mot *On* (*Soleil* en Egypte)

elle s'unit également aux traditions ésotériques de l'antique Egypte.

A L'ILE DE NOIRMOUTIER. — Poursuivant mes investigations dans l'île de Noirmoutier, qui fut peut-être l'antique sanctuaire druidique situé à l'embouchure de la Loire dont parle Strabon, et dont le nom antique est *Er* ou *Her*, il me fut donné de constater qu'un mot grec d'une haute importance dans la mythologie, celui du centaure Chiron, est couramment employé par les habitants pour désigner certaines pierres ou certains tas de pierres. Il y a le *Grand Chiron, le Chiron de la Fée, le Chiron Saint-Hilaire* (27). Or, Chiron est le précepteur d'Hermès, et on appelait Hermai, dans la Grèce archaïque, de simples tas de pierres qui étaient les emblèmes du dieu. Chaque voyageur en passant ajoutait une pierre au monceau. Ne voit-on pas là encore les traces des antiques traditions qui rayonnèrent à travers la Celtide et la Grèce ?

Sur un fragment de pierre du Chiron Saint-Hilaire, respecté depuis des millénaires par la charrue du cultivateur et mesurant environ 50 cent. de côté, j'ai relevé encore le symbole du cœur (une photographie en a été prise). Mais, ici, il serait impossible de dire si cette image n'est pas d'une date relativement récente.

Voici donc reconstitué le chaînon manquant montrant qu'une tradition ininterrompue rattache la plus antique religion à la plus récente. Cette continuité est une preuve émouvante qu'il y a dans le ciel et sur la terre plus de choses que n'en contient notre philosophie... et nos religions exotériques, ajouterai-je.

N'oublions pas que le cœur fut le grand symbole des Templiers, chevaliers initiés à la haute science... Mais ce qu'il signifie exactement dans cette haute science, c'est le

(27) Dans le Poitou et en Provence on trouve le même mot employé dans le même sens et l'on trouve en France 30 localités portant le nom de Chiron.

secret des kabalistes, et ils ne l'ont jamais étalé sur la voie publique; sachons toutefois que le symbole du sang (Agni) (28), coulant comme une fontaine d'eau vive intarissable du cœur blessé par la lance (*logké* en grec) représente les connaissances que reçoit sans arrêt celui qui a réussi, *par la toute puissance du Verbe*, à percer le mystère du cœur. Et le nom même du centurion *Longin* qui, dans le récit de la Passion, traverse de sa lance le cœur du Christ, rappelle pour cette raison le mot *Logos, Parole.*

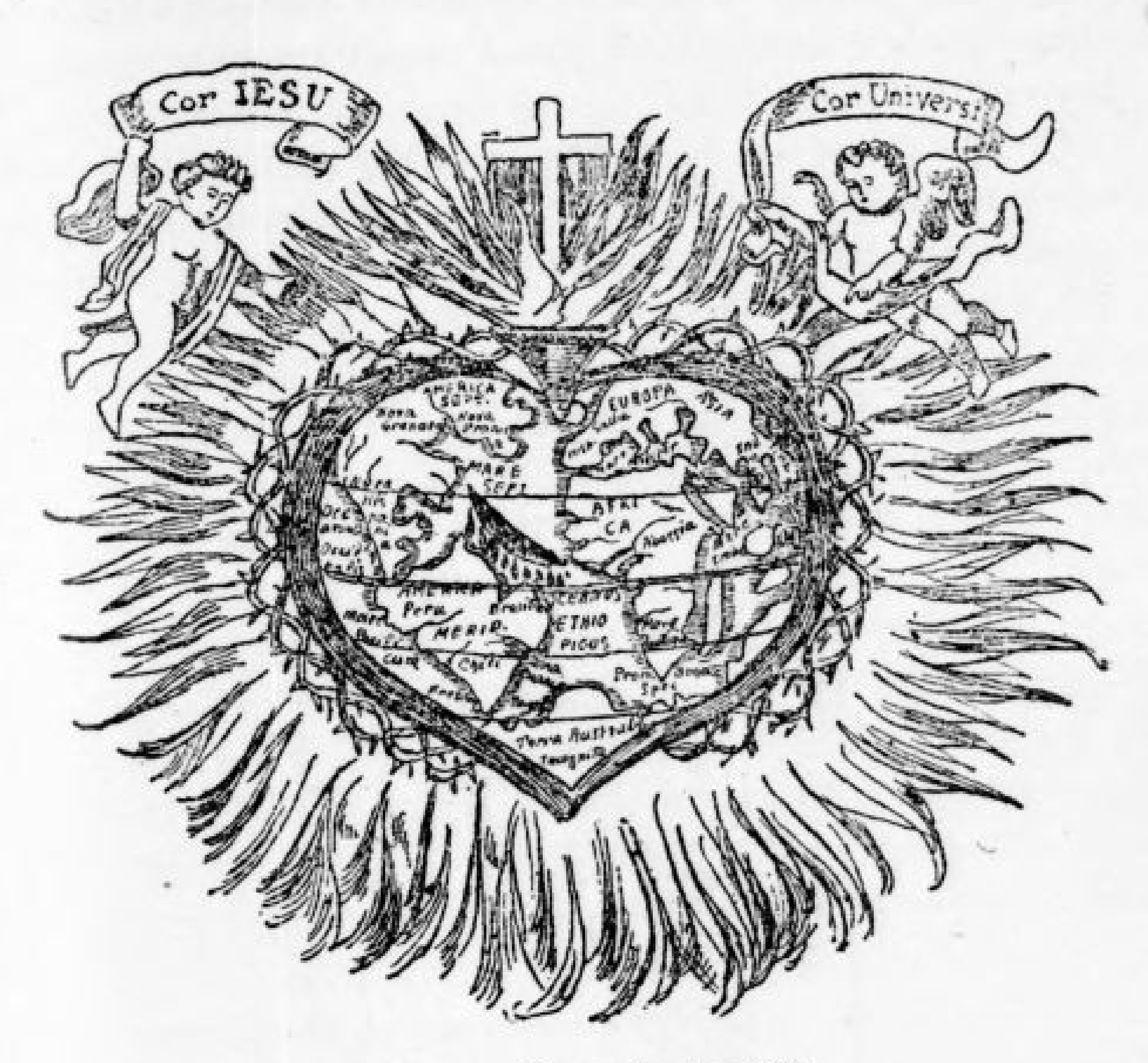
Le mot grec *logké* désignant la lance rappelle curieusement le mot français *loquet* qui, dans certaines provinces (dans le Blaisois notamment) veut dire « clef de la maison ». La lance n'est-elle pas en effet une clef ouvrant le mystère de cette « maison de vie » qu'est le cœur ?

Ceux qui, mettant le sentiment, l'amour au-dessus de la connaissance, s'étonneraient de voir interpréter ainsi le sang s'écoulant de la blessure du cœur sacré, doivent réfléchir que, dans l'iconographie chrétienne, le cœur divin secrète non seulement le sang (Agni) mais aussi la lumière (Aor) et qu'il est entouré de rayons lumineux. Cette image donne donc à la fois satisfaction aux deux aspirations de l'homme; elle est en même temps l'admirable symbole d'Hourakann, d'Aor-Agni, préfiguration du Christ, et l'emblème de cet esprit de synthèse esthétique hors duquel aucun véritable progrès n'est possible.

Signalons enfin une gravure provenant du Musée Eucharistique de Paray-le-Monial et publiée dans *Regnabit* en février 1924. Cette gravure extraite d'un ouvrage allemand datant de 1708 représente la terre sous la forme d'un cœur. Elle me paraît avoir une importance beaucoup plus considérable que celle du sens mystique (la terre dans le cœur de Jésus) qu'on lui attribue. Il est

(28) Je rappelle que le serpent Ouroboros symbolise le mouvement circulatoire du sang.

déjà extrêmement remarquable de constater que cette forme s'accorde avec ce que nous enseigne depuis peu la science moderne. La terre est en effet un sphéroïde aplati, ayant au pôle nord de profondes cavités remplies



Gravure allemande de 1708.

par la mer et au pôle sud de hautes montagnes. Mais ce qui est le plus curieux, c'est de constater que la blessure d'où s'écoule le sang, symbole de la connaissance, se trouve exactement à l'emplacement de l'Atlantide, entre l'Amérique et l'Afrique. De plus la forme de cette blessure est celle d'un croissant de lune. Or, d'après Brasseur de Bourbourg, le continent englouti est désigné sur d'antiques documents Mayas par le mot *Manik, lune,* et l'Atlantide aurait eu cette forme de croissant. (Voir *Lettres sur le Mexique* de B. de B...) On remarquera encore

que le nombre des gouttes de sang est de neuf, et que ce nombre a une haute valeur en Kabale, car il représente tout et rien, la nomie et l'antinomie, l'identité des contraires de Hegel.

Enfin le croissant de lune symbolise en hermétisme la coupe contenant le vin, le Graal contenant le sang où ne boivent que les initiés.

Qu'il s'agisse là du continent atlantéen, c'est ce qui semble résulter encore de l'existence des deux mers placées l'une au-dessus, l'autre au-dessous de la blessure



L'Atlantide et le continent hyperboréen, d'après les données modernes. (Gravure extraite d'un article de M. Raoul Nicole paru dans le *Quotidien* du 22 juin 1925, à comparer avec la gravure de 1708.)

sur cette gravure, indiquant qu'il s'agit de mers distinctes séparées par une étendue terrestre. L'océan du sud s'appelle *Océanus Ethiopicus,* océan Ethiopien; or, selon Diodore, les Atlantes étaient fixés dans l'Ethiopie et Pline dit que l'Ethiopie s'appelait auparavant Alantie

(*Hist. nat.*, l. VI-I). *L'Iliade* et l'*Odyssée* parlent aussi de l'Ethiopie d'Occident.

L'auteur de cette gravure voulait-il donc dire que toute connaissance vient de ce monde perdu, ou n'y a-t-il là qu'une série de coïncidences? Il est en tout cas d'autant plus étonnant de rencontrer ces coïncidences que le cœur lui-même, comme nous l'avons vu, appartient à la haute symbolique des Atlantes.

CONCLUSION. — A quoi, dira-t-on, peut nous servir la résurrection des traditions primitives? A restaurer si possible, répondrai-je, cette éthique harmonieuse que les Grecs avaient héritée des Atlantes et caractérisée par les mots *Meden Agan* (*Rien de trop*), inscrits au fronton de ce temple de Delphes dont le nom rappelait les dauphins, attributs de Poséidon. Ces deux mots représentent, en effet, la plus belle philosophie faite d'ordre et de mesure, mais de plus, grâce à la merveilleuse puissance du Verbe, ils signifient aussi conduire (*médomaï*) le *serpent* (naga) ou *Agni le feu*, c'est-à-dire conduire la science au lieu de nous laisser entraîner par elle vers le suicide collectif de l'humanité, comme nous le faisons actuellement.

Quant à ceux qui cherchent actuellement dans l'Inde les sources de la sagesse, ils y trouveront des villes dont les noms viennent de notre Occident, comme *Agra*, qui est celui d'un faubourg d'Eleusis, où se célébraient les petits mystères; ils y retrouvent Maya et Aor-Agni dans les noms des premières divinités de Rig-Véda : *Yama* et *Varouna*, et ils pourront rapprocher aussi le mot Thibet du mot Thèbes. Tous ces noms appartiennent en effet à la langue sacrée d'Atlantis; ils sont des vestiges de ce lointain passé où le peuple atlante imprimait, dans les noms des lieux, pour les plus lointaines générations, la marque de sa science profonde. Mais si ces chercheurs retrouvent dans l'Inde le symbole du serpent, ils n'y trouveront pas celui du cœur, clef des mystères, tout au

moins avec le sens profond que lui donne la tradition occidentale.

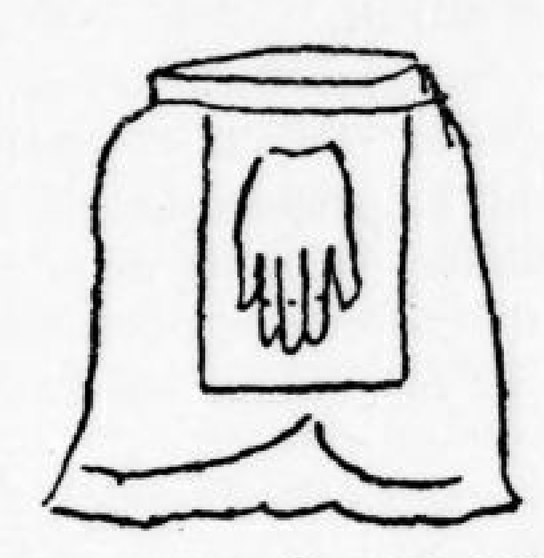
Le moment semble venu où il est nécessaire de remonter à la source des traditions et des connaissances pour y puiser de nouveau, car nous sommes las tout à la fois des affirmations sans preuves des religions dogmatiques et de l'agnosticisme desséchant de la science contemporaine. Ce qui produit l'attirance de beaucoup de bons esprits, d'hommes cultivés vers les religions asiatiques et la sagesse orientale, c'est notamment l'existence en Orient d'un mysticisme quiétiste que ne connaît pas notre civilisation frénétique uniquement tournée vers l'action. Mais tandis qu'ils regardent ainsi vers l'Orient, nous voyons en même temps cet Orient, ô ironie, s'assimiler avec avidité nos idées et nos méthodes occidentales dans le domaine de l'activité matérielle. Ainsi l'Orient semble destiné à toujours recevoir ses directives de l'Occident; directives philosophiques jadis, directives sociales, économiques et même artistiques aujourd'hui.

L'Europe n'a donc pas à rechercher là-bas la solution du déséquilibre dont elle souffre, puisque ce déséquilibre gagne l'Orient lui-même. Une tâche plus urgente lui incombe. Cette perturbation profonde a été causée à la fois par le machinisme et par la perte simultanée du sens de la vie. Celui-ci doit comporter nécessairement une morale et un idéal cristallisés sous une forme religieuse, car aucune morale laïque, aucun idéal laïque ne peut nous donner un sens satisfaisant de la vie; et puisque le déséquilibre s'étend vers l'Orient au fur et à mesure qu'y pénètrent les idées et les méthodes modernes, c'est donc à l'Occident, c'est à l'Amérique également si avide de se créer des traditions locales, et dont l'esprit à la fois idéaliste et réalisateur représente le vrai caractère occidental, qu'il appartient de redonner au monde ses directives.

Déjà Brasseur de Bourbourg, vers 1860, avait eu l'idée vague d'une immense civilisation primitive dont il ne

resterait en Amérique que des souvenirs et des traditions, mais dont l'Egypte et l'Assyrie auraient peut-être été les reflets dans l'ancien monde. Puis, en 1874, Roisel publia son admirable livre sur *les Atlantes,* livre à peu près introuvable aujourd'hui et dont les rares exemplaires sont catalogués à un prix élevé. Il s'efforçait de démontrer qu'au point de vue des traditions philosophiques et religieuses, c'est l'Atlantide qui est la mère des civilisations.

Plus récemment le Docteur américain Le Plongeon, au nom d'origine certainement française, compara les mystères des Mayas aux mystères égyptiens; il découvrit même un fragment de statue de prêtre portant le tablier des Francs-Maçons orné de la main symbolique.



Fragment de statue de prêtre portant le tablier maçonnique et la main symbolique, trouvé au Yucatan par le docteur Le Plongeon en 1880.

C'est encore Constantin Balmont, dans ses *Visions solaires,* faisant lui aussi le pèlerinage aux ruines du Yucatan et en revenant convaincu que là se trouvait peut-être l'énigme de nos origines.

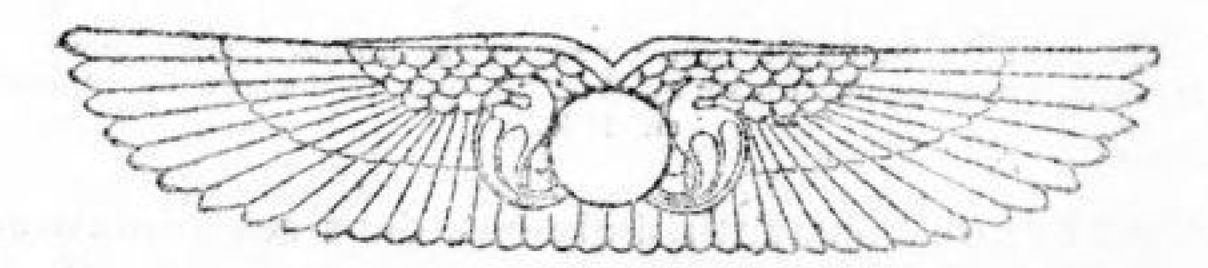
Ainsi le travail de retour à la tradition atlantéenne primitive, détentrice de la science unique et de l'harmonie, peut dès maintenant s'effectuer. Un vaste travail attend les enthousiasmes féconds et il n'est nul besoin pour cela de fouiller les profondeurs de l'Océan. Sur notre territoire, la Bretagne, le pays Basque, l'Auvergne;

puis l'Egypte, l'Ethiopie, le Yutacan, le Mexique, sans compter toutes les îles saintes : l'île de Man, les Canaries, les Bermudes, les îles du Cap Vert, les Açores, les îles de la mer Egée, et d'autres îles de la Méditerranée sont remplies de documents permettant de relier par un fil d'or les éléments de la grande tradition perdue (29).

Que l'on ne s'y trompe pas, l'Hourakan ou l'Aor-Agni de la doctrine atlantéenne symbolise une science esthétique et synthétique supérieure à notre science actuelle purement rationnelle et analytique. Toutes les lois de la vie sociale, scientifique, artistique et morale peuvent se retrouver grâce à la compréhension des deux mots symboliques, et c'est vers cette culture esthétique intégrale qu'il importe de nous tourner si nous voulons tenter de rétablir l'équilibre détruit.

Toutefois, il ne suffit pas de le savoir, *il faut la vivre*, et il faut surtout baser sur elle l'éducation de la jeune génération en qui se prépare la société future, car ce sont là les véritables colonnes de ce Temple du Beau que tout homme doit édifier en lui-même et qui est aussi l'Univers avec la vie magnifique qui l'anime.

PAUL LE COUR.



Le disque ailé et les deux serpents en Egypte.
(On trouve le même symbole au Yucatan.)

(29) Un certain nombre d'îles de la mer Egée, telles que Calaurie, Egine, Délos, Syros, Tenos, Eubée, Skyros, étaient consacrées au culte de Poséidon, roi des Atlantes. Quelles utiles recherches pourraient y être faites, si un simple voyage de quelques jours en France dans des contrées archi-connues peut procurer, comme on vient de le voir, une si fructueuse moisson.

N'oublions pas aussi que Chypre, Malte, Rhodes furent occupées par les chevaliers du Temple et que là encore pourraient se diriger d'intéressantes investigations... mais ce n'est pas une seule vie, ni un seul homme qui peuvent suffire à une tâche pareille !

LES LECTURES DE STENDHAL

—

400 volumes annotés par l'auteur préféré, qui ne souhaiterait avoir pareille aubaine ! C'ést celle qui échoit aux stendhaliens, à ceux du moins qui veulent faire le voyage de Civitavecchia. Ils trouvent là, dans un appartement qui abrita autrefois le bureau du consul Beyle et qui est aujourd'hui occupé par le petit-fils de « l'excellent Donato Bucci », les livres qui furent la propriété de l'écrivain français pendant son consulat dans le petit port tyrrhénien (1). Propriété dont les titres abondent, car, même s'il n'y avait pas la calligraphie si aisément reconnaissable de Stendhal, il nous suffirait de chercher, au haut de la dernière page de texte, l'habituelle inscription « to M. Beyle » ; notre écrivain tenait à ses livres et son nom se trouve même sur un très modeste plan de Paris !... Après avoir identifié et inventorié ces volumes (2), c'est une recherche curieuse, et bientôt passionnante, que celle des notes marginales. Il ne s'agit pas cependant de donner ici toutes les phrases de ce dialogue entre Stendhal et les écrivains qu'il lut. Il y faudrait plus de temps et aussi plus de place. Mais, grâces soient rendues à Beyle ! Il a, le plus souvent, résumé sa pensée sur les espaces blancs des feuilles de garde ou sur les couvertures. Ce sont ces annotations, celles du moins qui touchent aux auteurs anciens et français, que nous allons reproduire (3).

(1) Cf. nos études sur *Le Gagne-Pain de Stendhal* dans le Mercure de France, 15 juillet 1924, et sur *Donato Bucci et les dernières volontés de Stendhal* dans la « Revue de Littérature comparée », octobre-décembre 1924.

(2) Cet inventaire a été publié sous le titre de *Bibliothèques stendhaliennes à Civitavecchia et à Rome* dans la « Revue de Littérature comparée », avril-Juin 1925.

(3) M. Clodoveo Bucci, propriétaire actuel de ces livres, nous a très libérale-

§

En marge d'une liste de livres en vente, qui termine un *Nouveau Théâtre Italien*, Beyle s'exclamait: « Quelle quantité d'auteurs latins on lisait encore il y a cent ans ! » Il y avait là plus d'étonnement que de regret. Lui-même possédait peu d'ouvrages anciens dans sa bibliothèque de Rome (4) et supposer que, dans celle de Civitavecchia, leur nombre était proportionnellement plus grand, paraît hasardeux. De la Grèce, pas un poète — il eut pourtant autrefois l'Homère de Bitaubé — pas un tragique, pas un comique, pas un orateur; seuls, quelques historiens échappaient à cette indifférence. Leur lecture provoque chez Stendhal une réaction assez faible et les marges de leurs ouvrages contiennent des notes le plus souvent étrangères au texte. C'est le cas pour Denys d'Halicarnasse et, chez les latins, pour Tacite, Cornélius Nepos ; le Plutarque d'Amyot nous présente même des volumes non coupés ! En revanche, Beyle fit, dans l'été de 1832, une lecture de Tive-Live dont il nous a transmis une impression défavorable. En voici quelques fragments :

Fini à Albano le 15 juillet 1832. Tive-Live bien au dessous de sa réputation. C'est un avocat qui ne sait faire que des harangues. Il a 8 ou 10 phrases sèches et toujours les mêmes pour les batailles, qu'il ne fait pas comprendre pour la grande raison qu'il ne les comprend pas lui-même. Modèle de bataille, la bataille de Boswall dans *Old Mortality*.

Quelques jours plus tard, il reprend son opinion presque sous la même forme, mais il la développe et la précise :

Albano, 18 juillet 1832 (du 13 au 18 à Albano). Tite-Live extrêmement au-dessous de sa réputation. Avocat qui cherche avant tout à faire des harangues. D'une partialité révoltante en faveur du Sénat, voir le cas du partage des terres occupées par

ment permis d'y puiser à notre guise. Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de toute notre reconnaissance.

(4) Nous en avons donné le contenu, d'après un document tiré des Archives de l'Ambassade de France auprès du Saint-Siège, cf. *La Bibliothèque de Stendhal à Rome (1842)*, « Revue de Littérature comparée », juillet-septembre 1923, et Editions du Stendhal Club, n° 3.

les Sénateurs (ou la loi agraire). Tive-Live est très froid dans les récits de batailles pour lesquelles il a une vingtaine de phrases, toujours les mêmes. Dans le cas où l'on a le discours *réel* d'un homme célèbre, par exemple de Caton, il a la sottise de ne pas donner ce discours respectable par son antiquité.

Enfin, sa lecture terminée, Beyle écrivit :

Rome, 23 juillet 32. Le commencement de ce volume très supérieur à la fin. On dirait que jusqu'au 3e ou 4e consulat, Tite-Live a eu quelqu'un à copier. Après avoir lu la prétendue histoire romaine de M. Michelet, c'est pour ne pas trop affliger les prêtres et les vieillards que l'on ne répète pas plus souvent que toutes les histoires un peu anciennes ne sont que des fables. — Ces fables ont été fabriquées *à propos de la vérité* par les prêtres et les aristocrates. Tite-Live jusqu'aux Gaulois est un peu moins vrai que le Buletin (*sic*) de la Grande Armée. Nap. professait qu'il fallait cacher la vérité défavorable à la France et qu'il était d'un mauvais citoyen de la dire. Ce genre de disposition au mensonge devait être 2 ou 3 fois plus fort à Rome.

Le traducteur de l'historien latin avait lui-même sa part de reproches :

Traduction bourgeoise, disait Beyle, sans avoir l'esprit de critique et quand Voltaire écrivait depuis 50 ans ! Quelle réforme ce grand homme a faite !

Les poètes latins sont représentés par Horace et Martial. Furent-ils souvent lus ? Nous sommes sûrs du contraire pour le premier ; c'est un tout petit volume, relié en cuir marron, dont la couverture et les trois cents premières pages ont dû être trouées par la pointe d'une épée ou d'une baïonnette. Nous lisons sur la feuille de garde :

Ce trou a été fait dans la campagne de Iéna. Ce volume ne m'a pas quitté et je ne l'ai guère lu.

La traduction du *Nouveau Testament*, d'après la Vulgate, par Lemaistre de Sacy, nous vaut un résumé des arguments de Beyle contre le catholicisme. C'est d'abord, au revers de la feuille de garde, cette attaque (5) :

(5) Cité par Jean Carrère dans *Le Temps*, 1er et 15 septembre 1921. Nous

Fondement sur lequel on a bati une tionmiscatifi trop avantageuse à qui la tiquepra pour être jamais abandonnée.

Où est la messe ici ?

Où est le culte de la donema qui a presque détroné D. le père ?

On voit la coquinerie du traducteur Sacy dans la traduction du Pater, ce verset *inducas* in tentationem.

[Page 10 v. 13.]
Omar 20 juin 34.

Dans les dernières feuilles du livre, il dresse ce répertoire :

Roma 15 juin 1834

[Page 9] et l'on avec le serment !

[9,39] guerre impossible
chrétiens conquis sur le champ

[9,1] mercenaire
La religion n'est qu'un marché

[Page 10,13] Pater adouci
Vérifier cela, c'est décisif pour cette traduction et ne nos *inducas* in tentationem. M. de Sacy dit : ne nous abandonnez point à la tentation au lieu de nous induisez point.

Ces attaques n'empêchaient pas Beyle de reconnaître la valeur humaine du christianisme ; il le notait aussi, franchement :

Quelques fumistes que soient les tr. du livre, cela a fourni de belles idées, de belles nuances (dans la peinture du cœur) sur le cœur humain.

Est-ce une compensation ? Dque.
Omar 1 juin 1834.

On peut penser que, chez Stendhal, le psychologue, vainqueur du libertin, répondait oui.

donnons de cette note un texte plus complet, et peut-être, plus exact. On sait combien est déformée l'écriture de Stendhal vieillissant et nous ne sommes pas sûrs nous-mêmes de l'avoir toujours bien lue. Nous laisserons donc subsister des blancs dans les citations.

§

Des auteurs latins à ceux de notre seizième siècle, un seul écrivain se trouve parmi les livres de Beyle, et c'est Grégoire de Tours dont l'*Histoire ecclésiastique des Francs* fut rééditée à Paris en 1836-1837. Villehardouin, Froissart, Joinville sont absents, et cela peut étonner lorsqu'on sait combien Stendhal aimait les chroniques historiques. Même lacune en ce qui concerne la poésie du moyen âge et de la Renaissance; il n'y a ni Villon, ni Marot, et la Pléiade est bannie de cette bibliothèque. Cela surprendra moins, si l'on veut bien observer qu'il n'y a, parmi les livres de Civita-vecchia et de Rome, pas une seule œuvre de poésie lyrique. Était-ce le fait des années ? En partie seulement, croyons-nous, car à l'âge où les jeunes gens demandent aux poètes une forme harmonieuse pour leurs désirs inexprimés, Henri Beyle, conseillé par son grand-père le docteur Gagnon, lisait Voltaire et Molière. Tout ce que le cœur du futur écrivain contenait de fantaisie romanesque et de voluptueuse tendresse trouva satisfaction dans la lecture d'un poète étranger, l'Arioste, et d'un prosateur français, Rousseau. Cela fait comprendre qu'il n'ait pas partagé l'enthousiasme des romantiques pour Ronsard et ses amis. C'est donc à Amyot avec sa traduction de Plutarque, à Brantôme avec ses *Vies des grands capitaines étrangers*, et à Montaigne enfin que revient la tâche de représenter le seizième siècle. Sur le premier, nous prenons, en marge d'un Montaigne, ce bref jugement, que Beyle signe Dominique :

L'idée qu'eut J. Amyot de traduire Plutarque a exercé influence fort grande sur la langue française et même sur le goût (?) français.

DOM^QUE.

Mais c'est l'auteur des *Essais* qui manifestement l'emporte; la présence de 3 éditions différentes de son œuvre chez Stendhal en est la preuve. L'ouvrage est lu et relu (il y a des remarques datées de 1828, 1829, 1831, 1832, 1833,

1834) et chaque fois annoté. Voici, au revers d'une feuille de garde, quelques vues générales :

Albano, septembre 1834.

La *Morale* est comme la *Physique* ; que de sottises ont dit les anciens ? De même en morale Platon n'est qu'un sot (?) éloquent ou un hypocrite éloquent, le plus souvent il ne se comprend pas soi même. De même Socrate. Lucrèce a commencé, enfin Helvétius a montré l'utile.

Augmenter la masse du bonheur qui existe ici-bas, ne jamais faire de mal inutile ; de la sottise des carêmes, des sacrifices, etc... Il a fallu 1800 ans depuis César pour arriver là.

Montaigne doutant des dogmes de la sottise ancienne, voilà un grand mérite petites choses, enfin, son charmant stile pour lequel ersonne ne parle mal de lui.

D'autres notes, plus brèves, ne sont pas moins significatives :

Montaigne, homme de bonne compagnie par excellence, le contraire d'un Américain, d'un Anglais.

Ou encore cette comparaison :

Le Dante est pour les Français, comme Montaigne pour les Italiens.

Enfin la couverture d'un volume des *Essais* porte sous le titre GRANDS cette liste de 8 noms où le Gascon a sa place : Montaigne, Molière, La Fontaine, Corneille, Montesquieu, Racine, Voltaire, J.-J. Rousseau.

Dans ce palmarès, quatre noms représentent le XVIIe siècle et ce sont vraiment ceux des plus grands écrivains de ce temps. Nous en parlerons à leur rang chronologique, mais il faut tout de suite dire la présence à leur côté d'auteurs que nous ne lisons plus guère aujourd'hui. C'est ainsi que, sur un gros volume de 900 pages qui contient les œuvres de Voiture, Stendhal inscrivit un doute que nous retrouvons dans sa correspondance :

On voit ici que l'esprit ne dure guère plus de 200 ans. Quoi, il viendra un jour où Voltaire et Beaumarchais seront ennuyeux !

L'ouvrage du plus brillant des hôtes de la marquise de Rambouillet ne fut d'ailleurs pas acheté par Beyle ; nous y lisons en effet le nom de Stamaty, l'un de ses prédécesseurs au poste de Civitavecchia. Notre consul dut peut-être trouver ce livre mêlé à des in-octavos administratifs, l'ouvrir et le refermer bien vite, car l'esprit en était éventé et rien ne s'y trouvait pour l'étude des mœurs. Or, pour pousser toujours plus loin sa passionnante analyse du cœur humain, Beyle faisait, pour ainsi dire, de la psychologie comparée et il demandait des « petits faits vrais » aux écrivains de tous les temps et de tous les pays. Un Voiture lui donnait peu de chose, mais, avec l'apparition en littérature du roman et du conte, le XVIIe siècle allait offrir à Stendhal mainte satisfaction : voilà comment s'explique son goût pour Scarron, dont il eut dans sa bibliothèque le *Roman Comique* et deux éditions des *Nouvelles tragi-comiques*.

« Je goûte beaucoup Scarron en mars 1841 », écrit-il et aussitôt après, par une association d'idées flatteuse pour Scarron, il parle de Don Quichotte, après quoi il note encore : « Le *Roman Comique* pourrait peindre l'intérieur du gvt de Colbert et de Louvois ».

Peut-être ne se souvenait-il plus alors d'un jeu auquel il s'était plu en janvier 1830, un plagiat aux dépens de Scarron, mais un plagiat pour rire! Il parlait cependant d'une revue...

Travail de 24 heures les 24 et 25 janvier 1830.

Plaisanterie. Un conte, un tableau n'est qu'*un beau mensonge*. Pour me prouver cela *par le fait*, seule preuve admise par Dominique en littérature, j'écris ; Je voulois me désennuyer d'un fort grand mal de tête. De là le plagiat dont j'ai *averti* la Revue. La sauce de chaque siècle est différente. Je remplace la sauce de 1660 par un peu de celle de 1830. J'efface, je n'ajoute pas, 170 ans de distance. Le tout sans aucune intention de publier et avec beaucoup de plaisir.

(No 71 Richelieu au 4e.)

C'est sur le conte de l'*Adultère innocent* que Beyle fit ce

travail ; il ratura avec abondance, essayant de faire disparaître l'enflure. Ainsi de cette phrase : « Je me crus la plus heureuse femme de ma condition », il fit : « Je me crus heureuse. » On comprend que cela l'amusa et l'instruisit aussi : « Ceci est un ilote pour moi », écrivit-il au bas d'une page.

Il ne prétendait pas à une pareille supériorité vis-à-vis de Mme de la Fayette. Sur la feuille de garde et sur le faux-titre de la *Princesse de Clèves* se lisent ces louanges sans restrictions :

22 mai 1828.

Au point où en était l'esprit humain en 1690, il était difficile de faire mieux. L'on n'a pas encore surpassé les belles pages de la Psse de Clèves. Les mœurs étaient fort grossières sous Henri II comme on peut le voir dans les mémoires posthumes de Marguerite de Valois, du duc d'Angoulême, fils de Charles IX, de Bassompierre. Mais Mme de la Fayette a senti que l'époque la plus favorable pour un Roman, c'est 100 ans avant le moment où l'on écrit. Le lecteur connaît assez les mœurs pour reconnaître et pas assez pour blâmer.

Le premier des Romans en date et, ma foi, le premier presque en mérite.

Les mœurs sont fausses, voir les mémoires de Bassompierre.

Les Romans de Mlle de Scudéry, qui fesaient de César une sorte de gascon galant, étaient bien plus faux quant aux mœurs et n'avaient pas cette *délicatesse*. Par là le roman de Mme de la Fayette est *vrai*.

A côté de ces auteurs connus, certains, que de nos jours l'on délaisse en général, lui donnent un plaisir aigu dont il nous fait part. Ainsi *Le Toledan*, œuvre d'un romancier anonyme parue en 1646, le fit une fois veiller jusqu'à trois heures du matin, et Beyle se hâta de noter qu'aucun roman contemporain ne l'eût captivé de la sorte. Il lut aussi les *Mémoires* de Grammont, qui le déçurent, et le *Journal* de Dangeau. Enfin les *Mémoires* de Saint-Simon, qu'à plusieurs reprises il parcourut (6), lui procurèrent chaque fois

(6) Cf. J. Carrère : *Saint-Simon annoté par Stendhal*, « Nouvelle Revue d'Italie », mars 1922.

une joie renouvelée. Il fit cependant à ce pamphlétaire duc et pair une critique assez inattendue. On sait de quelle puissance de haine était capable Saint-Simon et avec quel âpre plaisir il révéla les faiblesses du Roi-Soleil ; il avait écrit lui-même : « J'ai préféré la vérité à tout et je n'ai pu me ployer à aucun déguisement ». Ce ne fut pas l'avis de Beyle, si nous en croyons ces deux notes :

Par magniloquence, dignité et désir de tromper en faveur de la religion et même de Louis XIV, Saint-Simon tait bien des choses et même ment non directement mais jésuitiquement. Par exemple tout ce qu'il dit du Roi Jacques, le plus vil des hommes.

Rome, 6 août 34.

. . . .

Saint-Simon, lui-même, par pitié, pour *ne point faire de scandale*, ment. Quelle belle loi, ne pas faire de scandale! Quelle profondeur.

C. V. 18 avril 1834.

Ce qu'il demandait aux « Grands » du XVIIe siècle était tout autre. Ce n'était plus des récits, ni des études de mœurs, ce n'était pas davantage des doctrines politiques ou religieuses ; dans leurs livres, il ne voulait trouver que des modèles de style. Voici, sur un exemplaire de Pascal, une note du 25 mars 1827 :

STILE

L'étudier ici, la période à la Rousseau appuyée sur le néologisme qui fausse et étend la signification des mots n'avait pas encore tout envahi.

L'oreille se gâte par la lecture des journaux qui *chaque matin* prend une heure.

Les lire avec *détestation* quand au stile.

ou en 1930 nous serons des Balzac, des Voiture, des Sénèque.

Ou encore une annotation postérieure.

Repris à Cva en octobre 1834 par respect pour le stile en haine de l'affectation de MM. de Chateaubriand, Janin et même Courier (Paul-Louis).

C'est en marge des *Pensées* que se lit, inspirée sans doute

par une lecture de Pascal, cette appréciation, quelque peu hétérodoxe, des grands philosophes passés :

Les œuvre philosophiques de Aristote, Platon, Descartes, Spinoza, Leibniz, poèmes ennuyeux faits par de grands génies. Bacon seul a conservé de l'utilité.

On ne peut relire les premiers que par devoir et en bâillant étrangement. Un résumé de 40 pages sur chacun, clair s'il se peut, serait lu avec plaisir.

DOM.CE.

C'est la forme aussi qu'il admire chez Corneille, dont il possédait l'édition préparée par Voltaire :

Je découvre que, quand l'âme de Dque n'est pas montée aux grandes considérations, ce commentaire de Voltaire sera utile à Dque et pas désagréable. La grammaire est assaisonnée de quelques petites idées littéraires. Que devenait le style français sans la prise de la Bastille en 92 ? L'aristocratie des mots avait fait de grands progrès de Racine à Voltaire, comme on le voit page...

Et plus loin :

Ah ! J'ai toujours senti plus que pensé qu'il fallait écrire comme Corneille et non comme Racine. Corneille a le vrai stile français. L'autre n'eut plus qu'à bâtir (?).

Ces volumes de Corneille sont très abondamment annotés, mais ce qui provoque des réflexions chez Beyle, c'est, il faut le dire, bien moins le texte même des tragédies que celui du commentaire de Voltaire.

Le Boileau de la bibliothèque Bucci contient fort peu de notes. Le Racine est à peu près de même, mais ce respect inattendu de la blancheur de leurs marges est loin de signifier de l'indifférence dans le cœur de Beyle. C'est à eux, comme à Corneille, à Molière, à la Fontaine, que Stendhal, dont Milan tenait alors le cœur nostalgique, demanda en 1823 des raisons d'aimer la France. Il avait écrit en effet, sur une *Storia di Milano*, le 13 juin 1821 : *Io lascio la patria col corriere di Svizzera*, et il avait alors pris une décision, dont nous avons, sur un Racine, la curieuse confidence :

Fidèle à mon vœu, je n'achetais pas de livres depuis 20 mois que je suis dans la terre de la Vanité et de la Pédanterie ; le 1er avril 1823, j'achète 25 stéréotypes environ.

Or, tous les classiques du XVIIe siècle étaient représentés chez Beyle par ces éditions, à la mode sous l'Empire, qu'on appelait stéréotypes. Ne semble-t-il pas dès lors que la gloire de la reconquête du « Milanese » leur revient ?

§

Le XVIIIe siècle avait ses préférences ; les écrivains de ce temps ne furent pas seulement pour lui des modèles de style, mais encore des maîtres de pensée. Aussi les livres de cette époque formaient-ils chez Stendhal le groupe le plus important et, si l'on veut bien y ajouter les volumes que la seule tradition nous fait croire siens, nous constatons que non seulement leur inventaire nous offre à peu près tous les noms connus, mais encore qu'il y a souvent plusieurs exemplaires du même ouvrage. Pourquoi Stendhal acheta-t-il deux ou trois fois la même œuvre ? Disons tout de suite que ce ne fut pas, semble-t-il, pour satisfaire un goût de collectionneur, de bibliophile. Les éditions achetées sont fort disparates, et ne nous paraissent pas les plus belles faites en leur temps. Mais Beyle, grand voyageur, ne pouvait pas transporter avec lui tous ses livres ; il devait donc acheter, même dépareillés, des volumes qu'il avait déjà pour ne pas remettre à plus tard le plaisir de lire un auteur apprécié. Ce fut le cas pour Montaigne, pour Mme de la Fayette, aux siècles précédents ; nous constatons fréquemment le même fait au XVIIIe siècle. Ainsi le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle existe en une édition in-folio de 1724, à côté de laquelle nous trouvons les deux premiers tomes de la 12e édition de 1830, tous deux en double exemplaire. De même, les *Lettres Persanes* et les *Considérations sur la Grandeur des Romains et leur Décadence*, montrent, par leur présence répétée, l'attrait que Montesquieu exerçait sur Stendhal. Il n'y a cependant pas de longues annotations ;

en voici une dans les *Lettres persanes*. Dans la lettre XXXIV, l'auteur parle des « sentiments de la vertu que l'on tient de la nature ». Bêtise, note Beyle en marge, mais il tient à s'expliquer au revers de la couverture :

Je n'ai pas l'erreur de ce grand homme, donc je suis plus sage que lui. Pas du tout. Mon siècle est plus sage que le sien.

Voyons si je suis supérieur aux préjugés de mon siècle.

1er avril 1823.

Il eut pour lui une admiration durable, dont l'écho nous parvient par cette note dans la *Storia de Milano* :

Ah ! Montesquieu est toujours mon homme plus que jamais !

5 décembre 1835.

Il le classa parmi les GRANDS et il donna à relier un de ses ouvrages en faisant inscrire au dos du volume le seul mot de *stile* (7). Cette brève notation n'est-elle pas significative ?

Parmi les romanciers, Lesage lui plut ; *Gil Blas*, qui donnait des mœurs du XVIIIe siècle un tableau si vivant et si juste, parut à Beyle digne d'être placé parmi les meilleurs romans français. Mais son jugement varia et, lorsqu'il le relut en 1838 et 1839, il ne trouva que des critiques à faire. En voici une :

On me raconte beaucoup de choses trop faciles à comprendre. Ce livre doit charmer les demi-sots.

2 août 1838.

Le *Diable boiteux* lui parut alors horriblement médiocre et le *Bachelier de Salamanque* porte sur sa couverture ces condamnations :

2 juin 1839.

Plat détestable.

Ce livre est si mauvais qu'il me pourra donner l'idée de Voltaire que Lesage avait volé Gil Blas comme le Loverda. Ceci ouvrage de sa vieillesse.

(7) Cf. Blanchard de Farges : *Un peu de Stendhal inédit*, « Le Correspondant », 25 septembre 1909.

Une fois encore, il fait appel au jugement de Voltaire. On remarquera combien souvent déjà nous avons vu paraître ce nom. A propos de Tite-Live, de Voiture, de Corneille comme de Lesage, Beyle avait plaisir à comparer ses opinions avec celles du seigneur de Ferney; il l'admire, certes, mais non sans restriction ; voici en effet ce que lui suggère une lecture du second livre des *Dialogues*.

1831 Rome. Revu le commencement le 5 juillet 1831. Je ne l'avais pas revu certainement depuis le de juillet 1830 et probablement depuis mai 1830. Je le trouve *rocailleux* et manquant de quelques mots indiquant les mouvemens phisiques. Ces mots, aidant l'imagination à se figurer les mouvemens phisiques, reposent de l'action morale difficile à comprendre en 1831. Cela deviendra aisé en 1841 car l'analyse du cœur humain avance.

Après Corneille, Pascal, Montesquieu, Beyle, que la façon d'écrire en son temps exaspère, demanda à Voltaire des leçons de style. Il fit interfolier une belle édition in-octavo, imprimée chez Didot, des Romans célèbres, *Zadig*, *Micromégas*, *Candide*, et, sur sa nouvelle reliure, le livre ne porte qu'un mot : « Stile ». Nous en avons aussitôt l'explication :

Stile

Etudes de stile. Ecrire ainsi, gâté par la lecture du stile bourgeois et plat des journaux ex. le *Tems*, le *Courrier* et se fortifier de tems en tems par la lecture de ce volume.

Omar, Juillet 1835.

En feuilletant ce volume, on s'aperçoit vite que, malgré la fréquente répétition du mot « stile », Beyle, en lisant Voltaire, prétend lui donner plus de leçons qu'il n'en reçoit...

Etudes de stile. Voltaire est noir (8). Il attriste, voir l'exemple de Cador, page 49. Il est et exagère, car pour ne pas courir le risque de paraître dupe, pour être homme de

(8) Cf. *Henri Brulard*, éd. Debraye I, 227, où Beyle déclare que son espagnolisme le fait détourner « du fond méchant de Zadig, Candide, le pauvre Diable et autres ouvrages de Voltaire ».

cour et plaire à Mme la Duchesse du Maine. Voltaire à mes yeux est *puérile* (sic). Je pense ainsi depuis 1803 Stile

Le fonds chez Voltaire est presque toujours puérile (*sic*). Il a l'âme d'un ennobli de 1715 qui voit meilleure compagnie que sa famille.

Omar, juin 35.

La même pensée inspire cette note à l'épitre dédicatoire de *Zadig :*

Fonds. Mais le sultan ne retrouve pas dans Zadig le bon sens profond et qui fait réfléchir des Mille et une Nuits.

Omar, 2 mai 1835.

Candide est l'objet d'une admiration aussi nuancée. En face des pages où l'on voit Cunégonde recevoir à tour de rôle le Grand Inquisiteur et le Juif, Beyle écrit :

Donc dans le bon ton de 1748, *Partage*. L'écrivain n'avouait jamais la chose que *longtems* après avoir commencé à la faire entendre. La même remarque faite à Paris sur les mémoires de M. Bgnot, facteur de Mr de la Motte.

Rome, 17 décembre 39.

Une autre fois, après avoir pris une leçon de bon français :

En 1839. Personne n'oserait dire, impossible : En voici bien d'une autre. Il faut l'imagr dans le roman puisqu'on le dit.

Rome, 23 décembre 39.

Il en donne une à Voltaire qui écrit « un cheval bon marché » :

à un faible prix ou pour moitié de sa valeur, *bon marché*, quelle vulgarité.

27 décembre 39.

Mais le plus souvent les éloges vont à la forme et les critiques au fond. En voici d'autres preuves :

Les personnages de Voltaire manquent de vérité, de naturel. Le pamphlet se voit au travers.

Amor, 18 juin 1840.

Stile, bon décor des *deux qui*, beau naturel, facilité, aisance, augmente l'effet du comique.

Et plus loin :

Un nigaud d'académicien de 1840 n'aurait écrit : J'ai bien peur.

C'est encore le style qu'il estime chez Diderot, dont il lit les *Mémoires* et les *Lettres inédites* dans l'édition de 1830-1834 :

Ton de 1759. Combien éloigné de la Pruderie et de l'ennui, maladie de 1839. Qui eût pu prévoir 1839 en 1759 — 80 ans !

Duclos lui plaît. Ses *Mémoires*, pillés dans Saint-Simon, d'après Beyle, sont en double exemplaire, avec les *Confessions du comte de X...*, que Stendhal plaçait parmi les meilleurs romans français. Les autres étaient la *Princesse de Clèves*, *Gil Blas*, *Manon Lescaut*, *Marianne*, *Zadig* et *Candide*, *la Nouvelle Héloïse*, un roman de Crébillon, *les Liaisons dangereuses*. Cette liste, rédigée en 1839, est remarquable par la place qui y est faite au XVIIIe siècle. Cette préférence est affirmée en toutes circonstances, en marge des œuvres de l'abbé de Saint-Réal, par exemple :

Cet auteur a peut-être plus d'esprit et de mérite que tous ceux qui vivent en 1826 et pourtant il est oublié ou connu seulement de quelques doctes. Quoi de plus grossier que M. de Jouy comparé à la moindre page de Saint-Réal.

Ou sur la couverture d'un Buffon :

After year 43 I see this book with a true pleasure. On dit Buffon pompier et cependant quel naturel, quelle simplicité, comparé à nos benêts de 1840. Voir l'article de la caille, un *ami*, un *chasseur de mes amis*. Mais la raillerie, bien *vide*, le *Pompier* va abêtir (?) notre langue.

C. V^a, 13 Janvier 41.

Dans la liste des GRANDS que nous lûmes au dos d'un Montaigne, J.-J. Rousseau était le dernier en date. Il fut en revanche des premiers dans l'esprit de Beyle, dont il enchanta les rêveries d'adolescent amoureux. Nous avons, dans certaines pages de *Brulard*, l'écho de l'émotion soulevée par la *Nouvelle Héloïse* chez l'enfant qui la lisait.

Julie fut pour lui le modèle de la femme désirable. Beyle demeura fidèle à ce goût passionné pour la *Nouvelle Héloïse* et personne ne s'étonnera qu'à la place de remarques littéraires, les marges et les couvertures des quatre petits volumes, des stéréotypes eux aussi, publiés par Didot en 1817, nous donnent des confidences d'amour. Confidences tour à tour souriantes et désolées, il s'agit de Manti...

§

Nous voici enfin aux contemporains de Stendhal. On ne peut manquer de s'étonner de leur petit nombre. Il faut se souvenir, pour en constater la justesse, d'un passage de la lettre à Balzac, du 30 octobre 1840. Après avoir dit son éloignement pour Chateaubriand, J. de Maistre, La Harpe, Beyle ajoutait : « Mon Homère, ce sont les mémoires du maréchal Gouvion Saint-Cyr... Excepté Madame de Murdeuff et ses compagnons, quelques romans de George Sand et des nouvelles écrites dans les journaux par M. Soulié, je n'ai rien lu de ce qu'on a imprimé depuis trente ans ».

Ceux qu'il avait lus, d'ailleurs, ne lui plaisaient guère. Il avait déjà écrit sur Mme de Stael, un jour que dans sa baignoire il avait feuilleté le livre *De l'Allemagne*, cette appréciation sans fard :

10 mai 1822. Aux Bains. Mme de Stael travaille (?) éloquemment sans les comprendre sur les sujets les plus difficiles et son Allemagne m'excède.

Excédé littéralement de l'*Allemagne* aux bains de la Rue de Grammont.

DQUE.

On sait combien il aimait peu le style de Chateaubriand ; sur la couverture d'un volume de *Mélanges politiques*, se lit cette brève sentence :

Stile — Illisible, 14 juin 1840.

Le *Médecin de campagne*, de Balzac, est jugé plus longuement, mais aussi durement :

Sale pamphlet à l'usage des . Il n'y a que la douleur

du rang blessé et douleur doublée par l'aveu de l'injustice et ce qu'on regrette. Dans la douleur de Koat Ven pas le moindre caractère ; ce qu'il y a de plus sec dans l'orgie ! de Sade à Justine. Koat Ven. Cela n'est pas un rival pour *Le Bois de Prémol.*

George Sand n'est pas mieux traitée, d'après les remarques que porte la couverture de *Valentine.*

Sec — 19 février 1835, first idée remords.
Remords (first).
45 79. Cela peint admirablement bien la bonne compagnie de 1830-35, voilà ce que devrait être le 2e volume de *Julien*, mais cela est terriblement sec comme la bonne compagnie de 1830-35. Voilà l'inconvénient.

De même au dos du Balzac déjà cité :

Lu le 2e volume de *Valentine*. Ces fiers ouvrages n'ont pas d'existence réelle, manquent de solidité, sont peints de l'extérieur, comme les tableaux de Koat Ven de M. Sac. Sec comme de Sade, n'exprime qu'un seul sentiment, le regret du rang perdu. Nulle peinture de caractères. Stile plus franc, plus homme du monde que celui de M. Balzac, mais rien de doux, de tendre, d'humain. 13 mars 1825.

Les *Paroles d'un Croyant*, de Lamennais, lui semblent « illisibles pour moi. Sorte de pastiche des livres saints. 1841 ».

La bibliothèque de Stendhal était particulièrement pauvre en ouvrages de poésie ou de théâtre contemporains. Rien de Lamartine, ni de Musset, ni de Vigny. Sur Victor Hugo nous ne trouvons, en marge d'un Scarron, que l'indication d'une rencontre : « 25 Jr. 1830. thé avec Vor Hugo ». Même absence d'hommes de second plan et même silence vis-à-vis d'eux. Cette mention sur un Martial : « 16 January 39 soir very amable Joubert » Et c'est tout ce qui nous sera dit sur l'ami de Pauline de Beaumont. Absent, aussi, Sainte-Beuve à qui cependant Stendhal offrit par deux fois l'hospitalité à Trieste et à Civitavecchia. Nous ne pouvons croire que les hasards divers de la vente, dont fut chargé Donato

Bucci, suffisent à expliquer ces lacunes. Il y avait désaccord entre Stendhal et la plupart de ses contemporains. Dans un livre relié par ses soins, qui contient une *Vie de Dante* par Fauriel et une *Logique* de Destutt de Tracy, il écrivit cette déclaration de principes :

Grande et véritable division des ouvrages littéraires (pour une histoire de la littérature).

Tout ouvrage dont le grand mérite est d'être bien calculé sur le degré de bêtise du spectateur ou du lecteur m'ennuye.

Ceux qui me plaisent furent calculés pour plaire aux plus spirituels des contemporains, par ex. le Dante.

Je lis par curiosité et non pour y trouver de l'émotion les ouvrages anciens qui peignent indirectement leurs lecteurs, par exemple les ouvrages dits d'Homère.

Dque 18 avril 40.

Il n'avait pas une pleine admiration pour l'étude de Fauriel.

C. Vecchia 15 août 1839. Je me crève d'ennui en essayant de lire la *Vie de Dante* par ce fat de Fauriel comme ce vaudeville Cesare Balbo. Le 2e jour je suis malade d'ennui et je vois tout en noir.

Cette *Vie de Dante* est à traduire en français et à abréger. Je me souviens que j'eus déjà cette opinion quand elle parut. J'estimais beaucoup le talent de M. Fauriel.

Voilà une estime qui ne s'exprime plus qu'au passé ! Beyle se répète deux pages plus loin :

Le Dante s'adresse aux moins bêtes de ses contemporains et Cas. Delavigne aux demi-bêtes, aux *Enrichis*.

Domque n'a pas la moindre mémoire de cette *Vie de Dante* par M. Fauriel qu'il a lue deux fois au moins avec une extrême attention ; donc il n'a aucun talent pour le genre historique. 18 Avril 40.

Il se plaisait pourtant à des lectures de caractère historique. Parmi les périodiques qu'il recevait, étaient la *Revue rétrospective*, qu'il appréciait fort, et le *Bulletin de la Société de l'Histoire de France*. Il fut abonné aussi à la *Revue de Paris* et à la *Revue des Deux Mondes*. Enfin nous avons

retrouvé à Civitavecchia quelques exemplaires, datés de 1825, de la publication appelée *Le Producteur* où collaboraient alors Blanqui, Enfantin, Aug. Comte, Canel et Bazard ; nous savons par Sainte-Beuve que Beyle voulut répondre à leurs théories dans sa brochure. *D'un nouveau complot contre les industriels.* Sans doute faut-il rapporter à ce travail de réfutation la phrase qui termine une observation marginale : « Forme, fortiter, si je puis, in re, suaviter in modo ».



Dans cette annotation, comme en bien d'autres, se voit le désir qu'avait Beyle de tirer profit de ses lectures. M. Arbelet, qui a mis en relief la furie de lecture de Stendhal enfant (9), indique très justement ce qu'elle a de particulier. « L'enfant qui lit des livres avec l'intention d'en faire lui-même plus tard n'est point un lecteur ordinaire... En les étudiant, il croit apprendre à devenir leur rival. Si Beyle y met une émulation passionnée, c'est qu'il fait son apprentissage de la gloire. » Hélas ! cet apprentissage dura pour lui jusqu'à la mort. La gloire lui fut rebelle, mais il ne cessa de la poursuivre et c'est un spectacle émouvant que de voir Beyle, écolier de cinquante-six ans, corriger la *Chartreuse de Parme*, selon les conseils de Balzac.

Voilà pourquoi en marge de ses livres, c'est à un certain Dominique que Beyle s'intéresse le plus et l'on sait que Dominique, c'est Stendhal lui-même. Histoire de sa vie, étude de son caractère, critique de sa manière littéraire, tout cela se trouve dans les marges de ces volumes. Voici, au dernier feuillet de la *Clarisse Harlowe* de Richardson, la première idée d'une autobiographie :

6 Janvier 1831 — départ pour Fiume.

J'ai écrit les vies de plusieurs grands hommes : Mozart, Rossini, Michelange, Léonard de Vinci. Ce fut le genre de travail qui m'amusa le plus. Je n'ai plus la patience de chercher des maté-

(9) Arbelet : *La jeunesse de Stendhal*, I, pp. 158-197, Paris, Champion, 1919.

riaux, de peser des témoignages contradictoires, il me vient l'idée d'écrire une vie dont je connais fort bien tous les incidents. Malheureusement l'individu est bien inconnu, c'est moi.

Je naquis à Grenoble le 23 janvier 1783

Vers 1840, à propos d'une femme qu'il courtisait doucement, il se définissait :

Caractère of D^que^ his habitude dans l'art de chercher the happiness.

Il rêve sans cesse. Sa plus grande peine est de se détacher de cette rêverie. Son bonheur est de *muser* sur les belles positions pour en garder une belle copie.

Voici encore, sur sa propre production, des pensées semées çà et là.

Stile — D^que^ n'admet pas dans le stile une foule de petites idées accessoires qui font le bonheur de Villemain, sa *petitesse* suivant D^que^, mais il déplaît à M^e^ de   5 janvier 1830.

. . . .

Le défaut de Dm^que^ : charge sa page d'idées jusqu'à ce qu'elle coule à fond.

. . . .

Juillet 1831. Reçu le R. et le N. Je n'avais pas relu le volume depuis 1830 au moins et le second depuis novembre 1830. Lu à St. Pierre. Stile trop abrupt, trop heurté. L'auteur ne songe en discourant qu'à l'idée. Il manque de ce développement doux que J. J. a dans *les Confessions*.

emphatique, si peu exemplaire décrit ses   champêtres aux Charmettes. L'horreur de Dm^que^ pour les longues phrases emphatiques des gens d'esprit de 1830 le jette dans l'abrupt, dans le heurté, le saccadé, le dur.   Juillet 1831.

Enfin, toute une ébauche de *Lamiel* nous est donnée sur la couverture d'une leçon d'ouverture par M. Patin :

Strasbourg le 9 mai 39.

Sansfin vit au même village que Amiel à 15 ans et la guérit comme médecin.

Je prends 2 idées (?) au manuscrit non perdu à Moscou, égaré depuis 1830. Chez Sansfin,

1° La haine fait souffrir la vanité.

2° La vanité fait souffrir la haine.

Quel but de Sansfin ? (peut-être) Lier Amiel avec le duc, être aussi faible qu'il est aimable et porter celui ci à épouser Amiel au moins de *la main gauche*. Amiel voit Chainard l'amant énergique, l'homme qui tue comme dit Roy Cole et renverse tous les projets de Sansfin, soit par véritable amour, ou simplement, mais peut-être ceci est froid, par amour pour l'énergie véritable qui ne s'affaisse pas dans les luxures du repos, sûre qu'elle est de se trouver au moment de l'action.

(Dom ne pas ces paroles et si par expérience il était sûr de se trouver au moment de l'action de
dans la 1re jeunesse)

Sans but : Amiel devenue femme du Duc (d'abord Marquis), Sansfin possède un centre d'action à lui, un centre noble, chose toute puissante en 1838, il peut agir comme M. Vic. Hug. qui s'est fait grand homme (connu de M. Van du Cours de Henri IV de Nantes) il se sent le génie, il ne lui manque qu'un point d'appui. Le Duc alors Marquis vit à 2 lieues du village d'Amiel, sa timidité l'attaque comme *facile*.

On sait que Beyle travailla dans ses dernières années à ce roman dont il attendait la gloire, mais la maladie d'abord et ensuite la mort en empêchèrent la réalisation. Voici une allusion à ses efforts et à ses souffrances :

1er janvier 1840. Tombé dans le feu en corrigeant la 35e page de Lamiel.

J'invente assez vite, mais je ne puis pas juger si ce que j'invente est bon ou mauvais. Par ex. j'explique la formation des caractères de Sansfin et de Lamiel de 1 à 35, mais faudrait-il plutôt de l'action ? Rien ne m'est plus facile que d'en faire.

Le jugement manque jusqu'ici.

§

Nous avons multiplié les citations et cependant nous sommes loin d'avoir donné tout ce que contiennent les marges des livres de Civitavecchia ; elles nous offrent encore, en effet, de nombreux jugements sur les littératures étrangères et des détails biographiques inédits. Mais, de ce que nous avons publié, il est déjà permis de tirer une confirmation

nouvelle du goût ou, pour dire mieux, de la passion de la lecture chez Beyle. Il fut un liseur infatigable. Enfant, il dut aux livres de supporter plus aisément l'ennui de la maison paternelle. Homme, il demanda aux écrivains ses aînés non seulement une méthode d'apprentissage professionnel, mais encore une joie désintéressée. Joie qu'il estima un jour sinon plus grande, du moins plus durable que le bonheur d'amour. Etait-ce possible de la part de Stendhal ? Nous n'y croirions guère, en vérité, si nous ne lisions, sous la date du 1er août 1830, cette réflexion :

« Dans l'excès du bonheur, lire est bien difficile. Cependant on s'ennuye à la longue si l'on ne lit pas. »

FERDINAND BOYER.

LA PIERRE D'HOREB[1]

XI

J'ai longtemps cru que Robinson avait instruit un perroquet pour se procurer l'illusion d'entendre une voix humaine. J'ai relu le cher vieux livre et l'admiration que je porte à Daniel de Foë s'en trouve accrue. Nul doute : si Robinson forma patiemment cet oiseau, c'est pour avoir un auditeur. « Tout en travaillant au logis, dit-il, je m'amusais à parler à mon perroquet. » Je voudrais reproduire ici la charmante gravure où l'on voit Robinson narrant son infortune à la bête attentive.

La rue Saint-Jacques n'est pas une île déserte; pourtant je me sentis cruellement seul, en revenant chez moi, le soir de ce jour-là. Anne ! Daria ! Quelle anxiété ! Quelle richesse dans mon cœur ! A qui me livrer ? A qui m'offrir? A qui demander lumière sur moi-même? Que n'avais-je, à défaut d'amis, une humble société, un perroquet, un chien, un chat! Je ne pouvais quand même raconter mon histoire aux murailles.

Il n'y avait pas de cheminée dans ma chambre. J'allumais, par les trop grands froids, un petit réchaud à pétrole qui fredonnait comme une guêpe, répandait une odeur délétère et ne donnait point de chaleur.

Je n'allumai ni mon poêle, ni ma lampe. Pendant plus de deux heures, enveloppé dans une couverture, je me laissai bercer par une demi-somnolence qui n'était pas un vrai repos. J'avais d'abord tiré, de ma pipe, quelques

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 657 et 658.

bouffées dont je fus écœuré. Que pouvait le tabac? Il faisait si noir que je ne voyais même pas ma fumée. Anne ! Daria ! Les deux visages comparaissaient à mes yeux. Les deux noms couraient sur mes lèvres.

J'avais le cœur gonflé d'une émotion qui ressemblait tantôt à la félicité, tantôt à la consternation.

Je commençai de grelotter et de claquer des dents. Dormir ? Il n'y fallait pas songer. Que faire ? Sortir ? Errer seul dans les rues nocturnes ? Non. La brasserie ? Je ne m'y plaisais guère. Je n'avais nul besoin de bruit. Mais connaître quelqu'un à qui parler. Eh ! de qui, de quoi ? De moi. Je le compris obscurément. Je n'avais personne à qui parler de moi. Et cependant pouvais-je, sans assistance, penser à toutes les choses extraordinaires qui m'étaient arrivées déjà, qui ne pouvaient manquer de m'arriver encore ? A l'aide ! A l'aide !

De l'autre côté du couloir, j'entendis fermer une porte. La servante du premier étage ! Je la connaissais, je la rencontrais souvent dans l'escalier et nous échangions un salut amical. C'était une fille vieillissante, maigre, minable. L'idée me vint d'aller frapper chez elle, sous un prétexte quelconque, — demander une allumette, un morceau de bougie, — et de lier conversation. Entendre une voix !

Il fallait que ma disgrâce fût grande, car j'entrepris de réaliser ce projet et me glissai dans le couloir.

La chambre de la servante était ouverte. Une lampe brûlait sur la table. La pauvre fille, debout sur une malle, regardait par la fenêtre quelque chose que je ne voyais pas et qui devait se passer dans la maison voisine. Elle regardait, le cou tendu, et sanglotait tout bas en déchirant entre ses dents le coin de son châle.

Une seconde, je restai là, décontenancé devant cette douleur incompréhensible. Et je rentrai chez moi sans bruit.

A ma surprise, se mêlait un sentiment de honte. Ainsi

donc, Antoine Rességuier, le fier, l'indomptable, souffrait de l'abandon au point de rechercher la société d'une malheureuse servante. Quelle leçon! Parler de moi! Je voulais parler de moi! N'avait-elle point assez d'elle-même, cette femme? N'avait-elle point assez de sa propre douleur? Oh! comme j'étais dépourvu de caractère! Je ne pouvais supporter le rude climat de la solitude.

Je fis quelques tours sur place. Décision! Allumer ma lampe, ouvrir un livre, travailler, en dépit du froid, me châtier. J'en étais là de ce jugement quand j'entendis tousser, de l'autre côté de la cloison. Soulagement et volte-face. Avais-je donc oublié « ma belle voisine » ? M. Aimé Lefaur était chez lui. La providence avait placé, près de moi, le compagnon choisi pour une soirée d'embarras. Mes résolutions de travail s'effondrèrent et j'allai frapper à la porte du vieillard.

Une voix me répondit, si faible que j'hésitai d'abord à faire tourner la clef. La voix s'éleva de nouveau. J'entrai.

La chambre de M. Lefaur était pleine de fumée. Le bonhomme, à croupeton devant la cheminée, soufflait sur un monceau de paperasses en feu.

— Ah! c'est vous, dit-il. Vrai! Je ne vous attendais pas. Ça ne fait rien, entrez quand même.

— Je vous demande pardon...

— Entrez ! Vous ou quelque autre, je n'ai pas de secrets. Je ne vois pas...

Il fut interrompu par un accès de toux.

— Vous êtes souffrant? demandai-je avec embarras.

— Non, pas souffrant. Malade, très malade. Et cette fumée m'irrite les bronches. Tant pis! Tout y passera.

Il gémit et montra du doigt son armoire :

— Voyez, Monsieur Recélier. — Non, ce n'est pas Recélier, c'est peut-être Régissier, je ne sais plus, ma mémoire faiblit. — Voyez, j'ai déjà presque tout brûlé.

Oui, les rouleaux, le travail d'une vie! Toutes mes pensées!

— Est-il possible ?

— Possible? Mais c'est fait. L'humanité ne mérite pas que je lui laisse mes documents. Je ne dis pas que M. Jusseaume soit un méchant homme. Il ne m'avait jamais, jusqu'ici, traité de façon déshonnête. Et voilà, ce matin, il m'a parlé plus durement qu'on ne parle aux bêtes. Alors, je brûle tout. Non, pas tout...

Il s'était remis à quatre pattes et, entre deux phrases, soufflait sur le feu. Les rouleaux flambaient mal. L'âcre fumée me corrodait les paupières. Le bonhomme reprit :

— Pas tout! Celui-ci ne sera brûlé qu'avec moi. Car je veux être incinéré, monsieur, je crois vous l'avoir déclaré déjà.

Il alla, sur les genoux, jusqu'à sa table, en ouvrit le tiroir.

— J'ai mis, là-dedans, une lettre où sont formellement exprimées mes dispositions dernières. Puisque vous êtes ici, ne l'oubliez pas, Monsieur Régissier.

— Avez-vous, lui dis-je, besoin de quelque chose ? Puis-je vous être utile ?

Il secoua la tête.

— Ce que je peux vous dire ne vous intéresserait pas. La fumée vous incommode. Allez, monsieur! Et pardonnez-moi cette médiocre réception. Il me reste encore une dizaine de rouleaux à détruire...

Le plus grand don que l'on puisse faire aux hommes est celui d'une oreille ouverte. Que de fois j'ai couru dans la hâte de répandre mon cœur. Que de fois j'ai dû ravaler mon message, me taire, écouter, Il m'a fallu plus de vingt ans pour adopter, en définitive, cette affligeante sagesse : je ne fais plus de confidences, j'en reçois. Et c'est peut-être par besoin d'un dédommagement infini que je me délivre en secret sur ce papier désert. Encore

ne suis-je pas certain que ce papier n'a pas envie de me raconter son histoire.

En revenant dans ma chambre pour me mettre au lit, je compris que tous les êtres ont leur fardeau, qu'il est illusoire de prétendre les en soulager et que vouloir les intéresser à notre drame personnel est une entreprise encore moins indiscrète que chimérique.

Cette pensée sans issue me procura quand même un sombre apaisement qui me conduisit au sommeil.

Je me réveillai bien avant le jour. Anne! Daria! Les deux images surgirent aussitôt devant moi. Que m'arrivait-il? Qu'allait-il m'arriver? Que signifiait ce ragoût de plaisir et de tristesse ? Prendre la vie plus simplement? Hélas! Appelais-je Anne, dans mon cœur, et je voyais apparaître aussitôt le blanc visage de Daria. Anne m'aimait. Elle me l'avait témoigné. Quelle muette éloquence! Deux mois plus tôt, la certitude qu'une femme pût m'aimer m'eût rempli de gloire. Non sans étonnement, je constatai que cette certitude ne me procurait en réalité qu'une tendre impression d'inquiétude et de mélancolie. Aussitôt j'entrevis, en pensée, la silhouette de Daria. Elle se tenait devant moi, majestueuse, lointaine. Oh! celle-là! L'idée que je pourrais toucher le bas de sa jupe... Je me mis à trembler.

Le jour parut. Je sautai du lit et courus devant mon miroir. J'étais beau! Peut-être un peu romanesque, avec ces cheveux en désordre, ces yeux meurtris, ce teint mat; mais beau. Comme il ne faisait pas encore très clair, je m'approchai de la glace jusqu'à la toucher et fis, de mes traits un examen plus sévère. J'avais le nez court, la bouche trop charnue, le front trop bombé, les oreilles larges, la peau râpeuse. Comme je me déplaisais ! Je fis deux ou trois grimaces et détournai la tête. Je me vis, alors, jambes nues, chemise flottante. Oui, j'étais laid et, ce qui est plus grave, ridicule. Vite, une punition : l'eau froide, sur tout le corps! C'était encore un plaisir.

Je devais retrouver Anne sous les galeries de l'Odéon. Elle était la première au rendez-vous et me tendit la main, comme d'habitude. J'espérais et redoutais un entretien qui n'eut pas lieu. Au moment de traverser une rue, Anne me prit le bras et peut-être le serra-t-elle un peu fort. Pourtant elle semblait sereine, allégée. Nous passâmes, à l'hôpital, une matinée sans histoire.

L'après-midi fut moins limpide. A peine au pavillon, je reçus la visite de Poliakoff.

— Nous comptons sur vous, jeudi soir, dit-il. Notre amie, Mademoiselle Herenstein, me prie d'insister pour que vous nous fassiez ce plaisir. Je pourrai vous prêter des livres.

Daria semblait suivre, de loin, la démarche de Poliakoff. Elle fit, des sourcils, qu'elle avait fort noirs et lustrés, un signe imperceptible, comme pour dire « oui, j'insiste ».

— C'est convenu, répondis-je à Poliakoff.

Anne avait entendu. Je ne pus remarquer, dans toute sa personne, le moindre tressaillement, et pourtant j'eus la conviction qu'elle souffrait. Je souffris avec elle.

Poliakoff s'en fut. Je fis l'impossible pour m'intéresser aux muscles de l'avant-bras.

Dix minutes plus tard, j'étais assis à la table des Russes. Je passai près d'eux la majeure partie de l'après-midi. Vers quatre heures, ils partirent, tous ensemble, et je revins à ma place. Les élèves s'en allaient. Cyrille, armé d'une seringue, injectait de la cire fondue dans le cœur d'un « sujet ». Juché sur un tabouret semblable à ceux des bars américains, membres reployés, genoux aux dents, M. d'Etagnac regardait Cyrille opérer. La blouse du vieillard pendait jusqu'à terre, comme une aile, si bien qu'il avait l'air d'un oiseau triste. La nuit approchait, l'ombre opaline dans laquelle tous les souvenirs de cet hiver-là sont à jamais noyés. Soudain mon cœur se serra, je retins mon souffle : Anne s'était mise

à chanter. Une voix frêle et basse que je ne lui connaissais pas.

— Anne, qu'avez-vous ? murmurai-je.

Elle répondit, sans me regarder :

— Je n'ai rien, je chante.

Nous restâmes ainsi près d'un quart d'heure. Notre « sujet », encore presque intact était un homme, jeune, très maigre, avec de longs cheveux bouclés. « Il y a six mois, trois mois, moins peut-être, pensai-je, celui-là riait, pleurait, chantait, s'agitait comme nous. Quel repos maintenant ! »

Les hommes ont tout éprouvé, tout dit, tout écrit. Qu'importe, puisque chaque homme doit, en dépit des livres, refaire, seul, son expérience. J'étais alors à l'âge romantique; mes vaines méditations je les rapporte par scrupule d'exactitude, et ce même scrupule m'incline à leur conserver, dans la forme, l'emphase juvénile qu'elles avaient alors. Je n'ignore pas que des millions d'hommes ont, avant moi, célébré la même tristesse. Je sais aussi que tous ceux de l'avenir seront, en leur temps, introduits à la connaissance de la mort et qu'ils la chanteront, comme nous, avec leur âme nouvelle, avec nos vieux mots.

Le soir, au moment de quitter Anne, sur le seuil de sa maison, je dis, avec une feinte hésitation :

— En définitive, je ne sais si j'irai là-bas.

Cette fille extraordinaire ne me répondit qu'un mot :

— Où ?

Je haussai les épaules et m'éloignai.

Plusieurs jours passèrent. Chaque matin, je retrouvais mon amie, l'admirais tendrement et prenais la résolution de ne plus regarder Daria Herenstein. A peine à l'amphithéâtre je perdais la maîtrise de mes pensées et de mes actes. J'allais m'asseoir chez les Russes et j'y fumais pipe sur pipe en discutaillant. Les mots m'enivraient. Je commençais de produire « mes idées » et les

défendais avec enthousiasme, avec intransigeance. Il me serait bien impossible de dire aujourd'hui ce qu'étaient ces fameuses « idées ». Daria m'approuvait de la tête. Je devenais éblouissant. Simon, planté devant nous, les mains dans la ceinture de sa blouse, m'observait avec insistance.

Un soir, je vis Anne ranger sa trousse bien avant l'heure habituelle.

— Vous partez déjà, lui dis-je. Attendez-moi.

— Non, j'ai quelques courses à faire.

Je la laissai partir.

Ce soir-là, comme j'allais quitter le vestiaire, je me trouvai face à face avec Huc, un des « paysans ». Il portait un macfarlane hors d'usage, de gros souliers, un feutre sans forme. Il me considéra d'un œil enflammé :

— Alors, quoi ? fit-il. Tu n'en as pas assez d'une ! Après la blonde, la noire ! Je te croyais un homme et tu n'es qu'un salaud, comme les autres. Un pisteur de femelles !

Digne de ses pures doctrines, Antoine Rességuier fût peut-être tombé sur Huc à coups de poings. Tout au contraire, je baissai les yeux et me sentis pénétré d'un délicieux opprobre.

— Oh ! dis-je, la voix dramatique, tu ne peux pas comprendre.

— Pas comprendre ! Rien de plus simple. Tu as le feu au derrière, comme les autres.

— Quels autres ?

— Les autres, mes copains : Bourgelat, Chabot, Delbosse, la Boule. Surtout la Boule ! C'est Bron qui leur a tourné la tête. Nous étions encore en philosophie, au lycée de Belfort, qu'il se vantait déjà d'aller au claque...

— Huc, je peux t'affirmer...

— Affirmer quoi ? Oui ! Je sais : toi, c'est le grand sentiment, le tra-la-la, l'œil à l'envers. Va donc ! Tu

n'en as pas moins le feu quelque part. Eux, les autres, c'est franc : la bouche baveuse et le nez qui renifle. Bron est une grande fripouille. Ah ! Satan ! Les autres se traînent comme des larves derrière lui. Quand nous sommes arrivés ici, au mois d'octobre, je les avais bien en main. Pendant plus de six semaines, ils se sont comportés comme des hommes. Ils ne connaissaient pas Paris, ils étaient timides, beaucoup trop timides. Le soir, nous allions nous promener jusqu'au pont Saint-Michel. Pas plus loin. Pendant six semaines, ils n'ont pas même osé franchir la Seine. Et puis, Bron est arrivé. Nous habitons, tous ensemble, au coin de la rue d'Ulm et de la rue Lhomond. Ça devient tout doucement l'enfer, là-dedans. Je ne peux plus les tenir. Des bourriques! Ils vont jusqu'aux grands boulevards et, depuis la semaine dernière, jusqu'à Montmartre. Et ça ne parle que de poules, ça ne rêve que de poules. Ça se met du cosmétique, du « sent-bon », des saletés. Et maintenant, voilà Bron qui nous amène son brancard...

— Son brancard ?

— Oui, son espèce de femme.

— Vraiment, Huc...

— Non, pas Huc. Tout le monde m'appelle Biel, le Biel. C'est comme la Boule, dont le nom est Tallegrain. Ah ! cochonnerie ! Toi, je te croyais un homme. Vois-tu ? L'avenir est aux chastes. Il faut être chaste ! Viens prendre un bock.

Nous allâmes boire un bock. Le Biel ne cessait de gronder. Il me plaisait cependant. Comme j'allais le quitter, il me serra la main d'une manière brusque et cordiale qui me ravit. Je fus sur le point de glisser aux effusions. J'avais si grand besoin d'effusion.

— Biel, lui dis-je, ne me juge pas sévèrement : je suis très malheureux.

Je n'étais pas très malheureux, mais le croyais à cette minute.

— Ah! pauvre gars! dit-il en me ressaisissant la main.

Il me repoussa tout de suite :

— Va bosser ! Il faut être fort.

Toute la soirée, je me répétai les paroles du Biel et je songeais : « Celui-là, c'est un fort ! Il a raison, mille fois raison! L'avenir est aux chastes. Soyons purs! »

Je m'endormis sur ces grandes pensées. Par malheur, on n'est pas maître de ses rêves et, la nuit même, j'en fis un qui manquait de pureté. Je me réveillai très las, très déçu : « Il ne suffit donc pas de vouloir être chaste! »

C'était un jeudi. Dès le matin, je me persuadai que je n'irais pas chez les Russes, encore que je fusse parfaitement sûr d'y aller. J'eus le beau courage de travailler toute l'après-midi. Rubinrot vint me voir :

— Nous vous attendons ce soir, dit-il, parlant bas.

— Peut-être. Donnez-moi l'adresse.

Il me la glissa dans un souffle, avec des précautions de conspirateur.

Je quittai l'amphithéâtre derrière Anne et lui dis tout de suite :

— M'offrirez-vous une tasse de thé?

— Venez, répondit-elle.

Quelle heure pleine de douceur et d'abandon nous passâmes à prendre ce thé! J'étais si content, si sûr de moi. Au moment de m'en aller, je dis avec un sincère élan :

— Ne nous quittons pas, voulez-vous? Ma soirée est libre.

Anne m'effleura la joue d'un baiser rapide :

— Non, dit-elle. Je dois sortir.

Je soupai sur le pouce, regagnai mon logis et me mis au lit, avec des livres, des cahiers, des crayons.

Un quart d'heure plus tard, j'étais debout et je m'en allais chez les Russes.

Ils avaient loué, rue Claude-Bernard, un grand appartement dans une maison qui donnait sur des jardins. Je

pense que les locataires réguliers étaient au moins une quinzaine, dont toute la tablée du pavillon A. Il y avait, en outre, des hôtes de passage qui restaient là huit jours, quinze jours, et qu'on ne revoyait plus. Certains n'y venaient passer qu'une seule nuit, comme à l'auberge, et disparaissaient. Je ne sais pourquoi Poliakoff faisait un cas particulier de la réunion du jeudi. Tous les soirs, il y avait « rasgovor », c'est-à-dire conciliabule. J'ai fréquenté quelque temps dans cette maison de la rue Claude-Bernard. J'y suis arrivé souvent à l'improviste et toujours pour tomber en plein « rasgovor ». Les membres de cette confrérie n'étaient pas tous étudiants. On y voyait deux ouvriers horlogers, les frères Kochelevitch, qui travaillaient en chambre, près d'une fenêtre, et le soir à la lueur d'un bec Auer; ils quittaient volontiers l'établi pour prendre part aux entretiens, boire un verre de thé, fumer des cigarettes. Il y avait un journaliste dont je n'ai jamais su le patronyme et que tout le monde appelait Sémia. Il y avait enfin deux ou trois gaillards sans profession apparente et qui passaient la plus grande partie de leur temps couchés sur des sophas.

Ce fut Robinrot qui vint m'ouvrir. Il me serra la main en s'inclinant très profondément et s'évanouit comme une ombre : Poliakoff était devant moi.

— Ah ! cher ami, dit-il, vous tombez bien. Vous allez voir Aïsik. Il nous a fait l'amitié de venir nous voir. C'est la fleur des philosophes. Notre futur Spinoza. Entrez donc.

Il m'introduisit dans une grande pièce dont j'eus d'abord quelque peine à distinguer les occupants, tant y était épaisse la fumée du tabac.

Les présentations se trouvaient à moitié faites; il y avait là tous nos compagnons de l'amphithéâtre : Daria, qui se tenait, droite, près de la cheminée où brûlait un feu de coke, Iankélévitch, assis à l'orientale sur une cou-

chette, entre son lieutenant Poliakoff et un autre étudiant de notre pavillon que je connaissais de vue et qui s'appelait Berlinsky. Aïsik était une sorte de nain : les mains énormes, les pieds toujours posés à angle droit, de longs cheveux jaunes et frisés. Sur un petit lit divan, dans un coin, se tenait une femme au visage souriant, jeune encore, mais envahi par la graisse; au moindre mouvement, sa poitrine frémissait dans une blouse de soie bariolée. Les frères Kochelevitch et Tchernitchev étaient assis par terre, au milieu de la pièce. Deux portes s'ouvraient, à droite et à gauche, sur des chambres également éclairées, également enfumées, et d'où sortait une rumeur de conversations.

— Pour finir, dit Poliakoff, il faut que je vous présente à notre éminent camarade Katz, chef de clinique adjoint, et que vous connaissez sûrement de nom. Il est notre hôte pour la soirée.

Poliakoff ajouta :

— Vous voyez, Katz, que nos jeunes condisciples français prennent intérêt aux réunions de notre groupe.

Katz fit, des épaules, un geste évasif. Il se tenait debout, dans l'embrasure d'une porte. A ma grande surprise, il était en blouse blanche, comme à l'hôpital, les bras nus, une petite calotte de velours sur la tête. Il me serra les doigts d'un air distrait et protecteur.

J'allai m'asseoir dans un coin de la pièce, sur un tabouret qu'on fit passer de main en main. La conversation, qui se faisait en russe à mon arrivée, reprit aussitôt, mais en français.

— Vous n'avez pas lu Feuerbach? me dit Poliakoff avec son plus aimable sourire.

Je secouai la tête.

— Oh! poursuivit Poliakoff, nous non plus. Qui peut encore perdre son temps à lire Feuerbach?

— Je vous demande pardon, articula d'une voix obstinée le minuscule Aïsik. Je vous demande pardon :

Feuerbach a posé le grand principe. Il a prouvé que, pour tuer l'Homme-Dieu, il ne suffit pas de tuer Dieu, il faut aussi tuer l'Homme.

Berlinsky fit un bond :

— A condition que vous transportiez, comme Feuerbach, l'au-delà dans l'ici-bas. Ce n'est pas une solution.

— Non certes, dit Poliakoff. Vous, monsieur Rességuier, que pensez-vous de cette idée?

J'étais interdit. Je pris un instant de réflexion et consultai Daria du regard. Elle n'était pas aussi pâle qu'à l'habitude. Ses joues et son front s'échauffaient, se teintaient de rose.

— Parlez librement, dit-elle. Ici, toutes les opinions sont admises.

— C'est, murmurai-je, que je ne suis pas sûr d'avoir une opinion. En tous cas, je ne vois pas la nécessité de tuer qui que ce soit.

Aïsik se tourna vers moi, tout d'une pièce :

— Ne pas tuer? Mais si vous admettez que le véritable divin soit inclus dans la personne humaine! L'admettez-vous?

Je ne répondis pas. Depuis quelques minutes, une voix de femme s'était élevée dans le fond de l'appartement et parvenait jusqu'à nous, dominant le tumulte du « rasgovor ». Une plainte sanglotante, une lamentation dans laquelle revenait sans arrêt le même mot, quelque chose comme *Gospodi! gospodi!*

Personne, autour de moi, ne semblait y prêter attention. Katz, sans trop de hâte, fit demi-tour et disparut.

— Aïsik, dit Iankélévitch, vous retardez de cinquante ans, avec votre Feuerbach. Dans les affaires qui nous occupent, il n'y a plus aucune place pour les vieilles théories de l'affranchissement ou du libéralisme. C'est de l'histoire ancienne.

Iankélévitch ne parlait français qu'avec difficulté. J'eus

l'impression qu'il y éprouvait en outre une certaine répugnance.

— Vous avez tort, Iossif, répliqua le nabot dont j'admirai le paisible entêtement. Vous ne pourrez établir votre société nouvelle que si vous avez, une fois pour toutes, éclairci les rapports du divin et de l'humain.

Iankélévitch secouait la tête de façon méprisante, Poliakoff intervint :

— J'admets encore que l'on porte intérêt à Stirner.

— Non! fit Iankélévitch sans douceur.

— Vous savez bien, Iossif, que je suis tout à fait de votre avis, mais je me place au point de vue d'Aïsik. Si l'on considère Stirner...

— Individualisme! s'écria Berlinsky d'une voix perçante.

Les plaintes qui m'inquiétaient si fort venaient de se calmer. Katz reparut dans l'encadrement de la porte. Il s'essuyait les mains à une serviette sur laquelle je vis avec stupeur une tache de sang.

— Individualisme peut-être, prononça Daria dans un silence surprenant. Mais nous ne pouvons pas oublier ce que nous devons aux individualistes.

— Rien! cria Iankélévitch.

— Certes, reprit Poliakoff. Ils n'ont propagé qu'une dangereuse erreur. Néanmoins, un homme comme Stirner, par sa vie, par son exemple...

Aïsik reprit la parole.

— Et par son œuvre! Il a démontré l'absurdité des théories de l'intérêt général et du bien public. Il a prouvé que le Moi est un animal antipolitique, apolitique, antisocial, asocial. Il a fait le procès de la Nation-fantôme au profit de l'Unique. Sans lui, pourriez-vous dire maintenant : *Bei allgemeiner Arbeitspficht, nach gleichen Rechte...*

A ce moment les plaintes reprirent, plus pressantes. Katz s'éclipsa de nouveau. Rubinrot parut, portant des

verres de thé qu'il fit circuler dans toute l'assistance. Il avait l'air d'une ombre obséquieuse, d'un valet, d'un lutin, d'un bouffon. De temps en temps, il s'arrêtait, écoutait une ou deux phrases, le visage extasié, approuvait de la tête et se reprenait à verser le thé, à porter, ici et là, une grande boîte de cigarettes au tabac jaune. Les plaintes devenaient de véritables cris : *Gospodi! gospodi!* J'éprouvais un malaise indéfinissable. Et, cependant, personne, autour de moi, n'avait l'air de percevoir cette lamentation douloureuse.

— Vous n'avez sans doute pas lu, me demanda Poliakoff, *L'Unique et sa propriété ?*

— Non, fis-je d'une voix étouffée. Qu'est-ce que c'est?

— C'est, dit Aïsik, l'ouvrage qui place Stirner au sommet de l'humanité. Sans Stirner, Kropotkine n'est rien.

— Kropotkine! Et Berlinsky se mit debout, Kropotkine se moque de Stirner. Kropotkine est un constructeur et votre Stirner un néant stérile. Par sa faute, il a fallu revenir en arrière. *Zurück auf Kant!* Vous ne connaissez peut-être ni Paulsen ni Vorländer.

— Je les connais mieux que vous, dit posément Aïsik.

— Vous en restez pourtant à Stirner?

— Pourquoi dites-vous que je reste? J'avance.

— A reculons.

Poliakoff se jeta dans la querelle.

— La vérité, c'est Rodbertus qui l'a comprise. Et c'est Schaeffle qui l'a formulée. Rappelez-vous : *Ein potenzierter Individualismus.*

— Parfaitement, fit Iankélévitch, approuvant de la tête.

— Et cet individualisme suprême qui est un renoncement à l'individualisme, s'écria Poliakoff, vous savez comment nous l'appelons?

A ce moment, la plainte, qui ne cessait plus de retentir, devint un affreux hurlement. Je devais être fort pâle. « Ils sont fous, fous à lier, pensai-je, et cependant quel drame se passe au fond de cette caverne? »

Aïsik reprit, d'une voix posée :

— Appelez-le comme vous voudrez. Vous n'aboutirez à rien si vous n'admettez la grande vérité de Stirner : « Le moi est le créateur de l'esprit et non sa créature. Le moi est le propriétaire de l'esprit et non sa propriété. »

Rubinrot venait de rentrer en scène. Il souffla quelques mots dans l'oreille de Berlinsky. Tout aussitôt, celui-ci se leva, enjamba les corps de Tchernitchev et de Kochelevitch qui s'étaient allongés par terre pour mieux écouter le débat, et disparut.

— Prenez un autre verre de thé, me dit Daria.

Je la regardais anxieusement. Je ne crois pas qu'elle comprit mon désarroi. Elle me sourit toutefois, vint me serrer la main et s'installa près de moi.

— Comme c'est intéressant ! fit-elle.

— La création du moi-pensant doit émaner du néant, psalmodiait Aïsik.

Iankélévitch gronda :

— Laissez-nous tranquilles, avec le moi-pensant.

A ce moment, un bizarre silence tomba. Les hurlements venaient de cesser. A travers les cloisons, nous percevions, très assourdies, les voix de Berlinsky et de Katz. Rubinrot, se glissant derrière Iankélévitch, lui dit quelques mots en russe.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Tchernitchev en se mettant sur son séant.

Iankélévitch sourit :

— Notre camarade Berlinsky vient d'avoir un garçon. Lola est délivrée.

Quel soulagement ! Quelle belle envie de rire me chatouilla le diaphragme ! Ainsi donc, ces cris... Mais déjà le « rasgovor » reprenait de l'élan. Des profondeurs de l'appartement arrivait un violent parfum d'oignon frit.

— Sokoloff est enfin de retour, dit Rubinrot avec une

componction de sacristain. Il se dépêche de dîner pour venir nous rejoindre.

Aïsik, maître provisoire du terrain, proclamait :

— Contre le moi, contre l'innommable, se brise l'empire de la pensée, l'empire de l'esprit .

— Oh ! dit Poliakoff, n'exagérez pas avec Stirner.

— C'est l'impensable, articulait Aïsik, qui me délivre de la possession.

— Allons, taisez-vous, Aïsik, dit impérieusement Iankélévitch.

En russe, il ajouta une phrase que je ne compris pas, mais qu'il répéta plusieurs fois furieusement et dans laquelle revenait sans cesse le mot « rastrellial ».

— Que dit-il ? demandai-je à Daria.

Elle fit semblant de ne pas m'entendre; alors Poliakoff, avec un sourire gêné :

— Ça n'a pas d'importance, monsieur Rességuier.

Tchernitchev se mit debout, étira ses longs membres en ricanant et se trourna vers moi :

— « Rastrellial! Rastrellial! » Il dit que s'il rencontrait des disciples de Stirner, il les ferait fusiller.

Suivit une âpre discussion en russe, à laquelle je ne pouvais prendre aucune part. Délivrés de la contrainte que leur imposait une langue étrangère, ils parlaient tous ensemble, avec passion, avec rage. Je croyais parfois qu'ils allaient se jeter les uns sur les autres; mais, tout aussitôt, ils éclataient de rire ou s'offraient un verre de thé. Ils ne semblaient plus se soucier de ma présence.

Katz reparut, une seconde, à la porte. Sa blouse était pleine de sang.

— Tout s'est bien passé, dit-il.

— Nous vous remercions, Moïcha, fit Iankélévitch, avec un blême sourire.

Le chef de clinique rougit :

— Je vous ai déjà demandé, Iankélévitch, de ne plus m'appeler ainsi.

— Comme vous voudrez, monsieur Katz.

Katz haussa les épaules et s'éloigna.

— Pourquoi, demandai-je à Daria, pourquoi monsieur Katz ne veut-il pas qu'on l'appelle Moïcha ?

— C'est, me répondit-elle tout bas, c'est que Katz a honte de ce petit nom familier qu'on lui donnait autrefois dans nos milieux. Katz est un excellent médecin; mais il s'est détaché de nous. Il a épousé une Française. Il commence à gagner beaucoup d'argent. Il ne retournera jamais là-bas.

Daria se replongea dans le « rasgovor ». J'eus bientôt l'impression qu'elle m'oubliait et que, d'ailleurs, tout le monde m'oubliait. La conversation, toujours en russe, allait s'exaspérant. De nouvelles figures avaient surgi. La chambre regorgeait. Je fis de mon mieux pour atteindre la porte et rencontrai Poliakoff en chemin.

— Vous partez ? dit-il.

— Oui, je veux encore travailler, une ou deux heures, ce soir.

— Eh bien, allez, mais revenez nous voir. Il faut établir une liaison.

Comme il me serrait la main, sur le seuil, il ajouta, l'œil cordial :

— Revenez. Nous vous apprendrons à penser.

Le lendemain, en sortant de l'hôpital, avec Anne, je dis, sans préambule et d'un ton détaché :

— Je suis allé là-bas, hier soir.

Je ne voulais ni dissimuler, ni mentir.

Anne fit entendre un « Ah ! » indistinct. Une seconde plus tard, elle murmura « Bien » et ce fut tout. J'en éprouvai de la colère. Je me sentais environné de ténèbres. Je souhaitais et redoutais à la fois de tout éclaircir.

Le même jour, dans le jardin de Clamart, je rencontrai Simon.

— Eh bien ? dit-il.

— Eh bien, quoi ?

— Vous êtes allé chez les Russes, hier soir ?

— Comment le savez-vous ?

— Je le devine.

— Vous êtes malin.

— Ce n'est pas trop difficile. Vous avez l'air furieux et transporté.

Je regardai Simon bien en face. Il y avait, dans ses paroles et sur son visage, une imperceptible ironie qui me contrariait. Sans nul doute, il avait deviné juste : j'étais mortifié, mécontent, et fier malgré tout.

— Oh ! fis-je, ce Poliakoff ! Je ne pourrai jamais le digérer.

— Qu'a-t-il dit ? Qu'a-t-il fait ?

— Rien. On n'est pas plus aimable.

— Alors ?

Je baissai la tête :

— Cet imbécile m'a dit : « Nous vous apprendrons à penser. »

Simon se mit à rire :

— Et vous voilà tout penaud, tout humilié. Comme vous êtes jeune ! Comme vous êtes bien Français ! Bah ! Il ne faut pas leur en vouloir. Vous êtes un fils du vieux monde; vous avez des traditions. Il y a longtemps que l'on pense pour vous. La culture ne vous monte jamais à la tête : vous l'avez dans le sang depuis des siècles. Mais eux, ces Asiatiques, ils en sont à la découverte. Ils sont pleins d'orgueils. Donnez-leur le temps et faites-leur crédit.

— C'est égal, je ne les aime guère, pas plus Iankélévitch ou Berlinsky que ce Poliakoff.

Simon répliqua d'une voix mordante :

— Alors, pourquoi, diable ! allez-vous chez eux ?

XII

Les propos de Simon, je devais me les rappeler maintes fois, pendant le mois qui suivit cette soirée historique.

La passion de l'amour s'alimente à des veines si ténues, si peu manifestes, si peu certaines que nous la croyons susceptible de vivre de son propre jeu, de se nourrir de sa ruine, de brûler, comme les astres, dans un vide sublime. Mais, plus que de rassasiement, elle a besoin de décors et de costume. Elle fait songer à ces histrions exigeants qui ne sauraient s'animer par la seule vertu du verbe, n'étaient le fard, la pourpre et les cothurnes.

L'incohérente passion que, vers ce temps, je commençai de ressentir pour Daria Herenstein trouvait, je le sais aujourd'hui, le meilleur de son coloris, le plus vif de sa chaleur dans une infinité de circonstances conjurées pour mon enchantement. Ainsi les vapeurs de l'encens pressent l'extase du néophyte, ainsi les violons du mélodrame nous déterminent aux sanglots. Belle comme je la vis, Daria ne pouvait manquer de surprendre un cœur altéré; cependant, à tous mes élans, se mêlait je ne sais quelle ardeur intellectuelle. La puberté de l'esprit ne me tourmentait pas moins que l'autre.

Daria m'arrivait des confins du monde. Elle avait traversé tout le vieux continent, fréquenté les hommes de dix nations différentes, souffert avec les uns, combattu parmi les autres. Elle parlait quatre langues dont je n'entendais pas ùne syllabe. Elle symbolisait à mes yeux les douleurs, les espoirs et les appétits de cette Europe que j'entrevoyais à peine et qui naissait avec le siècle. Des plis de sa robe, s'échappait un parfum complexe, chair inconnue, essences étrangères, mais où je distinguais aussi l'arome inquiétant des idées.

J'eusse aimé Daria dans le silence et dans la solitude, et je faisais d'incroyables calculs pour l'y attirer; pourtant, je l'adorais dans son tumulte, dans son tourbillon.

C'est bien pourquoi je me mis à fréquenter assidûment la rue Claude-Bernard. Tout m'y blessait, tout m'y devint cher. Tout y concourait à la gloire de Daria. Il me fallait, pour atteindre les sommets de l'amour, même l'affreux regard de Iankélévitch, même les familiarités de Tchernitchev, même les discours coriaces de Poliakoff. Je ne suis pas sûr que l'insidieux frétillement de Rubinrot n'était pas, lui aussi, par quelque point, nécessaire à ma passion. Daria me semblait la reine du « rasgovor ». Dans la fumée des cigarettes, au milieu des verres de thé, Daria brillait de tout son éclat. Et si j'ai parfois rêvé de la baiser sur les dents, de la serrer dans mes bras et de la prendre, avec des cris, je dois avouer que ce triomphe m'est toujours apparu comme la conclusion, au petit jour, d'une controverse éclatante d'où je fusse sorti victorieux.

Je ne sais trop pourquoi les psychologues et la sagesse commune considèrent l'aveuglement comme une conséquence infaillible de certains désordres. Je dois peut-être à ma qualité de Français d'avoir gardé, dans cette exaltation, un intraitable sens critique. J'étais entraîné, non dupe. Singulière mesure de notre race : si nous nous saoulons, par aventure, nous ne déifions pas le vin. Nous nous laissons égorger pour des mots que nous avons, depuis longtemps, vidés de toute substance. Nous sommes dévots et impies. On pourrait d'ailleurs me faire grief d'étendre à la riche cohue qui peuple mon pays certaines manières d'être que d'autres jugeront très étroitement personnelles. Cela me remémore un petit fait qu'il n'est sans doute pas superflu de joindre à cette narration vagabonde. Il m'est arrivé, jadis, passant des vacances chez l'un de mes oncles, de le seconder dans la préparation matérielle d'une campagne électorale. Bien que ma position politique fût alors, comme elle est restée, tout à fait indépendante, cet oncle représentait, à mes yeux, une société déchue dont les revendi-

cations ne pouvaient que m'exaspérer. J'étais fort jeune. J'aidai mon oncle par esprit de famille en formant, pour son échec, mille vœux dans le fond de mon cœur. Il fut battu, malgré nos peines. J'en ressentis, pendant huit jours, un véritable dépit, bien qu'à part moi, j'en éprouvasse une folle satisfaction.

Tout cela ne laisse pas d'éclairer les détours et les replis de ma passion pour Daria. Souvent, l'écoutant disputer avec ceux de son clan, je sautais de l'enthousiasme à l'agacement, de la ferveur à l'ironie. « Comme elle est belle! pensais-je. Quelle femme extraordinaire! Et comme elle manque de bon sens! » Parfois, au fort de la querelle, j'avais grande envie de rire : « Ils ont raison, mais qu'ils sont bêtes ! » Les idées me séduisaient, les hommes ne parvenaient pas à ne me point irriter. Ou bien je leur donnais, dans le secret, une adhésion que je leur refusais dans mes propos. Pour plaire à Daria, j'aurais tout fait, sauf à reconnaître, en secret, que j'avais tort.

Les gens qui professent, au sujet de l'amour, des opinions légendaires vont penser que je n'aimais pas Daria. Je l'aimais, comme on le peut faire à dix-huit ans, avec la frénésie malhabile, avec l'appétit de souffrance que, seul, cet âge connaît bien. Et le moment allait venir où je me serais tué pour Daria, non sans penser, toutefois, que je faisais une sottise.

Mais plaire à Daria! Le désir m'en devint si vif que je mis tout en œuvre pour y parvenir. Parmi les obstacles entrevus, celui qui m'arrêta d'abord était l'obligation de faire souffrir Anne. Cette crainte me tortura huit jours, et je ne peux avouer sans honte qu'elle perdit rapidement de son efficacité. Les plus spécieux sophismes intervinrent. Qu'y avait-il, entre Anne et moi ? Nulle parole n'avait été prononcée. Je ne m'étais pas engagé. D'ailleurs, Anne se gardait bien de me faire le moindre reproche. Souffrait-elle, en vérité ? J'en arri-

vai, pour alléger mes remords, pour ne pas souffrir moi-même, à supposer, contre toute évidence, qu'Anne ne souffrait point.

Pas une seconde, l'idée ne me vint qu'il eût été loyal de m'éloigner d'Anne, de déraciner, fût-ce au prix de quelque cruauté, le sentiment qui la reliait à moi.

Perdre Anne m'eût été parfaitement intolérable. Sa souffrance exaltait en moi une tendresse d'autant plus curieuse qu'elle n'avait rien de fraternel. Dans mes meilleurs moments, je prenais parti pour Anne contre moi-même et j'étais tenté d'aggraver mon injure pour avoir prétexte à redoubler de sympathie.

Je n'avais pas cessé de la voir. Aurais-je pu m'en passer ? N'était-elle point, en prévision des déconvenues à venir, le refuge sûr, le havre promis au navire en détresse ?

Nous allions ensemble à l'hôpital; ensemble nous déjeunions, le plus souvent. L'après-midi, nous travaillions l'un près de l'autre, du moins quand je travaillais. Nos entretiens taciturnes changeaient de caractère. Anne avait toujours son beau sourire; mais ce sourire, maintenant, me déchirait le cœur. Parfois, à l'amphithéâtre, Anne posait ses instruments, croisait les mains et me regardait d'une manière si anxieuse et si émouvante que je me sentais pâlir.

En fait, j'étais rarement à ma place. Je passais la plupart de mon temps chez les Russes. Ils n'étaient, pour la plupart, ni très studieux ni très doués. Leur passion philosophique les éloignait de l'anatomie. Ils sollicitaient mes conseils et je fus bientôt leur répétiteur bénévole. J'acceptais avec zèle toute occasion de briller aux yeux de Daria. Souvent désarçonné dans les joutes oratoires, je prenais ma revanche à l'amphithéâtre.

Bientôt, je commençai de sortir avec Daria.

La première fois, j'eus à surmonter un certain embar-

ras. J'avais rangé ma trousse. Anne, déjà, se préparait au départ.

— Anne, dis-je d'une voix indécise, voulez-vous, ce soir, me permettre...

Elle eut un mouvement des épaules et jeta, non sans hauteur :

— Quoi ?

Elle se ressaisit tout de suite, tenta, pour sourire, un effort qui lui crispa les traits et murmura : « Mais oui, mais oui. »

Je me précipitai sur les pas de Daria.

Autant mes promenades avec Anne étaient paisibles et reposantes, autant celles que je faisais avec Daria m'agitaient, m'épuisaient. Non que Daria fît montre d'une grande véhémence. Elle avait une voix de contralto, régulière, bien posée, qui ne s'élevait jamais. Elle parlait sans éclat, mais avec fermeté, donnant l'impression d'un entêtement irréductible. Pour obtenir la moindre victoire, il me fallait entreprendre Daria sur des sujets où, faute de préparation, je la trouvais dépourvue. Elle cédait alors volontiers, avec une certaine indifférence. Sur toutes autres questions, elle ne me consentait aucun avantage. Je l'ai dit, l'amour me laissait quelque jugement, je compris tout de suite que Daria ne composait que si le débat ne l'intéressait point.

J'avais essayé de reprendre avec elle, dans le tête-à-tête, certaines des querelles auxquelles revenait volontiers le clan de la rue Claude-Bernard. J'apportais, dans nos colloques, ce bon sens frais et incisif que les enfants de mon pays cultivent presque dès le berceau.

— Oh ! disait la jeune fille avec amertume, vous autres Français, vous voulez tout comprendre avec votre intelligence d'avocat. Vous ne ferez plus rien de grand.

— Et pourquoi?

— Vous êtes trop raisonnable.

Nul blâme ne pouvait me trouver plus sensible,

d'abord parce qu'il était collectif et que les généralités me révoltent, en outre parce qu'il heurtait en moi le sentiment, hélas parfaitement justifié, que je n'étais pas du tout raisonnable. Par de tels propos, avec son front blanc, obstiné, son accent volontaire, Daria me jetait en rage. Oh! cette Daria! La vaincre deux fois! La faire crier d'amour et pleurer d'admiration.

Trop raisonnable ! J'en vins à chercher quelle folie m'offrirait l'occasion d'un insigne démenti. Mais briller d'abord ! Révéler cet homme supérieur qui s'appelait Antoine Rességuier et dont j'étais seul à connaître les exceptionnels mérites.

Je ne tardai point trop à trouver mon terrain de manœuvre. Daria qui, à mes « je », objectait des « nous », Daria m'avait dit : « Nous vous prêterons nos livres. » Je lui répondis : « Mais vous consentirez à lire les miens. »

— Quels livres lisez-vous donc?

Je me lançai dans une énumération profuse où figuraient les noms de Mallarmé, de Rimbaud, de Flaubert, de Kipling.

— Faut-il vraiment, dit Daria, lire tous ces livres ?

Je feignis l'indignation.

— N'en connaissez-vous aucun ?

— Qu'ont fait tous ces hommes pour le salut de l'humanité?

La question me déconcerta :

— Oh! répliquai-je enfin, vous êtes terrible, avec « le salut de l'humanité ». Je ne sais, mais il y a mille façons de travailler au salut de l'humanité. Les hommes dont je vous parle n'y pensaient assurément pas comme vous autres. Poliakoff dit, avec raison, que ce ne sont pas des sociologues. Mais je suis certain qu'ils ont travaillé pour le bien de l'humanité, chacun à sa manière, même quand ils nous désespèrent, même quand leur enseignement nous offense ou nous irrite. Le bien...

— Alors, dit posément Daria, je les lirai.

— Pour être un homme véritable, m'écriai-je dans un bel élan, il faut avoir lié commerce avec ces rares esprits.

— C'est bon, répéta Daria, je les lirai.

Je lui prêtai quelques livres. Elle me les rendit en secouant la tête.

— Je ne comprends pas très bien. Vous êtes sûr qu'il faut avoir lu ces livres?

J'entrepris l'apologie de mes héros. Ils furent d'autant mieux défendus que j'étais intéressé dans leur triomphe. Leur gagner Daria, c'était me la gagner. J'espérais une part de cette admiration que je mettais mon éloquence à leur conquérir.

Daria Herenstein était d'esprit arrêté mais pratique. Elle avait un sens merveilleux de ce qui pouvait, directement ou par détour, servir aux fins qu'elle s'était proposées. Elle ne mit pas longtemps à trouver quelque bénéfice dans les lectures que je lui conseillais et je la vis, tout aussitôt, montrer de la docilité.

— Expliquez-moi, disait-elle, expliquez-moi bien tout ce que vous pouvez m'expliquer.

De tels coups d'éperons m'enlevaient. J'en venais à expliquer lumineusement maintes choses que je ne comprenais pas moi-même.

Anne, maintenant, quittait l'amphithéâtre de bonne heure. Il semblait qu'elle eût, après midi, résigné tout droit à mon amitié. Je la voyais, dès le déclin de la lumière, reployer sa trousse et couvrir sa préparation. Elle me serrait la main, s'efforçait de sourire. Son départ avait l'air d'une fuite.

Anne partie, je poussais un soupir de soulagement, — un de ces longs soupirs que je ne pouvais souffrir à mon père — et j'achevais l'après-midi dans la société de Daria. L'un après l'autre, les Russes aussi se retiraient, certains avec une discrétion trop ostensible. Je restais seul avec la jeune fille. Le ton de notre entretien chan-

geait aussitôt, du moins me l'imaginais-je. Nous étions tous deux accoudés sur un cadavre et nous devisions à voix basse. Je ne peux aujourd'hui penser sans étonnement que j'ai, dans un tel endroit et de telles conditions, vécu des heures qui sont parmi les plus belles et les plus brûlantes de ma vie.

— J'ai lu, me dit un soir Daria, j'ai lu ce livre de Baudelaire que vous m'avez prêté. Oui, je crois qu'il faut avoir lu de tels ouvrages pour être un esprit puissant et complet.

Je me mis aussitôt à réciter, de mémoire, cette *Harmonie du Soir* qui berçait alors mes mélancolies juvéniles et emportait toutes mes dilections.

— Quelle grâce, m'écriai-je, et quelle beauté!

— Certes, dit Daria, l'homme qui comprend bien toutes ces choses est plus intelligent que les autres.

— Oui, mais la joie que l'on éprouve à murmurer ces beaux vers...

Daria fronça les sourcils :

— Vous parlez toujours de la joie, comme si notre principal souci pouvait être d'éprouver de la joie. Non, notre principal souci est d'être, quelque jour, capables d'accomplir de grandes choses. Moi, j'éprouve de la joie toujours pour une cause précise. J'éprouve de la joie quand j'ai fait quelque acquisition, quelque progrès. Mais la joie pour la joie...

Daria se trouvait entre la fenêtre et mon œil. Le crépuscule approchait. Un gros nuage safrané répandait encore une lumière faible, fabuleuse, qui transfigurait le monde. Ce que je vis alors me bouleversa.

Daria, toute à sa dialectique, regards concentrés, traits tendus, venait de se pencher en avant. L'ombre, dans cette position, lui noircissait le visage. Et ce visage ténébreux était celui d'une vieille juive.

Je n'eus pas le temps d'analyser un tel prodige. Daria s'était redressée. Comme elle était belle, et jeune, et dési-

rable! Elle ressemblait aux madones italiennes, aux déesses, aux fées, aux saintes.

— La beauté, dit-elle, doit d'abord nous élever audessus de nous-même. Il faut qu'elle serve, pour être vraiment la beauté.

Que répondre à cette obstinée? Je fus sur le point de me jeter à genoux, de crier : « Eh bien, oui! vous avez raison. Vous êtes belle et je veux m'élever jusqu'à vous, me dépasser, devenir, pour votre gloire, un surhomme »; — le mot de surhomme était fort à la mode, alors. — L'arrivée de Cyrille, portant un « sujet » sur ses épaules, comme dans les *Descentes de Croix*, m'interdit ces épanchements.

J'eus, ce soir-là, malgré toutes sortes d'embarras à réserver, le sentiment d'avoir gagné la partie, d'avoir gagné Daria. Je devais, bien des jours encore, la gagner et la reperdre.

J'allais, le dimanche, assez régulièrement, entendre les concerts du Châtelet. Daria mit, à m'accompagner, quelque résistance. J'en triomphai par la ruse.

En ce temps-là, nous assistions à la naissance de cette passion que le grand public studieux n'a cessé, depuis, de montrer pour la musique. Dès midi, je prenais rang dans la foule mystique et fébrile qui piétinait deux heures durant la boue de l'avenue Victoria pour goûter ensuite, sur les gradins du paradis, deux heures de torpeur religieuse. L'attente, l'épreuve préliminaire, nous semblaient à tous un stage de purification; elle faisait, pour longue qu'elle fût, partie de notre plaisir. Nous n'avions pas tort de le croire, et maintenant que je vais écouter les concerts dans un fauteuil loué d'avance, je ne retrouve plus ma béatitude ancienne. Je n'ai pas mérité la joie et j'accepte qu'elle me soit si souvent refusée.

La société qui se retrouvait là, tous les dimanches, était assez composite. On y parlait bien des langues; on y voyait, en particulier, beaucoup d'étudiants russes.

Daria n'était pas musicienne. Je ne l'entendais jamais chanter, ni même fredonner, ce qui m'étonnait beaucoup, car la musique accompagnait, orientait, modifiait toutes mes pensées. Je fis d'abord, pour l'entraîner à ces concerts du Châtelet, plusieurs tentatives infructueuses. L'argument efficace fut celui-ci :

— Savez-vous, lui dis-je un jour, que Friede ne manque pas un seul de nos dimanches, chez Colonne?

Friede était un exilé russe qui jouissait d'une grande réputation dans la colonie juive, et qui montrait parfois ses lunettes verdoyantes et son front olympien aux parlotes de la rue Claude-Bernard.

— Vraiment, dit Daria, vraiment Friede consacre tous ses dimanches à la musique?

— Demandez-le lui vous-même. Un homme de la valeur de Friede doit comprendre la musique.

Je fus étonné d'avoir touché si juste : Daria consentit à m'accompagner.

Là, serré contre la jeune fille, dans cette foule transportée dont l'odeur charnelle ne contribuait pas peu à m'étourdir, j'ai goûté des ravissements que je ne pourrais ni retrouver ni décrire.

Les retours m'étaient délicieux, embaumés par les souvenirs sonores et par la mélancolie qui suit l'assouvissement.

Daria, qui ne partageait pas cette ivresse et ne songeait pas à la feindre, avouait une satisfaction purement intellectuelle que j'entreprenais d'échauffer. Nos discussions devenaient lyriques, j'y apportais la pieuse témérité d'un jeune clerc. Daria pliait, alanguie malgré qu'elle en eût. C'est à de tels moments que je commençai de lui parler d'amour. Je devais le faire de façon fort obscure et je doute qu'elle s'en soit tout de suite aperçue. N'avait-elle pas ses démons qui l'assiégeaient sans cesse et qu'elle entendait sans doute en croyant m'écouter?

Je lui disais :

— Tristan! Toutes les tortures de la passion! Le comprenez-vous, Daria? (Car j'avais obtenu de l'appeler par ce petit nom qui me dévorait les lèvres.)

Elle répondait, l'air sérieux :

— Oui, un esprit supérieur doit connaître Wagner. Vous avez raison.

Vers ce temps, j'eus, avec Simon, une petite prise de bec qui me laissa perplexe. Depuis quelques jours, Simon me marquait de l'humeur. Il ne me fuyait pas; mais il me harcelait de boutades blessantes et son rire me donnait sur les nerfs.

— Qu'est-ce qui vous prend? me dit-il, un jour que nous devisions, dans le jardin de Clamart.

Je jouai la candeur :

— Moi? Rien.

— Allons, dit-il, soyez donc franc. Vous venez de voir passer Daria Herenstein et vous vous tenez à quatre pour ne pas courir sur ses traces.

— Et quand cela serait? ripostai-je, encore plus courroucé que surpris.

— Oh! dit-il avec une grimace nerveuse, vous êtes à l'âge où l'on prend la responsabilité de ses bêtises.

Et soudain, son visage tout près du mien, il poursuivit d'une voix méchante :

— Vous ne voyez donc pas qu'elle n'attend de vous qu'une chose : des leçons de français gratuites.

J'étais atterré. Je me rebiffai quand même :

— C'est à moi de vous dire : qu'est-ce qui vous prend, Simon?

Le visage de Simon se détendit tout d'un coup :

— Oh! fit-il, je plaisante, je vous taquine. C'est un des petits amusements de mon âge. Vous êtes un tout frais garçon; moi, bientôt, je ne serai plus qu'un vieux sac. Sans rancune, Rességuier.

Il me tourna le dos.

Mon amitié pour Simon ne pâtit point de cette singu-

lière noise; mais j'eus, depuis, beaucoup de mal à le regarder en face. J'éprouvais un trouble analogue sous l'œil farouche et railleur du Biel. Parfois, il m'entraînait à l'écart, me serrait le bras dans sa rude poigne et grommelait :

— Alors, ce n'est pas fini, le méli-mélo? Toujours les yeux blancs, toujours la romance? Ah! va donc!

Je bredouillais de vagues explications, je poussais des soupirs. Alors Huc, d'un ton bourru :

— Viens prendre un bock.

Un soir, il m'emmena chez lui; je devrais écrire « chez eux », car il dit :

— Viens chez nous. Viens visiter ce repaire de malandrins.

Les « paysans » occupaient l'appartement du premier étage, dans cette vieille maison qui existe encore au coin de la rue d'Ulm, en face de l'ancien collège des Jésuites.

Nous y arrivâmes à la tombée de la nuit. L'appartement était vide. Huc fit craquer une allumette.

— Pas un chat! Et où penses-tu qu'ils sont? Au cours, peut-être, ou à la bibliothèque? Non, non, homme naïf! Ils sont à rôder sur le boulevard Saint-Michel, comme de vrais putassiers. Quelle déchéance!

L'appartement que Biel me fit visiter, un bout de bougie au poing, était meublé de façon rustique : des lits-cages, des tables, des malles et quelques sièges qui perdaient leurs entrailles. Une véhémente odeur de seaux de toilette s'élevait sur nos pas.

— Voici, dit le Biel, la turne de l'infernal Bron. Voilà celle de Bourgelat, celle de Delbosse, celle de Chabot. La Boule doit, pour atteindre la sienne, passer chez moi. Ça me permet de le surveiller; c'est-à-dire d'enregistrer toutes ses turpitudes. Voici la cuisine. Les premiers temps, nous mangions ici, tous en chœur, comme des moines. Je faisais cuire, deux fois par semaine, un grand sac de haricots. C'était pur! Aujourd'hui, ces messieurs

vont au restaurant. Ils disent que c'est pour leur estomac. Mensonge! C'est pour la bonne. Grâce au ciel, elle a la vérole. Je le sais. Je les ai prévenus. Viens dans ma chambre.

C'était une assez belle pièce dont les murs étaient couverts d'affiches de Mucha.

— Je travaille ici, dit le Biel, tel saint Antoine au milieu des diables. Regarde mon écritoire.

Il avait scellé, dans un large bassin humain, béant comme un coquillage, un encrier de porcelaine tout constellé de taches.

— C'est original, dit-il, avec un sourire enfantin.

Puis il revint à son dada :

— La jeunesse française, s'écria-t-il, en fichant sa bougie dans le trou d'une vertèbre, la jeunesse française se divise en deux classes : d'une part, les bûcheurs, les abrutis. J'en suis. D'autre part, les cochons, la multitude infinie des cochons.

Du doigt, il désignait successivement tous les points de l'horizon. Il ajouta :

— Pour que ça change, il faudrait un tremblement de terre. C'est à pleurer.

— Tu as raison, fis-je d'un ton pénétré. Cette jeunesse ne comprend pas que notre principal souci doit être : faire de grandes choses.

La phrase partit dans une bouffée de tabac; j'eus le sentiment furtif que je ne l'avais pas prononcée tout seul. Mais Huc approuvait de la tête et je fus quand même content de moi.

Nous causâmes une heure ou deux. En me reconduisant à la porte, Huc dit, d'une voix solennelle :

— Si ça craque, tes fariboles, et que tu aies besoin de serrer la main d'un homme, viens me voir!

J'étais à cent lieues de penser que ce qu'il appelait mes « fariboles » pussent, comme il disait, « craquer ». Après la poésie, après la musique, je venais d'appeler à l'aide

la peinture et la statuaire. J'emmenais Daria Herenstein au musée. Là, j'improvisais des discours pathétiques; un observateur pénétrant aurait pu les résumer et les traduire en ces termes : « Si vous ne m'aimez pas, vous ne comprendrez jamais Rembrandt. »

Je ne peux dire que Daria éludait l'ultimatum; il est plutôt à croire qu'elle ne l'entendait point. Je préparais, dans la solitude, de ces phrases à double tranchant qui me semblaient révéler toute ma passion, qui devaient me trahir, provoquer un éclat. Je les insérais, non sans adresse, dans nos colloques. Elles faisaient long feu, à ma grande surprise.

Les arts plastiques, pour dire vrai, ne me furent pas de grand secours. C'est une chose que je signale aux jeunes hommes de l'avenir, si tant est qu'ils tombent jamais dans les transes romantiques dont nous avons presque tous souffert, à l'aurore du siècle présent. Les peintres, qui ont si fastueusement illustré l'histoire du libertinage ou des grandes jouissances charnelles, les peintres, dis-je, ne semblent guère avoir éprouvé ce délire mélancolique dont s'enivre l'adolescence. Cela tient sans doute à ce qu'au contraire des musiciens et des poètes, ils atteignent la maîtrise de leur talent à l'âge où l'animal rassis ne se nourrit plus de viande creuse.

N'importe, je les enrôlais, je les attachais à mon char.

— Voyez, disais-je en montrant l'*Antiope* du Corrège. Quel sommeil! Quelle voluptueuse douceur! Quel abandon! N'en êtes-vous pas gagnée, comme je le suis moi-même?

— Oui, répondait Daria, c'est bien.

— Non, c'est beau!

— Beau! Bien! Ne soyez pas si susceptible. Et, dites-moi, comment appelez-vous cette maladie qui fait dormir la bouche ouverte?

De telles questions me jetaient en fureur.

— Ne mêlons pas tout, disais-je. La science est une chose, l'art en est une autre.

Et Daria :

— Vous en parlez à votre aise. Je dois, vous entendez? je dois passer tous mes examens dans le moins de temps possible. Alors, quel mal y a-t-il à parler anatomie au sujet de ces chefs-d'œuvre?

Et Daria parlait anatomie. Elle considérait avec soin une statue de Rodin et jetait, au milieu de mes dithyrambes :

— Ce que l'on voit là, c'est bien l'apophyse styloïde, n'est-ce pas?

Nous avions d'interminables querelles de mots. Daria se montrait plus procédurière qu'un Normand. « Oh! pensais-je, elle m'aurait compris depuis longtemps si son oreille et son esprit étaient sensibles aux finesses de notre langue. » Cette réflexion me rappela le rire irritant de Simon : « Eh bien, pourquoi non? Oui, des leçons de français! Daria ne pouvait refuser. »

Elle en accueillit l'offre avec une satisfaction manifeste. Et les leçons commencèrent aussitôt. Elles avaient lieu chez Daria, rue Claude-Bernard, entre cinq et sept, c'est-à-dire quand le caravansérail était presque désert. Je n'avais aucun titre à donner un tel enseignement. Pour m'en rendre capable, je passais une partie de mes soirées dans des bouquins de location; je revoyais et ma grammaire et mes auteurs. J'apprenais la veille ce que je devais professer le lendemain. Je ne dormais plus guère et sentais croître, de jour en jour, ma faiblesse et mon agitation.

J'étais payé de mes peines : le sang courait sous le marbre. Daria s'assouplissait un peu. Elle avait des moments d'abandon pendant lesquels je la trouvais toute puérilité gracieuse et sourires. J'eus le tort de l'en féliciter.

— Merci, fit-elle, le visage soudain fermé. Ce que vous appelez charme, je l'appelle faiblesse.

Je maudissais ma sottise, mais n'entendais pas battre en retraite.

— Faiblesse! répétai-je. Pensez-vous que l'amour aussi soit une faiblesse?

Daria baissa quelque peu la tête et fronça les sourcils. O visage obstiné! comme je la connaissais bien, cette manière de se mettre en garde.

— L'amour, dit-elle enfin, peut n'être pas une faiblesse.

— Et quand? Et comment?

— Quand il permet à deux êtres de joindre leurs forces pour faire de grandes choses.

— Ah! fis-je avec désespoir, toujours vos « grandes choses ». Mais l'amour, en soi, est une grande chose.

— Non, dit Daria Herenstein avec une parfaite sérénité. L'amour n'est rien, mais il peut faire que de grandes choses soient.

— Et qu'entendez-vous par de « grandes choses »?

Cette question, qui m'échappa dans un gémissement, signifiait : « Dites-moi quelles sont ces grandes choses, que je voie, du moins, si je les trouve à ma mesure. Dites et je tenterai ma chance. »

— Oh! répondit Daria, vous appelez parfois « grandes choses », vous, des morceaux de poésie ou des statues. Non! non! pour nous, accomplir une « grande chose », c'est... c'est...

— Mais parlez donc.

— Eh bien, par exemple, détruire une société corrompue, changer le régime du monde ou, peut-être, plus simplement... Vous ne pourrez pas comprendre.

— Dites, dites quand même.

— Plus simplement, tuer un homme.

— Tuer un homme?

— Oui, si cet homme trouble la vie d'une multitude. Je vous l'avais bien dit : vous ne comprenez pas.

— Si, fis-je à voix basse, je commence à comprendre.

— Voyez-vous, reprit Daria quelques instants plus tard, je ne peux penser sans tristesse à ce qu'ont fait Riva Goldberg et Genia Varchawsky, et tant d'autres.

— Qu'ont-elles donc fait?

— Les deux que je viens de vous citer, je les connais personnellement. Nous étions amies, jadis. Elles sont arrivées à Paris trois années avant moi. Et maintenant...

— Maintenant?

— N'imaginez rien d'absurde. La réalité est encore plus grave que ce que vous pourriez penser. Riva et Genia se sont mariées en France. Elles ont même fait de beaux mariages. Ce sont, maintenant, d'heureuses mères de famille. Elles sont perdues, perdues pour nous.

Daria tomba dans une grande rêverie. J'étais atterré.

— Mais vous, dis-je enfin, vous, Daria, ne vous marierez-vous jamais?

Elle ouvrit tout grands ses yeux d'un noir brumeux :

— Moi? Je ne sais pas. Peut-être. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'homme dont je ferai mon mari sera mon compagnon de lutte.

— On peut lutter ici comme partout.

— Ici? répéta-t-elle avec un regard étonné. Non! Non! On ne peut lutter que là-bas.

Elle faisait un geste vague, comme pour montrer, loin derrière elle, ce « là-bas ».

Je résolus de poser une question dont, me semblait-il, toute ma vie allait dépendre.

— Daria, fis-je tout bas, aimerez-vous jamais?

Contre toute attente, Daria se mit à rire, un vrai rire de femme et de coquette.

— Oh! dit-elle, je ne sais pas. C'est sans importance.

La nuit qui suivit cet entretien marque encore dans mon souvenir. Sommeil et veille, rêves et méditations.

J'étais prêt à tout : exil, luttes, complots, cachots, Sibérie, peloton d'exécution. Je sentis clairement que mon destin m'échappait. Je le résignais d'avance.

A quelques jours de là, comme nous quittions l'amphithéâtre, Daria me dit :

— Ce soir, et jusqu'à la fin de la semaine, vous ne me donnerez pas de leçon.

Je fus vivement déçu. Ces leçons épuisantes étaient ma vie, ma joie, ma nourriture. En outre, j'avais, à force de bouquins, préparé certain « Voltaire » que je craignais de voir s'évaporer, faute d'un usage immédiat.

— Vraiment, fis-je, et pourquoi?

— J'ai prêté ma chambre.

— A qui?

— Des camarades que vous ne connaissez pas.

Un fol espoir m'assaillit.

— Si ce n'est que ça, murmurai-je d'une voix que j'eusse voulu plus franche, si ce n'est que ça, nous pourrions...

— Quoi?

— Nous pourrions travailler chez moi.

— Soit! Mais pas ce soir.

J'allais crier : « Oh! si! ce soir! tout de suite! » J'eus le bon sens de me taire. Ma chambre était dans un état de désordre tel qu'il eût été presque incivil d'y recevoir qui que ce fût.

— Demain soir, si vous le voulez, reprit Daria.

Ma joie fut si grande qu'elle m'abasourdit.

— Ainsi, dis-je avec une gratitude bégayante, ainsi vous viendrez chez moi ?

Daria retrouva ce rire malicieux qui m'avait surpris si fort.

— Mais bien sûr, dit-elle. Pourquoi non?

Cette réponse pouvait me refroidir. Elle me transporta.

XIII

J'ai sans doute omis de noter que, depuis longtemps déjà, la « douce Angèle » ne s'intéressait plus à mon petit domaine. Négligence, économie, j'avais fini par renoncer aux soins d'une femme de charge. Ma cellule tournait au taudis. Tous les objets avec lesquels je n'avais pas un contact quotidien étaient veloutés de poussière. Le lit, toujours ouvert et les draps en tapon. Les tiroirs de la commode offraient l'aspect qu'ils eussent eu, sans doute, après le passage d'une armée d'invasion. Sur le dossier du fauteuil s'entassaient mes hardes : pantalons crottés, vestons luisants. Les pièces détachées de mon demi-squelette et mes livres gisaient, de-ci, delà, tantôt sur les meubles et tantôt dessous.

Réveillé dès le petit jour, je commençai de tirer mes plans et d'organiser cette journée bénie.

Daria m'avait donné rendez-vous pour cinq heures précises. Elle n'était pas sûre d'aller à l'amphithéâtre ce jour-là. Je résolus de n'y point aller non plus et de me consacrer à l'embellissement de ma demeure, au recueillement. Ce rendez-vous d'écoliers, j'en fis, dans mon cœur, un rendez-vous d'amoureux.

Sept heures sonnent. Me voici debout. L'aube ajoute ses cendres à toute ma poussière. J'ai dix heures devant moi pour, de ce galetas, faire un tabernacle. Dix heures ! C'est bien court ! Comme ce sera long !

J'entends ne reculer devant aucune des dépenses somptuaires qu'exige une telle solennité sentimentale. En chemise, les doigts de pied écarquillés, le cheveu sec, l'œil gonflé, je me livre à d'affligeantes supputations.

Nous sommes le 7 mars. Mes réserves sont à peu près épuisées. Les jouissances de l'art ne sont pas souvent gratuites, ni les démarches de l'amour. Certains bouquets de violette m'ont parfois coûté mon café du matin. L'abonnement de lecture me réduit à la famine. Il me

reste quatre ou cinq francs pour subsister une grande semaine, en cénobite. Mais qu'inventer aujourd'hui ? Je veux être royal, rien de moins. Ecrire à mon père ? Il est trop tard. D'ailleurs, j'aimerais mieux voler. Je ne volerai pas. Je ferai, le plus simplement du monde, une chose qui, trois mois plus tôt, m'eût abreuvé d'humiliation.

Une, deux! Mes vêtements! De ma rue Saint-Jacques à la rue d'Ulm, il n'y a guère que deux minutes, en marchant comme nous savons marcher pour de telles circonstances. Je sonne chez les « paysans ». Silence. Je sonne à briser la sonnette. Léger glissement de savates. On ouvre. Huc est là.

— Ils dorment, me dit-il. Ils dorment tous comme des pourceaux.

Je baisse la voix. Le Biel éclate de rire.

— Ah ! non ! Se gêner pour cette illustre racaille ! A l'heure qu'il est, tu devrais les trouver tous debout, l'œil limpide, le cerveau net, barbotant dans l'eau glacée, comme des pingouins. Hier soir, il y a eu, dans ce capharnaüm, une énorme ribouldingue. On va nous flanquer le congé, ce qui simplifiera tout. Ils ont biberonné, chez Bron, et dansé, je ne te dis que ça. L'épicier qui habite au-dessous est monté faire du chambard : les brosses, les petits balais et boîtes d'insecticide se décrochaient du plafond et tombaient, dru comme grêle, dans sa boutique. Les murs tremblaient. On pouvait se croire à Babylone. Qu'est-ce qui t'amène ?

Il n'y a plus à reculer. Je risque, les lèvres sèches :

— Huc, peux-tu me prêter dix francs ? Je te les rendrai dans une semaine.

Huc exhibe un grand mouchoir de cotonnade rouge et se met à en dénouer les coins. Trois piécettes d'or apparaissent.

— C'est la réserve, en prévision des mauvais jours. Quand les autres viennent me taper, je dis que je n'ai

plus de blé. Mais, pour toi, c'est différent. Veux-tu que je te donne un louis ?

— Non, Biel, merci. Dix francs, c'est assez.

J'ajoute, non sans emphase :

— Sois sûr, Biel, que toute ma gratitude...

Mais lui, grincheux :

— Va donc !

Me voici dans la rue. Aux emplettes! Sucre, thé choisi : deux francs. Gâteaux : deux francs. Peut-être qu'un flacon de porto? Oui : trois francs. Mais je n'ai pas de petits verres. J'en aurai : un franc. Ah! des cigarettes de luxe : deux francs. La petite pièce d'or est volatilisée. Et les fleurs ? Puis-je renoncer aux fleurs ? Non ! Faites donner la garde! Attaquons les ressources suprêmes. Trois belles branches de lilas. Ci : un franc quatre-vingt-dix.

Je remonte au gîte avec mon chargement. Le lilas de serre exhale une frêle et maladive odeur, une ombre d'odeur. Déposons toutes ces choses fragiles en lieu sûr : ce coin de table, par exemple. Et que la grande purge commence !

J'ouvre la fenêtre. J'ouvre la porte. Courant d'air. Coup de balai général. Bien balayer, ce n'est pas aussi facile qu'on le pourrait croire; ce n'est pourtant pas aussi laborieux que le disait cette « douce Angèle ». L'opération se termine sans autre malheur qu'une longue fêlure à mon vase de nuit. Tant pis! Où cacher ce vase de nuit? Je n'ai pas de table spéciale. Alors, sous le lit. Adieu !

Et maintenant, en avant brosse et torchon! Ces besognes d'astiquage développent une merveilleuse vertu d'oubli. Sur l'encaustique fraîche, les heures glissent avec une aisance vertigineuse. Je me suis mis à siffler. Comme il est tendre et sauvage, cet air que chantent parfois les gens de la rue Claude-Bernard ! Ah ! disgrâce ! je n'ai fait que déplacer la poussière : elle abandonne mon lit pour voleter jusqu'au fauteuil. Je l'y poursuis. Elle

se réfugie sur la table. Ouste ! Je la retrouve, en fin de compte, sur le parquet. A moi le balai ! Cette fois c'est bien fini ! Que la poussière aille au diable ! Elle y va.

Allons bon! Une pile de livres s'écroule sur mon lilas. Les deux plus belles branches sont un peu pilées. C'est égal, elles font encore assez bon visage dans cette bouteille pleine d'eau claire. Ah ! Daria ! Daria ! Sauras-tu jamais ce que peut inspirer un amour véritable ? Frotter un lit, hélas ! ce n'est pas une « grande chose ». Et pourtant !

Ce lit m'arrête. Je sais fort bien qu'il serait fou d'espérer... Ça ne fait rien. Je vais le refaire, ce lit. Je n'ai que deux draps de rechange. Je les déploie avec componction. Ils sont quelque peu reprisés. Je ne sais pourquoi, je voudrais les baiser, les porter à mes lèvres, ces draps blancs qui, peut-être... Non, non ! Pas d'extravagance ! Le lit est refait. Bel oreiller blanc, gonflé comme une joue ! C'est dans ce lit que je suis né. C'est dans ce lit que, paraît-il, ma mère est morte. Je ne suis pas un profanateur. Rien de trop beau ! Rien de trop pur ! C'est avec une ferveur sacrée que, de la paume, j'aplanis les moindres plis des couvertures.

Je ne déjeunerai pas. Pour ces grandes émotions, il est préférable d'avoir l'estomac libre. D'ailleurs, l'état de mes finances... Deux ou trois de ces petits fours ? Oui, trois, et n'en parlons plus. Mais pas de pipe. Que je me garde l'haleine pure !

La chambre est nette et luisante. A moi, maintenant! Une toilette méticuleuse. Evidemment, il n'y a pas lieu d'espérer, du moins aujourd'hui... Quand même ! Mon meilleur linge : chaussettes irréprochables, le caleçon bleu, la chemise neuve. Elle est un peu raide. On s'y fera. Et le visage ? Heu... si je me rasais ? Ce peu de poil épars... Je me rase et me coupe profondément. Regrettable. Il me faut un bon quart d'heure pour étancher

le sang. Dommage que je n'aie pu m'offrir quelques gouttes d'eau de Cologne.

Et me voilà propre, pincé dans le meilleur de mes deux complets. Il est trois heures de l'après-midi. Daria doit venir à cinq heures. En mettant les choses au mieux, il se peut que, vers quatre heures et demie, je l'entende monter l'escalier.

Si la pipe m'est interdite, la lecture est recommandable. Pas d'anatomie, par exemple ! Il faudrait un courage de fanatique pour s'intéresser à l'anatomie pendant ces minutes augustes. Non ! les grands : Shakespeare, Gœthe, Hugo, Cervantès ! Je lis, d'un œil, et remarque avec stupéfaction que tous ces hommes admirables ont, très exactement, dépeint les émotions que j'éprouve à cet instant même. Quelque livre que j'entr'ouvre, il n'y est question que de moi.

Et cependant, grands dieux ! Que faire pour bousculer le temps? Balayer la poussière est un jeu; mais balayer les secondes, ces milliers de secondes !

Enfin, quatre heures et demie. Dix horloges me crient, par-dessus les toits, que je suis en droit d'attendre. Ils ne sont pas rares, les gens que l'on voit arriver aux rendez-vous avec une demi-heure d'avance. Moi, par exemple, en pareil cas...

On a marché dans l'escalier. Toute résolution de calme sera vaine. Si la serrure veut résister, je la briserai plutôt. Elle cède; elle fait bien. Me voici penché sur la rampe, tourne, s'élève. La rampe tout entière vibre

Quelqu'un monte. Dans la profondeur ténébreuse, j'entrevois une main blanche qui glisse le long de la rampe, tourne, s'élève. La rampe tout entière vibre comme les cordes de la lyre. Hélas, la main disparaît ! Le cher bruit de pas s'est tu. Coup de timbre voilé. On ouvre une porte, au second étage, je crois.

Je reviens dans ma chambre pour entendre sonner cinq heures. Il n'y a rien de perdu. L'attente officielle

commence. Daria, dans quelques minutes, va franchir cette porte, s'asseoir dans ce fauteuil. Elle va vous respirer, lilas défaillants, te boire, thé qui, déjà, chantonnes sur le réchaud, vous manger, mes petits gâteaux. Heureux gâteaux qui connaîtrez les lèvres de Daria !

Je n'ouvrirai pas la fenêtre.

Il est à croire qu'elle s'est ouverte toute seule. Le jour épuisé se meurt. Un large caniveau m'empêche d'apercevoir le trottoir étroit qui rampe au pied de ma maison. Mais je peux, au prix d'une gymnastique périlleuse, observer le trottoir d'en face. Il est tout à fait admissible que, pour venir ici, Daria prenne le trottoir d'en face. Elle aura sa jupe grise, sa toque à rubans grenat. D'ailleurs, la voici. Son maintien, sa démarche. Il ne fait plus très clair dans le creux de la rue; mais je ne peux m'y tromper.

J'ai poussé la fenêtre pour courir à la porte. D'une oreille aiguisée, j'ausculte l'escalier sonore. Il est comblé d'un silence que rendent plus pesant et même sépulcral les grondements d'un piano, prisonnier au fond de l'abîme. Dix minutes passent. Personne.

Je vais regagner la fenêtre, mais laisser la porte ouverte. Le vacarme de la rue me gêne. Peut-être que, tout à coup, pendant que je guette à cette fenêtre, Daria va franchir mon seuil sur la pointe des pieds. Ne bougeons pas. Qu'elle me surprenne dans cette attitude suffisamment éloquente. Elle va me toucher l'épaule, du bout de son doigt fuselé. Je me retournerai. J'ouvrirai les bras. Ah ! cinq heures et demie... C'est anormal. C'est inquiétant.

Non, rien d'inquiétant : l'exactitude n'est pas vertu capitale des Russes. Je ne m'inquiéterai qu'à partir de six heures. On allume les becs de gaz et les lampes des magasins. Ah! cette ombre qui s'avance en courant... Non ! l'ombre a passé. Daria, Daria, si tu pouvais me voir à cette fenêtre, si tu pouvais éprouver ce que j'éprou-

ve, tu courrais, plus vite encore que cette ombre inconnue. Retournons à l'escalier.

Je vais dans l'escalier, je descends un étage, deux étages et m'assieds sur les degrés. Le calme est profond, si profond que j'entends distinctement sonner six heures.

Six heures ! Désormais je vais m'abandonner à l'anxiété. Je peux frissonner dans le courant d'air, entre la porte et la fenêtre. Je peux aussi, pour l'instant, éteindre ce réchaud dont le ronflement m'exaspère. Daria viendra, sûrement. Elle ne peut pas ne pas venir. Nulle raison pour qu'elle manque au rendez-vous. Mais nous aurons perdu le meilleur de notre temps, j'aurai cruellement souffert, je ne serai plus heureux. Plus heureux ? Qu'elle paraisse, et le bonheur des dieux, au prix du mien, ne sera que fable enfantine.

Il me fallut, après bien des prodiges d'équilibre à la fenêtre et bien des plongées dans l'escalier, il me fallut entendre sonner sept heures pour comprendre que Daria ne viendrait peut-être pas.

Vers huit heures, ce soupçon fit place, non sans douleur, à la certitude. J'avais la bouche amère, l'estomac vide et serré. Je bus une ou deux tasses de thé, je mangeai la moitié des gâteaux. Tout cela me donna mal au cœur.

J'attendis encore jusqu'à huit heures et demie, ce qui était pure démence. Je fus secoué par un accès de fureur; je cassai les verres à Porto et piétinai, longuement, les trois branches de lilas, holocauste qui ne me soulagea point.

A la colère, succédait la consternation. Comme j'étais seul ! Que ma chambre était petite et pauvre ! J'étais oublié, trahi. Daria, sans doute, à cette heure, se gaussait de mon personnage avec tous les pantins de la rue Claude-Bernard.

Je pris mon pardessus, mon feutre, poussai, dans le

verre de la lampe, un soupir qui fit la nuit et descendis, à pas lents, mes six étages.

Au moment de gagner la rue, j'eus un dernier scrupule et frappai chez la concierge.

— Madame, dis-je en retirant poliment mon chapeau, il n'est venu personne me demander, cette après-midi ? N'avez-vous pas vu, en particulier, une demoiselle...

La concierge me toisa de la tête aux pieds :

— Non, pas la moindre demoiselle.

— Si, par hasard, poursuivis-je, cette personne venait maintenant, voudriez-vous lui dire...

La mégère fit cliqueter l'armature de sa tignasse :

— Si cette personne, glapit-elle, si cette personne vient demander quoi que ce soit, je lui dirai que nous ne recevons pas de femmes dans la maison.

J'eus, un moment, l'envie de faire « une grande chose », c'est-à-dire d'immoler cette femme à bigoudis. Mais j'étais trop recru, trop découragé. Je tournai le dos et sortis.

Pas de choix. Les paroles du Biel me revenaient à l'esprit : « Si tu as besoin de serrer la main d'un homme... » J'éprouvais un besoin tel.

GEORGES DUHAMEL.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Dr Paul Voivenel : *La maladie de l'Amour*, Editions du Siècle. — Robert d'Humières : *Les Parfums et la Cendre*, « Mercure de France ». — Pierre de Nolhac : *Erasme en Italie*, les Cahiers de Paris. — Jacques Rivière : *De la sincérité envers soi-même*, les Cahiers de Paris. — Ch.-J.-C. van der Meulen : *L'idéalisme de Villiers de l'Isle-Adam*, H.-J., Paris-Amsterdam.

C'est en médecin et en philosophe que le Dr Paul Voivenel traite dans son dernier livre de **La Maladie de l'Amour**. L'Amour, tel qu'il est conçu ici, n'est pas l'instinct de reproduction, mais au contraire, selon le mot d'Etienne Rey, une *réaction contre la nature*, contre l'instinct. Par l'amour, l'homme s'affranchit de cet instinct qu'il transpose en volupté cérébralisée ; il fait de l'amour un art, un art qui est comme la synthèse de tous les arts.

Le Dr Voivenel divise l'amour en trois types : l'amour platonique ou de tête, l'amour conjugal et l'amour physique. L'amour conjugal, qui peut d'ailleurs être aussi bien platonique que physique, n'est élevé ici à la dignité de troisième type qu'à cause de son importance sociale :

Au point de vue physiologique, écrit le Dr Voivenel, je n'aurais pas dû le mentionner.

L'amour platonique est celui qui dépasse l'amour charnel et est une sorte d'idéalisation de l'instinct sexuel. Selon Platon, c'est même un sentiment qui nous permet de monter jusqu'à la connaissance du bien, jusqu'à Dieu. C'est cet amour que conçurent les grands philosophes, les Descartes, les Spinoza, les Kant, les grands théologiens qui furent des chastes, des « désincarnés ». Mais il y a les malades de l'amour platonique, les pervertis et les invertis qui se réincarnent à leur manière et redeviennent les plus vulgaires des amants charnels : « Par un singulier retour, le cerveau qui avait aidé tout à l'heure des hommes intelligents et libres

à s'évader du sexe en trahissant les lois naturelles, ramène, à l'occasion de sa blessure, les forçats de la chasteté aux lois brutales (même retournées) de l'espèce. »

La maladie la plus grave qui atteint l'amour conjugal, et dont il meurt, c'est « l'auto-intoxication ». Mais c'est essentiellement l'amour physique, pour qui la procréation est le danger et qui va de la simple débauche à la folie passionnelle, qui constitue selon le Dr Voivenel l'amour-maladie. C'est que l'amour lui-même, écrit-il, l'amour normal, le *désir sexuel*, est une maladie. J'entends par là « qu'il nous enlève notre libre arbitre, et qu'il nous rend le jouet des illusions. Les anciens, à juste titre, y mêlaient la fatalité, l'homme n'étant pas maître de ses passions ».

L'auteur étudie la maladie de l'amour comme il étudierait une autre maladie, la rougeole, par exemple. Voici : *a*) l'étiologie ; *b*) la symptomatologie (complications et formes cliniques) ; *c*) l'anatomie pathologique ; *d*) le traitement : 1° prophylactique, 2° curatif. Il y a là un chapitre tout à fait remarquable sur l'odorat et sur l'odeur de don Juan, qui par sa présence « chloroformise » en quelque sorte ses victimes.

Le traitement : « ou se saouler de la femme aimée, ou dériver sa passion. »

Les hommes « dérivent assez facilement leurs amours », constate l'auteur. Une passion intellectuelle absorbera « les forces nocives de la passion tout court » ; celle-ci se sublimise. Les grands mystiques, les grands créateurs sont ou deviennent des chastes, « parce que l'exercice de l'instinct sexuel est une occupation de luxe pour laquelle ils n'ont plus de réserves nerveuses. Sur l'instinct grossier ont fleuri les créations de l'esprit, qui lui ont emprunté sa sève et sa force ». Ces hommes « qui aiment les femmes et qui les comprennent sont à l'opposé de don Juan ». Peut-être parce que nous nous faisons de don Juan une conception assez basse. En réalité, don Juan est un poète qui se réalise dans la vie et dans l'amour au lieu de transposer sa sensualité en œuvres de littérature. Don Juan est un philosophe aussi : il se grise plus d'idées que de sensations, et peut-être que sa plus grande jouissance dans l'amour est cette puissance cérébrale et cette force de domination morale qu'il y découvre. D'ailleurs, même l'ivresse de l'amour physique est encore une ivresse cérébrale, une sensation immédiatement intellectualisée. Il ne faut pas oublier non plus que

l'exercice de l'amour sexuel est nécessaire au bon fonctionnement du cerveau. L'amour physique illumine le cerveau et met en mouvement les cellules, les images et les idées. Il n'y a peut-être de plénitude physique et intellectuelle que dans cette double imprégnation des deux sexes, et l'homme se détraque même mentalement lorsqu'il restreint son geste ou le brise.

Les hommes dérivent assez facilement leurs amours. Pourtant, écrit le Dr Voivenel, dire à un « sexuel, vitalisé des pieds à la tête : *Abstenez-vous*, c'est comme si on conseillait à un fiévreux de ne plus avoir la fièvre. Sa morale n'est pas qu'une litanie de maximes. Il y a la physique de la morale ».

Oui, et en réalité on ne combat victorieusement que les passions que l'on n'a pas ou que l'on n'a plus. Cultiver ses passions, en les dominant intellectuellement, c'est être à la fois un acteur passionné et un spectateur enthousiasmé de lui-même : se regarder brûler comme une torche et en illuminer son intelligence ! Le moment des fatales dérivations viendra trop tôt, celui où nous n'aurons plus à contempler que la fumée et la nuit de notre torche éteinte. La littérature et l'art ne sont que la cendre et la fumée de nos passions. Oui, cela, plus encore que leur dérivation. Cendres et fumée :

Il vient un moment, écrit Remy de Gourmont, où le sentiment perçu sous les espèces de l'intelligence est compris avec tout le génie qu'il faudrait pour le sentir comme un parfum.

La sensualité qui ne « se dérive » plus dans des actes « gonfle de poésie profonde des œuvres exceptionnelles », écrit Voivenel, qui épilogue sur cette pensée de l'Anatole France de *La vie en fleurs* : « La vieillesse est une déchéance pour les hommes et une apothéose pour le génie ». Pour le génie en effet, la vieillesse est comme la floraison de l'intelligence, lourde de ses graines mûres sur une tige déjà séchée On lira en entier — dans ce livre qui nous apporte une lumière « sur des sujets peu connus et d'ordinaire compris d'une façon confuse, ainsi que l'écrit le Dr Ch. Fiessenger, dans sa préface — les chapitres consacrés à l'impuissance et à la psychologie sexuelle et imaginative de l'âge critique. Les dernières pages sont une mise au point française de la psychanalyse freudienne, où l'auteur nous dit toute l'exagération de cette théorie, système construit à l'allemande sur des idées médicales françaises. Tout de même, conclut le Dr Voivenel, « séduit par la vigoureuse

originalité de Freud », ses « recherches, dans le fatras des exagérations, jettent par éclairs des lueurs sur notre inconscient », et si « la théorie s'en va », « les faits cliniques et psychologiques demeurent ».

§

Les Parfums de la cendre. Ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans ce recueil d'essais et de poèmes de Robert d'Humières, ce sont ces notes brèves (et si neuves au moment où elles parurent en quelle feuille éphémère ?) sur la littérature anglaise, qu'il sentait comme la française. D'autres sont venus après lui, qui ont redécouvert Joseph Conrad, les mêmes d'ailleurs qui ont découvert Claudel au bout de vingt ans de gloire secrète. On ne songe pas sans mélancolie que Robert d'Humières eût été, dans notre génération si pauvre d'idées, un essayiste curieux de toutes les manifestations cosmopolites de la pensée : il eût été un grand romancier d'idées, tel que déjà il s'était montré dans un roman : *Lettres volées*, qui n'est encore connu que d'une élite. On trouvera ici quelques pages d'aphorismes, qui semblent des pensées extraites d'un roman un peu autobiographique d'une vie cérébrale et qui n'a pas été écrit :

Nous qui tenons parmi les nôtres notre pensée comme une lanterne sourde.

Une mauvaise réputation, c'est comme les fardeaux que les Orientales portent sur la tête ; cela oblige à lever le front.

Mes idées, je les expose, non que j'y tienne, mais seulement pour savoir où elles me mèneront.

Brunetière, Biré, Doumic — gargouilles de ma cathédrale.

L'Evêque d'A.:. rapporte de Rome la pensée du Saint Père : il ne doit pas avoir d'excédent de bagages.

§

Dans la collection des « Cahiers de Paris », deux petits livres de pensée distinguée : **Erasme et l'Italie**, par Pierre de Nolhac. Evoquant l'amour d'Erasme pour l'Italie qu'il aurait voulu ne jamais quitter, et où il aurait vécu une vie de studieuse sérénité, M. de Nolhac écrit cette belle page :

Mais Erasme loin de l'Allemagne, à l'écart de la mêlée du siècle, Erasme enfoui dans la littérature, endormi peut-être à demi dans l'oisiveté des bénéfices, compterait-il beaucoup dans l'histoire ? Pour que ses livres soient lus et discutés par des milliers d'hommes, il faut qu'ils

reflètent leurs passions et répondent à leurs incertitudes ; pour que ce nom reste dans la mémoire de l'avenir, il faut qu'il soit maudit et calomnié, qu'il retentisse longtemps dans les contradictions et les colères ; si le philosophe veut que l'Europe s'émeuve à sa parole, il faut qu'il devienne le triste solitaire de Bâle, désigné par un isolement à la haine des partis. Telle est la vie qui l'attend désormais. En quittant l'Italie, où il n'a guère goûté que des joies, c'est au bonheur qu'il dit adieu ; mais il aura la gloire, qui s'achète par la souffrance.

De la sincérité envers soi-même par Jacques Rivière : subtiles méditations sur la croyance ; éloge de la foi, — des raisons de croire — de la difficulté de croire. Littérature d'une riche pauvreté et d'une triste exaltation.

Dans ce petit livre sur **l'Idéalisme de Villiers de l'Isle-Adam**, M. van der Meulen nous donne une analyse critique de l'œuvre et de la philosophie de Villiers. Critique qui est encore une synthèse de toutes les critiques que provoqua la pensée de Villiers, mélange de hegéiisme, d'occultisme et de catholicisme : « La formule hegélienne s'imposait à son intelligence, l'occultisme hantait son imagination, le catholicisme charmait son cœur. » Il semble, écrit M. van der Meulen, que Villiers n'ait jamais su opter franchement entre ces trois doctrines qui étaient les trois formes de sa foi, et dont il n'a réussi qu'imparfaitement à se composer une synthèse. Son idéalisme lui-même semble un compromis entre l'idéalisme « idéal » et l'idéalisme philosophique ou doctrine de la subjectivité de la connaissance. Idéalisme que Villiers poussait jusqu'à l'idée de la subjectivité de la gloire : « Celui qui, en naissant, ne porte pas dans sa poitrine sa propre gloire, ne connaîtra jamais la signification réelle de ce mot », a-t-il écrit dans *La Révolte*.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Raymond Radiguet : *Les Joues en Feu*, Grasset. — Vincent Huidobro : *Automne Régulier*, « Librairie de France ». — Georges Vidal : *La Halte*, « Editions de l'Insurgé ». — Emile Peyrefort : *Poèmes*, « Maison d'Edition ». — Barret de Lisle : *Au fil de l'Heure*, « Imprimerie populaire », Majunga. — Raoul Besançon : *Hélène aux Remparts*, Picart. — Arnaud Dandieu : *Le Cercle Vicieux*, « Editions du monde moderne ». — Pauline Bruno : *Au gré des Heures !* Toulouse, J. Castellvi. — Maurice Heim : *Haï-Kaï d'Occident*, Chiberre. — A. Martin-Daiguenoire : *Les Etoiles du Souvenir*, A. Gheldard, ciron.

Raymond Radiguet est né à Nogent-sur-Marne en 1903, mort

à Paris en 1923. Malgré le succès qu'on a fait au roman *le Diable au Corps*, et les louanges que décerne au poète disparu M. Jean Cocteau, je ne discerne que s'en dégageant à peine, mais sûre de promesses nombreuses et non vagues, cette « science incroyable des boiteries secrètes dont la vraie beauté compose sa démarche ». **Les Joues en Feu**, le titre avait été choisi par l'auteur qui, peu de temps avant de mourir, avait classé le recueil de ses vers, écrits de 1917 à 1921, et même avait composé un avant-propos, que ses amis ont eu raison de publier. Ces poèmes, il les a donc écrits âgé de quatorze à dix-sept ans. Et il est surprenant d'y découvrir en germe un poète déjà ferme, subtil, éperdu de façons neuves de sentir, de dire, de plus en plus libre dans l'expression et de plus en plus tranquillement audacieux, un poète qui eût été très haut et très loin. Chez lui, l'artifice ne fut qu'au point de départ, et il se résorbe tôt dans la justesse frémissante de la sensation qu'une habitude éprouvée de réfléchir vite et bien épure. Il ne songe plus à étonner ; il est parvenu tout naïvement à se faire tel qu'il désirait être. Ce qui lui manquait encore, sauf en ses deux ou trois derniers morceaux, c'est la force inconsciente de charmer ou de maîtriser, de faire sien le lecteur, qu'il le veuille ou non, ainsi que la possédait nativement Rimbaud : objection qui s'oppose plus sans doute à l'hyperbole admirative de ses amis qu'à l'œuvre d'un poète, dont le prodigieux talent ne saurait être contesté, et qui a été pris par la mort à vingt ans, alors qu'il n'avait plus écrit en vers depuis deux ans déjà. Cette mort prématurée est une grande pitié ; les poèmes, malgré les réserves dont j'ai cru devoir tempérer mon éloge, un émerveillement, mais conditionné par l'âge de leur auteur.

Des qualités évidentes, quoique l'intention persiste à demeurer visible, rehaussent les poèmes de M. Vincent Huidobro, **Automne Régulier** :

> Je possède la clef de l'automne
> De ma poitrine naissent les feuilles jaunes
> Et un soir je dois pleurer tous les ruisseaux.

Les relations d'où procèdent les images poétiques, au fond, ne sont pas changées, l'acte qui les exprime ou en unit les éléments se trouve ingénieusement interverti. C'est certes quelque chose, beaucoup même, et la pratique de ce jeu est bien propre à nous

révéler mainte cause nouvelle et inattendue d'extase ou de joie ; mais ne convient-il qu'on se méfie ? Une telle méthode doit aisément se figer en un procédé automatique. M. Huidobro n'en est pas là, heureusement.

De ses rêves d'humanité généreuse et grande, de son labeur avec les prolétaires et les insurgés, M. Georges Vidal suspend un instant la fatigue, et il se laisse aller aux nonchalances du souvenir, au bercement des images proches ou lointaines. C'est un poète nostalgique et ferme, non sans charme. On peut, en goûtant les rythmes auxquels il se complaît durant **La Halte**, ignorer qu'ils soient dus à un compagnon convaincu, sincère et éprouvé de ceux qui, dans un superbe désintéressement que n'abat aucune désillusion, se sacrifient sans compter à tenter de redresser, à la hauteur de leurs espoirs, la Société, par le mensonge et la méchanceté des siècles façonnée. J'avoue que je ne saurais m'empêcher de ressentir une sympathie profonde pour l'élite de ces jeunes gens que ne meut aucune passion basse, aucune ambition mesquine et égoïste, encore que je ne partage aucune de leurs illusions. Eux-mêmes d'ailleurs, aux heures de calme, en sentent la futile décevance, je crois, car ce n'est pas par inadvertance que M. Vidal commence un poème par ce vers :

Ce soir, j'ai déserté la lutte vaine...

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas à m'en soucier ici, puisque les vers de M. Vidal célèbrent des souvenirs de son enfance dans la Provence natale, des visages de parents et d'amis perdus, des paysages, des intérieurs rustiques. Puis il revient au présent, à l'avenir même, mais pour chanter sans colère la beauté du geste ou du labeur humains, pour dessiner d'une touche vive quelque tableau de mœurs urbaines presque caricaturales et dont l'ignominie fatale le pousse à regretter la vie paisible à la campagne.

Livre ainsi qui n'a rien d'un partisan, et qui chante comme il respire, dans la douceur.

Les **Poèmes** qu'a composés M. Emile Peyrefort sont d'un diligent et habile ouvrier. Ils se répartissent en deux ensembles : *la Source ignorée*, *les Noëls*. Ce sont des paysages surtout, soigneusement présentés par un artiste sensible et érudit, des impressions religieuses inspirées par le spectacle de la sainte Crèche, les évocations de l'Enfance divine... ou la lecture du

Catalogue du Musée du Louvre. Ce sont des poèmes bien écrits, bien rythmés et d'images très nettes et précises.

De cette plaquette éditée sans soin et d'une typographie grossière, **au Fil de l'Heure**, quelques vers de-ci de-là, des poèmes surtout chantant le souvenir de la cité natale, méritent qu'on salue en M. Baret de Lisle un débutant plein de promesse. La Société des Poètes français a attribué le prix de Rohan à M. Raoul Besançon pour ses poèmes réunis sous ce titre : **Hélène aux Remparts**. Elle aurait pu choisir plus mal. M. Raoul Besançon apparaît tout jeune comme un poète traditionnel, de forme solide, d'expression nette et aisée, point inventeur, mais bon artisan de l'image. Enormément de gaucherie et de maladresse, mais parfois une fraîcheur charmante en les poèmes de début que nous apporte M. Arnaud Dandieu, **le Cercle Vicieux**. De l'inexpérience et quelque appréhension de se laisser aller, de ne pas dire comme il est dit qu'on a dit ; par places l'oubli de cette contrainte, et alors le ton juvénile laisse espérer une suite meilleure ; sachons attendre *les Vaincus*, qui se préparent.

C'est une destinée étrange, sentir, à la vue des spectacles enchantés de la nature, au bercement des songes d'art, d'amour, de ferveur héroïque, de joie ou de mélancolie, palpiter un ardent besoin de s'y amalgamer tour à tour et de s'en dégager par l'effusion du chant et de l'extase, de découvrir le semblable de chaque chose qui vibre, qui frémit à travers l'espace universel et qui communique à toutes les autres l'auguste palpitation, le ferment sacré de son bonheur, se donner entièrement à cette ivresse, et ne formuler cependant ce bondissement éperdu et ingénu que par l'écho des grandes voix disparues et même par l'innocente redite, aussi vaine que mécanique, d'expressions dont rien ne renouvelle l'empreinte désuète ou tristement surannée. Peut-on espérer qu'un poète d'intention pure se libère d'une gangue si lourde qui l'étreint ? Et puis, n'est-il méritoire d'éprouver en son cœur à tel point le bouleversement des grands souffles lyriques qu'on n'en saurait éteindre ni réprimer la flamme surgissante ou dont on se sent envelopper ? Etre un écho, un reflet si atténué soit-il, n'est-ce, au demeurant, même mieux que de demeurer atone ou indifférent ?

Mlle Bruno, **Au gré des Heures**, et, sans doute, des lec-

tures, écrit nombre d'odes et de poèmes ; son sentiment discrètement se cache au rappel constant de modes par d'autres conçus, magnifiés tour à tour et éprouvés jusqu'à en perdre de leur valeur, mais son sentiment jaillit néanmoins partout spontané, et inconsciemment. Plus de charme, de la nouveauté arrêtent quand elle se laisse prendre au sursaut de quelque fantaisie marquée d'invention personnelle, comme en son ode : *O moun Païs, ô Toulouso !*

M. Maurice Heim réunit sous le titre de **Haï Kaï d'Occident** un certain nombre de courtes pièces de vers spirituels, d'un ton vif, d'un tour rapide, qui présentent tout d'abord ceci d'agréable, qu'ils ne se soucient nullement de reproduire ou d'imiter la contexture extérieure du poème japonais. Le nombre de vers non moins que de syllabes dans le total du morceau est à l'auteur tout à fait indifférent, et je ne puis que l'en féliciter. Il est très beau, certes, de prétendre enrichir le trésor du lyrisme français d'une forme qui lui est demeurée étrangère, mais encore convient-il qu'on l'adapte et qu'on la naturalise. M. Maurice Heim s'est avisé de cette nécessité. Ses petits poèmes, qu'il les appelle ou non des Haï-Kaï, se composent d'un tableau pittoresque ou de mœurs à touches promptes, justes, et se terminent par un trait ingénieux qui en ressort ou en résulte, le résume, le doue de signification amusante ou même de philosophie amère : quelque chose d'allusif qui surgit et, en passant, laisse sa trace. Sans qu'ils soient tous de valeur égale, bien certainement, il n'en est point, de ces petits poèmes, qui ne soient charmants, et plusieurs eussent été considérés, dans des temps plus classiques, comme des épigrammes délicieusement réussies.

M. Martin Daiguenoire, de qui les poèmes nous parlent tantôt d'un bois natal, et tantôt aussi d'un cimetière natal, et qui ne craint pas d'affirmer qu'entre une morte et lui il a mis l'irréparable — lequel, aurait on pu penser, y était sans qu'il prît cette peine — nous présente le recueil qu'il appelle **les Etoiles du Souvenir**. C'est *l'Idylle Eternelle*, des visions de Grèce et des rappels de poètes antiques, *Pour la Patrie antique*, des *Poésies modernes*, quelques morceaux d'un chant pieux, *Mortuæ Sacrum*, des *Poésies chrétiennes* et enfin un épilogue, *l'Ecroulement* :

Tout passe. L'Art survit. Elevez sur les cimes

L'inébranlable tour qui plonge aux cieux son front :
Un jour la base craque : elle oscille et se rompt,
Et la terre en grondant s'ouvre jusqu'aux abîmes.

Ce sont de parfaits vers dans le goût parnassien où a excellé — en dépit d'un ressouvenir momentané de Théophile Gautier, — François Coppée principalement, où suivent sa méthode et sa pratique M. Frédéric Plessis, M. Georges Druilhet, plusieurs autres. On les peut lire avec agrément. Le sentiment y est juste, l'expression calme et sûre. Peut-être valent-ils même que le poète, ainsi que dans l'adorable *Clymène* de Jean de la Fontaine, s'exclame à son tour :

Portez-en quelque chose aux oreilles des dieux.

Mais les Zéphyrs obéiront-ils à ce nouvel Acante, et leur haleine porte-t-il aux échos mêmes ses soupirs et ses peines?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Albert Erlande : *Le crime et son excuse, La tragédie du consolateur*, Ferenczi et fils. — Gil Robin : *La femme et la lune*, S. Kra. — Maurice Betz : *L'Incertain*, Emile-Paul. — Jean Mistler : *Châteaux en Bavière*, Calmann-Lévy. — Henry Poulaille : *Ames neuves*, Bernard Grasset. — Albert Marchon : *Le bachelier sans vergogne*, Bernard Grasset.

Le crime et son excuse, La tragédie du consolateur, par Albert Erlande. Les lecteurs du *Mercure* connaissent, pour l'avoir lu dans les pages mêmes de cette revue, le roman de M. Erlande. Je me dispenserai donc d'en faire l'analyse, et de raconter comment, par quel singulier concours de circonstances, un malheureux fou y croit voir une allusion à son destin ou le déroulement même du drame de sa vie dans la fiction imaginée par un auteur de feuilletons cinématographiques. Rien qui paraisse plus vraisemblable, en dépit de son exceptionnalité, que la succession de coïncidences qui entretiennent Ménot — le héros du roman de M. Erlande — dans l'illusion qu'il est Dorche, le personnage du roman signé Raoul de Grancieux et annoncé sur tous les murs par une affiche hallucinante.

L'art qui a présidé à l'enchevêtrement des fils où se prend le cerveau délirant de Ménot révèle une incontestable maîtrise. Il me semble aussi subtil que puissant. Ici, où le ressort psychologique joue le principal rôle, aucun des procédés habituels aux

faiseurs de mélos à péripéties. C'est l'imagination de Ménot, en effet, qui supplée ce qui manque au récit de Grancieux pour que ce récit ait bien l'air de reproduire, et de devancer même, parfois, les moindres incidents de sa douloureuse existence. Notons-le : Grancieux a fait des études médicales ; il a observé les fous. Il s'est documenté, en outre, pour écrire son feuilleton, dans la banlieue parisienne où, de tout temps, a vécut Ménot. On comprend, après cela, que son feuilleton évoque des types et des paysages familiers au bonhomme. Si son intrigue même, au surplus, reproduit à peu près exactement l'aventure, d'ailleurs banale, de ce persécuté maniaque, c'est que le nombre est assez restreint des situations sur lesquelles on peut échafauder un récit, depuis qu'il y a des hommes et des femmes, et qui s'aiment. M. Ernest Gaubert ne nous énumérait-il pas, un jour, ces situations pour les ramener à un chiffre plutôt dérisoire? Mais pourquoi ne pas supposer que M. Erlande a voulu nous laisser croire qu'une puissance maligne s'ingénie à profiter de certaines analogies entre l'œuvre de Grancieux et la vie de Ménot pour convaincre celui-ci que le romancier est une manière d'envoûteur qui a pris possession de sa personnalité et le pousse dans la voie du crime ?... De là une atmosphère de mystère spirituel dans l'œuvre de M. Erlande, qui l'apparente, plus qu'aux histoires fantastiques d'Hoffmann, aux histoires extraordinaires d'Edgar Poe. On croit entendre, en tournant les pages de ce livre émouvant, le battement des ailes noires de l'Ange du Bizarre. — Dans **La tragédie du consolateur**, un homme, pour tout le monde, a commis le plus banal des crimes passionnels : il a abattu à coups de revolver, les ayant surpris dans les bras l'un de l'autre, sa femme et son ami. Aussi bien, passe-t-il pour n'avoir point prémédité son geste, et même pour n'avoir agi qu'en état de légitime défense. Il est acquitté. Or, ce n'est point sous l'empire de la jalousie ni en obéissant à l'instinct de conservation qu'il a tué. Il y a, à son acte, une cause plus profonde, et du point de vue psychologique, *plus légitime* que celle qui lui a valu l'indulgence générale. C'est la haine qui a armé son bras, une haine lentement accumulée contre sa femme, et qui résulte d'une irréductible incompatibilité entre son humeur ou son caractère, et la nature ou l'esprit de celle-ci. Le héros de M. Erlande n'est point un vulgaire impulsif, qui a versé le sang dans une minute d'égarement. C'est un indi-

vidu sensible et réfléchi, qui, excédé d'être rivé pour la vie à la créature la moins capable de le comprendre, la plus acharnée à dénigrer ce qu'il aime, et à le contrarier dans ses goûts, a fini par obéir à la force secrète qui lui commandait de supprimer cette créature. Mais, son crime commis dans des circonstances qui lui permettent d'en truquer aisément la scène et d'en maquiller les victimes, le remords le ronge, et après avoir pris ses dispositions pour entrer dans un monastère, il se tue. Le personnage complexe de M. Erlande est d'une vérité rigoureuse ; et son roman, très pathétique, admirablement construit. M. Erlande n'est pas un improvisateur, et tous ses livres portent la marque de la méditation. L'art de la composition, dans un roman, se reconnaît moins, à cette netteté du dessin, dont parle M. Paul Bourget, qu'à la rigueur de la pensée qui a conçu le plan ou le sujet de l'œuvre et qui l'a projeté idéalement, avant même d'en avoir rassemblé et distribué les détails. Quand on parle de la composition d'un récit romanesque, on a pour habitude de la considérer par rapport à la claire ordonnance des parties. Mais il s'agit moins, en la matière, de procédés de rhétorique, que d'équilibre et d'harmonie internes. Et sans même invoquer Boileau (« un beau désordre est un effet de l'art »), il faut dire qu'un roman peut être bien composé lors même qu'il semble mal fait, selon un certain canon que les traditionalistes voudraient immuable. Non, un roman est bien composé quand il est né, après une gestation suffisante, comme l'enfant arrivé à terme, avec sa tête, son tronc et ses membres. Un roman est mal composé quand il a été fabriqué par morceaux, ou réalisé fragmentairement, en un mot quand il manque d'unité essentielle. Pour en revenir à M. Erlande, il n'y a aucune rigueur apparente dans la façon dont il compose ses récits. Son allure est libre et peut sembler même capricieuse, avec la ligne brisée de ses démarches, ses détours, ses piétinements et ses rappels. Nul doute, cependant, que M. Erlande ait toujours en vue l'ensemble de son œuvre avant de la commencer et de la laisser s'enrichir d'incidents fortuits. Il témoigne d'une réelle puissance. Qu'on soit, par ailleurs, justifié de reprocher quelque vulgarité ou quelque lourdeur à cet écrivain original, il n'importe ; et je suis heureux de rendre hommage à son beau talent.

La femme et la lune, par Gil Robin. Ce n'est pas, je

pense, un roman, à proprement parler, que M. Gil Robin a écrit sous ce titre, assez singulier, et qui révèle de sa part une intention fantaisiste jusque dans la rigueur de l'analyse psychologique ou une volonté de symbolisme surréaliste, en dépit de la bizarrerie d'un tel rapprochement de mots. Tout se passe, en effet, dans l'œuvre de M. Robin, sur le plan lyrique, et je vois bien que ses personnages sont des entités, lors même qu'il les caractérise avec minutie, et qu'aucun des traits ne soit vivant dont il les cerne. Ou le surréalisme n'a aucun sens, ou il a pour but de transposer la vie, en l'exaltant, comme le fait, ici, M. Robin, et de nous en présenter une image d'une signification plus générale et d'une suggestion spirituelle ou philosophique intense. Blanche, l'héroïne de M. Robin, et à qui M. Robin prête, gratuitement, des manières de sentir, sinon des sentiments qui sont d'un poète, est *la femme,* sous les aspects d'une jeune fille, avec les aspirations confuse,s mais immenses de son sexe, et dont le corps « est un drame », le drame même des forces universelles qu'il incarne, et dont il perpétuera l'élan en transmettant la vie. Mais une dissociation s'opère chez Blanche. L'homme qu'elle aime, Claude, n'est pas celui qui l'incline à la volupté. Et c'est à un certain Charles-Henry, dont le désir seul l'a gagnée, qu'elle se livre, un jour, dans un état de demi-inconscience. Elle ne refera l'unité de son être qu'à la suite d'une crise, voisine de la démence, où elle se donnera en songe à Claude, comme elle s'est donnée dans la réalité à Charles-Henry. Ce sera, il est vrai, pour se dépouiller, aussitôt après, de tout ce qui faisait son originalité et pour finir médiocrement en matrone, auprès d'un Grec qui l'aura rendue mère de deux enfants. Pourquoi Blanche n'est-elle point troublée par Claude qui, non seulement est intellectuellement supérieur, mais séduisant ? M. Robin ne prend pas la peine de nous le dire. Et peu importe ici, où il ne s'agit pas de personnages précis, mais, encore une fois, d'entités, non certes abstraites, cependant allégoriques, tout au plus. Sans doute, M Robin s'est-il proposé d'illustrer cette vérité que l'instinct physique, chez la femme, peut fort bien ne pas concorder avec les aspirations de son esprit et de son cœur, et qu'il arrive assez souvent, à cause de la brutalité même des exigences qu'il manifeste, qu'il soit en contradiction avec la noblesse de ces aspirations. C'est sans vulgarité, ni étalage désobligeant de détails physiologiques, que M. Robin nous initie à ce

qu'il y a d'animal dans la femme la plus raffinée. Blanche ne raisonne pas sa faiblesse, comme l'héroïne de *La tendresse* d'Henry Bataille. Elle est plus près, dans son délire, de l'étonnante amoureuse des *Wuthering Heights*, d'Emilie Brontë, et des trois sœurs (*The three sisters*) de Miss May Sinclair. Comme Alice, de ce dernier roman, c'est dans la maternité que Blanche retrouve l'équilibre. Quel équilibre, hélas ! Le livre de M. Robin est triste, parce qu'il est vrai. Sous sa forme très moderne, mais parfaitement acceptable, il abonde, pourtant, en beautés fraîches, en trouvailles subtiles et qui témoignent que M. Robin sait goûter la vie et qu'il l'aime, s'il ne se fait pas d'illusions sur elle. M. Robin, qui a de rares dons psychologiques, a, aussi, de remarquables qualités de poète, et c'est surtout un poème qu'il a écrit.

L'Incertain, par Maurice Betz. De tous les écrivains que les romanciers russes impressionnèrent, M. Georges Duhamel est peut-être celui qui contribua le plus à répandre, ici, leur influence, en les épurant ou en les filtrant, je veux dire en ramenant leur immense désordre ou leur confuse immensité à une mesure assimilable à l'esprit français. La sympathie de l'auteur de *Confession de Minuit* et de *Deux Hommes* pour les âmes faibles et chez qui l'activité inconsciente domine la pensée lucide, a gagné par sa façon précise de s'exprimer nos jeunes psychologues rationalistes. Aussi bien, est-ce chose remarquable que les plus rigoureux ou les plus nets d'entre les nouveaux auteurs romanesques sont à peu près unanimes à révéler un intérêt aigu pour les sentiments larvaires et les volontés chancelantes. Ainsi, M. Maurice Betz, qui étudie dans *l'Incertain* un velléitaire parfaitement caractérisé, apporte-t-il à son analyse une rare fermeté que ne dément jamais, du reste, l'irréprochable tenue de son style. Certes ! son personnage manque de relief, dont l'égoïsme vain ou l'inconsistance et la lâcheté morales font — en dépit de la subtilité de ses sensations — une malheureuse bête, abandonnée à tous les mouvements de l'instinct. On n'éprouve guère, au surplus, qu'une sorte de curiosité apitoyée et un peu méprisante, pour ce jeune homme à qui la maladie de sa maîtresse inspire de la répugnance, et qui se trouve mille prétextes pour fuir sa chambre de souffrance, ou rate l'heure de l'aller voir à l'hopital, et s'aperçoit seulement quand elle meurt qu'elle lui était indispensable, ou l'aidait, par contraste, à trouver du goût à la vie. Mais

c'est, encore une fois, avec finesse que M. Betz suit dans leur complexité les démarches vacillantes de son personnage. Il excelle à composer autour de celui-ci une molle atmosphère où sa veulerie s'enlise. Toutes les menues variations de la vie matérielle, cette succession de riens dont elle se compose, et qui ne nous sont perceptibles que dans nos états de dépression morale ou de suspension de l'activité intellectuelle, M. Betz les note avec un soin minutieux. Odeurs, bruits, lumières, c'est au jeu fugace et nuancé de l'écoulement des heures qu'il intéresse son héros, par ailleurs incapable de distinguer entre ses impulsions contradictoires ou de classer ses sentiments dans un ordre de valeurs quelconque. « Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout ! » s'écriait Sainte Beuve à l'époque de *Madame Bovary*. « Psychiatres, je ne vois plus que vous ! » pourrait-on dire, à son tour, aujourd'hui. La littérature est devenue, non un asile pour aliénés véritables, mais une sorte de refuge pour demi-fous, pour abouliques et asthéniques, et c'est avec un certain malaise que l'on se promène au milieu de ces individus décevants qui finissent, sinon par se ressembler tous, du moins par perdre toute originalité, du fait même de l'extrême dissociation à laquelle leurs moindres pensées ou leurs plus fugitifs désirs sont soumis. Nous sommes à l'antipode de la conception romanesque de Balzac. Ce n'est pas, il faut le reconnaître, sans éprouver le sentiment de se trouver dans l'antichambre d'un art nouveau, bien plutôt que dans cet art même.

Châteaux en Bavière, par Jean Mistler. Un Français, Jacques, s'est épris, presque adolescent encore, d'une jeune Bavaroise, Elsa, un an avant la guerre. Il la revoit, dix ans plus tard, veuve, mais toujours séduisante. Elle n'a pas cessé de l'aimer, et se donne assez vite à lui qui semble moins animé par une passion véritable que désireux de retrouver dans ses bras les impressions charmantes d'autrefois. Naturellement, il est déçu. Comme on fait « Châteaux en Espagne », il a fait « Châteaux en Bavière ». Si exquise qu'elle soit, sa maîtresse ne saurait lui restituer des émotions que, pour cela même qu'il a deux lustres de plus, il ne saurait à tout jamais revivre dans leur fraîcheur. Jacques se cherchera donc mille prétextes pour user un bonheur qu'il ne mérite pas. Pourtant, il est sensuel et sentimental. Mais son sentimentalisme se plaît dans un certain vague, ou se com-

plaît dans un dorlotement narcissien de soi-même ; et je soupçonne pas mal de littérature dans son cas... Les considérations ethniques et politiques qu'il laisse Elsa invoquer, pour rompre avec lui (elle le sent, peu à peu, se détacher d'elle) ont, peut-être, intrinsèquement leur valeur, mais passent, ici, après des raisons d'ordre moins facilement avouables. Et il retourne, enfin, en France, non sans avoir pleuré, plus sur lui-même que sur sa victime. Le roman de M. Mistler est fort bien fait, s'il est fait de peu, et très attachant. Son style, au début, rappelle (oh ! très discrètement) celui de M. Paul Morand, mais, dépouillé, bientôt, de son modernisme d'emprunt, se révèle, alors, d'une sobre élégance, avec, de-ci de-là, quelque gentillesse romantique. (« Qu'es-tu devenue, ville de mes seize ans ? » « Où donc étiez-vous, joies paisibles de Schubert ! Qu'étiez-vous devenues, calmes douleurs dont un ruisseau jaseur écoutait la confidence ? » etc...) M Mistler est comme son héros : il a aimé Heine et Musset. Il faut lui passer de petits défauts qui tiennent à son âge. Il a de la facilité, et il s'y abandonne, parfois, notamment dans les descriptions. Mais il a le sens de la vie, et il narre agréablement. Pour un premier livre, son roman est assurément remarquable.

Ames neuves, par Henry Poulaille. Tous les contes ne sont pas d'égale valeur, je veux dire ne sont pas d'une aussi nette originalité, qui composent ce petit volume. L'auteur d'*Ils étaient quatre* a réussi, cependant, à y grouper de bien délicates nuances d'âmes enfantines, avec une indépendance ou une liberté dans le choix où s'atteste, plus encore que ses dons d'observation, la délicatesse de sa sensibilité. Peut-être eût-il pu se dispenser, comme dans *La Baba-Yaga*, par exemple, de recourir à un merveilleux un peu désuet, afin de nous émouvoir à la façon de ces vieux airs que moulent les derniers orgues de Barbarie... Nul doute, en tout cas, qu'il ne soit plus heureusement inspiré quand c'est à la réalité qu'il puise, et *Les Confetti* et *Misère* me paraissent, à cet égard, les meilleurs d'entre ses récits. Mais M. Poulaille est toujours sincère. Il sait se faire puéril sans afféterie, encore moins sans « littérature », et il se dégage de l'ensemble de son œuvre une impression de pathétique sobre qui a de la grandeur.

Le bachelier sans vergogne, par Albert Marchon. Si nous voyageons plus qu'autrefois, nous voyageons d'autre manière, et peut-être moins profitablement. Le train ou l'auto qui,

à la vitesse d'un bolide, nous transporte d'une ville dans une autre ville, et d'un palace dans un autre palace, nous remet en présence des mêmes personnes ou ne fournit guère, en tout cas, l'occasion que d'étudier ce qu'on est convenu d'appeler l'élite européenne. Sans doute, cette élite comprend-elle une variété de types assez grande, et l'on voit bien le parti qu'un homme comme M. Paul Morand en peut tirer. Mais la plupart du temps, il ne saurait s'agir dans son cas que d'observations en vases clos, ou d'études de bouillons de culture. Aussi quel air salubre on respire en cheminant par les routes, avec le héros du picaresque récit de M. Marchon ! Ce bachelier qui n'a que son diplôme en poche, avec son mouchoir par-dessus, et qui part droit devant lui, en s'abandonnant au hasard, est une figure d'une autre époque. Ce n'est point par monts et par vaux que les jeunes gens vont aujourd'hui chercher la fortune : ils l'attendraient plutôt dans leur lit, ou dans celui de la voisine... Mais quelles sensations vaudront jamais celles d'aller, à vingt ans, « loin, bien loin, comme un bohémien, par la Nature — heureux comme avec une femme », selon l'expression de Rimbaud? Il y a de l'ardeur, de la gaîté, *de la jeunesse*, dans le livre de M. Marchon ; des scènes et des personnages amusants, de beaux paysages.

JOHN CHARPENTIER.

PHILOSOPHIE

Jean Maar : *Le fondement de la philosophie*, Téqui, 1925. — René Guyon : *Essai de métaphysique matérialiste*, Costes, 1924. — Jules de Gaultier : *La sensibilité métaphysique*, Edit. du Siècle (s.d.). — Harald Höffding : *La relativité philosophique*, trad. du danois par Jacques de Coussange, Alcan, 1924. — Jules Lequier : *La recherche d'une première vérité, Fragments posthumes recueillis par Ch. Renouvier*, Notice biographique par L. Dugas. Colin, 1924. — Lionel Dauriac : *Contingence et rationalisme*, Vrin, 1925. — René Hubert : *Le sens du réel*, Alcan, 1925. — Jules Sageret : *La révolution philosophique et la science*, Alcan, 1925. — Firmin Nicolardot : *A propos de Bergson*, chez l'Auteur, 1924. — A. Aliotta : *L'éternité des esprits. Esquisse d'une vision pluraliste du monde*, trad. de l'italien par Camille Schuwer, Alcan, 1924.

La plupart des ouvrages dont traitera ce compte rendu posent dans son ampleur le problème philosophique.

M. Jean Maar a déjà été présenté au public comme « philosophe inconnu » par M. Reggio, le préfacier du présent ouvrage, dans ses *Regards sur l'Europe intellectuelle* (Perrin, 1911). Il

vit en solitaire, ne quittant son cabinet de travail que pour s'acquitter de ses devoirs religieux; il s'est consacré à la méditation, dans la mesure où le permet sa santé, compromise depuis ving-huit ans. Il tient pour périmés le modernisme, le bergsonisme, le pragmatisme, et pour faux le néo-thomisme; le moment lui semble propice pour **fonder** une **philosophie** nouvelle. Elle ignorera la *réalité*, matière de foi; mais elle pourra définir l'*objet*, qui est un fait, un événement.

Certes, M. Maar n'est pas moins philosophe qu'inconnu. Il prétend suivre la méthode de Claude Bernard et de Pasteur, mais retrouve une attitude kantienne, ainsi qu'en témoigne la distinction entre l'objet et la chose en soi. Il s'accorde, en outre, avec le criticisme en reconnaissant derrière la sensation une affirmation, par delà l'idée une puissance de jugement. Mais sa foi arrête son essor critique et il revient, en deçà de Kant, à Malebranche, dans la conviction que les perceptions ont un fondement réel, parce que la croyance implique un réalisme. D'où une appréciation timorée du Kantisme que, plus que bien des philosophes, on était apte à pénétrer. Un examen très succinct de quelques grands systèmes et du mysticisme attestent une pensée personnelle, qui mériterait de s'énoncer d'une façon plus personnelle encore.

De Bangkok nous arrive une profession de foi **matérialiste**, dont le mieux qu'on puisse dire est qu'elle se révèle sincère, au point d'être naïve. Le spiritualisme est une métaphysique, et qui a fait faillite, le matérialisme une pensée scientifique, et cependant « éternelle ». Tandis que se disqualifiait la métaphysique, « le matérialisme attendait... » (p. 8). Ce n'est pas nous qui ajoutons les trois points. M. R. Guyon ne paraît pas soupçonner que matérialisme et spiritualisme peuvent être renvoyés dos à dos, comme la négation l'un de l'autre. Etonnons-nous qu'il assimile tout à la matière, alors qu'il déclare que nous ne comprenons ni l'essence ni l'origine de la substance et du mouvement (138).

La Sensibilité métaphysique, de M. Jules de Gaultier, complète sa *Philosophie officielle* et sa *Vie mystique de la nature*. On y trouve à la fois une pensée originale et un effort critique pour analyser ce grand fait humain : le besoin métaphysique. Les lecteurs du *Mercure* savent avec quelle acuité l'auteur a présenté le duel entre l'Instinct vital et l'Instinct de

connaissance, et comment il a sans cesse creusé son intuition du « bovarysme », cette nécessité par laquelle « l'existence se conçoit autre qu'elle n'est ». Adversaire résolu du pragmatisme, il ne découvre de salut que dans l'intelligence « spectaculaire ». Or, comme, paraît-il, on n'a jamais réalisé « une activité purement spectaculaire, il n'y a pas eu jusqu'ici de philosophie » (224). Force est bien, toutefois, de reconnaître qu' « il y a eu » Spinoza, et la théorie schopenhauérienne de la contemplation esthétique, et Wagner, et Nietzsche. Chacun de ces systèmes appellerait une discussion : si, par exemple, Spinoza veut fonder une morale, sa méthode certes peut prétendre à être sinon « spectaculaire », du moins « spéculative ». Mais nous préférons insister sur l'idée principale du livre : l'intellectualisme ici préconisé, qui n'est esthéticien que pour demeurer « radical », dénonce dans toutes nos philosophies l'agencement en vue d'une morale (230), « la morale signifiant, en même temps que la volonté de changer les choses, la persistance du rêve qui fait croire à leur réalité. C'est pourquoi, s'il faut accepter la définition de la philosophie, comme d'un éveil, il faut affirmer aussi, il faut répéter qu'il n'y eut jamais de philosophie ». Sans tirer du principe la même conséquence, nous avons plaisir à noter cette remarque, ayant nous-même soutenu que toute métaphysique enveloppe une morale dont l'envers est physique (*Philosophie comparée*, p. 143-147, Alcan, 1923).

Jacques de Coussange, offrant au public français sa traduction très opportune du beau traité de Harald Höffding sur la **Relativité philosophique**, observe que « dans l'impossibilité où nous sommes d'étreindre la réalité se présente alors une totalité éphémère, l'image, la poésie, par laquelle nous pensons un instant dominer l'inquiétude de notre intelligence ; c'est la justification de l'art. Pourtant le philosophe ne peut s'en contenter et il retourne à ce qui fait son tourment, à cette pensée qu'il sait incapable d'épuiser l'existence ». Voilà pour quelle raison les auteurs dont nous avons à parler maintenant, austères théoriciens des catégories, ne se laissèrent pas séduire par les charmes du beau, qui désarment la dialectique de M. J. de Gaultier.

Complétant les vues exposées dans sa *Pensée humaine*, Höffding n'a pas de peine à montrer que l'esprit n'opère jamais, tant spontanément que méthodiquement, sans passer toujours de la synthèse à l'analyse et de l'analyse à la synthèse. Les restitutions de la

mémoire, les constructions de l'imagination s'exécutent en vertu de la loi de totalité, ne fût ce que parce qu'elles sont rapportées à ce total toujours grossissant : le moi, mais la totalité ne vaut que par la multiciplicité, toujours plus précieuse si elle est ordonnée, des éléments qui la composent et des affinités qui la font correspondre avec d'autres totalités. De Platon à Einstein, la pensée s'évertue à fonder une certaine vérité sur du relatif. Ce que nous appelons aujourd'hui la science se réduit à des efforts progressifs pour intégrer ce relatif dans des touts eux-mêmes relatifs et provisoires, tandis que la métaphysique faisait dépendre ce relatif d'un *tout* qui n'était point un *total* et qui pour cela était considéré comme absolu. Le drame de la pensée consiste dans l'antithèse entre la rigidité de notre logique et la fuyante subtilité du réel : il faudrait des catégories sinon fugaces, du moins très souples pour qu'elles s'appliquassent à un devenir sinon tout à fait insaisissable comme Protée, du moins multiple et changeant. Höffding n'ignore rien de ces difficultés, car il tempère la raideur des catégories kantiennes par une lucide appréciation du rationalisme plus empiriste des Français, qu'ils soient Comte ou Renouvier, Goblot ou Meyerson.

Au néo-criticisme français appartiennent et la **Recherche d'une première vérité**, recueil de fragments posthumes de Lequier, imprimés après sa mort en 1865 par Renouvier, et **Contingence et Rationalisme**, recueil d'études consacrées par Lionel Dauriac à la pensée française contemporaine.

Quoique vieux de plus de soixante ans, les fragments de Lequier apparaîtront comme une nouveauté, car ils ne furent jadis que « distribués à quelques personnes choisies » et jamais mis en vente. Pour que leur publication fût possible, il a fallu que M. Louis Prat, interprète des dernières volontés de Renouvier, autorisât M. Dugas à lever le « demi interdit » qui pesait sur la pensée de Lequier. Pensée d'importance, celle de ce Polytechnicien ardemment catholique (1814-1862), déçu dans ses ambitions, affolé par son roman d'amour et finissant dans un quasi suicide « pour tenter Dieu ». Sa romantique fureur pour l'action n'a d'égale que sa fureur de logique, et de cette double fougue résulte la rigueur âpre et tragique avec laquelle il s'attaque au problème le plus rempli d'illogismes, mais le plus poignant, celui de la liberté. Il y a du Pascal et du Nietzsche dans cette figure, et il

faudrait un Chestov pour faire saillir les caractères contradictoires d'un génie qui fit une ineffaçable impression sur Rauh, sur Jacob, sur Le Roy, après avoir soulevé l'enthousiasme de Renouvier. On peut s'en remettre au jugement d'Hamelin pour apprécier ce que dut ce dernier à Lequier : « l'importance capitale de la croyance, — la liberté prise au sérieux, — et le rapport de la liberté et de la croyance » (*Revue de Métaph. et de Mor.*, oct.-déc. 1920). Sachons gré à M. Dugas d'avoir précisé les traits essentiels de cette doctrine, d'avoir aussi fourni tous les détails biographiques et bibliographiques utiles pour en faciliter l'intelligence.

C'est toute l'inspiration du rationalisme français de 1860 à 1910, que médita Dauriac, toute son existence durant, et jusqu'à ses douloureuses années dernières ; car il était, avec Brochard, de ceux qui surent vivre l'adage antique : *non est subseciva philosophia*. Parti de l'enseignement de Lachelier (1867 à 1870), il traversa les idées de Boutroux sur la contingence, s'affilia au néo-criticisme et trouva son ambition ultime dans la pénétration du système d'Hamelin. De chacun de ses maîtres ou amis, il tenait un zèle égal pour l'histoire et la doctrine, avec la conviction que la vérité pour un esprit se trouve dans l'approfondissement comparatif des pensées dont il procède. Vif jusqu'à l'impulsivité qui se traduisait dans les saccades de son jugement comme dans les soubresauts de sa parole, lyrique et logicien, ce dévot de l'art n'a jamais abandonné la persuasion que contingence et nécessité se doivent concilier. Il a cherché la solution du problème que nous mentionnions à propos de Höffding, tantôt par un appel à cette finalité qu'invoquait Lachelier, tantôt par l'idée d'une certaine solidarité des notions, à travers l'histoire de la raison. En vertu, semble-t-il, d'un besoin implicite de corriger l'incertitude de sa pensée par la fermeté d'une entreprise aussi grandiose que profonde, il s'était voué à commenter Hamelin, presque partout visé dans ces pages qui méritent de survivre à leur auteur.

Nous ne changeons pas de sujet en abordant le livre de M. René Hubert, **le Sens du réel**, livre digne de prendre place dans cette tradition néo criticiste, de si haute tenue. Quoique composé de trois articles, l'ouvrage a une réelle unité. En traitant de « la systématisation du savoir », il fait la synthèse de Renouvier et d'A. Comte, dont la classification des sciences reparut, à peine

modifiée, dans le fond même des idées de Boutroux. Sa « théorie de la sensation » fait toucher du doigt le point sensible de tout rationalisme : l'existence d'un donné qui, malgré les efforts d'Hamelin, ne se laisse guère déduire des catégories. Son « Fondement logique de l'existence sociale » rajeunit la position des problèmes dans le néo-criticisme en confrontant les catégories avec les cadres sociaux tels que les conçoit l'école de Durkheim. Ces trois thèmes sont donc solidaires. Les solutions qu'aperçoit M. Hubert, bien que très personnelles, s'insèrent au mieux dans l'intuition intellectuelle dont notre compte rendu retrace plusieurs phases. C'est dans l'action — cette action qu'idolâtrait Lequier — que l'auteur trouve l'origine de ce donné irréductible qui s'impose à l'esprit logique: action qui seule peut préparer une conciliation entre l'apparente spontanéité des choses et l'apparente spontanéité des catégories. C'est dans la finalité — cette finalité chère à Dauriac comme à Lachelier — que l'auteur décèle l'origine de cet accord des consciences qui fonde l'existence sociale et qui fonde par là même l'objectivité, car rencontre-t-on un donné qualitatif ailleurs que dans une conscience solidaire d'autres consciences ? Quiconque eut la faveur d'entendre, aux mêmes années, Hamelin et Durkheim, pressentait, en vertu des affinités entre ces esprits si différents, qu'un certain criticisme se pourrait construire, pleinement compatible sinon avec les principes, du moins avec les résultats de l'école sociologique. Il est salutaire que la preuve en ait été donnée aux générations qui n'ont approché aucun de ces maîtres, et heureux qu'elle ait été fournie de cette façon ferme et forte où excelle l'auteur des *Sciences sociales dans l'Encyclopédie* (1).

M. Sageret nous fait sortir non du problème philosophique, mais du criticisme. Son rationalisme est « scientiste ». Il a défendu cette attitude contre les attitudes inverses dans *La Vague mystique* (1920). Depuis lors, un au moins des métaphysiciens a retenu, accaparé son attention. En effet, la pensée d'H. Bergson, dont déjà il avait reconnu solidaire celle de Le Dantec, lui paraît pour une large part corroborée par la relativité d'Einstein. Constance de la masse, conservation de l'énergie, vaines idoles ! Le

(1) M. René Hubert assume depuis cette année, avec MM. Bernard Lavergne et Edmond Vermeil, dans le même esprit de sagacité, la direction de *l'Année politique française et étrangère* (Paris, Gamber).

bergsonisme ouvre une véritable « révolution ». Il résulte en tout cas des analyses de M. Sageret que ni Bergson, ni Einstein, ni Le Dantec, ni J.-H. Rosny ne se laissent décevoir par l'antique et tenace illusion de l' « être ». Ils remplacent la chose soit par le rapport, soit par l'acte. On voit que, partis d'un autre terrain, nous revenons tout près de Höffding et de Lequier ; c'est la preuve d'une certaine unité de la pensée contemporaine.

H. **Bergson** fait, une fois de plus, l'objet des méditations de M. Nicolardot. Livre étrange, comme ceux qui l'ont précédé ; témoin d'une pensée qui se cherche, et occasion pour quiconque de réfléchir, à l'intérieur ou en marge de ses observations. L'auteur commente l'*Essai sur les données immédiates de la Conscience*, et se commente lui-même ; de-ci de-là des traits de lumière, parmi des longueurs qui n'éclairent ni Bergson, ni Nicolardot.

L'Eternité des esprits est la forme française qu'a prise, grâce à la traduction de M. Schuwer, *La guerra eterna e il dramma dell' esistenza*, amputée de trois chapitres sur la politique et d'une préface où le philosophe italien esquissait sa biographie intellectuelle. M. Jean Pérès, dans la *Revue Philosophique* de novembre 1921 (p. 409), a pu dire qu'Aliotta jetait un pont entre le positivisme d'Ardigó et l'historicisme des néo hegéliens, toujours influents sur la spéculation napolitaine. On rattacherait, sans lui faire violence, la pensée de cet ouvrage à celle de la plupart de ceux que nous venons d'examiner. Aliotta croit à la liberté, et attribue la plus grande valeur au témoignage de la conscience sur ce point. En outre, il fait la critique de l'expérience, mais refuse d'ériger, comme les aprioristes, « sur le trône de l'être vrai », certaines de ses données, en dédaignant les autres. Pour lui, l'expérience, c'est le contenu des esprits ; autant la dire indéfiniment multiple ; nous avons affaire à un pluralisme qui rappelle celui de ce demi-renouviériste, William James. Ces sortes de monades qui composent la réalité sont éternelles, car la mort n'est pas un fait d'expérience. Ces quelques indications suffiront peut-être à donner des lecteurs à un livre original et brillant, mais qui eût paru à un Hamelin moins vraiment lumineux que les écrits de Lequier, parce que moins soucieux de logique. De même que la prosodie ne crée pas la poésie, mais aide à la frappe de l'image par la contrainte même qu'elle

lui impose, la logique hérisse d'obstacles, mais aussi pourvoit de garde-fous et de tremplins la route de l'esprit philosophique.

PAUL MASSON OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jean Lhermitte : *les Fondements biologiques de la psychologie* ; Science et Civilisation, Gauthier-Villars. — Havelock Ellis : *Etudes de psychologie sexuelle*, V, *le Symbolisme érotique*, édition française, par A. van Gennep, Mercure de France. — Jacques Fischer : *L'Amour et la Morale*, essai d'interprétation physiologique de la pensée humaine. Bibliothèque scientifique, Payot. — Une lettre de M. Daniel Berthelot.

Je parlerai aujourd'hui de quelques livres, que j'ai trouvés dans ma case au *Mercure*, mais qui sont aux confins des sciences biologiques, sujet de ma rubrique, et de la psychologie ou de la médecine.

M. Jean Lhermitte enseigne la psychiatrie à la faculté de médecine. A son livre, **les Fondements biologiques de la psychologie**, je ferai un seul reproche : son titre. L'auteur me paraît peu familier avec la biologie moderne, avec la physiologie comparée, où déjà pas mal de savants, à la suite de Jacques Loeb, se sont efforcés de trouver les bases scientifiques de la psychologie. Dès le IIIe siècle avant J.-C., Erasistrate déclarait que, « si l'organisation musculaire de certains animaux rendait compte de leur aptitude au saut ou à la course, l'Homme dépasse de beaucoup tous les autres animaux en intelligence, parce qu'il possède un cerveau plus riche en circonvolutions que ceux-là ». M. Lhermitte reprend, développe ce point de vue. Pour lui, « les processus les plus spécifiquement psychiques ne peuvent éclore et se développer que soutenus et alimentés par l'activité des centres encéphaliques », et on doit retrouver dans la complexité structurale de l'écorce cérébrale la marque de la complexité des phénomènes qui s'y déroulent. « La meilleure manière de se connaître soi-même, c'est, d'abord, de connaître son cerveau. » Et ainsi l'auteur est conduit à nous faire un excellent exposé de l'état actuel de la théorie des localisations cérébrales. Il combat les exagérations de cette théorie Mais, s'il n'existe pas de centres dans le sens étroit du terme, le cerveau comprend des régions déterminées, dont les modifications physiologiques ou morbides s'accompagnent d'un retentissement précis sur la sphère psychologique.

Le Dr Lhermitte décrit longuement et avec minutie les diverses aires de l'écorce cérébrale chez l'Homme adulte, en particulier d'après les travaux d'Oskar et Cécile Vogt ; il insiste particulièrement sur les lobes frontaux et préfrontaux. Les lésions destructives de cette région réalisées par les blessures de guerre ont entraîné des perturbations de la motilité, de l'équilibration et des fonctions psychiques ; d'autre part le refroidissement énergique des lobes frontaux provoque la déséquilibration du corps dans l'espace et l'incoordination des mouvements des membres. Les Singes privés des lobes préfrontaux présentent un manque absolu d'initiative cinétique et une diminution de l'expression mimique. Enfin, chez le mutilé frontal, le processus psychique le plus compromis est l'attention volontaire. Pour expliquer ces faits, on invoque un « système de coordination » ; peut-être cela deviendra inutile, quand on comparera le cerveau à certains organismes doués d'une polarité électro-chimique.

Un chapitre très personnel est celui relatif aux corps opto-striés, dont on commence, grâce en partie à M. Lhermitte, à entrevoir les fonctions : adaptation tonique des muscles aux diverses attitudes, régulation des mouvements automatiques élémentaires. Déjà le Dr Babonneix, dans son excellent livre sur *les Chorées*, avait insisté sur l'importance des corps striés.

M. Lhermitte esquisse à grands traits l'évolution phylogénique du système nerveux ; il cherche même à comprendre les différences morphologiques qui séparent les Invertébrés des Vertébrés ; mais l'intérêt de l'étude dynamique des êtres vivants lui échappe manifestement.

§

Le symbolisme érotique est le 5e volume de l'édition française des « Etudes de psychologie sexuelle » par Havelock Ellis. Sous le terme de « symbolisme érotique », l'auteur range en réalité toutes les aberrations de l'instinct sexuel. Certains jugeront que ce terme ne suffit pas à désigner des manifestations aussi nombreuses et aussi variées, et préféreraient celui d'*équivalents sexuels*. Les perversions ne sont-elles pas des *équivalents* de l'intérêt sexuel normal ? H. Ellis tient au mot de *symboles* :

Dans le fétichisme des souliers par exemple, et plus obscurément dans l'exhibitionnisme, il arrive, par suite de causes soit congénitales,

soit acquises, ou par suite des deux en même temps, qu'un certain objet ou une classe d'objets, et qu'un acte ou un groupe d'actes acquiert un pouvoir dynamique sur le mécanisme psychophysique du processus sexuel, en le détournant de son but normal et en l'épandant sur la totalité de la personne aimée d'autre sexe. Il y a eu une transmutation des valeurs : certains objets ou certains acte sont acquis une puissance émotionnelle qu'ils ne possèdent pas pour un individu normal. De tels objets ou de tels actes sont, à ce qu'il me semble, de vrais *symboles*.

L'ouvrage d'Havelock Ellis a-t-il une réelle valeur scientifique ou même documentaire? Après une lecture attentive, j'hésite à l'affirmer ; il me paraît surtout anecdotique. H. Ellis en est encore aux vieilles conceptions du transformisme ; il croit à la toute puissance de la sélection sexuelle. Pour lui, les variations individuelles des caractères sexuels externes sont beaucoup plus prononcées que celles du visage et du corps. Les parties extérieures et visibles de la sphère sexuelle représenteraient non pas tant un héritage animal qu'« un développement supérieur et spécifiquement humain ». Ainsi la distribution des poils et des cheveux sur le corps et la tête de la femme ne correspond à aucun usage pratique ; il faut bien admettre que « ils ont dû se développer sous l'influence de la sélection sexuelle, pour répondre aux exigences esthétiques, de la vue ». Maintenant, on invoquerait plutôt les sécrétions internes. H. Ellis, il est vrai, entrevoit une relation entre l'activité glandulaire et le tempérament érotique, mais il n'insiste guère. Pour lui, « les hommes les plus portés à l'amour sont plutôt de couleur sombre ; mais dans la vie sociale, ce sont les individus de couleur claire qui sont les plus énergiques, et qui réussissent le mieux ». Sur ce, le traducteur, M. van Gennep, proteste : « Ceci est peut-être vrai pour la Grande-Bretagne, mais ne l'est certainement pas pour la France, où les représentants de races brunes (alpine, méditerranéenne, etc., *réussissent* aussi bien que ceux des races blondes (nordique, etc.) et sont tout aussi *énergiques*. »

§

L'Amour et la Morale, essai d'interprétation physiologique de la pensée humaine, par M. Jacques Fischer, a la prétention d'être très au courant des recherches actuelles, mais je ne saurais en recommander la lecture, car, à chaque instant, l'auteur parle de choses qu'il sait mal et qu'il ne comprend pas.

Ce travail, dit-il dès le début, n'est ni une œuvre de parti, ni l'essai de justification d'une doctrine plus ou moins mystique. C'est une tentative que l'on peut considérer comme audacieuse pour expliquer la genèse de la pensée chez l'homme par les méthodes du travail qui régissent actuellement les sciences physiques, chimiques et biologiques.

M. Fischer n'hésite pas à parler de « formation bio-chimique de la pensée humaine », de « morale bio-chimique », et cependant ses connaissances scientifiques paraissent rudimentair s. Qu'il me suffise ici de faire quelques citations de son livre ; les lecteurs, même peu initiés aux sciences, relèveront eux-mêmes les erreurs commises :

Le physiologiste américain Lillie en étudiant la reproduction des infusoires (*sic*) Néreis a constaté que les femelles, à un certain moment de leur existence sexuelle, déversaient dans l'eau des traces d'un produit spécial, la fertilisine.

[Chez certains insectes] le sang de mâle est généralement brunâtre, tandis que le sang de la femelle est jaune-vert et paraît chargé de pigments analogues à ceux de la chlorophylle. La femelle serait alors une sorte d'organisme intermédiaire entre le végétal et l'animal.

G. Bertrand nous a montré ce que peuvent accomplir d'infimes traces de manganèse, capables de troubler l'acte de reproduction : des alevins de *Fundulus* naîtront de ces conditions avec un œil cyclopique. Quelques doses infinitésimales de ce corps ajoutées à la nourriture de leurs parents, et les jeunes pucerons naîtront avec des ailes. [L'auteur confond les expériences avec le manganèse et celles avec le magnésium : Mn. et Mg.]

Sachs en arrive à assimiler l'homme à la plante : il y a chez cette dernière deux courants nourriciers, ceux de la racine et de la tige. N'y aurait-il pas chez l'homme deux autres courants, ceux des organes splanchniques et du cerveau, en rapport respectivement avec l'aorte et l'artère pulmonaire (?!!)

Ainsi l'insecte serait parti de l'amibe qui n'est qu'une spore, une cellule mouvante détachée de la gelée, du plasme marin primitif : par son origine, il se différencierait à peine, il se mélangerait profondément avec la vie végétale.

L'œuf de l'insecte, est complètement dépourvu d'imagination créatrice.

Etc., etc...

On en trouve comme cela presque à chaque page.

GEORGES BOHN.

§

Une lettre de M. Daniel Berthelot.

Monsieur,

On me communique un article du *Mercure de France* où je me trouve pris à partie en termes tels que je me vois obligé d'user de mon droit de réponse.

Je vous prie donc d'insérer la présente lettre dans votre prochain numéro et à l'endroit où a paru l'article en question.

Il n'est pas dans mes intentions d'ouvrir avec M. Boll une controverse scientifique qui ne serait pas à sa place ici. Je désire seulement par quelques exemples édifier vos lecteurs sur la légèreté de ses affirmations.

A en croire M. Boll, on trouverait dans mes mémoires « les interprétations personnelles les plus stupéfiantes et les plus manifestement erronées. Ainsi, l'auteur généralise à tous les points d'une courbe ce qui n'est vrai que pour un de ses points ». Et M. Boll illustre son affirmation par un raisonnement sur deux circonférences semblables, destiné à laisser l'impression que je n'aurais même pas les connaissances d'un élève d'école primaire.

A ce ton d'assurance, qui ne croirait que M. Boll est sûr de son fait ? On va voir ce qu'il en est.

M. Boll fait allusion à la relation d'après laquelle, dans les courbes spectrales d'énergie du corps noir, l'abcisse, c'est-à dire la longueur d'onde de la radiation qui répond au sommet de la courbe, varie en raison inverse de la température absolue. Tel est en effet l'énoncé qu'on donne habituellement dans les manuels scolaires, parce que, sous cette forme, il se prête facilement à la vérification expérimentale. M. Boll s'imagine que la relation n'est vraie que pour le sommet de la courbe. S'il connaissait les travaux de Wien, ou simplement le résumé qu'il en a donné en 1900 au Congrès de Physique de Paris, il saurait qu'elle est vraie pour toute radiation monochromatique du spectre du corps noir, c'est-à-dire pour tous les points de la courbe. C'est une des deux relations qui permettent, quand on connaît la courbe d'énergie à une température, d'en déduire la courbe à une autre température. L'autre relation indique que les ordonnées varient proportionnellement à la cinquième puissance de la température absolue. Les points des deux courbes se correspondent deux à deux et les

relations qui existent entre les sommets sont celles de deux points correspondants quelconques. Alors, que signifie un ton si tranchant pour rectifier une assertion exacte en lui substituant une erreur ?

Les autres objections de M. Boll ne sont pas plus heureuses. En voici une seconde. Il s'agit du son. Soit un instrument émettant une note pendant une seconde ; soit un auditeur qui s'éloigne de cet instrument ; le mouvement produit pour lui un double effet : en premier lieu, la note devient plus grave ; en second lieu, le son se prolonge. Si l'auditeur se déplace avec une vitesse égale à la moitié de celle du son, il entend la note durant deux secondes. Plus sa vitesse se rapproche de celle du son, plus la note lui paraît se prolonger. A la limite, elle tend à devenir infiniment grave et à se prolonger indéfiniment. On peut remarquer qu'au moment précis où la vitesse devient égale à celle du son, le phénomène s'évanouit. C'est le cas bien connu des relations limites, dont la démonstration suppose qu'il subsiste une différence infiniment petite. Cette objection a été faite bien souvent aux fondateurs du calcul infinitésimal, à Leibniz, aux Bernoulli. Il y a plus de cent ans qu'on y a renoncé et qu'on a reconnu qu'elle n'avait qu'une valeur purement verbale. Voici comment M. Boll reprend pour son compte cette querelle des mots : « C'est là une assertion digne d'un licencié ès-sciences reçu par raccroc. » Faut-il apprendre à M. Boll que la violence du langage n'a jamais suppléé à la faiblesse des idées ?

M. Boll continue en prétendant que dans mon ouvrage « on retrouve, hélas ! une assimilation complètement illégitime entre le son et la lumière, comme l'auteur s'en serait lui-même rendu compte s'il avait *lu* par exemple l'ouvrage élémentaire d'Emile Borel, *l'Espace et le Temps* ».

L'assertion de M. Boll est d'autant plus amusante que, dans mes diverses études sur la relativité, j'ai adopté la marche suivante pour établir les formules fondamentales de la relativité restreinte, et notamment la « contraction de Lorentz ». Lors de la variation de période par le mouvement (phénomène Doppler-Fizeau), la théorie indique qu'on trouve pour les phénomènes sonores deux expressions différentes, suivant que la source s'éloigne de l'observateur ou l'observateur de la source. Au contraire, si on admet que les expériences lumineuses (expérience

de Michelson et analogues) ne décèlent que des mouvements relatifs, on doit trouver une expression unique. Or voici ce que dit à ce sujet M. Emile Borel, comme conclusion de son étude sur le phénomène Doppler-Fizeau, dans le livre que cite M. Boll (chapitre VI, paragraphe 68) : « Le principe Doppler-Fizeau se vérifie d'une manière satisfaisante. Tout se passe donc ici pour la lumière comme pour le son ; la longueur d'onde dépend de la vitesse relative de la source lumineuse et de l'instrument qui la mesure. »

Si tout se passait pour la lumière comme pour le son, la théorie ondulatoire classique eût suffi pour tous les cas, et point n'eût été besoin de la retoucher.

Dois je croire que M. Boll qui nous attribue, tant à M. Borel qu'à moi-même, le contre-pied de nos opinions, ne nous a lus ni l'un, ni l'autre ?

Un peu plus loin, après avoir fait l'éloge des beaux travaux de M. de Broglie, M. Boll remarque avec surprise : « Pourquoi faut-il que de Broglie recommande l'exposé de Daniel Berthelot dont il vient d'être question ? Il n'y a qu'une explication possible, c'est que de Broglie ne l'a pas lu. »

Il y en a une seconde, plus simple, c'est que M. Boll, qui a si mal lu les ouvrages de M. Borel et les miens, ignore ceux de M. de Broglie. En effet, MM. L. et M. de Broglie ont publié dans les *Comptes-rendus* du 5 décembre 1921 deux notes d'ordre à la fois théorique et expérimental où partant, comme moi-même, de la conception d'une enceinte remplie de rayonnement monochromatique (conception que M. Boll, dans son style habituel, qualifie de notion saugrenue, dépourvue de tout sens physique, pauvre radiation, etc.), ils arrivent aux mêmes conclusions, et rappellent, en s'y ralliant, ma théorie de l'entropie radiante. Voilà tout le secret de l'approbation donnée par M. de Broglie à mes idées. Il les a lues, comprises, et vérifiées par ses propres expériences.

Je ne voudrais pas abuser de vos lecteurs en poussant plus loin l'examen d'un article où les mots « superficiel, suffisant, stupéfiant, erroné, saugrenu, lourde erreur, enfantillage, cocasse faute de jugement, etc., etc. », reviennent comme un leit-motiv.

M. Boll croit spirituel de comparer un savant membre de plusieurs de nos grandes académies, porté par le suffrage de ses pairs à la présidence des principales Sociétés scientifiques, tantôt

à un candidat reçu par raccroc, tantôt à un chien. Ce sont là facéties de rapin, et l'atelier s'esclaffe. Mais M. Boll ignore que le public qui entend journellement accuser les membres de l'Académie Française, sans en excepter les plus notoires, d'ignorer les éléments de la grammaire, de la prosodie, voire de l'orthographe, est blasé sur ce genre de plaisanteries.

Ajouterai-je qu'il n'y a pas longtemps, M. Boll m'adressait un manuel de physique qu'il venait de publier en me demandant de le recommander pour un prix académique? C'était un ouvrage de seconde main et qui dénotait plutôt une science livresque que l'expérience du laboratoire. Il n'était cependant pas dépourvu de mérite pédagogique, et j'acceptai de l'appuyer, tout en prévenant M. Boll que les prix académiques, à de rares exceptions près, sont réservés aux recherches originales. Les désirs de M. Boll ne purent être exaucés. L'auteur a-t-il gardé quelque rancune de cette petite déception ? Vos lecteurs riraient bien s'ils comparaient le ton d'antan de M. Boll et son ton actuel. Un moraliste désabusé a dit qu'il convient de parler des hommes avec adresse tant qu'ils sont vivants et avec sévérité dès qu'ils sont morts. Plus pressé, M. Boll estime que le ton peut changer selon qu'on a besoin d'eux ou non. Tout est relatif, n'est-ce pas ? Mais la relativité est une chose ; l'élégance morale en est une autre.

Un mot encore. L'éminent fondateur de la mécanique relativiste, M. A. Lorentz, a préconisé à maintes reprises un petit traité de M. Lémeray comme l'exposé français le plus simple et le plus clair des fondements de la nouvelle mécanique. Or, le livre de M. Lémeray se termine par une liste de mémoires dont il recommande la lecture ; on n'y trouve qu'un mémoire français et c'est une étude que j'ai publiée en 1916. M. Lorentz voulait bien me rappeler récemment cette mention, en même temps que la contribution que j'apportais, il y a vingt-cinq ans, à son livre jubilaire par un mémoire sur l'équation caractéristique des fluides.

A ceux de vos lecteurs qui, plus confiants dans le jugement de M. de Broglie ou de M. Lémeray que dans celui de M. Boll, s'intéresseraient aux problèmes actuels de la physique, je signalerai qu'ils trouveront dans le *Bulletin des Ingénieurs Civils* de mai-juin 1925, trois mémoires sur la doctrine de la relativité, sur celle des quanta et sur les théories modernes relatives à la

constitution de la matière ; les deux premiers sont de moi, le dernier de M. Abraham.

Veuillez agréer, etc.

DANIEL BERTHELOT
Membre de l'Académie des Sciences,
Président de la Société française de Physique.

DÉMOGRAPHIE

La prolifique Italie. — La France est aujourd'hui un pays de 41 millions d'habitants ; mais sur ce nombre elle compte environ 3 millions d'étrangers et l'accroissement normal de la population, c'est-à-dire par l'excédent des naissances sur les décès, n'y a été l'an dernier que de 72.000, de 19.477 dans le premier semestre de 1925.

Avec le problème de notre redressement financier, dû à la guerre, et qui n'est en somme que temporaire, le problème de notre dépopulation, bien antérieur à l'hétacombe de 1914 et dont on ne voit pas l'issue, forme l'objet de nos principales préoccupations.

Et c'est toujours par rapport à l'Allemagne que nous orientons nos inquiétudes. C'est assez naturel, mais nous oublions qu'il est à nos côtés des jeunes nations, bouillonnantes de sève et dont la fécondité même, au regard de notre stérilité, peut dans un avenir plus ou moins éloigné, en vertu de la théorie des vases communicants, devenir une source de danger.

Nous avons souligné, dans de précédentes études, l'importance extraordinaire qu'affecte l'immigration de la main-d'œuvre italienne en France.

A quoi faut-il attribuer la forte émigration de nos voisins et quelles en sont les tendances ?...

Les progrès de la population de notre sœur latine l'Italie, qui n'avait que 16.477.000 habitants en 1770, sont effarants surtout depuis 1901, où elle en accuse 32.475.000, bondissant le premier décembre 1921, en dépit de la guerre, jusqu'au chiffre de 37.270.000, sans les provinces rédimées. Le résultat du dernier dénombrement nous indique, depuis 1911, un accroissement de 2.599.116 âmes. La densité de la population est actuellement, dans l'Italie d'avant-guerre, de 130 habitants au kilomètre carré.

A ce total impressionnant, qui fait foi de l'ardeur de vivre de

l'Italie, il faut adjoindre la population des régions rédimées : 1.564.691 habitants, ce qui nous donne un chiffre global de 38.835.184 unités. Par suite des plus-values de naissances, la population de l'Italie n'est pas actuellement inférieure à 41 millions.

La très forte augmentation de la population italienne en ces vingt dernières années (7, 5 o/o), la plus forte que l'on ait enregistrée, tient à de multiples causes : les unes naturelles, les autres fortuites.

Depuis 1901, la natalité s'est maintenue à un niveau extrêmement élevé, dépassant constamment le million : 1.058 000 en 1901 ; 1.024.000 en 1911 ; 1.121.000 en 1914 ; 1.109.000 en 1915, de sorte que l'excédent des naissances sur les décès oscillait, bon an mal an, entre 350.000 et 500.000.

Même pendant les années de guerre, en 1916 et en 1917, la natalité est restée supérieure à la mortalité de 150.000 et de 40.000 unités respectivement. Le déficit très lourd de 528.058 en 1918 est remplacé, dès 1919, par un excédent de 94.291. Les excédents de naissances ont atteint, en 1920, 459.026 ; en 1921, 461.013 ; en 1922, 463.675 et en 1923, 446.000, continuité qu'il convient de souligner. D'autre part, l'émigration a été complètement arrêtée et la mobilisation a provoqué le retour d'une foule d'émigrants.

§

Encore que la population italienne, par suite de l'industrialisation de certaines régions, ait comme ailleurs propension à se concentrer dans quelques grandes villes et à l'entour, l'Italie n'a pas de métropoles comparables quant au chiffre de la population — au point de vue artistique elles ne souffrent aucune comparaison — avec les Etats-Unis ou l'Angleterre. Aucune ville italienne ne se rapproche de Berlin, de Londres ou de Paris, et la ville la plus peuplée de la péninsule, Milan, n'accuse, d'après les plus récentes données, que 862.000 âmes, alors que Naples, naguère la ville la plus importante, en dénombre 768.000.

Néanmoins, le nombre des grandes villes moyennes, celles dont la population dépasse les 200.000, est relativement considérable et éclipse de loin celui des villes françaises correspondantes. Rome, la capitale politique, qui vient au troisième rang, a

747.000 habitants, Turin 510.000, Palerme 420.000, Gênes 332.000, Florence 268.000, Catane 255.000, Trieste 246.000, Bologne 219 000 et Venise 202 000. Au total, avec Milan et Naples, l'Italie a onze villes de plus de 200.000 habitants, alors que la France n'en a que cinq : Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux et Lille.

Trois villes seulement ont une population variant de 100.000 à 200.000 : Messine, qui s'est tôt relevée de ses ruines, avec 156.000 âmes, Bari 145.000 et Padoue 112.000.

§

La surpopulation de l'Italie a pour corollaire obligatoire l'émigration. Or, nos voisins sont obsédés par le désir de ne pas perdre un seul de leurs émigrants, et ils multiplient leurs efforts pour les rattacher en quelque manière au sol natal. Témoin le singulier projet qui consistait à vouloir créer un *Parlamentino* où seraient représentés par des députés tous les Italiens résidant à l'étranger.

Ce projet a été vigoureusement soutenu par l'*Istituto Coloniale*, qui est un organe de propagande extérieure. Cet empiètement sur les droits des divers pays qui offrent l'hospitalité aux émigrants italiens serait intolérable et inadmissible. S'imagine-t-on les 150.000 Italiens de Marseille, élisant leurs députés, qui prendraient place à Rome dans l'enceinte de Montecitorio ? Et les 160.000 Italiens de Paris en faisant autant et les 85.000 qui résident en Tunisie les imitant ? Et ceux du Maroc et ceux de l'Algérie, de l'Argentine, du Brésil et des Etats-Unis... ?

Quoi qu'il en soit de ce projet absurde, qui ne pouvait germer que dans les cerveaux exaltés de quelques fascistes, l'Italie organise partout où elle s'est installée la résistance de ses nationaux contre toute assimilation. La Tunisie, à laquelle elle ne veut pas renoncer, est un exemple de sa ténacité, singulièrement aidée par la convention que nous avons signée en 1896 et qui octroie aux 85.000 Italiens de Tunisie des prérogatives extraordinaires : leur lycée (Vittorio Emanuele), leur institut technique commercial, leurs innombrables écoles de garçons et de filles avec des programmes scolaires italiens, leur théâtre, leurs cinémas, leurs librairies, leurs journaux, leurs sociétés patriotiques, politiques

(la Dante Alighieri), sportives, gymnastiques, philanthropiques, leurs associations de crédit et de secours mutuels, etc.

Bref, l'élément italien tend à constituer un véritable Etat dans l'Etat tunisien avec ses instituteurs et ses professeurs, ses prêtres, ses avocats et ses médecins. A Tunis même, 5595 enfants reçoivent un enseignement italien de 100 maîtres italiens dans des écoles italiennes.

La Tunisie n'est qu'un symbole de l'effort italien, et si je m'y suis arrêté, c'est parce que c'est là qu'il se manifeste avec le plus de virulence. Mais l'Italie ne perd de vue aucun de ses enfants. Le Commissariat général de l'émigration vient de publier les données d'une statistique sur les Italiens épars dans le monde entier. Il ressort de cet ouvrage, qui n'a été rendu possible que par la collaboration des autorités diplomatiques et consulaires italiennes, que le nombre des émigrants italiens se monte à 7.500 000.

En comptant ses fils absents, il y aurait donc de par le monde un total de 48 millions 500.000 Italiens, et c'est le chiffre qui figure fièrement en manchette sur les gazettes de la péninsule.

AMBROISE GOT.

PRÉHISTOIRE

Jacques de Morgan : *La Préhistoire orientale*, tome I, *Généralités*, Paris, Geuthner, in-4°. — Dr A. Morlet et E. Fradin : *Nouvelle station néolithique*, premier fascicule, Vichy, Belin, 8°, 54 ill.

Avant de mourir, Jacques de Morgan a réussi à terminer, mais non pas à voir imprimé, le grand traité sur **La Préhistoire orientale** auquel il a travaillé pendant plus de vingt ans et dont ses publications antérieures, *Les premières Civilisations* (Leroux) et *La Préhistoire* (Renaissance du Livre) étaient en quelque sorte l'introduction.

Je profite de l'occasion pour rendre hommage ici à la mémoire d'un savant qui, sorti de l'Ecole des Mines, a introduit dans l'archéologie les méthodes d'un ingénieur, et a le premier fait des fouilles comme on creuse des puits et des galeries d'extraction. Pendant plusieurs années (du temps de ma *Revue d'Ethnographie*) j'ai eu affaire à lui chaque semaine et j'ai jugé de près ses conceptions pratiques et sa tournure d'esprit. Le malheur pour lui a été qu'il fut longtemps, on peut dire jus-

qu'à la fin de sa vie ou presque, regardé comme un *outsider* par les archéologues de la vieille école (1), dont ses découvertes retentissantes en Egypte et en Perse (à Negadah, etc. et à Suse) dérangeaient les classements et l'enseignement.

Quelques-uns de ses émules ont été, je ne dirai pas ses ennemis à proprement parler, mais ses opposants systématiques ; et quand l'accumulation des trouvailles les a obligés de changer d'opinion scientifique, ils ont profité de ses découvertes sans lui en témoigner publiquement aucune reconnaissance. C'est humain ; il est humain aussi que, au bord de la tombe, Morgan ait consacré l'avant-propos de ce tome de son grand traité à rappeler ces démêlés et à montrer combien il a dû lutter pour faire admettre par les égyptologues de métier que l'histoire de l'Egypte ne commence pas, comme par miracle, par une époque historique, mais que celle-ci a été précédée d'une époque préhistorique. Encore ne décrit-il cette lutte qu'avec mansuétude, bien que pendant une vingtaine d'années elle se soit traduite pour lui par des déboires et des difficultés. Aussi, malgré cet effort inlassé, Morgan ne fit-il figure que d'un pionnier ; d'autres, sans initiative personnelle, ni génie archéologique, si je puis dire, ont eu les honneurs, et les moyens de poursuivre la recherche selon les voies qu'il avait tracées. Au surplus, ce n'est pas nouveau, non plus, que la France soit le seul pays où le système administratif est si fortement organisé qu'il n'y a de place que pour ceux de la carrière (quelle qu'elle soit), en sorte que l'homme original est abandonné à ses propres ressources, diminuées par l'opposition des membres et profiteurs du système. En tout autre pays, Morgan aurait eu ce qu'il aurait voulu, argent, chaire de faculté, admiration officielle, et par suite publique. Car ses travaux et ses découvertes sont un fait ; et ce fait, des pays comme l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats Unis, etc., l'auraient pris à leur compte, et s'en seraient fait gloire.

Ainsi s'explique cet avant propos, où l'on trouvera le testament intellectuel d'un savant qui a pu, comme nous tous, se tromper dans quelques généralisations (et encore ne s'est-il trompé que peu, ayant une certaine prévision scientifique des découvertes qui se feront nécessairement), mais dont les descriptions de faits bruts sont sûres et méthodiques.

(1) Voir les lettres publiées par S. Reinach, *Revue Archéologique*, 1925.

Si on ne s'était pas si souvent opposé à ses projets de missions et de recherches, il aurait trouvé davantage encore et fini certaines enquêtes qu'on l'a forcé d'interrompre, précisément parce qu'elles donnaient dès le début des résultats importants, inattaquables, révolutionnaires.

Mais tout ceci est loin, maintenant, et les deux sciences que Morgan a cultivées de préférence, la préhistoire et l'ethnographie, sont reconnues par le consentement unanime, bien que non officiellement, sinon comme parentes pauvres. En ceci, le plaidoyer de l'avant-propos n'est donc point tardif : on y trouvera groupés en faisceau les arguments en faveur de ces sciences, accompagnés de remarques critiques et sages; son expérience personnelle a toujours fait dire à Morgan qu'il faut éviter les rapprochements à tort et à travers et que les grandes théories de migrations des peuples et de déplacements des civilisations ne peuvent être construites encore, puisque dans la plupart des cas on n'est même pas certain de l'usage auquel servaient les objets trouvés dans les fouilles et que ces objets n'étaient qu'une minime partie de la civilisation du peuple considéré, le reste ayant pourri.

En XII chapitres, l'auteur étudie les concomitantes géologiques et paléontologiques de la préhistoire humaine. Une comparaison du mode de vie des Magdaléniens et des Kamtchadales introduit le chapitre suivant, très important à cause de l'expérience personnelle de l'auteur : *De l'usage des instruments de pierre et des vestiges que laissent les peuples disparus* ; ce chapitre est à lire avec le plus grand soin, vu sa portée générale et l'attitude de l'auteur, ennemi des classements rigides. Sur ce point aussi, Morgan s'est heurté à des oppositions : toute une école de préhistoriens n'admit que difficilement au début que les formes fussent plus nombreuses que ne le prévoyait le classement accepté et regardait les similitudes morphologiques comme des preuves, sinon de contemporanéité, du moins comme d'appartenance à une même civilisation, parfois à une même race. Ce qui est une absurdité; encore fallait-il le prouver, que c'en était une. Le problème des similitudes oblige ensuite Morgan à reprendre, dans le chapitre XI, celui « de l'unité des conceptions innées », ce qui se disait autrefois « de l'unité de l'esprit humain ». A mon sens, la discussion aurait pu être mieux conduite, avec moins de

détails épisodiques, qui n'ont pas la même force d'évaluation, et plus d'insistance sur certains points importants, comme le fait que des civilisations entièrement différentes peuvent vivre juxtaposées, aux époques primitives, sans presque réagir l'une sur l'autre (p. 311); trop peu poussée est aussi la discussion du problème de la répartition mondiale des monuments mégalithiques. Mais ces quelques lacunes sont peu de chose auprès de la quantité des données positives, et surtout des remarques critiques faites au courant de la plume et dans lesquelles on peut reconnaître comme un testament spirituel du grand archéologue.

Ayant fait lui-même des découvertes, obligé par sa bonne foi de savant à modifier maintes fois, au cours de sa vie, ses opinions, ses interprétations et ses théories, J. de Morgan a bien soin de souligner toujours que ce qu'il dit, il ne le dit que sur la base des faits venus à sa connaissance, et sous la réserve que des découvertes (que dans maints cas il prévoit) pourront les détruire ou les amender.

§

Une de ces découvertes révolutionnaires, qui l'est autant que celles de M. Reygasse en Algérie, si son authenticité se confirme, semble avoir été faite récemment, par le plus grand des hasards, dans un hameau de la commune de Ferrières-sur Sichon, dans l'Allier. Le titre de la brochure, **Une nouvelle station néolithique**, où le Dr Morlet et le propriétaire du terrain, M. Fradin, décrivent leurs trouvailles, ne rend malheureusement pas justice à l'importance des problèmes posés. Il s'agit d'une fosse, ayant servi de sépulture, où ont été trouvées des briques avec empreintes de doigts et même d'une main entière, et de toute une collection non seulement de briques, mais aussi d'outils en pierre avec des signes gravés; en outre, on a trouvé un creuset à fondre du verre et une partie du four qui servait à cette industrie; enfin une idole néolithique de sexe masculin et diverses amulettes et parures.

Ce qu'il y a de nouveau, c'est d'abord l'apparition de briques et de dalles en argile dès l'époque néolithique; les briques avec empreintes de mains; la connaissance de la fabrication du verre; et tout un jeu de signes ressemblant grossièrement à des X, des H, des M, des L, des O, etc , qui semblent appartenir à un al-

phabet proprement dit; sur quelques briques, les signes sont gravés à la suite, formant comme des lignes; sur les outils de pierre, ils sont moins nombreux et semblent représenter le nom du propriétaire.

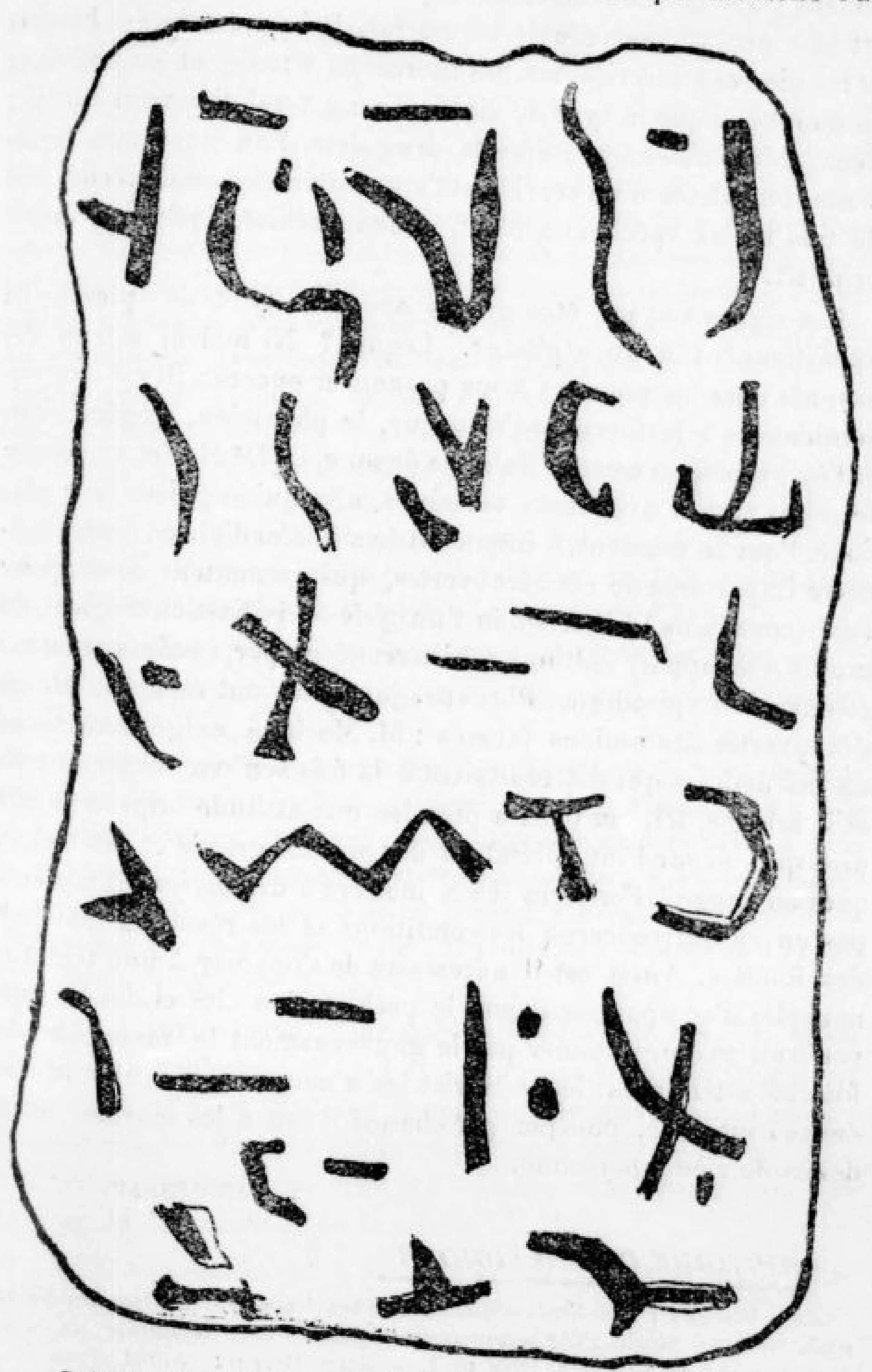
Il s'agit bien d'une station néolithique : jusqu'à présent il a été impossible, malgré de longues et minutieuses recherches, de trouver la moindre trace d'objets en métal; d'ailleurs les haches polies, les outils de pierre et certaines formes de poteries sont des types néolithiques connus. A quelque distance de Ferrières, près de Saint-Nicolas-des-Biefs, au lieu-dit la Verrerie, les auteurs ont trouvé une grande quantité de déchets de fabrication du verre et de larmes bataviques, déchets qui ont donné leur nom au hameau; or, mêlés à eux se trouvaient des pics, racloirs, haches avec soie, perçoirs, etc., tous en pierre et tous de type néolithique, semblables à ceux de Ferrières. Donc le doute n'est pas permis, et l'écriture nouvelle est, elle aussi, néolithique.

Du moins, les auteurs posent le problème en ces termes. Mais on sait par ailleurs, et, en ce qui concerne plus spécialement l'Auvergne, Pommerol a montré que l'emploi de l'outillage de pierre néolithique (pierre polie) a persisté en certaines régions peu fréquentées jusque tard dans l'époque historique, en France parfois jusque sous les Carolingiens.

On pourrait donc supposer que les signes sur briques et la technique de la verrerie de Ferrières sont gallo-romains. Un seul individu, quelque colporteur, quelque coureur d'aventures démobilisé d'une quelconque légion romaine a pu apporter l'alphabet et la verrerie en ce coin perdu où l'on ignorait encore Rome et les métaux, où l'on vivait comme les charbonniers dans les forêts de Savoie ou les bois du Morvan. Ces attardements collectifs et l'introduction d'éléments nouveaux par un seul homme sont fréquents. Même, d'ailleurs, s'il s'agit à Ferrières d'un cas de survivance tenace du néolithique, la découverte est de premier ordre, comme faits et pour la théorie générale. Espérons que les auteurs ne tarderont pas à publier les fascicules suivants et à détruire certains bruits fâcheux qui ont couru sur l'authenticité de leurs découvertes.

Ces bruits fâcheux ont été mis en circulation par un préhistorien que je ne nommerai pas ici et qui comptait mettre la main sur les découvertes du Dr Morlet, pour en accaparer la gloire. Le

Dr Morlet est venu à Paris et a montré des originaux à MM. Boule, Jullian, Salomon Reinach, Breuil, Dussaud et à l'auteur de cette rectification ; notre accord est unanime en ce qui concerne l'au-



Spécimen de l'écriture sur briques découvertes par le Dr Morlet à Ferrières (Allier).

thenticité des trouvailles et l'intérêt « révolutionnaire » qu'elles présentent, intérêt bien plus grand encore que le Dr Morlet, nullement versé en préhistoire ni en protohistoire, ne pense. Ce qui est une preuve nouvelle de bonne foi. J'ai pu manier les briques et les pierres à inscriptions, les morceaux vitrifiés et les poteries ; je maintiens que le type de civilisation est relativement tardif ; deux objets non encore décrits, des galets, l'un avec une représentation gravée d'un cervidé et l'autre d'une scène de pêche, sont de très beaux spécimens d'art, sinon préhistorique, du moins primitif.

Les signes ont pu être gravés avec un stylet de pierre ; ils appartiennent à un alphabet. Lequel ? Ni moi ni aucun des savants cités ne pouvons nous prononcer encore ; il y a des ressemblances à la fois avec l'étrusque, le phénicien, l'égéo-crétois et l'épigraphique romain de basse époque. Le Dr Morlet va relever tous ces signes avec leurs variantes, afin qu'on puisse voir plus clair. Pour le moment, il importait de signaler d'abord l'extraordinaire importance de ces découvertes, qui permettent de supposer l'existence dans l'Allier, sinon d'un cycle de civilisation original, du moins d'un apport culturel méditerranéen, par essaimage ou par colonisation épisodique. Plusieurs journaux ont répandu sur ces découvertes des notions fausses : M. Morlet a exigé la cessation de ces articles qui discréditaient à la fois son œuvre personnelle et la science. Ici, on tient à prendre une attitude impartiale et à dire que, si sur l'interprétation des signes gravés et des techniques en usage à Ferrières il y a matière à discussion, il n'y en a pas en ce qui concerne les conditions et les résultats matériels des fouilles. Aussi est-il nécessaire de s'opposer à une tentative nouvelle d'accaparement par le préhistorien cité ci-dessus, qui voudrait se faire donner par le gouvernement le monopole des fouilles ultérieures : le Dr Morlet les a commencées ; il a le droit de les continuer, puisque par chance il en a les moyens et ne demande rien à personne.

A. VAN GENNEP.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Louis Rougier : *La Scolastique et le Thomisme*, Paris Gauthier-Villars, 1925. — Henri Strohl : *L'Epanouissement de la pensée de Luther, de 1515 à 1520*, Strasbourg et Paris, Istra 1924. — Jean Baruzi : *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique*, Paris, Alcan 1924. — Jean

de Pauly : *Le Livre du Zohar*, Paris, Rieder, 1925 (collection *Judaïsme*). — Louis de Launay : *Le Christianisme*, Paris, Payot, 1925.

La Scolastique et le Thomisme sont d'actualité. Plus d'un philosophe veut nous renvoyer à l'école de Saint Thomas. Voici ce qu'en pense M. Rougier:

Ceux, dit-il, qui préconisent le *retour à la scolastique* comme unique remède aux défections actuelles de la pensée lasse n'ont pas tant en vue de nous asservir au dogme et au Lycée que de raviver chez nous le sens des grands problèmes métaphysiques. Leur attente s'impatiente des méthodes minutieuses des sciences positives qui juxtaposent bout à bout quelques segments de courbe pour tâcher d'en déduire l'allure probable de la loi d'un phénomène. Ils rêvent d'une extrapolation gigantesque qui les mettant d'emblée en possession de l'infini. Ils oublient la leçon de l'histoire : la route royale que semble ouvrir le réalisme ontologique est une impasse qui aboutit toujours aux mêmes antinomies, aux mêmes pseudo-problèmes, insolubles parce que mal posés... Un retour à la scolastique serait un retour à la plus fâcheuse mésaventure intellectuelle de notre espèce, qui a failli compromettre définitivement les inépuisables bienfaits du seul miracle qu'enregistre l'histoire : le miracle grec, la science hellène (p. 808 et s.).

Sur la scolastique et le thomisme, M. Rougier nous donne une étude qu'on pourrait comparer à un grand ouvrage de pathologie :

Quand on songe, dit-il, à la prodigieuse littérature, la plus vaste qui soit au monde, consacrée à ce problème, aux flots d'encre qu'il a coûtés, à l'ingéniosité d'esprit qui s'y est dépensée en pure perte, à l'excellence des esprits qui s'y sont gauchis, on estimera que le long labeur de notre enquête et la peine qu'on prendra à nous lire sont suffisamment justifiés par le résultat acquis, si contraire à celui qu'on a l'habitude d'entendre formuler (p. XXXVI).

Quand il parle de la peine qu'on prendra à le lire, M. Rougier est trop modeste. Malgré la nature extrêmement complexe de son sujet, il écrit avec une limpidité telle que c'est un plaisir très haut que de se laisser conduire par lui à travers le labyrinthe de la pensée scolastique. Son style s'élève sans effort vers les hauteurs de la pensée et de la poésie.

Il n'y a pas au monde, dit-il, littérature plus abondante que la littérature théologique ; il n'y en a pas d'aussi définitivement inféconde. Même le pur sentiment religieux, qui correspond à une anxiété éternelle, de l'âme humaine s'y stérilise et, dépouillant toute poésie, y perd son efficace... Comment l'idylle du *Poverello*, qui n'est qu'un rayon de

la légende dorée, plein d'oiseaux, d'eaux vives et de mystiques floraisons, peut-elle se reconnaître dans les controverses quintessenciées, dans les logomachies voisines de la démence qui se lisent en des controverses quodlibétiques du franciscain Richard de Middleton, et comment ne pas comprendre la lassitude de l'auteur de l'*Imitation* conseillant à l'âme pieuse de se détourner du *mons clamosus*, la montagne Sainte-Geneviève, comme d'une suprême vanité (p. 805)?

Pour le fond, le système de saint Thomas ressemble à une machine toute en fer. On peut frapper dessus à grands coups de maillet sans la briser. Mais si on touche du doigt à un certain endroit, elle se disloque elle-même tout entière. M. Rougier a su merveilleusement toucher cet endroit.

Il est bon, de temps à autre, de soumettre ainsi à une analyse minutieuse les erreurs du passé. On purge son esprit des vieux ferments qui n'ont pas fini de le troubler, et l'on prend conscience, avec un soupir, du chemin parcouru.

§

La scolastique n'avait réussi qu'à fausser la pensée d'Aristote. **Luther** voulut complètement proscrire le « vieux païen. » On lit dans ses 97 thèses :

... 43. C'est une erreur que de dire : sans Aristote, on ne saurait être théologien. 44. Au contraire, on ne devient théologien que sans Aristote... 50. Bref, Aristote tout entier est, à l'égard de la théologie, ce que sont les ténèbres à la lumière.

Si Luther s'est évadé de la scolastique, ce n'était nullement pour collaborer à la renaissance du miracle grec dans la pensée et dans la science. Le caractère nettement réactionnaire de l'œuvre de Luther a déjà été souligné par Nietzsche :

Comprend-on enfin, demande-t-il, ce que fut la Renaissance ? Ou plutôt, veut-on le comprendre ? Jusqu'à ce jour, il n'y eut que cette seule grande guerre. Jamais question ne fut posée avec plus de rigueur que ne le fut celle de la Renaissance.

Mais la Renaissance avorta :

Un moine allemand, Luther, vint à Rome... La Renaissance : un grand En vain ! Ah ! ces Allemands, ce qu'ils nous ont déjà coûté ! En vain, telle a toujours été l'œuvre des Allemands. (*L'Antichrist.*)

M. Strohl, après nous avoir donné en 1922 un volume sur l'*Evolution religieuse de Luther jusqu'en* 1515, étudie mainte-

nant la période de 1515 à 1520. Son livre a une tendance nettement apologétique.

L'âme moderne, dit-il, est inquiète. Elle cherche par mille voies le chemin du sanctuaire où le mystère de sa destinée se dévoilera à elle. Le grand croyant n'aurait-il plus rien à nous dire ?

On peut penser que nous n'avons pas plus besoin de nous remettre à l'école de Luther qu'à celle de saint Thomas.

Un problème qui retient l'attention des chercheurs est celui de la part qui revient à la Réforme dans la genèse du capitalisme moderne.

Eck avait provoqué un grand émoi en défendant, dans deux disputes retentissantes, à Augsbourg en 1514 et à Bologne en 1515, la légitimité d'un taux de 5 o/o. Luther s'est préoccupé toute sa vie de ce problème qui nous semble simple, mais qui, à cette époque, soulevait des discussions passionnées. Il avait publié en 1519 et en 1520 deux traités sur l'usure et il est revenu sur la question en 1524 et encore en 1540. Le problème est resté insoluble pour Luther. Ses opinions sont restées contradictoires, comme celle de la morale catholique de l'époque... Calvin, le premier, a donné une solution réfléchie du problème de l'intérêt, qui a frayé la voie du capitalisme dans les pays calvinistes. En demandant à tout homme de mettre en œuvre tous ses talents, de les mettre au service de ses concitoyens et de mener une vie simple, il encourage la production et l'économie et l'emploi de ces économies dans l'intérêt général (p. 401 et s.).

§

La Scolastique et la Réforme sont des phénomènes religieux collectifs. Avec son étude de **l'Expérience mystique**, M. Baruzi nous initie à un phénomène religieux essentiellement individuel.

Les diverses formes de l'expérience et de la tradition mystiques, dit-il, à l'intérieur des sociétés religieuses ou hors de tout groupe confessionnel, sont encore trop mal connues pour que la méthode comparative leur puisse être rigoureusement appliquée... C'est d'une expérience individuelle qu'il faut partir et il se pourrait même qu'une étude exhaustive des vocabulaires, des traditions, enfin des faits mystiques eux-mêmes ne fût jamais aussi féconde que la directe analyse d'un devenir mystique déterminé... Il importe, d'autre part, que l'exemplaire choisi soit complexe et de subtile qualité... qu'on y discerne à la fois une expérience originale et une systématisation intellectuelle...

Le mysticisme chrétien nous fournit un exemple très net en *saint Jean de la Croix*.

Après avoir ainsi motivé le choix de son sujet, l'auteur étudie avec une méthode parfaite les textes, la vie, la relation de l'expérience à la doctrine, puis la synthèse doctrinale, subdivisée en quatre chapitres intitulés : la négation initiale, une critique des appréhensions distinctes, l'expérience abyssale, l'état théopathique. La documentation est d'une incroyable richesse. Pour goûter pleinement ce livre débordant de myrrhe, il faut se laisser doucement envoûter. Il faut se sentir prêt à tenter soi même une « expérience abyssale ». On ne se plaindra pas que l'abîme soit trop profond. Mais on regrettera peut-être que les échafaudages que l'auteur a dû construire pour le sonder soient restés apparents.

§

La Cabbale juive est à la fois une mystique et une scolastique. A ceux qui n'en connaissent rien, M. Fleg s'est proposé d'offrir quelques-unes des plus belles pages du **Zohar**.

Le livre du *Zohar* (de la Splendeur) est attribué à Rabbi Siméon ben Yochaï et à son fils Rabbi Eléazar (IIe siècle après J.-C.) L'auteur, à ce qu'il nous dit, avait consacré une vie d'étude et de méditation à la recherche de Dieu. Sur le tard, avec un sourire désabusé, il a reconnu qu'il est vain de chercher derrière les étoiles le grand : *qui* ? Il faut seulement demander : *quoi* ? Cette vérité redoutable, quintessence de tout ce qu'il lui a été possible de connaître, il ne résiste pas à la tentation d'en faire part aux plus intimes de ses disciples, au risque d'échanger le surnom glorieux de « Lampe sainte », que lui décernait son peuple, contre la couronne d'un martyr de la Vérité. Tremblant, il l'offre sous un voile que seuls perceront ceux qui ont lutté comme lui et qui sauront le comprendre à demi-mot.

La méthode du vieux sage est propre à nous déconcerter. L'exégèse verbale la plus délirante, les à peu près les plus vagues, les calembours les plus subtils prétendent atteindre aux plus hautes cimes. Il faut se rappeler que tous les peuples qui n'ont pas bénéficié d'une solide discipline linguistique ont été victimes de la magie des mots et de spéculations fantaisistes sur leur étymologie. On ne peut pas en excepter les plus beaux génies de l'anti-

quité grecque. Mais aucun peuple n'a été aussi loin dans cette voie étrange que les Juifs, qui, proscrivant l'image plastique, s'étaient consacrés au culte de la lettre. Rabbi Jochanan ben Zacchaï a prononcé trois cents maximes se rapportant au mystère de la Sagesse suprême, toutes déduites du verset suivant :

Et sa femme se nommait Meétabel, fille de Matred, fille de Mé-Zaab. *Genèse* XXXVI, 39).

Les parties les plus intéressantes pour nous sont celles qui touchent au Messie. On croit trop aisément que l'idée du Messie, se chargeant des péchés et des misères de l'humanité, est spéciale au christianisme. Or le Zohar nous apprend :

Dans le paradis, il y a un palais qui porte le nom de *Palais des malades*. Le Messie entre dans ce palais et appelle toutes les maladies, toutes les douleurs, toutes les souffrances et toutes les peines à s'abattre sur lui ; et toutes s'abattent en effet sur lui... Et c'est pourquoi l'Ecriture ajoute : Il s'est chargé lui-même de nos douleurs.

On trouvera d'autres analogies entre le Messie du Zohar et le Christ des Evangiles, d'autant plus frappantes que l'hypothèse d'une influence du christianisme semble devoir être écartée.

Le Roi Messie appellera à lui les jeunes écoliers ; car c'est le mérite des *enfants* qui lui donnera de la force... A défaut d'écoliers, le Messie sera fortifié par l'innocence des enfants qui tettent le sein de leurs mères... Quarante jours après l'apparition du Messie, une *étoile* resplendissante apparaîtra du côté de l'Orient... A cette époque, le Roi Messie... se révélera *sur la terre de Galilée.*

A propos d'un passage de l'Ecriture où il est question d'un arbre, le Zohar commente : « Cet arbre désigne la ville de Jéricho ». Or, dans les évangiles, c'est à Jéricho que Zacchée monte sur un arbre.

La colombe de Noé, qui porte dans son bec la couronne d'or fin sertie de brillants et la tient au-dessus de la tête du Roi Messie, ne serait-elle pas la même qui, dans le quatrième évangile, révèle au Baptiste que Jésus est celui qui doit venir après lui ?

§

Dans son livre sur le **Christianisme**, M. de Launay, de l'Académie des Sciences, nous prévient qu'il écrit pour ceux qu'a mordus le serpent de la critique et que, pour mieux les atteindre, il adoptera leur point de départ, s'identifiera le plus possible à

leur façon de penser et parlera leur langue, avec le scepticisme en éveil qu'impose la recherche scientifique (p. 125).

Nous sommes en droit d'attendre des passes d'armes intéressantes. Les avons-nous ? On en jugera par ce passage :

Les Evangiles sont authentiques et datent, sous leur forme actuelle, du premier siècle : d'abord l'évangile de saint Mathieu, écrit en hébreu à Jérusalem, puis celui de saint Marc, celui de saint Luc et, vers l'an 60, celui de saint Jean... Sur l'immense majorité des faits essentiels, les quatre récits présentent un accord difficile à rencontrer dans quatre témoignages sincères sur n'importe quelle autre suite d'événements humains. Ils s'accordent également avec les Actes des Apôtres et les Epitres, qui complètent le fondement écrit du christianisme (p. 69 et s.).

Nous voilà bien déçus. Le flacon qui portait une étiquette de marque ne contient qu'un peu d'eau sucrée. Dans une certaine littérature d'édification, il n'est pas rare de voir l'auteur, avec un sentiment très peu développé de sa responsabilité morale, prendre ainsi à la légère des problèmes dont il est loin d'entrevoir la gravité. Mais M. de Launay, de l'Académie des Sciences, nous avait promis autre chose. Il est vrai qu'il estime qu'une certitude, *fût-elle illusoire*, est une grande joie (p. 118).

PAUL-LOUIS COUCHOUD.

LES REVUES

Le Correspondant : Le maréchal Hindenburg et M. Stresemann vus par un officier français. — *Les Etudes poétiques* : Un soi-disant « maître ès-Franches-Poésies » racole des élèves. — *Revue des Deux Mondes* : Le duc de Broglie sollicitant le suffrage académique de Lamartine et de Victor Hugo. — *La révolution surréaliste* : Lettre d'un ex-abbé qui manqua son suicide ; F. N. surréaliste ; une œuvre surréaliste. — Mémento.

M. le commandant d'Etchegoyen se définit lui-même : « un des très rares Français, — le seul peut-être, — qui ait été admis, depuis la guerre, à causer librement avec le maréchal [Hindenburg] dans sa petite villa de Hanovre ». L'entretien a eu lieu en mars 1921. M. d'Etchegoyen publie ses « Souvenirs et Impressions » sur Hindenburg et M. Stresemann, dans **Le Correspondant** (25 octobre).

Ennemi déterminé de la réclame, il [le maréchal] m'a dit dès le début : « Je vous ai ouvert ma porte à titre privé, parce que vous vous présentez de la part d'un de mes amis et que votre qualité d'officier et de gen-

tilhomme me garantit votre discrétion. Je ne veux pas qu'un seul mot de ce que je vous dirai paraisse dans un journal ».

Etait-il vraiment possible de ne pas répondre à cette confiance autrement que par un engagement, pénible à coup sûr, mais formel ? Mais n'ai-je point le droit de dire — et cela sans aucune gêne, — combien cet homme laisse à ceux qui l'approchent une impression de droiture et de loyauté ? — Certes, si ceux qui se montrèrent étonnés de la décision prise par le Président au sujet du prince Eitel-Frédéric avaient eu l'occasion de rencontrer Hindenburg, leur surprise aurait été moindre. Si jamais cet homme-là venait à manquer à son serment de fidélité à la Constitution, j'en serais extrêmement surpris.

Je ne serais probablement pas le seul : laissons d'ailleurs la parole au général Buat dont nul ne contestera la haute impartialité : « Hindenburg est un modeste, écrivait-il dans la préface de *Aus mein Leben*, il est passé déjà deux fois en vainqueur après les campagnes de 1866 et 1870 sous la porte de Brandeburg et il espère bien y défiler une troisième fois ; mais, ceci fait, il prendra un fiacre et s'en ira, en civil, dans sa famille, et l'on n'entendra plus parler de lui. »

Il est difficile de mieux dépeindre l'homme. Est-ce assez loin du hobereau, amoureux de parade, dévoré d'ambition, que certains s'efforcent de présenter ? Il y a, certes, d'innombrables cartes postales qui représentent l'ancien chef des armées allemandes sanglé dans son uniforme, toutes croix dehors... Pouvait-il décemment se faire photographier en robe de chambre, et notre Joffre, notre « Père Joffre » n'a-t-il pas revêtu, lui aussi, pour ses portraits officiels, sa grande tenue constellée de médailles... Qui songerait à le lui reprocher ? Cependant ceux qui connaissent le maréchal Joffre comme j'ai l'honneur de le connaître, pour avoir servi sous ses ordres au Soudan avant de le retrouver aux Eparges et en Champagne, savent qu'il n'a rien d'un matamore, et à quel point il exècre le cabotinage !

Eh ! bien, oserai-je dire, — et j'espère en ce faisant ne désobliger ni l'un ni l'autre, tellement je suis convaincu de leur largeur d'esprit à tous deux, — que malgré moi je suis tenté de comparer ces deux grands chefs que j'ai approchés...

M. d'Etchegoyen estime que la presse française a jugé M. le Dr Gustave Stresemann avec une excessive rigueur. Il connaît M. Stresemann depuis 1920. Souvent, il s'est entretenu avec l'homme d'Etat allemand, dans le cabinet de travail de celui-ci, décoré de « nombreux portraits de Napoléon Ier ».

« Tous ceux, me disait-il un jour de 1922, qui considèrent que le devoir principal de la politique réside dans le rétablissement du marché mondial, doivent engager des pourparlers concernant le règlement

futur des réparations avec le plus grand soin, car le rétablissement d'un équilibre serait précaire, sinon impossible, en laissant à l'écart l'Allemagne désemparée. »

... M. Stresemann prit le pouvoir, au courant d'août 1923, avec le programme nettement annoncé d'amener une détente dans les relations franco-allemandes poussées à l'aigu par l'occupation de la Ruhr. Une honorable majorité au Reichstag lui faisait confiance. Son premier acte fut donc d'ordonner la fin de la résistance passive, mesure exigée par M. Poincaré pour faire cesser lui-même les sanctions que la résistance avait nécessitées.

Or cette proclamation officiellement lancée ne parut avoir aucun écho de ce côté-ci du Rhin ; non seulement le président du Conseil français n'y fit aucune allusion dans son discours dominical de Dun-sur-Meuse, mais encore il accentua le ton acidulé qui lui était coutumier. Les jours passèrent, n'apportant aucun relâchement dans les mesures prises, mais amenant au contraire de la part de Paris des exigences nouvelles, si bien que, chose grave, l'impression pouvait naître que les engagements souscrits n'étaient pas fidèlement tenus.

L'opinion publique allemande se montra particulièrement mécontente et cette humeur se tourna par ricochet contre l'homme à qui elle avait fait confiance. M. Stresemann dut quitter son poste de chancelier.

M. d'Etchegoyen termine sur cette phrase :

Au cadran du destin, l'heure qui passe ne revient jamais...

§

Sait on qu'il existe une « Académie de Franches-Poésies » et qui a pour « organe officiel *bimestriel* » : **Les Etudes Poétiques** ? Le titre, comme il sied, est agrémenté d'une lyre. L'œuvre comporte un comité d'honneur et des membres d'honneur. Elle est « nationale, d'Enseignement, de Diffusion et d'Encouragement de la Poésie ». Son directeur s'intitule « Maître ès Franches-Poésies ». Il publie dans son bulletin un « drame en cinq actes et en vers au temps des Croisades » : *Héraldor*. L'auteur présente son œuvre :

Ceci n'a pas d'autres ambitions que de montrer, sous un angle modeste, qu'il peut exister et qu'il existe certainement, dans la terre d'exil, des poètes, des plantes vivaces, des plantes sereines, faites pour la joie des yeux et du cœur, mais que le vent du désert moral a chassé (*sic*) sous les roches sombres, quand il ne les a pas tout à fait brisées et calcinées.

Voilà bien une de ces phrases qui réjouissaient Marcel Schwob !

Les vers de *Héraldor* ne distinguent pas beaucoup leur fauteur de la foule des rimeurs qui n'ont pas de temps à perdre autrement :

Et je vous dois bien tout et je déclare étrange
Qu'un tel aventurier soit béni d'un tel ange !

CHRISTIANE *le relevant*

Héraldor, je vous aime et, c'est mon dernier vœu,
Vous serez mon époux ou je mourrai.

HÉRALDOR

Mon Dieu !
Quand un tel rêve avec de tels mots s'insinue,
Comme une épée au cœur serait la bienvenue !

Nous aurions, certes, passé sous silence la prose et les vers du « Maître ès-Franches-Poésies », s'il ne s'adressait, pour l'amour de la « Franche-Poésie », à la naïveté publique et, après un appel aux Poètes, ne lançait cet appel qui justifie certaines craintes :

ASPIRANTS POÈTES,

N'oubliez pas que la formation du poète est chose essentiellement délicate et que notre Ecole Spéciale, dont le cours est enseigné par correspondance, a été créé (*sic*) pour favoriser le développement des dispositions poétiques par une éducation adéquate et particulièrement rationnelle.

Cette école nous paraît vraiment « spéciale ».

§

Il est touchant de lire, venues du duc de Broglie, ces lignes empreintes de modestie :

Ce fut à ce moment de vogue qui ne devait guère durer, que je alors l'avantage de devenir le plus jeune, — comme je suis aujourd'hui presque le plus ancien, — des membres de l'Académie française.

Elles proviennent des « Mémoires » de l'ancien ministre de Mac-Mahon (**Revue des Deux Mondes**, 1er novembre). M. de Broglie y raconte ses visites académiques. « La plus singulière et aussi la plus triste réception » qui lui fut faite, il la trouva « dans un pauvre appartement de la rue de la Ville-l'Evêque » et de la part de Lamartine.

Il me parla tout de suite et uniquement des difficultés de sa situation pécuniaire, devenue effectivement assez grave par suite de ses dépenses inconsidérées. Il me rappela que, pour réaliser quelques ressources, il s'était décidé à publier lui-même une édition complète de ses œuvres, à laquelle on pouvait souscrire dans le bureau placé à côté de sa chambre, à l'étage même où il habitait. Il revint tant de fois et avec tant d'insistance sur ce détail, qu'il me fut impossible de ne pas comprendre qu'il attendait et réclamait même ma souscription. Mon parti fut bientôt pris de le satisfaire. Mais je trouvai qu'aller m'inscrire en sortant de chez lui, c'eût été manquer de délicatesse et paraître solder ainsi d'avance le prix de son suffrage. Je me proposais de repasser quelques jours plus tard. Il ne m'en laissa pas le temps. Dès le lendemain, son secrétaire arrivait chez moi avec un bordereau à acquitter. Je m'exécutai : mais je dois dire que la simonie académique ne fut pas complète, car M. de Lamartine ne vint pas à l'élection, sans doute pour ne pas se dire à lui-même qu'il avait vendu son suffrage.

Aussitôt après, le duc de Broglie parle de Victor Hugo. Il est assez curieux qu'il borne à ces deux poètes ses souvenirs de candidat immortel.

Je n'avais pas de visite à faire à l'autre grand poète qui partageait avec Lamartine l'éclat et les faveurs de la renommée. Victor Hugo était absent de Paris, proscrit volontaire, et s'étant condamné lui-même à l'exil après le coup d'État du 2 décembre pour ne pas respirer l'air de la servitude. Il y avait dans cette résolution un mélange de noblesse et de fatuité. C'était se priver des joies et de l'air de la patrie. Mais c'était aussi faire comprendre que la France sans Victor Hugo n'était qu'une France imparfaite et avilie. En ma qualité de candidat, je devais, en lui écrivant, ce que je ne manquai pas de faire, prendre la plus flatteuse des interprétations et insister sur la grandeur du sacrifice. Il me répondit dans les termes les plus aimables : « Dans l'avenir, me disait-il, comme collègues, nous pourrons être en dissidence ; comme confrères, nous nous serrerons toujours la main. » Et effectivement, quand nous nous sommes rencontrés à l'Académie, il m'a toujours témoigné une bienveillance qui m'a surpris.

On se demande pourquoi cette surprise. Victor Hugo avait les manières d'un parfait gentilhomme. Feu M. de Broglie paraît oublier, là, que l'Académie est un salon.

§

La Révolution surréaliste (15 octobre) publie, en tête de son numéro, une lettre d'un abbé de vingt et un ans à qui il

« arriva une ébauche d'aventure amoureuse avec une jeune actrice de l'Odéon, à la suite d'une soirée qu'il avait passée en civil au théâtre de l'Athénée ». Il y avait vu jouer une pièce représentant l'idylle d'un jeune pasteur protestant et d'une cantatrice italienne. Ce spectacle « m'avait beaucoup ému », écrit le jeune abbé. Quelque temps après, il va dîner avec la jeune actrice dans un « grand restaurant dancing ».

Le lendemain, les Jésuites me renvoyèrent, me laissant seul sur ce pavé de Paris. Je vins à Plombières, dans ma famille, et menai une vie assez mondaine. En pleine saison, mon évêque m'interdit de porter la soutane... et je dus défroquer.

Je me trouvais ainsi tout désorienté à 21 ans au milieu de l'existence. Je me rendis compte très vite que j'étais perdu. J'ai trop subi l'empreinte sacerdotale pour pouvoir être heureux dans le monde. D'autre part, ma jeune amie, qui aurait aimé devenir ma maîtresse si j'avais continué à porter la soutane (laquelle exerce encore sur certaines femmes un attrait morbide), m'abandonna dès que je ne fus plus qu'un banal civil.

Je tombai dans la neurasthénie aiguë... etc... etc...

L'ex-abbé a tenté de se suicider, vers le début de juillet dernier, en se jetant dans le lac de Gérardmer. La lettre est illustrée d'un aspect de ce lac, d'un portrait en soutane du suicidé manqué et d'une photographie de l'actrice. Voici encore un passage de la lettre :

J'ai maudit tous ceux qui, prêtres, moines, évêques, ont brisé mon avenir parce que j'étais obsédé par la femme, et qu'un prêtre ne doit pas penser à la femme. Race de misogynes, de sépulchres blanchis, squelettes déambulants !... Ah ! si le Christ revenait !

J'ai passé tout l'hiver, seul dans un salon..., faisant de la musique et lisant. C'est à ce moment que je pris connaissance de la *R. S.* et de votre Enquête sur le suicide, laquelle ne fit que m'ancrer davantage dans mon pessimisme et dans le désespoir le plus sombre.. J'y ai vu des cris d'angoisse exprimant le désir du néant ou la nostalgie d'une vie, d'un au delà, où enfin nous pourrons, évadés d'ici-bas, être *libres !*

Je suis venu ici pour me suicider en me jetant dans le lac. J'ai essayé de le faire auprès de la villa Kattendick... J'y ai renoncé... Mais, je vous permets et vous demande de faire connaître cet événement, que l'on voudrait tenir sous silence, parce que j'ai été ecclésiastique... C'est justement parce que j'ai été ecclésiastique que je veux

que l'on sache ce que les gens d'Eglise ont fait de moi : un désespéré, un révolté et un nihiliste...

L'ex abbé ne devrait pas désespérer, car *il est surréaliste*. Il l'est autant que le peut être le plus distingué rédacteur de *la Révolution surréaliste* : celui qui signe modestement « F. N. asile d'aliénés de la ville de Belgrade », un « roman imagé », composé de dessins et d'un texte bref où il est question d'une dame « âgée de 43 ans et qui sentait le permanganate ».

On peut lire aussi, dans *la Révolution surréaliste*, cette œuvre que nous reproduisons *in extenso* :

C. Q. F. D.

harles uint aux éfunt

§

MÉMENTO. — *La Revue mondiale* (15 octobre) : « La grande pitié des écrivains de France », enquête dirigée par M. Gaston Picard. — Un chapitre de l'« Edgar Poe », de M. Camille Mauclair. — « Leurs Egéries », par M. le Dr Cabanès. — M. Marc-Henry : « L'Indépendance de l'Autriche ».

La Revue hebdomadaire (31 octobre) : M. Maurice Soulié : « Un aventurier français : le comte de Raousset-Boulbon ».

La Revue de Paris (1er novembre) : « Poèmes », de Mme de Noailles. — « L'autel des morts », par Henry James.

L'année politique française et étrangère (octobre-décembre) : « Le Fascisme », par M. L. Hautecœur. — « L'Extrême-Orient et le Pacifique », par M. J. Balet.

La Revue française (25 octobre ; 1er novembre) : « La mort du duc d'Enghien », par M. Léon Hennique.

L'Opinion (31 octobre) : « Morts d'écrivains », par M. A. de Bersaucourt. — « Maurice Persat », par M. Georges Girard. — « Où en est la métapsychique », par M. Bernard Colrat.

La nouvelle Revue française (1er novembre) : « Récréation métaphysique », par M. J. Benda. — La suite des « Réflexions et propositions sur le vers français », par M. Paul Claudel — et de « Bella », par M. J. Giraudoux.

La Revue de France (1er novembre) : « L'affaire Théophile », par M. C. Vergniol. — « Romanetti », par M. Pierre Bonardi. — « L'Oranger », nouvelle de M. A. t'Serstevens.

Le Crapouillot (16 octobre) : « Le Salon d'Automne », par L.-L. Martin, avec de « nombreuses reproductions ».

Les Humbles (octobre) : « La Guerre, recueils de devoirs choisis », — et bien choisis, contre la guerre.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Danse funéraire des Druses, *Le Temps*, 28 octobre. — Elémir Bourges, *Journal des Débats*, 15 novembre.

Dans **Le Temps**, Mme Myriam Harry nous donne cette page pittoresque, détachée de son journal et qui est en même temps un document fort intéressant sur les mœurs des Druses : *la danse funéraire des Druses*.

C'était à Kafrène, petit village mi druse, mi chrétien, étalé au pied du Djebel avec ses maisons noires entre les oliviers d'argent et les joyeuses astragales des vignes.

Le père Ibrahim, vicaire de monseigneur Cadi, nous avait entraînés de Soueïda, pour nous montrer sa collection d'antiquités. Natif du Haourâne, mais élevé chez les Pères Blancs à Jérusalem, il en avait rapporté cette passion de l'archéologie, si rare en Syrie et si fréquente en la Cité éternelle.

De temps en temps, il entreprenait un voyage à Damas ou même à Beyrouth, emportant dans son *khourge* pomponnant une inscription lapidaire, une tête de basalte, ou, cousus au plus secret de sa soutane, quelque monnaie romaine, un rarissime scarabée, petit commerce grâce auquel il avait adouci un peu sa frugale existence de curé chez des ouailles embédouinées.

Nous venions d'admirer les sculptures de la cour du « presbytère », si j'ose appeler ainsi l'unique pièce et l'écurie qui le composaient, et le Père Ibrahim commençait à nous dévoiler, à l'intérieur, ses trésors numismatiques, cachés dans un trou de la muraille, lorsque l'air fut vrillé par de telles stridulations subites, suivies de telles plaintes prolongées, que j'en laissai tomber une médaille d'Hérode Agrippa.

— Qu'est-ce ? demandais-je effrayée.

— Rien ! Des lamentations funèbres. Cette nuit est mort un initié.

— Oh !.. Pourrait-on assister à la cérémonie ?

— A la cérémonie, non, mais au tapage, oui... Montons sur mon toit. Vous y verrez tout.

A une courte distance, parmi un jardin d'oliviers, des hommes dressaient une tente, alors que, des murs de basalte, sortaient les gémissements des pleureuses. Et maintenant, de tous les coins du village, s'élevaient de semblables cris répondant aux douloureux appels...

Bientôt, je vis les voiles célestes des Darasïas flotter entre les branches argentées, je vis aussi que, semblables aux archanges, elles agitaient de grands sabres, dont elles frappaient autour d'elles comme pour punir les esprits de leur avoir ravi cet initié.

— Des épées aux mains des femmes ? Pourquoi ?

— Une habitude. On dit qu'autrefois les femmes des Druses combattaient avec leurs maris.

— Vous comprenez ce qu'elles pleurent ?

— Oui, c'est toujours la même phrase : « Hélas ! Hélas ! ô mon des-« tin ! Hélas ! mon seigneur ! Hélas ! mon défenseur ! Hélas ! ô bel « adolescent ! (Le mort a plus de soixante ans.) Hélas ! ô feux de mon « cœur ! Heureux les prophètes de Chine qui voient ton visage éblouis-« sant ! »

— Mais cela ressemblerait aux plaintes des lamentatrices égyptiennes, s'il n'y avait pas cette Chine saugrenue.

On venait de sortir le mort et de le coucher sur un lit de parade sous la tente, vêtu d'habits de fête, le front ceint du turban blanc, fusil, cartouchières, épée au côté.

Les femmes jettent leur voile, s'arrachent les cheveux, se lacèrent les joues, déchirent leurs robes, se battent la poitrine avec une telle violence qu'elle résonne comme un tambour. Puis, accrochés les unes aux autres, elles sautent une ronde effrénée, alors que les pleureuses guerrières dansent à leur tour un pas martial, faisant tourner leurs sabres autour d'elles-mêmes, puis se frôlant mutuellement le front, avec une telle dextérité que je me demande comment ces paisibles ménagères (car ce sont des pleureuses volontaires) ont pu acquérir une pareille habitude des armes...

Les hommes, eux, marchent de long en large, égarés de douleur, balbutiant des mots inarticulés ou chantant d'une voix lugubre une antienne religieuse, la *makerie*.

Chaque fois qu'une troupe arrive, on arrête net chants, danses et sanglots ; les batailleuses funèbres s'écartent, l'épée en main, pour laisser s'approcher les nouveaux « deuillants », puis, à l'unisson, recommencent les macabres adonies.

Le père Ibrahim me dit que les femmes mariées seulement manient le sabre ; les vierges, elles, se contentent de se griffer, ou bien de ramasser, par un petit plongeon rapide, des poignées de terre, qu'elles se jettent sur la tête, comme si elles prenaient un tub de poussière.

Et quand enfin tout le village est là, on amène, superbement harnachée et houssée, la jument du mort, la belle bête préférée, les yeux remplis de poivre, afin qu'elle aussi pleure son seigneur. On la conduit trois fois autour du lit de parade, et en voyant couler ses larmes, tout le monde redouble ses « Hélas ! », éclate en indicibles sanglots.

— Mais voyez, voyez donc, mon père ! Que se passe-t-il maintenant ?

— La levée du corps. Car ici il faut faire vite. On apporte le cercueil, un cercueil public qui sert à tout le monde et n'est en somme qu'un étui.

— Et ces grosses pierres?

— On les place dans le cercueil, avec le corps, afin de l'appesantir. Cela signifie que le défunt fut un homme sérieux durant sa vie, un homme de poids ! Puis, autre chinoiserie, mais dont le symbole m'échappe, on portera la bière très haut, au-dessus des têtes, au bout des doigts. Est-ce pour attester que les Druses jonglent avec la mort elle-même, ou que l'âme de cet initié si lourd est légère comme une plume ?... Voyez !

— Oui, en effet ! Etrange !... Mais regardez ! On dirait que le cercueil recule !

— Il recule, en vérité. Quand il a passé le seuil du jardin, les femmes ont crié : « Reviens, reviens, ô père de l'habitude ! toi qui as planté les oliviers, toi qui t'es assis sous les vignes, pourquoi nous quitter pour un pays que tu ne connais pas ? Reviens ! reviens ! » Alors les porteurs reculent pour laisser croire que le mort revient.

— Pourrais-je les suivre au cimetière ?

— Il vaut mieux pas. D'ailleurs, autour de la tombe il ne se passe plus rien d'extraordinaire. On glisse le cadavre de sa bière et on le pose à même la terre, en lui tournant la tête du côté sud, pour qu'il regarde la Chine ; puis le pontife lit à haute voix un passage du Coran, alors que tous les initiés récitent secrètement un passage du livre sacré des Druses, le *Maloum Escharif* ; après quoi, tout le monde s'étant éloigné, le prêtre descend dans la fosse et reste un instant seul face à face avec le mort, et ce qu'ils se disent dans ce suprême colloque, personne ne l'a jamais su... Quant aux autres pontifes, ils se réunissent au bout du cimetière isolé et commencent le jugement du défunt.

Fut-il un homme pieux ou un mécréant ?

A-t-il bu du café, prisé du tabac ?

A-t-il violé une femme étrangère, forcé une Druse ? S'il a violé une étrangère, qu'il soit béni ! Si ce fut une Druse, son péché lui est pardonné s'il est resté ignoré, mais s'il a causé du scandale, qu'il soit maudit !

S'il a tué un chrétien ou un musulman, il faut examiner si le meurtre fut commis en public ou en secret. Si c'est publiquement, que son imprudence retombe sur lui ; si c'est en secret ou bien encore sur un champ de bataille, tous ses péchés, quels qu'en soient le nombre et l'énormité, lui sont remis ! S'il a massacré un Druse, il est à jamais

exclu et de la société des Prophètes de la Chine et de la miséricorde de Hakem-Allah.

Et s'étant concertés sur l'arrêt de bénédiction ou de malédiction, les pontifes signifient aux assistants de revenir au tombeau, où l'un des prêtres lit le testament du défunt, puis prononce son oraison funèbre en la terminant par la phrase sacramentelle : « Que Dieu lui accorde sa clémence. » S'il ne la prononce pas, c'est que le Druse a été rejeté du sein des élus. On rentre ; les hommes égorgent des moutons dont on répand le sang pour « nourrir le mort » et les femmes brûlent, sur une flamme parfumée, cinq gâteaux de miel, offrande propitiatoire aux cinq Limites mystérieuses.

Le septième jour, si vous reveniez, vous verriez se renouveler la cérémonie. On dresse, comme aujourd'hui, la tente, et l'on y place un mannequin paré des vêtements et des armes du défunt. Les femmes dansent encore avec leurs sabres ; les pleureuses improvisent encore leurs lamentations d'amantes, les hommes se promènent égarés de douleur, la jument chérie pleure toutes les larmes de ses yeux poivrés, et les pontifes viennent fixer l'âme sur sa destinée ; car, durant ces sept jours, la pauvre, restée en suspend, ne savait à quelle limite se fier. C'est seulement au bout d'une semaine qu'elle apprendra si elle va renaître dans le palais d'un émir de Damas ou dans la caverne d'un brigand du Ledjah. Durant sept générations, l'âme transmigrera d'un corps en un autre, jusqu'à ce que s'ouvrent définitivement pour elle les portails du Jardin chinois...

Quant aux chrétiens ou musulmans, ils ne seront jamais que des serviteurs du peuple élu.

§

Elémir Bourges vient de mourir. Ce fut un noble esprit, écrit M. Raoul Narcy dans le **Journal des Débats**, « un écrivain insigne qui nous lègue un mémorable exemple de dignité et de probité intellectuelles » :

Son nom n'était pas très familier au grand public. Il n'a recherché ni la renommée, ni même le succès. Il ne les eût achetés d'aucune concession. Il était de cette élite d'artistes qui ont un idéal dont rien ne les fait se départir et qui, en tant que créateurs, sont comme insensibles aux variations du goût. Il vécut en dehors des cénacles et à l'écart des controverses. Les agitations des milieux littéraires expiraient au seuil de ce sage qui poursuivait loin d'elles sa tâche volontaire et silencieuse. Il produisit peu. Il n'écrivait qu'à son heure, et seulement pour traduire de hautes pensées, fruits d'une longue et fervente méditation. Ce n'est point que sa veine fût courte et avare, nul n'eut plus authentiquement que lui le don de l'effusion lyrique, mais il avait une sévère dis-

cipline de l'esprit, le scrupule de la justesse et le culte de la perfection de la forme. Il voyait grand en tout et ne tolérait rien qui fût médiocre. Rappelons-nous que, s'il se détourna avec tant d'horreur du naturalisme, c'est qu'il ne pouvait lui pardonner d'avoir « rapetissé et déformé l'homme ». La basse et sommaire philosophie du réalisme lui inspirait une répulsion invincible. Ce qu'il faut discerner chez l'homme, c'est ce qui l'élève et l'ennoblit ; ce dont il faut l'enchanter, c'est de ce qui suscite ses hautes aspirations et de ce qui exalte ses puissances. L'œuvre rare, mais si riche de plénitude, d'Elémir Bourges répond magnifiquement à ces vues. Ce ne sont que de généreux exemplaires d'humanité qui animent les grands livres tombés de sa plume: *Le Crépuscule des dieux*, *Les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*, *L'Enfant qui revient*, *La Nef* participent tous à ce haut dessein et nous jettent tous dans cette atmosphère de serein héroïsme. On y a toujours le sentiment d'un enrichissement et la sensation du chef-d'œuvre. N'en doutons pas, la postérité l'aura comme nous et, si tout n'est pas de la même qualité dans les ouvrages d'Elémir Bourges, bien des pages en survivront quand auront disparu de la mémoire des hommes des noms qui ont supplanté, chez les contemporains, celui de l'auteur de *La Nef*.

Nul orgueil, d'ailleurs, chez lui. Sa réserve s'accompagnait de bienveillance, et les jeunes ont toujours trouvé chez lui le plus accueillant, le plus ouvert, le plus serviable des Maîtres. Ainsi l'influence discrète et réelle qu'il exerça fut-elle soutenue d'affection. L'admiration qu'il inspirait et qui l'accompagne dans la mort se nuance d'un tendre respect.

Elémir Bourges nous lègue en effet un exemple de dignité intellectuelle, parce qu'il n'a jamais recherché les faciles succès et qu'il n'écrivit que les livres qu'il avait longuement médités. Que cet exemple fasse réfléchir les jeunes romanciers d'aujourd'hui qui à vingt-cinq ans ont déjà produit une dizaine de romans, — avant d'avoir vécu.

P. DE BURY.

ART

Les nuits mystiques, par Boles'os Biegas, galerie Seligmann. — Exposition annuelle du 1er groupe, galerie Druet. — Exposition Jacques Salomon, galerie Druet. — Exposition Provence-Méditerranée, galerie Georges Petit. — Exposition Meslé, galerie Georges Petit. — Exposition Claude René-Martin, galerie Georges Petit. — Exposition d'un groupe d'artistes contemporains, galerie Marcel Bernheim. — Exposition de dessins d'écrivains, Grande Maison de Blanc.

Sans contester les mérites des grands peintres véristes, tout en admettant que la peinture a surtout pour objet de modeler le

visible et en tenant pour tout à fait légitime la joie d'un artiste qui vient de fixer dans sa justesse lumineuse les reflets d'une carafe de vin sur une assiette toute proche, il faut accorder une bienveillante attention aux artistes qui veulent faire parler à la peinture un langage idéologique, même s'il est un peu sibyllin et s'ils tâchent de conquérir à la plastique des terroirs nouveaux. Naturellement, il faut excepter les excentriques et les ambitieux ignorants, et si un peintre se pique d'intellectualité, faut-il qu'il en fasse preuve et aussi que ses tableaux témoignent d'un réel métier de peintre. Ce sont deux conditions que remplit **Biegas**, qui est un de nos plus aventureux chercheurs d'idéal.

Ses origines slaves y sont-elles pour quelque chose ? C'est possible. Il va hardiment à la fiction.

Il est peintre et sculpteur. Sculpteur, sans avoir jamais cessé dans des bustes ou des projets de monuments, exécutés en pleine lisibilité, d'affirmer de la science et de l'équilibre, il a hardiment abordé le monde des rêves et peuplé son atelier d'évocations de rêves plastiques. Et dans ces statues, il supprime l'épaisseur. C'est du bas-relief détaché, présentant des formes stylisées, dont l'effet est cherché dans le surgissement d'une image poétique, avec une symétrie dans l'édification des formes qui en remplace l'exactitude de transcription.

Peintre, il n'est pas moins hanté de variété, du désir de se colleter avec le rêve ou le cauchemar, tout à fait indifférent, sauf dans ses portraits, à la vraisemblance plastique, tâchant d'incarner une idée, des idées, des nuances d'idées, des reflets de poème, des images littéraires.

Il expose une série d'une quarantaine de toiles : « les Nuits mystiques ».

Ce sont des fantômes, des reines mortes, des ombres heureuses, des prophètes, des mages, des femmes long-voilées qui abordent à des îles de rêve, marchent vers des parvis d'églises nocturnes aux feux sombres, aux vitraux saignants dans un infini de silence, vers des palais éphémères : concrétion de nuages, décors de pensée. La mer qui entoure ces îles brille de phosphorescences, de gemmes, ou dans sa lividité apparaît comme une aggravation de silence. Sur des esplanades d'Elseneurs ou de Siciles, quelques vagues formes de cyprès. L'harmonie générale des toiles est variée dans des teintes sombres. Le même thème,

incessamment commenté, apparaît sans monotonie. Une impression de sérénité se dégage, et l'on se met facilement d'accord avec le peintre, et ce qui est assez particulier, c'est le faire, la variété du faire qui crée cette sympathie.

Cette peinture est prodigieusement en dehors de l'allure ordinaire de la peinture actuelle, mais n'était-ce point le cas d'Odilon Redon ?

§

Galerie Druet, une exposition de groupe. Utrillo occupe un bon pan de mur, avec des œuvres de sa belle qualité, temps gris très nuancés, reflets légers sur les architectures, coins de rue évoqués dans leur capricieuse symphonie de couleurs, passage de fillettes sortant de l'école communale, silhouettées dans la vérité gracile et gauche de leur pittoresque.

A côté d'Utrillo, de presque débutants. Romain Kramstyck dont l'exposition au salon d'Automne a fait quelque bruit et dont une étude de nègre buveur étonne par le naturel et la précision de l'allure. A côté de paysages de Collioure, verts et bleus, d'une large exécution, Liausu expose des portraits de femme d'un art délicat, un peu concentré.

André Lhote montre des études et des compositions. Le bon hasard veut que l'étude directe prévale : d'où des études de femmes, des dialogues de femmes présentées avec la plus intéressante sobriété. Seuls les fonds se modèlent sur des équerres ou des dents de scie ou autres formes inorganiques, soigneusement choisies en dehors de la nature. Encore, cette fois, ces détails sont traités avec assez de tact pour ne point gâter les personnages, présentés dans leur vérité et avec la souplesse et le charme qu'y sait mettre Lhote, quand il se contente d'être peintre.

Roger Bissière montre une nymphe à la tête encorbeillée, d'un svelte mouvement, et des natures-mortes aux motifs riches et complexes, mais d'une belle harmonie de lignes. La coloration en est très agréable, le peintre s'étant laissé aller à une orchestration très nourrie de ses motifs. Il semble avoir renoncé aux pâleurs préconçues et aux hiératismes inédits. Aussi M. Gerez paraît s'être résolu à peindre ce qu'il voit, et comme il voit bien, c'est très heureux pour lui et pour nous : voici de bonnes marines côtières, encombrées de barques sous des ciels bas, et des nus

très intéressants. Mme Odette des Garets expose un nu de femme remarquable par sa sagesse, sa simplicité de lignes, son naturel, presque son laisser-aller, et aussi par ses harmonies nacrées. Une étude de femme habillée est aussi fort judicieusement simple, avec une réelle sobriété dans l'expression du visage et une séduction du regard tranquille. Ses paysages ne manquent point d'intérêt. Voici donc quatre peintres, en comptant M. Gimmi (qui donne un nu bien dessiné), en train de s'éloigner des derniers tics à la mode, ne déformant plus et s'en trouvant très bien, du moins à notre sens.

De M. Lotiron, de M. Malançon, d'agiles notations. André Favory a un beau portrait serti d'accessoires très colorés, d'un bon dessin; de Simon-Lévy, des figures un peu raides, mais en bonne nature-morte.

§

M. **Jacques Salomon** est mieux qu'un peintre habile; c'est un peintre de goût, un harmoniste doué, expert à fixer la tendresse d'accent d'un paysage ou à unifier les contrastes de teintes des étoffes d'un intérieur. Il sait dessiner et ses personnages, assis ou mollement étendus sur des divans, sont bien réellement assis ou mollement étendus; s'il met auprès d'eux, sur un guéridon bas, un plateau chargé de tasses, de verres et de bouteilles, il tire de ce motif une jolie nature-morte. Il reste à cet artiste sensible et doué de s'émanciper de ses admirations pour des peintres tout à fait remarquables, mais d'un timbre trop personnel pour qu'on désire l'entendre dans l'orchestration d'autres qu'eux-mêmes.

§

Les titres des expositions sont toujours trop ambitieux. Provence-Méditerranée, nous dit le catalogue de la galerie Georges Petit, et nous n'y voyons ni Paul Signac, ni Urbain, ni Valat, ni Barat-Levraux, ni van Maldère, ni Bonanomi. M. Montenad y est, et aussi Gagliardini dont l'effort de renouvellement en fin de carrière est éminemment respectable. Parmi les jeunes, notons de jolies études prises à Saint-Remy et à Cassis par Mlle Germaine Casse, des paysages de Volx de Denis-Valvérane et surtout, de ce peintre, une baigneuse coiffée de rouge, au torse baigné de soleil sur un fond de frondaisons lisses, d'une

belle joie lumineuse; un portrait d'Adrien Frissant, Provençal de Paris et de Provence, d'un assez bon mouvement, par Léon Galand; quelques paysages de M. Jean Julien; un Antibes et des esquisses décoratives sur la campagne de Grasse, harmonieuses, de M. Martin Sauvaigo. Quelques statuettes de M. Sudre émaillent la grande galerie de Georges Petit.

Dans les petites salles de la même galerie, d'agréables visions tempérées, crépuscules souriants ou matins tendres de M. **Meslé** : une série de **Claude-René Martin**, où se trouvent un bon portrait de femme et quelque tableaux de fleurs.

Galerie Marcel Bernheim, un petit groupe.

Asselin avec un bon portrait de femme, déjà vu et goûté à plusieurs expositions, et deux excellents tableaux de fleurs, vigoureux et vivants.

Marcel Roche avec un grand nu, très établi, très séduisant, d'un beau modelé. Daragnès avec des paysages touffus et ordonnés, très bien construits. Clairin avec de bonnes notations impressionnistes, Hébuterne, Leprin, Pascin avec trois nus de femme d'une exécution paradoxale et comme emmargée de reflets, mais subtile et délicate. Les lignes, pour n'être point arrêtées, n'offrent pas moins un agrément certain.

Deux jeunes, M. Abel Gerbaud qui donne un port bien traité, en claire lumière, et M. Henri Arrault qui, si je ne me trompe, a débuté aux derniers Indépendants. M. Arrault semble peindre au couteau et juxtapose des surfaces dans ses rues de Montmartre ou de Montparnasse, sans se soucier de les modeler, mais la vision est très juste et, si la vision apparaît excessive, elle inventorie bien et vite.

Avec Lucien Mainssieux, nous nous trouvons en Afrique du Nord. Il en rapporte des paysages d'une saveur exacte et agréable et des portraits, très intéressants par la vérité de l'étude ethnique.

§

Galerie Marguerite Henry, exposition de Charles Jacquemot. Deux séries d'œuvres s'y juxtaposent, des natures-mortes très poussées, avec un beau soin de la ligne et des sonorités, puis des paysages du midi.

Ces paysages, routes parmi les oliviers, criques ombragées de pins parasols, avec vision du large, sont remarquablement cons-

truits. Mais comment, dans une série de paysages du midi, un peintre peut-il négliger si ouvertement le soleil et rechercher, d'une si âpre volonté, les heures grises.

§

De **Victor Hugo à Jean Cocteau**, dit froidement André Warnod organisant, à la Grande Maison de blanc, une exposition de dessins et d'aquarelles d'écrivains.

Sans doute la plupart de ces dessins, de ceux qui émanent d'écrivains vivants, prendront plus tard le grand intérêt documentaire qui s'attache à l'œuvre restreinte d'Hugo dessinateur et décorateur. La *Légende des siècles* a plus fait pour sa gloire que les *burgs*, et le plus grand intérêt de ces *burgs*, c'est qu'il en a massé les noirs en pensant aux Burgraves. L'intérêt des dessins de Baudelaire, c'est peut-être que, lorsqu'il se dessine, il nous donne une opinion de lui-même sur lui-même plastique, qui peut contribuer à nous fixer sur la valeur de ses différents portraits par les peintres; aussi on y rencontre des essais de transcription plastique de Jeanne Duval. Tout cela donne un excellent aspect en reproduction dans les travaux d'un Féli Gautier ; Emile Bernard s'en est très heureusement inspiré pour la gamme générale d'une remarquable illustration des *Fleurs du Mal*. Les dessins de Théophile Gautier offrent cette curiosité d'expliquer quelque peu certains de ses goûts picturaux et pourquoi ce génial écrivain pouvait se trouver indulgent et même laudatif vis-à-vis de Gérôme et de Bouguereau.

Sans doute, ce très réel intérêt documentaire ne fera-t-il défaut à aucun des exposants vivants.

André Warnod s'est exclu de cette exposition, et c'est peut-être un tort, car, lui, il possède une façon preste et particulière d'interpréter, par le dessin, Montmartrois bohèmes et Montmartrois alertes.

GUSTAVE KAHN.

MUSIQUE

Le Gendre de Monsieur Rouché. — OPÉRA-NATIONAL : *La Naissance de la Lyre*, conte antique de M. Théodore Reinach, musique de M. Albert Roussel ; *Soir de Fête*, ballet d'après Léo Delibes.

J'ai dit que j'avais une petite histoire à raconter touchant notre Opéra-National et subventionné. La voici, quelque peu retar-

dée par la grippe. Elle pourrait s'intituler **le Gendre de Monsieur Rouché.** Dans mon compte rendu de *l'Arlequin*, j'avais écrit ceci :

L'Arlequin eût gagné à être monté avec la fantaisie décorative qui réussit si heureusement à notre Opéra pour *l'Heure espagnole* et que suggérait le texte du livret. Infidèle aux indications du dramaturge, M. Valdo Barbey y imposa le réalisme qui causa naguère un si fâcheux dommage à *Padmavati*. Au lieu de la salle du Trône humoriste prescrite, il brossa une lourde galerie Louis XIV du meilleur pompier. Les jardins de la fête nocturne dessinaient fort exactement un carrefour du Bois de Boulogne aux allées bien ratissées, avec un kiosque de musique militaire au milieu. Le tableau du navire semble être la photographie d'un paquebot Douvres-Calais ; l'auberge de Capri n'apparaît pas moins provenir du kodak d'un minutieux touriste. M. Valdo Barbey manque ostensiblement d'imagination et doit composer ses décors d'après des photographies. L'œuvre y perd regrettablement une ambiance de poésie fantasque qui eût été précieuse à son irréalité intrinsèque. Par contre, on doit féliciter M. Pierre Chéreau pour sa mise en scène excellente. Mlle Marcelle Denya, qui, je crois, débutait, chanta d'une voix très pure et joua fort bien. Mlle Lapeyrette poussa l'art de se grimer jusqu'au renoncement intrépide pour incarner merveilleusement « la vieille femme ». M. Huberty, enrhumé, détailla néanmoins avec adresse les peu intelligents palabres du vieux roi. M. Vanni-Marcoux tira du rôle assez ingrat d'Arlequin tout le parti qui se pouvait. En somme, malgré ses faiblesses, cet *Arlequin* n'en constitue pas moins, dans les velléités énigmatiques de notre Opéra-National, un énorme progrès sur *Nerto* et *le Jardin du Paradis*. Mais c'est à peine un compliment.

A la suite de ces appréciations, M. Rouché me supprima mon service de répétition générale, — sans d'ailleurs le remplacer par aucun autre. Je ne l'ai su que beaucoup plus tard, ayant reçu, en dehors de M. Rouché, deux fauteuils de balcon pour la première d'*Esther*. Ce n'est qu'en ne voyant rien arriver pour *la Naissance de la Lyre* que j'appris, en allant m'informer, que j'étais « biffé de la liste des répétitions générales ». Bien des personnes discerneront malaisément une relation plausible de cause à effet entre le jugement très modéré et, dans l'ensemble, plutôt favorable, que j'ai reproduit ci dessus, et la mesure qui en fut la conséquence. C'est tout bonnement que *M. Valdo Barbey est le gendre de M. Rouché*. J'avais « attaqué le gendre du patron ». *Inde irae !* Nul n'ignore que M. Rouché n'est pas très intelli-

gent, mais vraiment je ne le croyais pas si bête. Son geste rageur et saugrenu ne fait que démontrer à quel degré il est un sot. Certes, j'avais bien lu, il n'y a guère, dans les journaux, que Mademoiselle Rouché avait épousé un Monsieur Valdo Barbey, mais j'avoue qu'il ne me vint pas une seconde à la pensée que cet événement privé dut influencer mon avis sur les décors de l'Opéra. Je confesse même avoir été quelque peu surpris en constatant que ces décors pouvaient être l'ouvrage du gendre de M. Rouché. N'existe-t-il pas un traité avec la Société des Auteurs, qui interdit au directeur et aux employés d'un théâtre d'y faire représenter des œuvres de leur cru ? Et cette interdiction prudente ne semblait-elle pas devoir naturellement autant que légitimement s'appliquer aux parents et alliés du directeur comme aux fournitures de l'entreprise. Imaginez qu'outre un gendre décorateur M. Rouché possède un gendre musicien, un gendre librettiste, un gendre chef d'orchestre, un gendre metteur en scène, un gendre chorégraphe, un gendre costumier, puis un gendre ténor, un gendre baryton et peut-être quelques brus cantatrices. Notre Académie nationale de Musique et de Danse en risquerait de devenir un fief de la famille Rouché que la critique serait tenue d'enguirlander de louanges sous peine de suppression de son service de presse. Ce dernier point, d'ailleurs, apparaît fort discutable, encore qu'actuellement à la mode. Si M. Rouché a évidemment le pouvoir d'arrondir la dot de sa fille en commandant des décors à son gendre, on peut se demander s'il a le droit de prendre une telle décision à l'égard de la critique indépendante, en imitant certains de ses confrères qui proclament : « Je suis chez moi ! » M. Rouché n'est pas chez lui, il est chez nous. L'Opéra est un théâtre subventionné par les deniers des contribuables. Les frais de la répétition générale, qui est une représentation gratuite, sont à priori prélevés sur la subvention de l'Etat. Il semble donc que les répétitions générales aient non moins à priori pour destination essentielle de permettre aux membres du Parlement qui ont voté la subvention d'en contrôler l'emploi, s'ils en ont envie, et à la critique indépendante de contrôler parallèlement l'activité artistique d'un établissement « national » bénéficiant d'une portion des écrasants impôts versés par la collectivité des citoyens français. Ce n'est pas tout à fait ce qui se passe, c'en est même fort loin, et le Ministre *ad hoc* serait assurément plu-

tôt interloqué, s'il se faisait communiquer la liste des invités aux répétitions générales avec, en face de chaque nom, le titre justifiant ces invitations. S'il plaît à M. Jacques Rouché de cultiver par là des relations influentes à l'Institut ou ailleurs et d'être agréable à ses amis et connaissances, alors qu'il soit « chez lui » et renonce à la subvention, — qui n'est pas si mince qu'elle ne le semblerait à première vue. Car, outre 800.000 francs espèces, elle comporte la jouissance d'un immeuble qui, ayant coûté plus de soixante millions, représente un loyer annuel de trois millions de francs or. Sans doute, ce monument est onéreux, mais il n'est pas moins rémunérateur, et il paraît incontestable, que, sans lui et son escalier, notre Opéra n'aurait point palpé quatorze millions et demi au cours du dernier exercice. A l'endroit du *Mercure de France*, au surplus, ces considérations sont d'ordre purement académique. Alfred Vallette est bien probablement l'unique directeur de revue qui n'ait *jamais* demandé une place à un directeur de théâtre. En principe, il n'est même pas partisan du service de presse et, tout en s'inclinant devant la coutume, il préférerait que chacun payât son billet. Le *Mercure* paiera donc le sien, non seulement sans amertume, mais volontiers. Quant à moi, depuis plus de vingt ans que j'y assiste, je suis assez blasé sur ces « solennités » pour que la privation m'en soit légère. J'y gagnerai, non certes mon indépendance suffisamment établie, que, si nigaud soit-il, M. Rouché ne se flatta tout de même point de séduire par l'octroi de deux fauteuils d'orchestre, mais la faculté de choisir mon jour et ma place. Toutefois je ne puis guère méconnaître que M. Rouché me voulut faire là une petite grossièreté personnelle, procédé qu'onques je n'eus l'habitude d'encaisser sans riposte. Car je connaissais un peu M. Rouché. Si j'en croyais même ce que me dit un jour un de ceux qui l'entourent, je n'aurais pas été absolument étranger à sa résolution de postuler à la fonction qu'il occupe. Puisqu'il a tiré le premier sur le terrain des personnalités, il ne saurait se plaindre que je l'y suive, en profitant de l'occasion que m'offre sa bouffonne impertinence pour parler un peu de lui en toute liberté, en même temps que de sa gestion de notre première scène lyrique.

Car, j'en dois faire l'aveu, je n'ai pas toujours dit toute la vérité en ce qui concerne M. Rouché. On avait mis en lui tant

d'espérances qu'on espérait encore alors qu'on désespérait. Il avait si bien commencé ! On suivit tout d'abord avec une sympathie sans mélange ses débuts au Théâtre des Arts. On admirait ce phénomène d'un gros négociant en parfumerie consacrant ses loisirs aux choses artistiques et y prodiguant sa galette. Le cas était trop rare pour qu'on ne s'en sentît enclin à toutes indulgences. Dans les limites où le confinaient les ressources d'un local restreint, il montrait du goût, un effort, sinon pour innover vraiment, du moins pour sortir de l'ornière où s'enlisait ailleurs, chez nous, la décoration théâtrale. Musicalement, il donnait *ma Mère l'Oye*, *le Festin de l'Araignée*, des fragments d'*Idoménée* et du *Couronnement de Poppée*. Un directeur ayant les moyens d'être désintéressé et semblant aimer l'art, n'était-ce point l'idéal pour notre Opéra aux abois ? Aussi ai-je entonné joyeusement le dithyrambe lors de sa nomination. Et, là pareillement, il commença fort bien. Les temps étaient difficiles, car cela se passait en décembre 1915. Il organisa des spectacles-concerts historiques intéressants et très heureusement présentés. Dès 1917, il monta *Adélaïde ou le Langage des Fleurs*, de M. Maurice Ravel et *Prométhée* de Gabriel Fauré. Enfin, en 1918, il réalisa, avec *Castor et Pollux*, un chef-d'œuvre de mise en scène sans précédent peut-être dans les annales de notre Opéra. Ce fut son apogée. L'année suivante, la situation redevenait insensiblement normale et le bureau des abonnements se rouvrit. C'est à partir de ce moment que tout se gâta peu à peu pour aller de mal en pis (et même en Piver). Au lieu de continuer sereinement à s'efforcer de faire œuvre d'art, M. Rouché eut l'idée singulière d'interroger les abonnés sur ce qu'il devait jouer pour leur complaire. Et, ceux-ci ayant désigné *Sylvia*, il en ressuscita la niaiserie dont un incendie tutélaire avait purgé le répertoire. Et désormais ce fut l'incohérence, réelle d'abord et plus tard apparente. Au lendemain des *Troyens*, voués au four, mais prétexte à décors à effet et d'ailleurs assez réussis, de *Daphnis et Chloé*, de *la Péri* et de *l'Heure espagnole*, on vit avec ahurissement M. Rouché afficher *Hérodiade* qui, paroles et musique, est une ordure. Il paraît, au surplus, en avoir éprouvé quelque honte, en la glissant quasi subrepticement sans répétition générale, annoncée faussement comme « reprise », alors que cette immonde ineptie n'avait jamais été admise à l'Opéra.

Pedro Gailhard lui-même ne l'osa point, qui n'était pourtant pas dégoûté ! A qui ou quoi attribuer ce scandale ? Aux abonnés ? Ce n'est pas sûr. Il n'est pas très facile de démêler tous les obscurs motifs de l'insondable incohérence qui s'abattit alors sur notre malheureux Opéra. M. Rouché est complètement dénué de culture musicale. Je l'entendis un jour, parlant à ma personne, déclarer froidement que l'air d'Agathe, dans le *Freischütz*, « était une barbe », ce qui s'accorderait évidemment avec une admiration pour *Hérodiade*. Musicalement, en tout cas, ce directeur a besoin d'être dirigé. Qui donc le conseillait jadis et qui le conseilla depuis ? La panne d'*Artémis troublée* se rattachait ouvertement aux conjonctions intermittentes de notre Opéra et de Mme Ida Rubinstein. Ayant servi M. Paray, des Concerts Lamoureux, M. Rouché ne pouvait négliger, l'an d'après, M. Pierné, des Concerts Colonne, et d'autant moins que l'argument de *Cydalise et le Chèvre-pied* était signé d'un de nos quarante Immortels. Et il semble que ce soit aux environs de cette époque que, ronronnant de s'admirer hissé du tabouret de parfumeur au cabinet de directeur de l'Opéra, transplanté brusquement dans un milieu qui n'était point le sien, frotté tant au Gotha qu'au Golgotha des abonnés accrus de nouveaux ventres dorés, et exposé aux sollicitations inhérentes à son office, M. Rouché se soit grisé jusqu'à une mégalomanie que favorisait, au surplus, ses dispositions naturelles. En effet, je ne sais si M. Jacques Rouché trouva la fortune en son berceau ou si elle lui parvint dans la corbeille d'un hymen parfumé, et, d'ailleurs, cela ne me regarde pas et m'est profondément indifférent. Mais le fait est qu'il a toutes les manières d'un parvenu. Son infatuation est burlesque. Il en sussure ; il en renifle. Il a toujours l'air de nicher des moineaux dans son chapeau ou d'avoir peur de s'enrhumer. Il traite ses subordonnés à la façon des gens qui n'ont pas toujours eu des domestiques, et sans le moindre doute est-il aussi souple que plat auprès de ceux dont il dépend ou de qui l'accointance lui est utile. Ruminant le *quo non ascendam*, il rêva du bicorne et de l'habit à palmes vertes. Songez donc : de la parfumerie à l'Institut ! Et cela nous valut, pour parler comme M. Rouché, « la barbe » de *la Fille de Roland*, fruit de M. Henri Rabaud, directeur du Conservatoire, qui est de l'Institut, et, dès l'adolescence, au dire de Gabriel Fauré, avait toutce

qu'il faut pour en être ; l'insanité du *Jardin du Paradis* de M. Bruneau, qui n'en est pas moins, et l'invraisemblable néant de *Nerto* de M. Widor, qui y détient la charge — et l'influence — de Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. Cela nous valut, du reste, comme on verra, et nous vaudra bien d'autres choses. Et M. Rouché fut enfin de l'Institut, sans se douter un seul instant, dans sa suffisance comique, qu'il était la risée de ses nouveaux confrères enchantés de l'aubaine et lui faufilant leurs ours. Serait-ce pour ce résultat que l'Etat paie, de notre poche, 800.000 francs de subvention à l'Opéra ? Depuis ses origines, cet établissement fut certes le théâtre de bien des tripotages. M. Jacques Rouché, gagnant très gros avec sa parfumerie, — ce qui n'a rien d'extraordinaire, puisque c'est un métier où on vend couramment cinquante francs ce qui revient à quarante sous, — est dispensé par là de tripoter pour de l'argent, et n'en saurai être soupçonné. Mais, dans son inconscience, il n'a pas remarqué que détourner de son but artistique une subvention qui n'a pas d'autre excuse, pour l'employer à ses ambitions personnelles, encore que puériles, constitue un tripotage qui vaut l'autre et que voici trois années qu'il pratique. De sorte qu'il pourrait broder sur son chapeau : « C'est moi qui suis Jacquot, Rouché de ce tripot. » Depuis dix ans, il ne nous donna rien de Gluck ni de Weber. Il a « biffé » *Don Juan* du répertoire, comme moi des répétitions générales. Nous avons dû *Boris*, autant que *la Kolvanchtchina*, à la présence à Paris de M. Koussevitzky, et *la Flûte enchantée*, peut-être à M. Reynaldo Hahn, désireux de la massacrer. A l'égard de notre art national, il a laissé tomber *Adélaïde*, *Daphnis* et *l'Heure espagnole* avec un dédain si grossier que M. Ravel a porté, sans l'en même aviser, son dernier ouvrage à l'Opéra-Comique. Et, si *Padmavati* n'a pas pareillement tout à fait disparu de l'affiche, c'est sans doute uniquement à cause de la peinture de M. Valdo Barbey, gendre-décorateur. Mais M. Rouché est désormais de l'Institut. S'il dépensa des sommes importantes à doter de décors clinquants et ridicules la *Nerto* de M. Widor, Secrétaire perpétuel, il n'eut point le souci de renouveler la mise en scène et les décors pompiers qui caricaturisent les œuvres de Wagner, et il abandonna à ses concurrents de la Salle Favart l'honneur de nous rendre *Tristan*. Ce pendant, après *Hérodiade*, il « reprenait » à l'Opéra-Comique, qui n'avait

pu en conjurer les fours, *Grisélidis* et *Esclarmonde*, qui sont ce que Jules Massenet confectionna de plus soporifique et de plus vide. Enfin, en janvier dernier, il « reprit » également, toujours à l'Opéra-Comique, *Miarka*, dont la musique insignifiante relève tout juste de l'oubli, mais de quoi le livret est de M. Jean Richepin, — de l'Institut, puisque de notre Académie française. Oui ou non : payons-nous 800.000 francs de subvention pour faire empocher des tantièmes aux confrères de M. Rouché ?

La Naissance de la Lyre est le dernier anneau — du moins jusqu'à présent — de cette chaîne académique. Il est clair que M. Rouché n'eût jamais eu la velléité baroque de demander un livret d'opéra au grave et savant M. Théodore Reinach, si celui-ci n'était membre de l'Institut. Non pas que ce livret soit plus mauvais qu'un autre. Au contraire, il vaudrait plutôt mieux que la plupart, en ce que dépourvu des idioties et pataquès qui en composent le traditionnel ornement. Assurément M. Reinach n'est point poète. Ses vers sont de la prose rimée, mais, dans leur pesanteur honnête, ils signifient pourtant quelque chose, ils ont un sens et, parfois même, avec un peu de légèreté, auraient pu être spirituels. Le malheur est qu'il ne s'ensuit qu'une anecdote assez peu palpitante, que par surcroît alourdissait l'alternance du chant et du parlé, et on n'est qu'à moitié surpris qu'elle n'ait que médiocrement inspiré le musicien, M. Albert Roussel, encore que son érudit collaborateur ait toléré qu'il conférât sept cordes à la lyre d'Hermès, tandis que la légende n'en concéda jamais que quatre à celle d'un Orphée notoirement postérieur. La révélation de cette soirée fut pour moi la nymphe Kyllénè. Mme Jeanne Delvair, qui l'incarnait, s'avança, sortant de sa grotte, et déclama d'emblée avec l'autorité et l'assurance infuses propres aux sociétaires de notre Comédie-Française. Il ne lui manquait qu'un éventail. J'avoue que ce n'est point ainsi que je me figurais les nymphes et je doute que le plus libidineux des satyres fût capable de pousser l'audace jusqu'à manquer de respect à Mme Delvair. Par contre, Mlle Dénya s'affirma de plus en plus, par sa voix pure, sa grâce et son jeu charmant, une précieuse acquisition pour notre première scène lyrique. Ici le travesti n'eût point trompé ledit satyre, qui n'aurait point tergiversé. Le léger accent toulousain (ou bordelais), que modulait M. Rambaud, prêtait une saveur piquante aux objurgations d'Apollon.

Les décors, d'une stylisation peut-être un peu austère et crue, s'avéraient incomparablement plus adéquats au milieu proposé que tout ce que brossa ailleurs M. Valdo Barbey. Alors que *Daphnis et Chloé*, par exemple, aurait pertinemment accompagné cette brève évocation d'un mythe antique, M. Rouché fit fabriquer à cette fin, baptisé **Soir de Fête**, un divertissement chorégraphique d'une bêtise à couper au couteau, au moyen d'extraits de *la Source*, le plus miteux ballet que Delibes ait commis, et il nous présenta cette cornichonnade entre les trois kiosques de musique militaire de quoi M. Valdo Barbey avait agrémenté *l'Arlequin*. Delibes, Massenet, l'Institut, tels sont les goûts — et les obligations inexorables — du directeur de notre Opéra-National, subventionné pour l'entretien d'un foyer de culture. Et, là dessus, encore un petit incident. Donc, pour entendre et voir *la Naissance de la Lyre*, j'acquis, au guichet de location, un fauteuil de balcon pour la somme de 40 fr. 75. Le soir de la représentation, j'appris de la bouche de l'ouvreuse que la taxe était comprise dans ce prix. Etant titulaire de la carte rouge qui m'en exonère, je réclamai, par lettre recommandée à l'Administrateur du Théâtre de l'Opéra, le remboursement de la taxe ainsi indûment perçue. Je reçus, de M. Rouché en personne, une réponse rédigée en un français certes de parfumeur plutôt que de Membre de l'Institut, où il s'exprimait en ces termes :

Ce n'est pas mon Administration, c'est celle de l'Assistance Publique qui perçoit et conserve la taxe : l'exemption dépend d'elle, elle n'admettrait certainement pas qu'elle (*sic*) soit (*resic*) distraite du prix d'un billet par nos Buralistes.

Au début de la taxe, on la payait à part à des buralistes spéciales installées dans les couloirs. Il est indiscutable que le nouvel arrangement est plus commode pour tout le monde. Mais on n'aperçoit guère pour quelles raisons il ne réserverait point les droits de la carte rouge et pourquoi, sur la présentation de cette carte au bureau de location, un critique ne pourrait obtenir un billet sans taxe pour accomplir son devoir professionnel. Je pose la question à qui de droit. Mais M. Rouché ajoutait :

D'ailleurs, étant muni (*sic*) de la carte rouge, en qualité de critique théâtral, vous avez vos entrées à l'Opéra et je ne m'explique pas pour quel motif, plutôt que d'user de cette faculté, vous avez préféré faire la dépense d'un fauteuil.

Décidément ce parfumeur est à mettre en flacon avec une étiquette dessinée par M. Valdo Barbey. Il y a bien longtemps que j'ai mes entrées à l'Opéra. Je n'en ai jamais usé que quatre fois et par devoir strictement professionnel. Une seule, en 1913, je fus « muni », comme dit M. Rouché, d'un siège convenable. Deux autres fois, je subis la torture d'un strapontin « démuni » de dossier, d'où j'avais la consolation de contempler des employés et employées de la maison se prélasser dans des fauteuils. La quatrième, je dus rester debout toute la soirée. Il y aurait évidemment des chances pour que l'une ou l'autre de ces épreuves m'attendît à la première ou seconde représentation d'un ouvrage nouveau que, pour en rendre compte honnêtement, il me faut écouter avec une attention exigeant quelque confortable. M. Rouché, qui est aussi « démuni » de culture musicale que ses strapontins de dossier et qui dirige l'Opéra par dessous la jambe en même temps que sa parfumerie, la vente des produits de ses vignobles et, paraît-il, d'autres affaires, « ne s'explique pas » qu'un tel scrupule vaille « la dépense d'un fauteuil ». Et, comme il est accoutumé à docilement poirotter dans les antichambres ministérielles et à peloter humblement les Membres de l'Institut pour un autre genre de « fauteuil », M. Rouché, qui juge autrui d'après soi-même, estimerait tout naturel que j'acceptasse de lui un éventuel strapontin en échange du service de répétition générale qu'il m'ôta parce que j'ai imprimé la vérité sur son gendre. Quand je vous disais qu'il est à mettre en flacon. De quelque stupéfaction qu'en soit rempli M. Rouché, le *Mercure* paiera son fauteuil, même avec taxe, si on persiste à la lui imposer illégalement, et son représentant continuera à imprimer consciencieusement la vérité. M. Rouché n'en était pas fâché jadis, lorsque je lui faisais des compliments qu'il méritait, et qu'il me « remerciait de mes chroniques toujours si personnelles » en m'adressant ses « excellents souvenirs ». Mais, comme tous les vaniteux, c'est-à-dire les imbéciles, M. Rouché n'aime la vérité que quand elle lui est agréable. Il faudra bien pourtant qu'il se résigne à l'entendre dans les deux cas, car, si abasourdi qu'en puisse être M. Rouché, je ne lui ménagerai pas plus qu'auparavant les éloges dont il sera digne que je ne lui épargnerai, sans précaution ni fard, les critiques qui lui seront dues. J'écris pour mes lecteurs du *Mercure*, qui sont gens cultivés et auxquels je dois la

vérité par simple probité professionnelle, et non pas pour M. Rouché de qui je me contrefiche incommensurablement. Je n'ai ni livret ni partition en portefeuille à lui offrir et, en aurais-je, que ce serait exactement pareil. Et c'est encore quelque chose que « ne s'expliquera » jamais M. Rouché. Le directeur de notre Opéra « national » est un fonctionnaire que nous ne payons pas plus pour arroser la plate bande des Membres de l'Institut afin d'en faire partie sans aucun titre et à la risée unanime, que pour commander des décors lucratifs à son gendre. En le subventionnant, nous prétendons de cet établissement dispendieux qu'il soit un instrument de culture et de prestige artistique pour notre capitale, et *non pas*, ainsi qu'il en est, un sujet d'humiliation pour nous aux yeux des étrangers qui nous visitent. Et cela ne lui serait pas difficile puisque, quoi qu'on y joue, bon, mauvais ou pire, il advient rarement, et surtout en été, que les recettes n'y atteignent ou frisent le maximum. Alors pourquoi n'y point jouer que du bon? Et d'autant plus qu'avec MM. Rabaud, Bruneau, Widor et Richepin les fours irrécusables y sont la part de l'Institut. Au surplus, à la réflexion, pourquoi subventionnerions-nous encore notre Opéra? Il encaissa quatorze millions et demi l'année dernière. Avec l'appoint autorisé du cinéma, il en fera peut-être dix-huit durant le présent exercice. C'est largement de quoi, et sans la moindre subvention, verser annuellement un loyer d'un million en bouclant son bilan par un bénéfice appréciable. M. Rouché y acquerrait la liberté de perpétrer tranquillement ses petites manigances avec son gendre et l'Institut. Et, si la combinaison lui déplaisait, elle trouverait très sûrement des amateurs. Il y aurait là, pour l'Etat, une économie et un gain que, dans les temps que nous traversons, il est évidemment un devoir de signaler à nos Ministres du Trésor et du Budget désargentés.

JEAN MARNOLD.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Une décoration de M. Maurice Denis au Petit-Palais. — Une tapisserie française du XVe siècle retrouvée. — Le nouveau musée de Saint-Pierre de Rome. — Mémento bibliographique. — Erratum.

On a mis dernièrement en place au **Petit-Palais**, à la voûte de la coupole qui surmonte le vestibule des salles Dutuit, la décoration qui avait été commandée à M. Maurice Denis et dont on

avait vu un fragment, avec la maquette de l'ensemble, à l'exposition de l'œuvre de cet artiste au pavillon de Marsan, en avril 1924. Consacrée à la glorification de l'art français, elle évoque en cinq écoinçons, qu'heureusement — à l'inverse de la coupole d'entrée décorée par M. Besnard — ne délimite aucune mouluration et qui se relient harmonieusement les uns aux autres, les grandes époques de notre histoire artistique depuis les Primitifs jusqu'à nos jours, en une synthèse ininterrompue. Au début, voici le moyen âge, symbolisé par les flèches de Notre-Dame de Chartres qu'accompagne et domine — belle idée de poète et de chrétien — un vol d'anges aux ailes diaprées et frémissantes, faisant avec elles vers le ciel dans un semblable élan mystique que suit d'en bas la ferveur des grands fondateurs d'ordres, des princes et des pieux artisans : architectes, verriers, enlumineurs et orfèvres. Viennent ensuite, annonçant la Renaissance, un voluptueux cortège de Muses, de satyres et de nymphes, le *François Ier* de Clouet et Jean Goujon. Après quoi, se détachant sur la façade de Versailles, l'Art classique offre une palme à Poussin qu'accompagnent Claude Lorrain et Lesueur, nobles figures auxquelles succèdent, évoquant le XVIIIe siècle, Watteau avec son *Gilles* et son *Indifférent*, Chardin peignant des fruits, la pimpante muse de Fragonard sur son *Escarpolette* et la *Psyché* de Prud'hon. Les deux derniers écoinçons sont consacrés au XIXe siècle, et c'est de nouveau dans un assemblage pittoresque et vivant qui mêle les artistes à leurs œuvres, le groupement, au devant de l'Arc de triomphe, des maîtres qui ont dominé l'art de cette époque : Ingres, près d'une Madame Ingres en toilette cossue, Delacroix et sa *Liberté*, Géricault, les peintres de Barbizon, le bonhomme Corot, Courbet, puis Manet dont le *Fifre* semble rythmer les ébats d'une des figures de la *Danse* de Carpeaux, Puvis de Chavannes aux pieds duquel est assise une des muses créées par son pinceau, Claude Monet près de Cézanne, Renoir peignant une belle fille aux chairs épanouies, Degas notant une scène de courses sur son carnet, tandis que Gauguin apparaît près d'une de ses Tahitiennes et Rodin près de son *Penseur* : synthèse impartiale et judicieuse qui n'omet aucun des grands noms et des grandes œuvres de notre art contemporain et que la postérité ratifiera sans doute. Elle n'étonne pas de la part d'un peintre qui a prouvé dans ses admirables écrits théoriques l'étendue de sa culture et la sûreté

de son jugement. A l'ingéniosité de cette vaste composition, qui se déploie sous un ciel lumineux, léger comme un ciel d'Ile-de-France, s'ajoute la séduction d'une tonalité d'ensemble, claire et harmonieuse, qui achève de faire de cette nouvelle œuvre de M. Maurice Denis une de ses créations maîtresses, non moins admirable que la décoration, trop peu connue, de l'église du Vésinet et que celle du Théâtre des Champs-Elysées.

§

Une de ces bonnes fortunes qui heureusement, pour l'encouragement des chercheurs, viennent de temps à autre récompenser leurs patientes investigations, vient d'échoir à une de nos jeunes confrères qui, dès ses premiers travaux, s'est classée parmi les meilleurs historiens d'art : Mme Marthe Krick-Kuntziger, attachée au Musée du Cinquantenaire de Bruxelles. Elle en a fait part, il y a quelques mois, au *Burlington Magazine* (1). Sa découverte concerne la **tenture de la « Vie de saint Pierre »**, commandée en 1460 par Guillaume de Hollande, évêque de Beauvais. Cette suite de tapisseries, qui compte parmi les plus belles du XVe siècle, comprend, en premier lieu, six pièces conservées à la cathédrale et au musée de Beauvais ; une septième, représentant la *Décapitation de saint Paul*, prêtée à la cathédrale jusqu'à 1906, a été, après la loi de Séparation, reprise par la famille à qui elle appartenait ; une huitième, *Saint Pierre dans sa prison*, est au Musée de Cluny ; enfin, deux autres, représentant l'une la *Résurrection de Tabitha par saint Pierre* et l'*Apparition de l'ange au centurion Cornelius*, l'autre l'*Ensevelissement de saint Pierre* et *Saint Pierre et saint Paul apparaissant à Néron*, se trouvaient, il y a une cinquantaine d'années, en possession d'un collectionneur de Beauvais, M. Peaucelle, et étaient connues par une notice de l'abbé Barraud. La seconde de ces pièces était particulièrement intéressante, car elle comportait une inscription relatant la commande de la tenture et sa date ; mais on ne savait depuis longtemps ce qu'elle était devenue. Quelle ne fut pas la joie de Mme Krick en la découvrant, au cours d'un voyage à Paris, chez MM. Bacri, antiquaires ! Elle en donne la reproduction dans son article du *Burlington Magazine* avec le texte de l'inscription, qui indique comme date de la commande l'année 1460, et

(1) Numéro de novembre 1924.

non 1450 comme plusieurs historiens anciens ou récents l'avaient prétendu.

§

Un « musée de l'œuvre » comme il en existe auprès de beaucoup de grandes cathédrales — telles celles de Florence, de Sienne, de Milan, d'Orvieto, de Strasbourg — et comme il est question d'en créer un en annexe de notre infortunée cathédrale de Reims, pour recueillir, avec des documents ayant trait à l'histoire du monument, les fragments de sculptures ou d'objets d'art provenant de celui-ci ou des édifices qui le précédèrent, vient d'être installé à Rome près de la basilique vaticane et a été inauguré au mois de mars dernier. Situé entre le palais du Saint-Office et l'aile droite de la colonnade du Bernin, ce **Museum Petrianum**, comme on l'a dénommé, recevra tout ce qui se rapporte à l'histoire, à la construction et à la décoration de l'édifice depuis la première basilique construite par Constantin jusqu'a celle d'aujourd'hui et est déjà fort riche (1). De l'église constantinienne, consacrée en 326 et qui fut remplacée au XVIe siècle par la basilique actuelle, on voit, entre autres, quatre pilastres en marbre blanc qui avaient été empruntés à un temple d'Apollon ou de Cybèle de l'époque des Antonins et qui sont décorés de sculptures d'un art exquis ; puis le célèbre sarcophage du préfet du prétoire au IVe siècle Petronius Probus, des fragments des mosaïques qui décoraient la chapelle de Jean VII et d'un *tondo* offrant un buste d'évêque, provenant de la *Navicella* symbolique exécutée par Giotto sur la commande du neveu de Boniface VIII ; le buste de ce dernier pontife et des statuettes, par Arnolfo di Cambio ; les statues de saint Pierre et de saint Paul qui flanquaient, au XVe siècle, la porte centrale de la basilique ; huit charmants hauts-reliefs en marbre, représentant les quatre Évangélistes et les quatre docteurs de l'Église latine, provenant du tabernacle de la Sainte Lance dessiné par Bramante ; des statues d'Apôtres ayant fait partie du tombeau de Nicolas V ; enfin — perles de ce musée — les débris du monument de Paul II (statue couchée du pontife par Giovanni Dalmata et lunette par Mino de Fiesole représentant le Jugement dernier), et le non moins

(1) Nous empruntons les détails qui suivent à un article très documenté, signé J. B., publié dans le *Figaro* du 19 mars dernier.

magnifique tombeau en bronze de Sixte IV par Antonio Pollaiuolo.

L'histoire de la construction de la basilique actuelle est retracée par une série de maquettes : l'énorme modèle en bois de l'édifice, par Antonio da San Gallo le jeune, offrant une coupole plus trapue que la coupole actuelle et couronnée de petites pyramides ; un autre modèle en bois montrant la coupe de celle de Michel-Ange, accompagnée de sept statuettes de Prophètes attribuées au génial sculpteur et qui devaient surmonter les colonnes du tambour ; les modèles en plâtre des *Anges* du Bernin qui ornent les chapelles de la Chaire de Saint-Pierre et du Saint-Sacrement ; les maquettes par Canova de la tiare du pape Clément XIII et de l'ange pour le tombeau de ce pontife ; enfin, des fresques et des peintures des XIIIe, XIVe et XVe siècles, des estampes représentant la basilique, des souvenirs de toute espèce, etc.

Mémento. — Depuis les deux fascicules consacrés aux vases du Louvre (1) dans le *Corpus vasorum antiquorum* entrepris par l'Union académique internationale sous la direction de M. Edmond Pottier, trois autres ont paru. L'un, continuant le catalogue des vases des collections françaises, est consacré à ceux du Musée Vivenel de Compiègne et a été rédigé par Mme Marcelle Flot (x-32 p. à 2 col. de préface et de notices, av. 33 planches dont 2 en couleurs; 50 fr.). On ne connaît pas assez la collection d'antiquités léguée en 1843 par Antoine Vivenel à sa ville natale et qui, installée trop à l'étroit dans les locaux de l'hôtel de ville, n'a pas encore trouvé un abri digne d'elle. Tout d'abord employé chez un architecte, mais curieux de toutes les formes de l'art, Vivenel avait complété, en consacrant une partie de ses nuits à l'étude, les données de son instruction première et, fureteur passionné, collectionneur-né, comme furent les frères Dutuit, il avait amassé peu à peu une collection considérable. Celle des vases antiques, qui comprend plus de quatre cents pièces, permet de parcourir tout le domaine de la céramique antique ; elle renferme quelques vases égyptiens, une œnochoé de Milo et d'autres pièces dont la plus jeune a plus de 2000 ans, puis des vases corinthiens à décor incisé remontant au VIIe siècle, une importante série d'œuvres attiques du VIe au IVe siècle, enfin des vases italiotes et des vases gallo-romains. Les vases attiques sont naturellement les plus beaux ; il faut citer surtout l'amphore où est représenté le départ d'Héraclès en présence d'Athéné (planche 4), une autre où est figurée la lutte d'Héraclès et de Triton (pl. 7), un beau cratère où l'on voit Dionysos tendant à un silène enfant dénommé

(1) V. *Mercure de France*, 1er décembre 1923, p. 513-514.

Comon et symbolisant la Comédie un canthare où Ariane verse le contenu d'une œnochoé, tandis qu'à gauche une personnification de la Tragédie tient un lièvre (pl. 18 *bis* et 19) ; un lécythe funéraire du v[e] siècle montrant une jeune femme à sa toilette, etc. Avec une érudition très sûre, M[me] Marcelle Flot — une des meilleures élèves de M. Edmond Pottier — a étudié, et quelquefois commenté en détail quand l'objet le méritait, toutes les pièces, reproduites hors texte en phototypie, de cet ensemble, faisant suivre cette étude d'un catalogue détaillé donnant la description et les inscriptions de chaque vase, et suivi lui-même d'un index des sujets représentés et d'une précieuse bibliographie.

Les deux fascicules suivants inaugurent la collaboration des nations étrangères. Dans l'un (37 p. av. 49 planches, dont 1 en couleurs ; 55 fr.). M. Chr. Blinkenberg, qui dirigera toute la partie du *Corpus* concernant le Danemark, et M. K. Fries Johansen, commencent l'étude des collections du Musée national de Copenhague. La première partie qu'on nous présente ici offre une riche série de vases égyptiens, proto-élamites, syriens, troyens, chypriotes, crétois, thessaliens, mycéniens, etc., dont le décor — quand il en existe un — est formé de combinaisons géométriques ou parfois de motifs végétaux.

Le fascicule suivant (37 p. avec 44 pl. ; 65 fr.) commence la série qui sera consacrée à la Grande-Bretagne et est le premier de ceux qui auront pour objet le British Museum. M. A.-H. Smith, de ce dernier musée, y donne le catalogue de trois séries de vases : vases mycéniens trouvés à Chypre, parmi lesquels une intéressante série de cratères décorés d'animaux ou de scènes à personnages ; vases apuliens ; enfin, et surtout, vases athéniens, dont la plus grande partie consiste en amphores données comme prix aux fêtes des Panathénées et qui sont décorées, d'un côté, de l'image de Pallas entre des colonnes surmontées de coqs ou d'autres oiseaux et, au revers, de la représentation du concours dont elles étaient la récompense.

A ceux qui désireraient posséder, à côté de cette magnifique publication, destinée surtout aux savants, un ouvrage d'ensemble qui leur donne l'histoire du développement en Grèce de cette peinture des vases, rappelons, après les travaux justement célèbres de nos Olivier Rayet, Max Collignon et Edmond Pottier, l'important ouvrage, déjà signalé ici (1), où M. Pericle Ducati a exposé de façon magistrale, en deux gros et beaux volumes illustrés des reproductions de toutes les pièces capitales, le dernier état de la science dans ce domaine de la céramographie : *Storia della ceramica greca* (Florence, Istituto di edizioni artistiche, frat. Alinari ; 2 vol. gr. in-8, VII-539-XIV p. av. 412 fig. ; 340 lire), et recommandons en outre, chez nous, dans la « collection

(1) V. *Mercure de France*, 1[er] octobre 1924, p. 237.

Payot », un charmant petit livre : *La Céramique grecque* (Paris, Payot ; in-24, 158 p. avec 92 ill. ; 5 fr.), qui vient s'ajouter aux excellents manuels précédemment parus, et que nous avons signalés ici, sur *La Civilisation hellénique*, *Les Monnaies grecques* et *La Sculpture grecque*, dus à MM. Maurice Croiset, Ernest Babelon et Henri Lechat, et est tout à fait digne de ces études modèles. Avec une science et une clarté parfaites, M. Charles Dugas, ancien membre de l'École française d'Athènes et chargé de cours à l'Université de Montpellier, y expose de la façon la plus attachante toute l'histoire de ces ustensiles d'argile peints qui, malgré leur modeste destination, comptent parmi les plus savoureuses productions de l'art grec et offrent parfois, sous la main de grands peintres tels que Exékias, Anaklès, Nicosthènes, Epictétos, Euphronios, Euthymidès, Hiéron, Douris, Brygos, Meidias, des chefs-d'œuvre de composition, d'esprit et de sentiment que les visiteurs de nos musées ne regardent pas assez, quoique ce soient les seuls témoins qui nous restent de ce que fut la peinture en Grèce. Grâce à ce petit volume, ils seront maintenant à même de mieux comprendre et de goûter pleinement ces productions si attrayantes. Dans une première partie, M. Dugas traite des généralités : diverses formes de poteries, choix des thèmes décoratifs, fabrication et commerce des vases, rôle de ceux-ci dans la vie populaire. Dans la seconde partie, il retrace toute l'histoire de la céramique grecque, depuis la période préhellénique crétoise jusqu'à la période gréco-romaine en passant par les phases intermédiaires de l'époque homérique, de l'époque archaïque et de l'époque athénienne des ve et ive siècles qui produit les plus belles œuvres, et il montre les caractéristiques des différents styles et des principaux peintres. 92 figures, montrant les diverses formes de vases et reproduisant quelques-uns des vases peints les plus célèbres, aident à cette démonstration et ajoutent encore à son vif intérêt.

Erratum. — Il y a lieu de rectifier les prix indiqués pour les deux volumes allemands sur la peinture gothique allemande et la peinture française primitive que nous avons signalés dans notre dernière chronique (*Mercure* du 1er septembre, p. 527-528) : le premier de ces albums coûte 10 marks et le second 12 marks.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Elie Lambert : *Tolède*, Laurens. — André Godard : *Le Décor épigraphique des monuments de Ghazna*, Paul Geuthner. — *Le vieux Montmartre*.

On retrouve la vieille Espagne, historique et légendaire, avec le volume de M. Elie Lambert sur **Tolède**, dans la collection

des *villes d'Art célèbres* de la librairie Laurens. Tolède, ancienne capitale de la Castille, est d'ailleurs une très ancienne cité et qui a eu bien des vicissitudes et des aventures. Comme beaucoup d'autres, Tolède est indiquée dès l'époque romaine ; mais elle existait auparavant, puisqu'on mentionne sa capture en 193 avant J.-C. Toutefois, cette période n'a laissé aucun monument, et seuls quelques débris, des monnaies et des inscriptions, permettent de certifier l'existence de Tolède. Mais dans la ville et du côté où s'est élevée ensuite une partie de la cité wisigothe, il subsista longtemps les restes d'un temple dit temple d'Hercule, un amphithéâtre (?) et peut-être les vestiges d'une naumachie, ainsi que les traces d'un cirque. D'autres ruines romaines, galeries, souterrains ou simplement égouts,se trouvent à l'intérieur de Tolède.

Vint la période des invasions barbares. Tolède se trouva la capitale des Wisigoths (400) qui y régnèrent jusqu'à l'invasion arabe. La ville était devenue la métropole religieuse de la province de Cartagène et même de l'Espagne. Pendant la période wisigothe, les évêques prirent en somme la direction du pays ; ils devinrent définitivement primats des Espagnes. A cette époque remonte peut-être le mur de la ville, longtemps attribué au roi Wamba. Des églises très nombreuses furent érigées et disparurent, sauf, jusqu'en 1840, san Giris, qui avait été du reste très remanié. — Ce fut alors la conquête arabe et Tolède traversa une longue période de troubles, de révoltes, de sièges et fut définitivement soumis par Abd-el-Rahman III (927). C'est de ce moment d'ailleurs que la ville prit son caractère de citadelle ; toutes les maisons devinrent des forteresses entre des couloirs qui sont des ruelles ; Tolède se réduisit du reste au rocher qu'elle occupe encore aujourd'hui. Il est resté malheureusement peu de chose de cette époque. On en est réduit à montrer des vestiges de l'art arabe, qui se trouvent avoir subsisté, comme la petite mosquée de Bib-al-Mardom, construite en 980 et dont M. Elie Lambert a donné une très intéressante description et raconté les destinées diverses. Avec Alphonse VI, Tolède fut reconquise par les chrétiens (1085).

De la domination arabe, s'il y a des traces nombreuses, il ne reste guère comme édifice que cette petite mosquée de Bib-al-Mardom, d'ailleurs transformée en église chrétienne. Mais

Tolède reste en Espagne la capitale de l'art mudéjar ; mozarabes et juifs y affluaient. C'est surtout après 1212 et la victoire de Las Navas de Tolosa que Tolède se développe et que s'accroît sa prospérité. Alphonse VI reconstruisit l'enceinte de la ville, au confluent du Tage et d'un de ses tributaires ; pour le château de San Servando, il en confia la garde à des moines bénédictins dépendant de Saint-Victor de Marseille, que remplacèrent plus tard des chevaliers du Temple.

Parmi les édifices encore debout, on cite l'église de Santiago del Arrabal, mais qui fut reconstruite vers le milieu du XIIIe siècle. A Tolède, on peut du reste signaler la curiosité des tours d'églises dont l'escalier se développe entre deux murailles, mais en épousant la forme carrée de la construction. Ces tours sont de véritables forteresses ; c'est la tour de San Roman ; celles de Santo Tomé et du couvent de San Pedro Martin, etc.

Du XIIe siècle datent encore plusieurs absides d'églises, décorées de peintures selon la tradition romaine. Mais les XIIIe et XIVe siècles restent pour Tolède un temps de véritable splendeur. C'est à Alphonse VI que l'on doit la reconstruction des deux ponts qui donnent à la ville un aspect si caractéristique : le Pont d'Alcantara, détruit par les crues du Tage, et le Pont de Saint-Martin qui n'a peut-être pas la célébrité du dernier, mais est encore une superbe construction. Tous deux sont défendus par des ouvrages militaires qui ont été très modifiés au cours du temps, on peut le croire.

Le Pont d'Alcantara, s'il offre un très beau décor, est seulement difficile aux autos, ce qui est bien dommage. La cathédrale date des XIIIe et XIVe siècles ; elle est de style français, avec de très fortes influences locales. De la même période est l'ancienne synagogue devenue Sainte-Marie-la-Blanche, et dont les anciennes dispositions demeurent.

De cette époque on peut encore citer dans la ville de remarquables tombeaux. L'architecture privée prend alors un curieux développement. Cette architecture offre un mélange typique d'art chrétien et d'art arabe, — particularité qui se retrouve d'ailleurs dans bien d'autres constructions de Tolède.

Du XIIe siècle il est resté encore une synagogue remarquable par sa décoration. Au cours du temps, on en avait fait une église ; elle devint ensuite un prieuré des chevaliers de Cala-

trava, etc. A côté de ce remarquable édifice subsiste encore, en grande partie, un palais connu aujourd'hui sous le nom de l'Atelier du Maure, du fait qu'il a abrité le bureau des tailleurs de pierre de la cathédrale. Ce vieux palais a eu différentes destinations et devint même une fabrique d'allumettes. — Ce curieux spécimen de l'architecture privée du XVe siècle possède encore différentes salles aux décorations remarquables. — De nombreux débris d'architecture de la même époque sont conservés au musée provincial.

Diverses maisons possèdent encore des arcs en stuc ciselé, des frises et corniches, des restes de charpentes ou boiseries. Certains couvents occupent des bâtiments de l'ancien Palais et recèlent des trésors archéologiques, — tel Santo de los Reyes (1477). On peut citer encore la grande salle d'un autre palais, proche San Roman, c'est la *casa de Mesa* qui a été une église de Carmes chaussés, puis un théâtre, etc.

M. Elie Lambert consacre cependant de longues descriptions de son volume à la cathédrale (XIIIe siècle), qui n'a pas sans doute la majesté opulente de nos églises de Rouen, d'Amiens ou de Chartres, mais se trouve, répétons-le, une œuvre de style français, très altéré, et constitue une véritable ville dans la ville avec ses multiples bâtiments et dépendances. Dans cet ensemble de constructions, une des curiosités est un cloître à deux étages, le second habité par tout un monde de serviteurs. Mais l'intérieur de la cathédrale surtout doit être étudié ; c'est un monde, un entassement incroyable de choses qu'y accumulèrent les siècles et pour lesquelles nous ne pouvons que renvoyer au texte de M. Elie Lambert. On peut ajouter toutefois que la construction de la cathédrale dura trois siècles.

Les chapitres suivants nous conduisent au château de San Servando, dont il a été question déjà et dont la silhouette imposante et fière domine la ville ; c'est encore la fameuse « Puerta del Sol » dont on nous montre l'aspect toujours superbe et les défenses accumulées ; c'est le Palais de Fuensalida qui fut habité par les premiers personnages du royaume et où l'on montre surtout un curieux escalier.

On arrive cependant à l'époque des souverains catholiques Ferdinand et Isabelle, des grands archevêques Mendoza et Ximénès. On nous parle de l'église Saint Jean des Rois et San Andrès. Et

plus loin, de Tolède sous Charles-Quint, de l'Alcazar et de la Porte Neuve de Visagra. Avec Philippe II, Tolède perd son rang de capitale ; Madrid, qui lui succède, n'en aura jamais l'intérêt et le pittoresque M. Elie Lambert a raconté longuement l'histoire de la ville et ses légendes ; nous ne pouvons encore ici que renvoyer à son volume, qui se lit, en somme, avec intérêt et fera bonne figure parmi les récentes publications de la librairie Laurens.

§

Une très intéressante publication encore est celle de M. André Godard, qui nous apporte quelques indications sur des peuples morts de l'Asie centrale. Il s'agit de l'Afghanistan aux vieilles périodes du moyen âge, avec **le Décor épigraphique des monuments de Ghazna**. Les « historiens de l'architecture musulmane de l'Inde » ont toujours été d'accord pour situer l'origine de cet art à Ghazni en Afghanistan.

En 1922, la France obtint le privilège des fouilles à Ghazni, qui est maintenant une ville très déchue et a été remplacée par Khaboul. Ghazni fut détruite comme ville en 1149, quand les Afghans envahirent la région. Elle avait été la capitale d'un des plus brillants royaumes musulmans du moyen âge. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une localité insignifiante. De cette époque on parle d'une célèbre porte en bois, la porte de Mahmoud, qui serait le premier document de l'art ghaznavide. A Ghazni, on a surtout retrouvé des tombeaux, des inscriptions, des tours très élevées et grêles qui portent également des inscriptions, etc. La destruction de la vieille capitale remonterait au XIIe siècle. C'est l'épigraphe des monuments de Ghazni qui intéresse l'auteur de la publication actuelle, beaucoup plus que la ville et le peuple qui les ont produits.

L'étude de M. André Godard concerne surtout l'épigraphie, peut-être parce que les fouilles et recherches ont principalement donné des résultats de ce côté. Mais on pourrait les reprendre avec un plus vaste programme, l'art monumental de la région semblant bien apparenté à celui des Indes, mais avec de curieuses influences européennes. La brochure de M. André Godard, en tout cas, est à retenir. C'est un jalon dans la connaissance du moyen âge asiatique. On y trouvera une nombreuse illustration, surtout documentaire.

§

Le vieux Montmartre, bulletin de la société d'histoire et d'archéologie des XVIII[e] et IX[e] arrondissements, continue son intéressante publication. Aux derniers numéros parus, on trouvera des articles sur : *Montmartre pendant la Révolution*, par M. J. Manzin ; un projet *du peintre Chenavard*, par M. Eug. Le Senne ; *L'hôtel de la Duchesnois*, par M. Paul Jarry ; *Les Chevaliers de l'Arc*, par M. J. Manzin ; *La Rue des Poissonniers*, par M. R. Mathieu ; *La fin de la Tour des Dames*, par M. Dumolin ; et une intéressante notice de M. V. Perrot *sur Paul Blondel*, iconographe parisien, dont la disparition a été beaucoup regrettée par tous les amis du vieux Paris.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le Portrait « authentique » de Cervantès. — Les journaux ont annoncé récemment que l'Institut de France venait de faire installer, dans sa Bibliothèque, un précieux portrait de Descartes, offert par l'Académie de Stockholm et pris d'après nature par un artiste suédois, sur l'ordre de la reine Christine. L'Académie espagnole — qui ne diffère de la française que par le moindre nombre de ses membres : 36 au lieu de 40 (1) — a fait installer, elle aussi, dans son enceinte, une soi-disant authentique

(1) Il est amusant de noter que le *Baedeker* d'Espagne, dans sa plus récente édition — celle de langue française, dite *troisième édition*, portant la date de 1920, — affirme, p. 67, que la *Real Academia Española* fut fondée en 1893... Ce qui fut fondé en 1893, c'est l'immeuble qu'elle occupe rue *Felipe Cuarto*, mais nul n'ignore qu'elle doit son existence au petit-fils de Louis XIV, né à Versailles en 1683, roi d'Espagne en 1700 par suite du testament du dernier des Habsbourgs espagnols et qui fonda cette Académie en 1713. La *quinzième édition* de son *Dictionnaire* a paru cet été, considérablement enrichie de vocables nouveaux. Outre ses 24 correspondants nationaux la *Real Academia Española* s'en associe un certain nombre d'étrangers. On ne sera peut-être pas fâché de savoir qu'en France les illustres inconnus suivants participent à cet insigne honneur : M. Auguste Pecoul, Paris ; M. Louis-Marcel Devic, Toulouse ; M. le comte de Port-Serignan, Paris ; M. Achille Millien, Beaumont-la-Ferrière ; M. Albert Blest Gana, Paris, etc., etc. On voit que les yeux de lynx de M. Emilio Cotarelo — secrétaire de cette *Academia* qui dénonça jadis Thérèse Humbert, par lui reconnue à Madrid, à la police, comme le rappelle Gomez Carrillo, p. 199-200 de son récent livre français sur *Mata-Hari* — savent discerner le froment de l'ivraie...

effigie de Cervantès. L'intention des lignes qui vont suivre est de démontrer qu'une telle prétention était sans fondement.

Qui n'a lu, quelque part, la description que, 4 ans avant sa mort, à l'âge de 65 ans, Don Miguel de Cervantès donnait, en 1612, de sa personne au *Prologue* des *Nouvelles Exemplaires*? Encore que souvent mal traduit — et même par des hispanistes, tel E. Cat, à l'article : *Cervantès*, de la *Grande Encyclopédie* — c'est là un morceau, en quelque sorte, classique :

Celui que vous voyez ici, à la figure allongée, aux cheveux châtains, au front uni et découvert, aux yeux joyeux, au nez recourbé, quoique de bonnes proportions, à la barbe d'argent — elle était d'or il n'y a pas 20 ans, — à la moustache longue et à la bouche menue, aux dents ni petites ni grosses — car il n'en a que six et encore mal conditionnées et plus mal placées, n'observant entre elles aucune correspondance, — le corps entre deux extrêmes, ni grand ni court, au teint vif, mais plutôt blanc que brun, un peu voûté et à la démarche un peu lente : cet homme, dis-je, c'est le portrait de l'auteur de la *Galatée* et du *Don Quichotte de la Manche*, de celui qui écrivit le *Voyage au Parnasse* — à l'imitation de celui de César Caporali de Pérouse — et d'autres œuvres encore, qui circulent par ici égarées et peut-être sans le nom de leur maître. On l'appelle communément Miguel de Cervantès Saavedra...

Il importe de bien remarquer que Cervantès, en écrivant ces lignes, déclare qu'elles pourraient servir de légende au portrait que pourrait donner de lui Jauregui et que le *diera* qu'il emploie là ne permet pas de douter qu'un portrait de lui par ce peintre était autre chose qu'une simple hypothèse, mais bien une réalité. Cependant, cette effigie, si elle existait en 1613, comme il résulte du passage de ce *Prologue*, était suffisamment inconnue pour que, durant tout le cours du XVIIe siècle, aucun des imprimeurs qui multiplièrent à l'envi les œuvres du *príncipe de los ingenios*, ne se risquât à reproduire de façon graphique ces traits.

La première tentative en ce sens émane des Anglais. Elle figure pour la première fois — ses reproductions, au XVIIIe siècle, dans la gravure de George Vertue, sont fréquentes — en tête de la *Vie de Cervantès* par Mayans, au tome Ier de la belle édition du *Don Quichotte* faite à Londres, par J. et R. Tonson, en 4 volumes, en 1738. L'artiste qui dessina cette effigie, G. Kent, déclare expressément l'avoir faite « par lui-même » et il est clair qu'il a

tenté de fixer par les lignes du crayon l'image idéale donnée de lui par Cervantès à l'endroit cité. Quand, à son tour, l'Académie espagnole voulut donner sa propre édition du *Don Quichotte* en 1780, elle n'entendit pas rester en arrière et, au lieu de resservir le dessin de Kent, prétendit reproduire une soi-disant effigie authentique de Cervantès, que possédait un gentilhomme sévillan, le comte del Aguila, lequel l'avait — disait-il — acquise naguère à Madrid à un marchand de tableaux qui la lui avait vendue comme étant d'Alonso del Arco. L'examen qu'en fit faire l'Académie trois ans avant la publication de son édition révéla cependant que ce n'était rien autre chose qu'une mauvaise copie d'une œuvre ancienne d'auteur inconnu, ne représentant pas Cervantès. On ne l'a pas moins reproduite à satiété, en particulier gravée par Bs. Ametller, dans la *Vie* de Cervantès publiée à Madrid en 1819 par Fernández de Navarrete.

Mentionnons seulement au passage le prétendu portrait de Cervantès par Velázquez, gravé par Pascal en 1851 et reproduit par Louis Viardot dans *l'Illustration* du 8 février 1851, p. 92, avec un commentaire absurde, que réfuta — le personnage donné comme Cervantès est un Français du temps de Louis XIII — très congrument l'académicien espagnol V. Carderera en 1852, dans une note à la page 21 de sa dissertation sur les *Portraits de Ch. Colomb*, insérée au tome VIII des *Memorias* de l'Académie Royale de Madrid. Ce pseudo-portrait, naguère déjà gravé par Rouvière, était alors propriété d'un Genevois, M. Brière. Il est actuellement à la Galerie de Peinture, ancien Musée Arlaud, de Lausanne, et nous l'y avons vu, avant la Guerre. Une autre imagination, non moins fantaisiste, est celle dont fut victime le « cervantiste » J.-M. Asensio y Toledo. Cet érudit, ayant lu en 1850 dans un manuscrit appartenant à R. Monti à Séville — *Relación de cosas de Sevilla de 1590 à 1640* — que l'un des 6 tableaux peints par Francisco Pacheco et Alonso Vázquez pour le couvent de la maison mère de l'Ordre de la Merci comprenait un portrait de Cervantès et d'autres captifs à Alger et que le tableau en question représentait les PP. de la Rédemption rachetant les captifs, prétendit en 1864 avoir découvert enfin cette toile précieuse. Il publia à cet effet une plaquette de XVIII et 95 pages in-4° à Séville, intitulée : *Nuevos documentos para ilustrar la vida de Miguel de Cervantes Saavedra*, et vit sa thèse soute-

nue par Hartzenbusch, La Barrera, Diaz de Benjumea, Antoine de Latour (1), E. Cat et autres respectables autorités, bien que combattue avec vigueur par L. Mainez au numéro du 23 août 1873 de sa belle *Crónica de los Cervantistas*, qu'il publiait à Cadix. Le prétendu Cervantès de Pacheco fut reproduit par Eduardo Cano, et le plus amusant de toute cette histoire, c'est que ces réputés critiques arguaient, pour démontrer l'authenticité de cette chimérique effigie, de sa ressemblance avec... celle de 1780, malgré les différences d'âge et d'attitude (2).

Il n'existait donc aucun portrait de Cervantès — en dépit des multiples figurations graphiques le représentant, bustes, statues, médailles, tableaux, etc., — quand, en 1911, vers le milieu de l'année, le bruit commença à courir dans les *tertulias* madrilènes qu'on avait enfin découvert l'authentique tableau peint naguère par Juan de Jauregui, l'artiste sévillan qui traduisit l'*Aminta* du Tasse. Aussitôt la presse — quotidienne et périodique — se mit en campagne en prenant parti pour ou contre, et s'il fallait ici résumer ce monceau de divagations — depuis le discours dithyrambique de D. Alejandro Pidal y Mon, alors Directeur de l'Académie Royale, en 1912, jusqu'aux articles de Baig y Baños dans l'*Heraldo de Madrid* en 1917 — le numéro entier du *Mercure* ne suffirait pas. Nous en avons, en son temps, d'ailleurs, entretenu les fervents de l'*Intermédiaire* et nous nous bornerons ici à résumer l'incident en quelques lignes.

Un original de Valence, du nom d'Estanislao Sacristán, curieux mélange d'antiquaire et de « cervantophile », projetant d'éditer *Don Quichotte* dans des conditions d'extravagance peu communes, aux alentours de l'an 1880, aurait possédé, pour l'y insérer, un « portrait sur cuivre ou sur bois à la manière du XVIIe siècle » — comme il le notait lui-même sur un carnet — et ce portrait aurait été — ajoute-t-il encore — de Jauregui, qu'en une autre

(1) Voir A. de Latour : *Los retratos de Cervantes*, dans *El Ateneo*, de Séville, 1875, pp. 126-128.

(2) Citons en outre, parmi les effigies imaginaires de Cervantès qui ornent des éditions du *Don Quichotte*, celles de Luis de Madrazo, pour l'édition de Tomás Gorchs à Barcelone en 1859, gravée par P. Hortigosa, et celle de l'édition de Londres, par H. E. Watts, en 1888, chez Quaritch. Mais il en existe d'autres encore, par Llanta, Alenza, Glaize, Urrabieta et nous croyons nous souvenir d'avoir vu l'horrible « Cervantès » que Viardot n'avait pas hésité à déclarer de Velázquez, reproduit en tête de la traduction catalane du *Don Quichotte*.

occasion — en une *note* qu'il mit à la page 538 de son exemplaire de la *Vie* de Cervantès par Navarrete — il qualifie de « peintre médiocre », ajoutant que le portrait dont il s'agit est peint sur une planche de noyer. C'est ce prétendu portrait qu'un professeur de dessin, Don Julio Albiol, serait parvenu à posséder à son tour, dans des conditions pour le moins bizarres, alors qu'il se trouvait divisé en deux fragments qui, réunis, puis restaurés, firent apparaître un personnage à la barbe en pointe, à la fraise godronnée et dont il semblerait que les traits généraux de la physionomie concordent manifestement avec ceux que l'auteur du *Don Quichotte* s'attribua en 1613, donnant l'impression d'une noblesse aristocratique, d'une bonté, d'une humanité qui cadrent, en somme, avec ce que l'on sait du caractère de Cervantès. A la partie supérieure du tableau se lisait : « D. MIGUEL DE CERUANTES SAAUEDRA et, en bas ; IUAN DE IAURIGUI PINXIT, ANO 1600 » — ou 1606, car le millésime est douteux.

C'est cette toile qui, cédée par M. Albiol à l'Académie Royale espagnole, a aujourd'hui les honneurs de la reproduction, comme le seul portrait authentique de Cervantès, et qui est exposée et vendue à la *Librairie Cervantès*, rue Richelieu, à Paris, depuis des années. Il s'en faut cependant que cette authenticité repose sur des preuves le moins du monde convaincantes. Epargnons au lecteur le détail des discussions techniques dont elle a été l'objet et qu'a fort bien résumées un spécialiste de la question, un érudit s'il en fut en matières cervantistes, M. Joan Givanel i Mas, auteur, en particulier, du Catalogue critique de la Collection Bonsoms, léguée par le bibliophile et cervantophile de ce nom à la *Biblioteca de Catalunya* à Barcelone. Dans un article inséré au fascicule du 1er juin 1925 dela Revue de Madrid *Hispania* : *Los retratos de Cervantes*, il affirme, en juge véritablement impartial qu'il est, que « les doutes qui ont assailli les non partisans du tableau de Jauregui » sont dus uniquement « à la volonté de faire resplendir le vrai en ne pas proclamant comme auteur de l'effigie un peintre dont le style nous est inconnu ». Car les inscriptions qui sembleraient l'identifier ne sont rien moins que sûres et pourraient fort bien avoir été ajoutées après coup, par celui qui a retouché, par exemple, la fraise. Et le peintre Garnelo n'a pas hésité à affirmer qu'il s'agissait d'une toile faite en vue d'un dessin reproduisant Cervantès — il ne sera sans doute pas

superflu de dire qu'en 1877, au numéro du 10 octobre de *la Imprenta*, de Barcelone, un certain Luis Carreras avait déjà prétendu avoir découvert en Italie « un dessin authentique de Jauregui » représentant Cervantès « et pris évidemment sur son tableau », et que cette trouvaille apparut une invention — alors que d'autres critiques compétents déclarent que la peinture révèle des retouches inquiétantes, opinion généralement admise.

Concluons en historien, à notre tour. Aucune des effigies de Cervantès n'étant authentique, et moins que toutes celles antérieures à la découverte de 1911, si suspecte que soit celle-ci, il s'ensuit que statues, bustes, médailles, tableaux, etc., (1) ne sont que fantaisies pures. Il serait d'ailleurs curieux d'en montrer les nuances, souvent bizarres. Mais ce travail nous mènerait trop loin. La première statue élevée à Cervantès est celle que Ferdinand VII fit ériger en 1835, à Madrid, sur la Plaza Estamento, aujourd'hui de las Cortes. Elle émane du Catalan Antonio Solá et est un parfait contresens. Les autres valent-elles mieux? Nous avons vu celles de Tolède, de Valence — par Benlliure — de Valladolid, d'Alcalá de Henares, par Laredo et Nicoli, — une rachitique statue, — de Londres, par Armstead, et la photographie de celle qui fut érigée à New-York en 1880. Les bustes manifestent la même déconcertante variété, avec cette aggravation qu'ils sont infiniment plus nombreux, depuis celui placé en 1834 à l'entrée de la nouvelle maison érigée, rue del León et angle de la rue de Francos à Madrid, sur l'emplacement de la demeure où habita Cervantès, démolie en 1833, jusqu'au buste d'Alger, par César Tempesta, y compris ceux, entre autres, de Rosendo Nobas, d'Antonio Vega, de Juliá y Jover, de Reinés. Quant aux toiles où figure Cervantès, nous connaissons celles de l'Université de Barcelone : *Cervantès à la prison d'Argamasilla de Alba imaginant le Don Quichotte*, par Mariano de la Roca ; *Cervantès écrivant la dédicace de son Persiles*, par Oliva, au Musée d'Art Moderne à Madrid ; *Cervantès au lit, achevant le « Don Quichotte »*, au *Ministerio de Fomento*, à Madrid, par Manzano, le *Rachat de Cervantès*,

(1) Sans compter, évidemment, les innombrables effigies d'un Cervantès réduit au rôle inglorieux de presse-papiers, comme l'observe, non sans mélancolie, le bon romancier J. M. de Acosta, p. 207 de *La Saturna* (Madrid, *Renacimiento*, 1923).

par Federico Catalán, les *Episodes de sa Vie*, deux tableaux d'Eduardo Zamacoïs, acquis par le Duc de Frías, la *Rencontre de Cervantès avec l'Etudiant*, par Francisco Vega, les trois peintures d'Eduardo Cano: *Don Juan d'Autriche visitant Cervantès à l'hôpital de Messine*, *Cervantès devant Azan-Pacha* et un autre *Cervantès signant la dédicace du « Persiles »*, dont nous croyons qu'il existe une troisième toile, due au pinceau de Calixto Oreaga, alors que, chez nous, Pierre Paté-Desormes a lithographié le légendaire épisode d'un Cervantès écrivant le *Don Quichotte* dans la *casa de Medrano*, à Argamasilla, maison reproduite en 1875, en gravure, dans la *Ilustración Española y Americana*, etc. Pour ce qui est des médailles, si on connaît celle du centenaire, gravée en 1905 à Barcelone, il ne sera pas superflu de rappeler que l'historien américain de la littérature espagnole, George Ticknor, a été le premier à mentionner, au milieu du siècle dernier, dans son célèbre ouvrage, que ç'avait été à Paris, en 1818, qu'avait été frappée la première médaille à l'effigie — si l'on peut dire — de l'immortel écrivain.

CAMILLE PITOLLET.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Livres belges : *Le Génie du Nord*, par M. André de Ridder, Ed. Sélection. — *Le Juif Errant*, par M. Auguste Vermeylen, Renaissance du Livre. — *L'Enfant Jésus en Flandre*, par M. Félix Timmermans.

M. André de Ridder, qui signa naguère un intéressant ouvrage sur *La Littérature flamande contemporaine*, vient de faire paraître aux éditions *Sélection* d'Anvers un essai sur **Le Génie du Nord**, où, soucieux de la paix universelle autant que de l'embellissement des esprits, il convie l'intelligence latine à se retremper aux sources vives de l'instinct septentrional.

La thèse n'est pas nouvelle. Nous l'avons entendue lors de la découverte du roman russe et du théâtre scandinave, comme durent l'entendre aussi nos pères, quand Shakespeare leur fut révélé.

Chaque époque retentit ainsi d'appels dont les hommes tirent toujours quelque profit.

La tragique communion des âmes sur les champs de bataille et la facilité de plus en plus grande des échanges internationaux les ont multipliés aujourd'hui.

Jamais les innombrables apôtres venus de tous les coins du monde n'émigrèrent en terrain plus propice. Car à des âmes déçues dans leurs certitudes, ne se vantent-ils pas d'apporter un évangile inconnu et une foi nouvelle ?

D'aucuns, il est vrai, ne sont que les messagers de dieux sans crédit dont, à part quelques exaltés, la doctrine ne satisfait personne. Mais d'autres, et M. de Ridder est du nombre, parlent au nom de dieux consacrés auxquels ils associent, avec une louable habileté, des divinités discutables en qui ils ont foi.

La théogonie de M. de Ridder est donc assez complexe. A sa tête se trouvent des dieux illustres, vénérés de tous, et que seuls les néo-classiques de France ou d'ailleurs traitent de méchantes idoles. Autour d'eux, comme imprégnés de leur rayonnement, en gravitent d'autres qui, tard montés à l'Empyrée, gardent de leur séjour terrestre quelque grimace au visage et quelque poussière aux plis du manteau.

Dieux de demain pour certains, fétiches saugrenus pour d'autres, ils suscitent beaucoup de bruit parmi leurs disciples et leurs détracteurs.

Bien plus que les premiers, auxquels M. de Ridder rend hommage pour nous prouver sa largeur d'esprit, les seconds trouvent en lui un ardent défenseur. Logique avec lui-même, il les exalte et les loue, non sans se défendre de nous les imposer. Il connaît la précarité de certains enthousiasmes.

> Le temps, écrit-il, n'est pas arrivé pour nous de nous asseoir déjà dans le fauteuil confortable des certitudes, de nous reposer sur l'oreiller des impératifs catégoriques.

Ce qui ne l'empêchera pas, un peu plus loin, de trouver, dans « la puissance d'illusion » des âmes nordiques, les éléments constitutifs du classicisme de demain et de vanter, aux dépens de la raison française, « l'extra raisonnable » et « la religion des ténèbres » des écrivains septentrionaux.

Tout au plaisir de cette découverte, il oubliera bien vite ses précédentes déclarations ; et l'ennemi de l'impératif catégorique se muera en dictateur de l'esthétique future.

Nous voici prévenus. A l'ordonnance des idées, il préfère la confusion des sensations ; à la lucidité de la pensée, une rêvasserie éparse ; aux joies de l'analyse, l'amour de l'illogique et de l'indistinct.

M. de Ridder est décidément bien de son temps. Qui mieux est, il est de tous les temps, puisqu'en défendant le Douanier Rousseau contre M. Ingres, il ressuscite la vieille querelle entre Apollon et Marsyas et le conflit entre Belphégor et Jahveh.

Rendons-lui toutefois justice en convenant de la pureté de ses intentions.

Car M. de Ridder n'abuse pas de son triomphe. Bien au contraire, il s'efforce de ramener la paix dans les clans ennemis : Apollon, Marsyas, Belphégor, Jahveh, M. Ingres et le Douanier Rousseau se partagent successivement ses faveurs et viennent communier à sa table.

En somme, malgré ses secrètes préférences, M. de Ridder admire la Beauté partout où il la rencontre, et quand il nous déclare : « Tout dépend du moment et des circonstances dans lesquelles une théorie se présente », il ne fait que confirmer la fragilité des criteriums trop absolus.

La raison de cet éclectisme un peu déconcertant se trouve dans le fait que M. de Ridder est Belge et subit, comme chacun de nous, les sollicitations des deux courants esthétiques qui traversent notre pays.

Placés au carrefour des civilisations latine et germanique, nous avons peine à prendre parti, et le mélange de deux sangs nous afflige d'un esprit composite.

Tour à tour sollicité par les voix du Nord et par celles du Sud, M. de Ridder a renoncé à choisir : c'est la raison de l'hybridité de son généreux catéchisme. Il a moins hésité quand il s'est trouvé en présence de ce qu'il appelle dédaigneusement le « passéisme », et cependant cela ne lui a guère mieux réussi. Résolument « moderne » il s'est efforcé d'expliquer les raisons de son choix et voici ce qu'il nous apporte :

L'art d'aujourd'hui n'en est pas encore à pouvoir se cristalliser en formules claires, en préceptes nettement définis, en conclusions définitives. Nous sommes en pleine recherche, je ne cesserai de le répéter, et plus nous aurons cherché, même sans trouver, plus nous aurons battu les sentiers nouveaux, regardé les signaux qui nous font signe et écouté les sirènes qui nous appellent, plus aussi aurons-nous mérité de demain. Peut-être réussirons-nous, malgré tout, à fonder un art tout entier renouvelé, détaché à tout jamais des formules périmées et qui finira, d'ici quelques décades ou quelques siècles, par apparaître

comme un classicisme nouveau, le nôtre qui nous appartient en propre.

Pour ambitieuse qu'elle soit, une telle déclaration n'en est pas moins déconcertante, voire même un peu puérile, car on ne comprend pas bien la nécessité de recréer un classicisme promis à la haine des modernistes futurs.

Mais comment M. de Ridder n'a-t-il pas songé qu'un art « qui ne se cristallise pas en formules claires, en préceptes nettement définis, en conclusions définitives » ne convient qu'à des hommes privés du sens de la perfection et, par conséquent, indignes de servir la Beauté ?

Il nous suffit d'ouvrir les yeux pour constater les effets de cette décevante propagande.

Tout l'art moderne en est empoisonné.

Ah! les sirènes et les signaux!

Pour avoir négligé l'exemple d'Ulysse, trop d'âmes en détresse s'abandonnent aux sirènes, et trop d'esprits désemparés s'accrochent aux signaux dressés par quelques pitres devant d'obscurs carrefours. Suffit-il donc de ces défaites pour réjouir l'éloquent rhéteur du *Génie du Nord* ?

Lorsqu'il publia son *Histoire de la Littérature flamande*, il fut permis d'espérer que M. de Ridder nous aurait offert quelque jour la traduction des œuvres qu'il nous vantait. Jusqu'à présent, il ne semble pas s'y être résolu et c'est grand dommage, puisque le public français perd ainsi l'occasion de connaître, sous leur meilleur aspect, les livres les plus représentatifs des écrivains flamands.

Depuis quelque temps cependant, des traducteurs de plus de bonne volonté que de talent ont cherché à combler cette lacune, et nous avons vu paraître récemment la version française du **Juif Errant**, d'Auguste Vermeylen, et de **L'Enfant Jésus en Flandre**, de Félix Timmermans.

La traduction du *Juif Errant*, qui parut jadis dans les colonnes du *Mercure de France*, suit fidèlement le texte et, à part quelques lourdeurs, n'amoindrit pas la beauté de l'ouvrage.

Mais que dire de la trahison de Mme Neel Doff ? Sous prétexte de garder au livre de M. Timmermans son caractère naïvement archaïque, Mme Neel Doff a accumulé dans son texte toutes les incorrections, toutes les négligences, toutes les maladresses et

tous les crimes contre la syntaxe qu'il est possible d'imaginer. Un auteur de second plan ne s'en relèverait pas. Mais M. Timmermans a du génie, et il résiste aux pires attentats.

Quoi qu'il en soit, rien ne pouvait mieux servir la cause des lettres flamandes que la traduction quasi simultanée de ces deux ouvrages.

Le texte flamand du *Juif Errant* date de 1906. Celui de *L'Enfant Jésus*, de 1918. Néanmoins, ils semblent contemporains et écrits sous une inspiration identique.

Certes, Vermeylen est moins objectif que Timmermans. Il reste un homme pour qui le monde intérieur existe, et il n'a pas impunément fréquenté les symbolistes français. Sous ses dehors de légende, son *Juif Errant* a des ambitions philosophiques :

Poursuivi par le regard de Jésus qu'il aimait et qu'il a dédaigné par faiblesse, Ahasverus cherche à travers le monde le bonheur qu'il a perdu.

Successivement il frappe à la porte de l'enfer où il goûte aux basses jouissances, et à la porte du ciel où il s'abîme dans le renoncement. Pas plus ici que là, il ne parvient à apaiser sa détresse.

Découragé, il se fraie un chemin parmi les hommes, dont il partagera le sort. Souffrant comme eux de la misère et de la faim, peinant dur sous la pluie et la neige, il trouve enfin, sur les lèvres usées d'une pauvre fille, l'illusion d'une paix retrouvée.

Sur cette trame de « mystère à rebours », Vermeylen, qui se souciait aussi de raconter une « belle histoire, a brodé quelques éclatantes images, susceptibles de plaire à l'imagination de ses lecteurs. Et c'est ici qu'apparaît sa parenté avec Timmermans.

Tous les deux affectionnent un anachronisme un peu voulu et un pittoresque accusé. Ils situent leurs histoires bibliques dans des paysages familiers, parmi d'humbles gens de chez nous menant leur vie comme nous-mêmes. Jérusalem, Nazareth sont en Flandre, comme sont Flamands les bergers de Bethléem et les pleureuses du Golgotha. Déjà Maeterlinck et Demolder leur en avaient donné l'exemple, l'un dans son *Massacre des Innocents*, l'autre dans ses *Contes d'Yperdamme* et ses *Récits de Nazareth*.

Mais les uns et les autres se rattachent à un ancêtre commun, Breughel, qui, sans avoir jamais manié la plume, est resté l'un de leurs grands patrons.

Le *Juif Errant* et *l'Enfant Jésus* ne sont, en effet, que des transpositions de ses toiles, l'un malgré son symbolisme, l'autre de par la volonté même de son auteur.

Vermeylen cependant ne cède pas toujours de plein gré au vieux peintre. Une intelligence de son envergure se suffit à elle-même et réprouve parfois les exigences du métier. Aussi, quand il cherche à « habiller » ses héros, hésite-t-il à ouvrir l'armoire où sont remisés les costumes breugheliens et ne les leur tend-il qu'à contre-cœur. Tant pis ! Ils s'en accommoderont comme ils devront s'accommoder aussi des paysages où il les entraînera pour le plus grand plaisir de ses lecteurs.

Timmermans, au contraire, s'abandonne sans souci à sa fantaisie. Le joyeux *Pallieter* n'a pas impunément chanté sous ses fenêtres. Il est l'homme des libres instincts et des refrains hardis. Que la chair parle en lui et le voilà parti vers les belles filles de son pays ; que la grâce le touche et il retrouvera toutes les naïvetés et toutes les tendresses d'un petit enfant. Comme Pallieter s'émerveillant naguère de la liberté, il s'enthousiasmera devant les bras tendus du Divin nouveau-né. Il le suivra dès avant sa naissance, à travers Joseph et Marie, le long des canaux flamands. Il lui préparera sa crèche, cassera la glace pour lui offrir de l'eau et sera aux côtés des bergers pour l'adorer. Toute l'histoire de l'Enfant Dieu deviendra sa propre histoire. Cet estaminet où s'arrête Joseph est l'estaminet où il vide son verre, comme est sien l'atelier de charpentier où viendra s'asseoir Marie. Avec quelle ferveur il contera alors la suavité de l'Annonciation et les miracles de la Nuit de Noël ! Toute son âme ardente et innocente y chantera dans la joie du bonheur révélé.

Certes, il est loin d'être mystique : tous ses instincts le lui interdiraient. Mais il a mieux qu'une âme à offrir à son Dieu. Comme le jongleur de Notre-Dame, il apporte devant l'autel les grosses roses et les lys jaunes de son petit jardin.

Et Dieu, qui reconnait ses élus, s'étonne de ce que l'*Histoire de Pallieter*, enluminée par un moine ingénu, ne figure pas parmi les dons de son enfant.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ANGLAISES

Gordon Casserly : *Algeria To-Day*, Werner-Laurie. — Emile Legouis : *Dans les Sentiers de la Renaissance anglaise*, « Les Belles-Lettres ». — Abel Chevalley : *Herbert Trench, poète anglais* (1865-1923), notice sur sa vie et ses œuvres, avec texte et traduction de son poème *La bataille de la Marne*, Les Presses Universitaires. — Thomas Hardy : *Poèmes*, traduction française de J. Fournier-Pargoire, introduction de Jethro Bithell, avec un portrait de Thomas Hardy, Bibliothèque des Marges, Librairie de France. — Paul Dottin : *La Vie et les Aventures étranges et surprenantes de Daniel de Foe, natif de Londres*, etc., Perrin. — Oscar Wilde : *Théâtre à lire*, traduction de Cecil Georges Bazile, Delpeuch.

L'auteur de cet intéressant travail, **Algeria To-Day**, le lieutenant-colonel Gordon Casserly, a vu « les Américains à Hawaï et aux Philippines, les Anglais en Egypte, aux Indes, à Malacca et à Hong Kong, les Japonais en Corée, les Portugais à Goa et à Macao, et jadis les Russes en Mandchourie ». Puis, ayant récemment fait un voyage d'Alger jusqu'à l'Adrar, il conclut : « Quand ils arrivèrent en Algérie, les Français la trouvèrent dans un état de barbarie ou à peu près ; et ce qu'ils y ont accompli en quatre-vingt-douze ans de difficultés et d'efforts est merveilleux... Je ne crois pas qu'aucune autre nation eût fait mieux. » Et pour que l'avenir du pays soit assuré, déclare-t-il, il faut que la France continue à y prédominer.

Cette opinion élogieuse ne paraît pas avoir été exprimée à la légère. Les quatorze chapitres du volume la justifient : ce ne sont pas seulement des impressions de touriste, encore que l'auteur ait une vision pénétrante du pittoresque et de la beauté et une perception subtile et sagace des rapports entre les faits, leurs causes et leurs conséquences : ces pages révèlent qu'il a fait un voyage d'étude, qu'il a assemblé une sérieuse documentation ; et tout cela, impressions et études, est fort bien mis en œuvre. A coup sûr, le lecteur anglais se fera une idée complète de ce qu'est l'Algérie actuelle, en même temps qu'une rapide esquisse le mettra au courant de l'histoire de la contrée, depuis l'époque punique, en passant par les Romains, les Vandales, les Byzantins, les Arabes, les Turcs et enfin la conquête française.

Les Anglais sont toujours extrêmement curieux de savoir ce que l'on pense d'eux ; ils veulent se voir sous le même aspect où les autres les voient, — *as other people see us*, — et il n'est guère de journal ou de publication périodique qui ne consacre une large place à des citations empruntées à la presse ou à

la littérature courante des autres peuples. Cette curiosité est profitable, car c'est souvent la seule façon de découvrir la poutre que les autres voient dans votre œil. Les Français ont assez peu cette curiosité ; ils préfèrent ne pas troubler l'idée avantageuse qu'ils se font d'eux-mêmes. Toute critique qui leur est adressée, si justifiée soit-elle, leur paraît inspirée par l'envie, le préjugé, la malveillance. Loin de les inciter à réfléchir et à s'examiner, elle offense leur vanité et révolte leur orgueil. Ils s'irritent, et vitupèrent le fâcheux assez téméraire pour les désapprouver. Pourtant l'avis est sage que donnait Boileau à ses compatriotes : « Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue. »

La louange est-elle mieux accueillie ? A peine, car le Français est à la fois modeste et méfiant, — modeste, parce qu'au fond il sait bien qu'il n'est pas parfait et il n'ignore ni ses travers ni ses défauts, — et il soupçonnera le louangeur d'être peu sincère ou de poursuivre un but intéressé. Et puis, il a tellement pris l'habitude de se déprécier, ou plutôt de déprécier ce que font autour de lui ses semblables, ses frères, soit parce que son esprit critique lui fait discerner en effet les imperfections et les abus ou que l'esprit de parti le pousse à dénigrer et à vilipender la partie adverse. Non pas qu'il ait la fatuité de prétendre qu'il eût en la circonstance accompli des prodiges, mais il donnera en exemple des voisins qui, la plupart du temps, sont loin d'avoir eux-mêmes réussi, mais allez donc voir ce qu'il en est. Hier encore, un Français qui cependant a parcouru l'Afrique du Nord, exprimait le regret que ces contrées aient échu aux Français, et il ajouta, comme conclusion péremptoire : « Il aurait fallu l'Angleterre ou l'Allemagne pour coloniser ça. » Il dut avouer, du reste, qu'il n'avait jamais mis les pieds dans une colonie britannique ou allemande.

Aussi donc, le témoignage du lieutenant-colonel Gordon Casserly est-il d'autant plus précieux qu'il s'appuie sur de nombreuses comparaisons, y compris son propre pays. Ce n'est point pour encourager notre vanité que je le cite, mais parce qu'il corrobore une opinion que j'ai eu l'occasion de me faire au cours d'un voyage au moins aussi étendu que le sien. J'étais parti ne sachant guère de l'Afrique du Nord que ce qu'en sait l'ordinaire citoyen français, et il fallut peu de temps pour m'obliger à reconnaître ma profonde ignorance ; enfin, après neuf mois de péré-

grinations en tous sens et d'études, je fus amené à cette conviction que, malgré ses imperfections et ses insuffisances, l'œuvre de la France en Algérie, comme en Tunisie et au Maroc, est tout de même admirable. Voici maintenant qu'un colonial anglais déclare qu'il « ne croit pas qu'aucune autre nation aurait fait mieux », et me voilà plus convaincu que jamais que cette immense contrée, si belle et si riche, est en de bonnes mains. « A travers les sombres siècles de la domination musulmane, dit notre auteur, les Etats Barbaresques furent une menace pour le monde autant qu'une malédiction pour eux-mêmes... Et il a été donné à la France de les ramener à la civilisation. Et fort bien s'est-elle acquittée de sa tâche. En Algérie, en Tunisie, elle a accompli des merveilles, et elle les répète aujourd'hui au Maroc. » Et si ces phrases ne paraissent point assez nettes, qu'il me soit permis de traduire les derniers mots par lesquels le lieutenant-colonel termine sa préface : « Dans son vaste empire nord-africain, ses fils dévoués ont érigé un monument plus durable que l'airain et il y est gravé :

« A la gloire éternelle de la France. »

§

« La traduction des chefs-d'œuvre européens s'est jusqu'à présent faite à l'aventure », remarque fort justement M. Emile Legouis dans la préface qu'il a rédigée pour son anthologie publiée sous ce joli titre : **Dans les Sentiers de la Renaissance Anglaise.** « Ce sera, si vous le voulez bien, une flânerie par les chemins de la Renaissance anglaise, rarement sur une grande route, de préférence dans les sentiers moins connus. » Nous le voulons bien, certes, car il n'est guère de plus sûr guide ni de meilleur compagnon que l'éminent et érudit professeur. « Il faudrait, prévient-il, cent excursions pareilles avant d'oser dresser la carte du pays, et cent cueillettes semblables avant de rapporter au logis des échantillons assez variés de sa flore pour constituer l'herbier le plus provisoire. » Nous, qui avons maintes fois suivi M. Legouis, qui avons accompagné avec lui les pèlerins de Cantorbéry, nous savons combien familier lui est l'admirable domaine poétique de l'Angleterre, et nous souhaitons qu'il ait le loisir de procéder à « cent cueillettes semblables », car

ses bouquets sont un choix de fleurs aux couleurs et aux parfums délicieux.

« Comment, demande-t-il encore, ne pas éprouver quelque componction, en notre grave époque scientifique, à distraire quelques heures pour une promenade à travers champs d'où ne sortira aucune idée neuve sur l'origine des plantes rencontrées, aucune théorie sur les causes qui les firent apparaître en tel lieu, et qui déterminèrent leur forme, leur couleur ou leur parfum? Les mauvais enfants doivent sentir pareil remords quand ils désertent la salle de classe pour l'école buissonnière. Et il est salutaire, n'est-ce pas? que la conscience les poigne. »

Hé bien, non, cher maître et ami, nous ne sommes plus de votre avis. Sans doute, est-ce avec un sourire ironique que vous proférez ces excuses, et nous ne sommes pas bien sûr que votre remords soit profond, ni votre componction très sincère. Nul plus que vous ne connaît la valeur de l'érudition « en notre grave époque scientifique », mais vous savez aussi que le souci de pénétrer les origines, d'édifier des théories, doit parfois céder le pas au simple « enjoyment » de l'œuvre littéraire, du poème composé, chanté par le poète qu'animait une émotion vieille comme le monde et éternelle comme lui. Et c'est pourquoi vous n'avez mis sur vos fleurs que des étiquettes « si ridiculement petites qu'elles ne cachent même pas leurs corolles. Il s'en faudra donc de beaucoup que la grâce sévère et instructive d'un jardin botanique soit ici atteinte ». Mais ce « mince filet de commentaire » est suffisant pour relier entre eux ces spécimens du lyrisme anglais entre 1580 et 1660 et pour éviter au lecteur l'embarras d'être brusquement mis en présence de poètes souvent mal connus de lui et de menues pièces de vers qui risqueraient de le déconcerter.

On trouve là Philip Sidney, Edmond Spenser, Christopher Marlowe, Sir Walter Raleigh, Michael Drayton, William Shakespeare, Richard Barnfield, Thomas Campion, Ben Jonson, Thomas Dekker, John Fletcher, Sir Henry Wotton, John Donne, Thomas Carew, James Shirley, Sir John Suckling, John Wilson, Richard Lovelace, George Herbert, Henry Vaughan, Andrew Marvell, John Milton, Robert Herrick et Edmund Waller. Le choix des morceaux qui composent ce florilège est excellent, et tout à fait « représentatif », encore que, peut-être, M. Legouis n'ait été déterminé parfois par le souci qu'il eut — « plus inex-

cusable que tout le reste », allègue-t-il, — de donner « non des traductions littérales, mais des imitations en vers ; — au lieu d'une réussite presque assurée en se bornant à rendre le sens, une vaine tentative pour garder quelque chose de l'originale beauté ».

Non, la tentative n'a pas été vaine. Quelles que soient les libertés qu'elles aient exigées, ces traductions en vers suivront presque toujours de très peu le texte original, et avec un constant bonheur. L'espace nous manque pour en donner ici des exemples parfaits ou discuter des libertés prises. Le texte anglais qui, en bas de page, accompagne la version française versifiée permettra à l'anglicisant des comparaisons éblouissantes. Et quiconque désormais dissertera sur la question tant controversée de savoir si une poésie étrangère peut être rendue en vers, devra se référer à ce recueil où le poète Emile Legouis a prêté aux poètes de la Renaissance anglaise les ressources infinies de son admirable talent.

§

C'est une tentative téméraire que de traduire les poètes, et, dans la majorité des cas, elle aboutit plutôt à des trahisons qu'à des traductions. Cependant, la tâche n'est pas impossible, comme Emile Legouis l'a démontré par expérience ; il y a bien aussi la traduction du « Corbeau », de Poe, par Mallarmé, et l'admirable et parfaite version du *Laus Veneris*, de Swinburne, par Francis Vielé-Griffin, et sans doute quelques autres. Mais quel que soit le degré de réussite auquel parviennent les traducteurs, il convient de les encourager, tout au moins si leur travail est accompli avec talent et avec conscience, car nombreux sont les lecteurs français qui ne peuvent connaître Keats ou Shelley, par exemple, que par les traductions.

Un de nos anglicisants les plus éclairés, M. Abel Chevalley, vient de tenter à son tour ce qu'il appelle « un essai de traduction ou plutôt de transcription... une ébauche d'équivalences ». Il a transcrit, donc, le poème consacré à **la Bataille de la Marne** par Herbert Trench, et il en donne simultanément le texte original. Son travail était peu facile et il s'en est remarquablement tiré. Cette poésie « apocalyptique, parfois grandiloquente, mais toujours lourde de sens », se prête mal à « la fausse logique et aux clartés trompeuses de toute traduction littérale ou littéraire ».

Dans ce poème, inspiré par le prodigieux événement qui, en 1914, sauva la France et avec elle l'humanité, Herbert Trench rend un hommage enflammé à la France et à ses destins, en lesquels il identifie l'avenir même de l'humanité. Une excellente notice, accompagnée d'un portrait, ajoute encore à l'attrait de ce volume.

§

Entreprise hardie, pour laquelle il fallut beaucoup de vertu, que cette traduction des **Poèmes** de Thomas Hardy, à laquelle s'est attachée Mlle J. Fournier-Pargoire. Depuis longtemps, le célèbre écrivain a renoncé au roman, et il consolide sa gloire par une œuvre poétique qui le place au rang des plus grands poètes anglais. Sa poésie permet de saisir sa pensée et de comprendre le pessimisme douloureux qui s'exprime dans son œuvre en prose. Son illustre contemporain George Meredith fut, lui aussi, un admirable poète, mais son inspiration lui faisait chanter la vie et la nature, « belles de bel espoir » selon notre Vielé-Griffin. Tout au long de sa carrière, Meredith publia des poèmes, mais ce fut une surprise lorsque, vers la fin du dernier siècle, Thomas Hardy édita un recueil de poèmes dont la plupart étaient datés d'avant 1870. Dans son introduction, Mr Jethro Bithell remarque que le premier intérêt des poèmes de Hardy est un intérêt *humain*. Aucune grâce chez lui, « mais de l'amertume, de la compassion ou de l'étrangeté. Jamais de cette extase où naît généralement la poésie. Et le ton morne ou alourdi de la souffrance. Il est la proie du désespoir lyrique. Et on le comparerait volontiers à Alfred de Vigny, si leurs visions n'étaient pas si différentes. » Mlle J. Fournier-Pargoire a fait œuvre louable et utile en mettant à la portée de ses compatriotes la pensée poétique d'un des plus beaux génies littéraires de l'Angleterre.

§

Daniel de Foe ne s'est jamais douté que ses romans le rendraient immortel ; c'est à la fin de sa vie, entre soixante et soixante dix ans, de 1719 à 1724, qu'il les écrivit, dans le but de constituer des dots à ses filles. D'ailleurs, nul, en son temps, ne supposa que *Robinson Crusoe* ferait les délices des générations futures. Quand de Foe mourut, les gazettes lui consacrèrent quelques brèves lignes nécrologiques qui témoignaient que cet

homme, jadis célèbre, appartenait à un passé dont le souvenir se perdait : tous ceux qu'il avait servis ou aimés étaient depuis longtemps dans la tombe. Son existence fut un roman d'aventures plus passionnant que ceux qu'il imagine. Elle comprend trois périodes : « Jusqu'à l'avènement de la reine Anne, c'est le commerçant politicien. » La seconde période comprend le règne de la reine Anne : en de Foe, le politicien domine, mais il continue ses spéculations commerciales : c'est un « politicien commerçant ». La dernière période s'étend sur le règne de George Ier, et les premières années du règne de George II. Sans cesser de s'adonner au commerce et à la politique, de Foe y fait surtout figure de littérateur. Cette distinction, justifiée, est établie par M. Paul Dottin dans le captivant volume où il raconte **La Vie et les Aventures étranges et surprenantes de Daniel de Foe**, natif de Londres, qui vécut septante années dans l'Ile de Grande-Bretagne, donna de bons conseils à plusieurs ministres et à un roi, fut à diverses reprises jeté en prison et mille fois condamné à mort par d'implacables ennemis, avec un récit de la manière non moins étrange dont il écrivit *Robinson* et d'autres chefs-d'œuvre. Ce long titre en dit assez pour tenter le lecteur, qui ne sera pas déçu. M. Paul Dottin a écrit là une biographie qui séduit l'attention dès la première page, et l'intéresse jusqu'au bout. Maintes réflexions s'imposent à cette lecture. Daniel de Foe n'est pas un exemple unique. On retrouve ce caractère chez la plupart des bourgeois anglais, préoccupés également de leur négoce et de la politique, l'un dépendant de l'autre ; la prospérité commerciale ne va pas sans une politique soucieuse des intérêts du pays, et c'est pourquoi, au cours des siècles, et de nos jours encore, l'Angleterre offre de si nombreux exemples de citoyens « public spirited », dévoués au bien public.

§

Les œuvres d'Oscar Wilde sont assurées d'avoir un bon nombre de lecteurs en France, mais la traduction s'en est faite jusqu'à présent à l'aventure. La plupart de ses pièces ont été traduites et publiées sans autorisation, et je me souviens d'avoir rendu compte ici jadis d'une version fort mauvaise, publiée avec une négligence et une incompétence incroyables. Cette indifférence envers les droits de l'auteur, mort si peu de temps après sa tra-

gique aventure, s'explique-t-elle seulement par l'ignorance où seraient les traducteurs des conventions littéraires internationales? Mais les éditeurs peuvent-ils invoquer cette excuse ? Certaines œuvres de Wilde ont paru chez plusieurs éditeurs en des versions différentes qui ne furent pas toujours un *labour of love*. Les « Poèmes en Prose » ont été ainsi réunis à diverses reprises, alors qu'il est une seule version qu'autorisa l'auteur de son vivant. Il y eut aussi au moins deux traductions d'*Intentions*. Et tout cela est au détriment de la réputation de Wilde. Entreprendra-t-on jamais la publication de ses œuvres complètes en français, d'après la collection de ses *Complete Works* édités chez Methuen, mais en ayant soin d'en évincer l'apocryphe *For Love of the King* ?

En attendant, sous le titre de **Théâtre à lire**, M. Cecil Georges Bazile fait paraître dans la collection Gustave Coquiot, chez André Delpeuch, sa traduction de *The Duchess of Padua* et de *A Florentine Tragedy* ; il y ajoute les fragments de *la Sainte Courtisane*, dont Wilde perdit dans un fiacre, à Paris, en 1897, le manuscrit complet, — et le scénario du *Cardinal d'Avignon*. D'amusants dessins de M. André Utter illustrent ce volume édité avec soin.

HENRY-D. DAVRAY.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Nicholas Murray Butler, président de l'Université Columbia, membre de l'Institut : *Les Etats-Unis d'Amérique, leur origine, leur unité, leur développement* (Bibliothèque France-Amérique), Alcan.

On lira avec intérêt le livre de Butler sur **Les Etats-Unis d'Amérique**, sorte de raccourci non seulement du droit constitutionnel, mais du développement de l'esprit politique américain. La personnalité de l'auteur recommande cet ouvrage. Le sujet le recommande encore plus. A l'heure présente, il n'y a rien qui puisse intéresser davantage les Français. Qu'ils s'y intéressent donc ; mais qu'ils le fassent en tâchant d'oublier leurs préoccupations, si naturelles qu'elles soient, et les misères de l'heure présente, si grandes soient-elles.

Il n'y a pas à le cacher, les Etats-Unis n'ont plus, aux yeux de la France, l'autorité morale et le prestige des temps glorieux où Pershing et ses soldats visitaient le tombeau de La Fayette.

On nous raconte que le crédit moral de la France a baissé de même de l'autre côté de l'Atlantique. Les Américains ont oublié l'héroïque sacrifice de la Marne et de Verdun, mais ils n'oublient pas un seul des dollars, convenablement grossis d'intérêts, qu'ils nous prêtaient à ce moment-là.

Rien de plus grave et de plus triste que ces malentendus. A quel point ils sont fâcheux pour la France, nous le savons. Malgré les apparences, ils le sont tout autant pour les Etats-Unis. Je ne dirai pas un mot qui tende à les aggraver.

Je pense toujours ce que j'écrivais en 1921 dans la *Géographie de l'Histoire* en collaboration avec J. Brunhes : « *Bien peu nombreux sont les peuples qui risquent la guerre pour des intérêts supérieurs à leurs intérêts immédiats. Seuls dans le monde moderne, les Etats-Unis et la France l'ont fait.* »

On voit par là ce que je pense de mon pays. Je ne suis pas de ceux qui le dénigrent systématiquement. L'Amérique ne se plaindra pas du rang que je lui assigne, en la mettant, comme personne morale, sur le même rang que la France.

Cet éloge, je suis convaincu que les Etats-Unis le méritent toujours. En cas de besoin, ils auraient encore l'élan héroïque de 1917-1918. Pourquoi donc se montrent-ils aujourd'hui sous un jour si différent ?

Butler nous l'explique comme seul un Américain de haute culture pouvait le faire. Un Européen ne peut pas bien comprendre ces choses. Tant il est vrai que les âmes nationales sont aussi impénétrables les unes aux autres que les âmes individuelles.

> Pour ce qui est des institutions et de l'administration intérieures, dit Butler, il existe chez le peuple américain contemporain une unité très forte, qu'il n'est plus possible de réaliser en ce qui concerne la politique internationale et les relations extérieures. Chaque fois que l'on est appelé à porter un jugement sur l'attitude des Etats-Unis à propos des relations internationales, il faut tenir compte de ce fait essentiel.

Autrement dit, si l'unité politique de la nation américaine est aujourd'hui réalisée, l'opinion nationale, longtemps anesthésiée par la doctrine de Monroe, n'a pas eu le temps ni la possibilité de se tracer une direction suivie en matière de politique étrangère. Aujourd'hui encore, même après le cataclysme de 1914-1918, même après la part que les Etats-Unis ont dû y prendre, il

se trouve là-bas des gens pour prêcher l'isolement, — cet isolement qui, bon gré mal gré, ne saurait plus être qu'*un mythe*, comme le dit très bien Butler.

Que cela nous aide à comprendre et à excuser l'injustice présente des Etats-Unis à l'égard de la France. Les Américains ne se croient pas injustes. Ils ne connaissent aucune des données qui pourraient les amener au *mea culpa*. Nous avons cru trop aisément, depuis six ans, qu'ils voyaient ce que nous voyions, qu'ils savaient ce que nous savions. Nous ne les avons pas instruits. Aujourd'hui, il est bien tard. Tâchons du moins de les comprendre. Montrons-leur que nous nous intéressons à leurs héros nationaux, Washington, Lincoln et tant d'autres, objets de la piété fervente d'un peuple jeune qui sent le prix des traditions et de l'histoire.

Le livre de Butler est conçu dans cet esprit de piété. Peut-être tourne-t-il à l'hagiographie et au vitrail d'église. J'ai pensé, en le lisant, aux *Vies des Saints* et à la *Légende dorée*. C'est une suite de portraits tissés sur une trame historique continue. Ces portraits sont ceux des hommes que Butler considère comme les fondateurs de la Constitution et de la nation américaine, depuis Samuel Adams et Franklin jusqu'à Lincoln, en passant par Washington, Hamilton, Madison, Jefferson, Marshall, Webster et Andrew Jackson.

Pour nous Français, quelques-uns sont d'authentiques grands hommes; les autres sont simplement des politiciens marquants et des hommes distingués. Pour Butler, ce sont tous des *héros*.

Butler comprend l'histoire à la façon de Carlyle et ne s'en cache pas. Ainsi, pour lui, Washington fut le grand homme *indispensable*. Le peuple américain ne paraît guère dans son livre, sauf aux dernières pages. Point de vue absolument opposé à celui du livre de Pasquet que j'ai analysé l'année dernière dans le *Mercure*. Entre les deux points de vue, le lecteur choisira. Pour moi, je les choisis tous deux, persuadé que chacun contient une part de vérité.

Avec les actes de ses grands hommes comme fil conducteur, Butler nous conduit de la Déclaration d'Indépendance de 1776 jusqu'au prodigieux essor contemporain de la puissance et de la richesse américaines.

Les parties les plus fouillées de son livre se rapportent au

développement graduel de la Constitution fédérale et à la formidable crise de l'esclavage, commencée quarante ans avant la Sécession et dénouée par la plus grande guerre civile de l'histoire.

Butler veut voir dans la Déclaration d'indépendance de 1776 un acte spécifiquement anglais et étranger à la philosophie française. Il est très Anglo-Américain, il rattache très soigneusement la liberté américaine aux pures traditions anglaises, il ne peut pas souffrir l'anglophobie de Jefferson, et il dit fort peu de chose de la participation française à la guerre de l'Indépendance : il attribue à Washington toute la gloire du succès. Point de vue étroit. Butler, du reste, se dément lui-même en partie, lorsqu'il reconnaît, dans la Constitution de 1787, l'influence indéniable des idées de Montesquieu.

Signalerai-je une autre contradiction ? Selon notre auteur, le sentiment national existait dans les colonies, même avant la guerre d'Indépendance, car « les éléments de l'unité géographique et de l'unité ethnique se trouvaient réunis pour servir de base à la nation nouvelle ». Ce qui n'empêche pas Butler de reconnaître plus loin, à la lumière de la géographie et de l'histoire, la diversité profonde des Etats-Unis primitifs. La vérité, c'est que la république fédérale a bien failli avorter au début. Si les articles de la Confédération de 1781 avaient continué à régler les rapports entre les Etats, les Etats-Unis n'existeraient point. Il faut reconnaître qu'ici, la théorie des grands hommes prend du relief. La Constitution de 1787, qui est depuis bientôt un siècle et demi la charte inviolée de l'Etat fédéral, est l'œuvre personnelle de Washington et d'Hamilton. Dans son cadre, sans le faire craquer jamais, mais en le modifiant et en l'enrichissant, est né et a grandi le peuple américain.

Je ne suivrai pas Butler dans ses études historiques sur la rivalité de l'esprit de centralisation et de l'esprit particulariste, non plus que dans le récit du drame de l'esclavage. Tout cela est bien connu. Je veux seulement insister sur deux points qui intéressent, non seulement l'avenir des Etats-Unis, mais celui de la civilisation occidentale tout entière.

Est-il vrai que la démocratie américaine soit aujourd'hui dominée exclusivement par le culte des intérêts matériels, et que les impulsions spirituelles soient le fait d'une minorité sans influence ?

Est-il vrai que l'ancienne indépendance des Etats soit en train de disparaître tout à fait, et que *la république fédérale se transforme en une démocratie impériale* ?

Sur le premier point, Butler, se plaçant au point de vue objectif de l'historien, divise le développement des Etats-Unis en deux parties : avant et après 1876, date où les ruines de la guerre de Sécession furent à peu près réparées. Avant, le développement juridique de la liberté américaine l'emporte sur les intérêts économiques ; après, ce sont les intérêts économiques qui l'emportent. La démocratie américaine a eu une première période idéaliste ; le matérialisme est venu ensuite.

Il y a du vrai. Dans la première période, en face d'un champ d'exploitation illimité, le développement économique est affaire individuelle : chacun s'enrichit quand et comme il peut. Dans la seconde période commence le règne des intérêts collectifs : fermiers, métallurgistes, banquiers se coalisent ; trusts et syndicats se multiplient. L'Etat commence par lutter contre les trusts ; ensuite il se fait leur serviteur. Ainsi la démocratie américaine prend sa figure matérialiste.

N'a-t-elle que celle-là ? Je ne le crois pas. A la faveur de la richesse naît et grandit le pouvoir de l'intelligence, dans le milieu des Universités. Puisse ce pouvoir nouveau se faire le serviteur du progrès moral, et non, comme en Allemagne, des forces de destruction et de mort.

Par malheur, ces forces mauvaises pourraient bien être stimulées par la transformation de l'Etat américain.

Oui, il est vrai que la république fédérale de Washington et de Lincoln, qui s'interdisait, par sa constitution même, de devenir jamais une *bête de proie*, se transforme en *démocratie impériale* : nous savons tous ce qu'il faut craindre de l'impérialisme, aussi bien sous sa forme démocratique que sous les autres. Cela signifie ambition, conquête, pillage, plus ou moins avoués ou déguisés. Conquête financière et économique, plus complète et moins grossière que la conquête militaire. Asservissement des faibles. Injustices de tout genre, au nom d'une *mission divine*. Gare aux nations qui se croient une *mission divine !* Je note avec chagrin que Butler, inspiré par Dieu, en confie une aux Etats-Unis d'Amérique. Puissent nos amis d'outre-mer rejeter bien loin d'eux cette mission-là. Les Allemands aussi se croyaient

une mission divine : « *Gott mit uns!* » Quand je vois Dieu enrégimenté de cette façon, je me mets d'instinct du côté du diable.

CAMILLE VALLAUX.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

H. Le Wita : *La Guerre chimique entrevue par les Allemands et... nous*, la Revue des Produits chimiques. — E. Gomez Carrillo : *Le Mystère de la vie et de la mort de Mata-Hari*, Fasquelle.

Dans **la Guerre chimique**, M. H. Le Wita, chimiste coloriste, s'attache à faire connaître ce que MM. R. Hanslian (Allemand) et F. Bergendorff (Suédois) en ont dit dans le livre qu'ils viennent de publier en allemand.

Tout d'abord, ils s'efforcent de prouver que l'Allemagne n'a pas violé jusqu'en mai 1916 la convention interdisant l'emploi des gaz. Le seul point précis dans la déclaration de La Haye de 1907 est celui « qui défend l'utilisation des gaz dans la guerre aérienne par l'emploi des projectiles contenant des produits suffocants ou toxiques ». L'Allemagne se crut donc autorisée à employer des gaz irritants et sternutatoires. Quant à l'attaque par des nappes de gaz (comme le 27 février 1915 à Ypres), elle n'était que « la rénovation d'une méthode très ancienne : la fumigation ». Dès son premier emploi, 15.000 alliés furent atteints, dont 5.000 moururent. Plus tard, grâce à l'emploi des masques, le pourcentage des décès devint très faible. C'est ainsi que les Français, pendant les 10 premiers jours d'août 1918, n'eurent pour 14.578 gazés que 424 cas de mort, soit 2,9 o/o. Les Anglais, du 1er septembre au 7 décembre 1918, n'eurent que 540 décès (2,2 o/o), pour 24.583 gazés. Le pourcentage des effets dus aux explosifs était au contraire de 35 °/o. Hanslian en conclut que les atteintes par les gaz sont moins cruelles que celles par les projectiles. Elles occasionnent seulement une « douleur spéciale », dit-il.

Par l'art. 5 de la convention de Washington du 17 janvier 1922, les 5 puissances signataires « déclarent reconnaître cette prohibition [des gaz asphyxiants, toxiques ou similaires, ainsi que de tous liquides, matières ou procédés analogues] et, convenant de se considérer comme liées entre elles à cet égard, invitent tous les autres Etats *civilisés* à adhérer au présent accord». Hanslian énumère les protestations américaines et anglaises contre cet en-

gagement. C'est ainsi que le Dr I. E. Mills écrivit en 1922 dans le *Military Engineer* (Etats-Unis) : « Le gaz est l'arme la plus efficace que l'on connaisse ainsi que la plus humanitaire, puisque 2 o/o seulement de gazés sont morts. Les combats de gaz ne peuvent être supprimés par traité. » Le général A. Fries, chef du service chimique de la guerre aux Etats-Unis (pour lequel ceux-ci ont dépensé 11 millions en 1922-23), conclut également :

Malgré les délibérations de Washington, la nécessité pour notre pays est de préparer à fond la guerre chimique. Les effets des gaz qui démoralisent un ennemi non exercé sont si énormes que tout chef devra être tenu pour responsable s'il ne sait s'en assurer l'avantage dans les batailles futures.

Quoique signataires de la convention de Washington, les Etats-Unis continuent à se préparer à la guerre des gaz ; l'on suppose que les autres grandes puissances font de même et que l'Allemagne, grâce à sa primauté dans l'industrie chimique, a dans cette préparation de l'avance sur toutes les autres. Mais comme partout cette préparation est un secret d'Etat, on ne sait rien de précis. Ce que tout le monde, en tout cas, se demande à bon droit, c'est pourquoi l'on n'emploie pas cette arme terrible contre les Rifains, si mal préparés à lui résister. Ils ne sont pas signataires de la convention de Washington et leurs barbaries contre nos blessés nous a dégagés de l'observer à leur égard. Serions-nous mal prêts à employer les gaz, seraient-ils moins dangereux qu'on ne le dit, ou notre gouvernement a-t-il des scrupules exagérés? M. Le Wita ne croit certes point à la seconde de ces hypothèses.

ÉMILE LALOY.

§

Le titre de l'ouvrage de M. Gomez Carrillo, **Le Mystère de la vie et de la mort de Mata-Hari**, est peu compréhensible, car rien n'était mystérieux, ni même caché, chez Mata-Hari. Tout d'elle est connu. Elle s'appelait Marguerite Zelle, était née le 7 août 1876 à Leeuwarden (Frise), avait épousé le capitaine Mac Leod, de l'armée coloniale hollandaise, et menait la quadruple vie de modèle de peintre, de femme galante, de danseuse hindoue et d'espionne allemande. Tout cela est si parfaitement établi qu'aucune contestation n'est possible, et c'est parce que l'auteur ne le conteste pas qu'on se demande pourquoi il a

parlé de mystère : Mata-Hari, qui nous espionnait bien avant la guerre et qui, découverte pendant la guerre et réfugiée en Espagne, eut l'imprudence d'en revenir, fut arrêtée, jugée, condamnée et justement fusillée, ce qui d'ailleurs, hélas ! ne ressuscita pas ceux de nos compatriotes qu'elle avait fait fusiller par les Allemands. Si M. Carrillo lui a consacré un livre, c'est sans doute pour protester contre une accusation qu'on lui avait lancée d'avoir dénoncé l'espionne, et nous croyons volontiers qu'il n'en est rien puisqu'il l'affirme, mais, s'il en avait été quelque chose, il n'aurait pas à en rougir, puisqu'il était convaincu du bon droit de la France et de la criminalité de l'Allemagne. Les gouvernements neutres doivent garder la neutralité, mais les individus peuvent s'engager sous les drapeaux du belligérant qu'ils approuvent, et à plus forte raison faire pincer les espions de celui qu'ils condamnent.

Mais, vraiment, quelle rage a-t-on de s'occuper de tout ce qui est ici-bas criminel e tortueux ? Il y a eu quelques millions de braves gens, tant d'un côté que de l'autre, qui sont morts courageusement au grand jour et on ne leur consacre pas de livres, alors qu'on en consacre un, plein d'un attendrissement malsain, à une espionne qui n'avait même pas l'excuse de servir sa patrie, puisqu'elle était Hollandaise ! On comprend qu'un romancier mette Mata Hari dans son livre ; ainsi firent MM. Dumur, Ibañez, Hirsch et peut-être d'autres, mais les historiens devraient avoir de plus nobles figures à faire rayonner !

Du moins, en fait de figure, le livre de M. Gomez Carrillo nous offre-t-il un frontispice agréable à voir, la photographie de Mata-Hari en costume de danseuse hindoue, ne portant qu'un collier continué par deux petites égides couvrant les seins, et ceci a donné l'occasion à l'auteur d'éclaircir un mystère (en voilà un enfin !). Pourquoi Mata-Hari ne montrait-elle pas ses seins ? Ce n'est pas, comme elle le disait, qu'elle avait eu un de ses mamelons coupé d'un coup de dents par un amant jaloux, mais plus simplement elle avait de « nichons flétris et flasques », ce pourquoi elle les dérobait aux yeux des spectateurs. Indiquons à ce propos un autre mystère. Le frontispice ne permet pas de voir, Mata Hari ayant les jambes repliées, si elle portait un cache-sexe ou non. C'est là un point d'une importance capitale, si j'ose dire, et il convient qu'un nouvel érudit consacre un volume de 300 pa-

gés à cette question : « Mata Hari dansait-elle avec un cache-sexe ? » — avec une sous-question : Si elle en portait un dans les spectacles publics, le gardait-elle dans les représentations privées ?

Ah ! la Muse Clio est exigeante !

HENRI MAZEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

R. Hénard : *Rouen.* (Les cités d'art.) Nomb. illust. ; Nilsson. 12 »

Esotérisme

Encyclopédie des sciences occultes. Introduction de M. C. Poinsot. Nomb. illust. ; Edit. Georges Anquetil. 20 »

20 »

Luma-Valdry : *Le mécanisme du rêve* ; Chacornac. 6 »

lor e

James George Frazer : *Le trésor légendaire de l'humanité,* feuilles détachées du *Rameau d'or,* par Lady Frazer ; Libr. de France. 12 »

Géographie

R. Lespès : *Alger,* essai de géographie urbaine, introduction au plan d'agrandissement et d'embellissement de la ville d'Alger ; Carbonel, Alger. « »

Hagiographie

G.-K. Chesterton : *Saint François d'Assise,* traduit de l'anglais par Isabelle Rivière ; Plon. 12 »

Histoire

Comte de Falloux : *Mémoires d'un royaliste,* tome III ; Perrin. 10 »

Frantz Funck-Brentano : *Les Origines.* (L'histoire de France racontée à tous) ; Hachette. 20 »

Armand Praviel : *L'aventure de la Duchesse de Berri* ; Hachette. 5 »

Linguistique

Louis-Philippe Geoffrion : *Zigzags autour de nos parlers* ; Chez l'auteur. Québec. « »

Littérature

Emmanuel Berl : *Recherches sur la nature de l'amour. I : La réalité des sentiments* ; Plon. 10 »

Georges Bonneau : *Albert Samain, poète symboliste* ; Mercure de France. 9 »

Léon Chestov : *L'idée du bien chez Tolstoï et Nietzsche,* traduit du russe par T. Beresovski-Chestov et C. Bataille ; Edit. du Siècle. « »

J.-N. Faure-Biguet : *Montherlant, homme de la Renaissance* ; Plon. « »

Pierre Guastalla : *Esthétique*. Préface de M. Charles Lalo ; Vrin. 16 »

Pierre Guastalla : *Gérard*, essai précédé d'images. Bois gravé par l'auteur ; Sans Pareil. « »

André Hallays : *Les Perrault*. Avec des gravures ; Perrin. 18 »

Juvénal des Oursins : *Les gaietés du bahut* ; Monde moderne. 3 50

Marc Leclerc : *L'anthologie du Sacavin* ; le Bibliophile angevin, Angers. « »

M. Magendie : *La politesse mondaine et les théories de l'honnêteté en France au XVIIe siècle, de 1600 à 1660* ; Alcan.
Tome I .... 40 »
Tome II .... 35 »

Marc-Aurèle : *Pensées*, texte établi et traduit par A.-L. Trannoy. Préface d'Aimé Puech ; Belles-Lettres. 20 »

Dr J.-C. Mardrus : *Le Koran*, traduction littérale et complète des Sourates essentielles ; Fasquelle. 20 »

André Mary : *Le roman de l'Ecoufle* de Jean Renard, mis de rime ancienne en prose nouvelle. Illust. de A. Raynolt; Boivin. 12 »

Camille Mauclair : *Le génie d'Edgar Poe* ; Albin Michel. 10 »

Edmond Pilon : *Amours mortes, belles amours* ; Plon. « »

Jean Plattard : *La renaissance des lettres en France* ; Colin. 6 »

Prosateurs septentrionaux d'aujourd'hui, France et Belgique, morceaux choisis ; Bloud. « »

Pseudo-Plaute : *Le prix des ânes*, texte établi et traduit par Louis Havet et Andrée Freté ; Belles-Lettres. 15 »

Jean-Paul Richter : *Quintus Fixlein*, traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac ; Stock. « »

A. Soulange-Bodin : *A travers la nouvelle Europe*, hier-aujourd'hui ; Perrin. 9 »

Musique

Mme Berthon-Chincholle : *La musique à travers les âges*, tableau synoptique, publié avec l'approbation de Vincent d'Indry ; Schola Cantorum. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

A. Nékludoff : *En Suède pendant la guerre mondiale* : Préface de M. Gabriel Hanotaux ; Perrin. 9 »

Philosophie

Emile Boutroux : *Morale et religion* ; Flammarion. 8 »

J. Lagneau : *De l'existence de Dieu*; Alcan. 9 »

Poésie

Claude Balyne : *L'ardeur recluse*; Jouve. 5 »

Maurice Bladel : *Le vitrail de feu*. Renaissance d'occident, Bruxelles. 6 »

Georges Bonneau : *L'offrande à l'infidèle*. Avec un bois gravé de Fernand Siméon ; Messein. 9 »

Edouard Boucher : *La main vers l'idéal* ; Pensée latine. 5 »

Emilia Cuchet-Albaret : *Heureux qui voit les Dieux* ; Payot, Lausanne. 3 50

Abel Doysié : *La halte nocturne*. Avec 13 bois par Maurice Savignon ; Editeurs associés. 10 »

Alexandre Embiricos : *Poème funèbre*. Bois originaux de François Salvat ; Chiberre. 10 »

Fernand Granier : *Les glaives. Les Rubis* ; Les Tablettes, Saint-Raphaël. « »

Jean Ryeul : *Centaures* ; Sans-Pareil. « »

Emile Vitta : *Pierrette au Mont de Piété et quelques autres poésies* ; Messein. 5 »

Politique

Camille Aymard : *Bolchevisme ou Facisme* ; Flammarion. 8 50

J.-L. Chastanet : *La République des banquiers* ; Edit. Georges Anquetil. 10 »

Georges Legey : *Ce que j'ai vu au*

Maroc, juin-juillet 1925. *Quelques vérités sur la guerre du Riff.* Avec 6 pl. ; Imp. Rigot, Nancy. 7 50

Questions coloniales

Enquête sur les corporations musulmanes d'artisans et de commerçants au Maroc. Avec tableau synoptique, bibliographie, index et planches ; Leroux. 20 »

Georges Goyau : *Le Cardinal Lavigerie.* Avec 2 portraits ; Plon. 9 »

Jacques Ladreit de Lacharrière : *Le rêve d'Abd el Kerim,* esquisse d'histoire marocaine. Nombr. illust. ; Peyronnet. 9 »

Victor Piquet : *Le peuple marocain, le Bloc berbère.* Avec 2 cartes ; Larose. 12 »

Questions médicales

Henri Bouquet : *Initiation à la médecine.* (Collection des Initiations) ; Hachette. 6 »

Roman

Christiane Aimery : *Ceux qui se taisent* ; Perrin. 9 »

André Beucler : *Entrée du désordre* ; Cahiers du mois. 6 »

Pierre Bost : *Prétextat* ; Nouv. Revue franç. 9 »

Francis Carco : *Perversité* ; Férenczi. « »

Henry Champly : *La complice* ; Flammarion. 7 95

Magdeleine Chaumont : *La vie ardente* ; Albin Michel. 7 50

Robert Chérade : *Pissebleu* ; Nouv. Revue franç. 9 »

Robert Coiplet : *Le mal et le malheur* ; Férenczi. 7 95

James Olivier Curwood : *Nomades du nord,* traduction de Louis Postif ; Crès. 8 50

Charles Daniélou : *Le fantôme de Richemer* ; Figuière. 8 »

Henri Deberly : *Pancloche* ; Nouv. Revue franç. 9 »

Berthe Flammarion : *Les idées d'Odette* ; Flammarion. 7 95

Lucien Forgan : *Tu trahiras* ; Bossard. 7 50

Waldo Frank : *City Block,* traduit de l'anglais par Pierre Sayn et André Cuisenier ; Nou. Revue franç. 9 »

Pierre Girard : *Lord Algernon* ; Kra. 12 »

Daniel Guérin : *L'enchantement du Vendredi saint* ; Albin Michel. 9 »

Noël de Guy : *La lampe merveilleuse.* Préface de Noré Brunel ; Edit. du Fleuve, Lyon. 7 50

Eugène Heltaï : *Monsieur Selfridge, escamoteur,* traduit du hongrois par André Revesz et Marius Boisson ; Edit. Bossard. 7 50

Pierre-Jean Jouve : *Paulina,* 1880 ; Nouv. Revue franç. 9 »

Rudyard Kipling : *Sous les Déodars* ; Nelson. 5 75

Bernard Lecache : *Jacob* ; Nouv. Revue franç. 9 »

Raoul Leguy : *Le petit Jules* ; Figuière. 9 »

Georges-Armand Masson : *Criquette ou l'école du libertinage;* Edit du Siècle. « »

René Maur : *Cheikh El Djenoun;* Figuière. 8 »

Edouard Michel : *Le microbe amour.* Dessins de Quint ; Edit. Montaigne. 10 »

Daniel Parège : *Les revenants.* Avec le fac-similé d'une lettre de Pierre Loti ; Plon. 9 »

Robert Pelletier : *Les chacals derrière le soldat* ; Delpeuch. 7 »

Maurice Pottecher : *Achille Placidat, l'homme aux lunettes magiques* ; Albin Michel. 7 50

Eugène Poucydebat : *Une fille d'Euskadi.* Préface de Gaston Chérau ; Plon. « »

André Ransan : *Le royaume d'Alexandre.* Préface de Joseph Delteil ; Monde moderne. « »

Paul Reboux : *Les drapeaux* ; Flammarion. 9 »

Raymond de Rienzi : *L'aventure sur la route* ; Flammarion. 7 95

Emile Ripert : *Le double sacrifice* ; Edit. de la Vraie France. 7 50

Matai Roussou : *Et nous nous*

sommes aimés là ; Albin Michel. 9 »

Albert de Teneuille : *Jamais* ; Soc. mut. d'édition. 7 50

Maria Vinitzine : *Les Chimériques*. Adaptation et préface de René Bizet ; Plon. 9 »

Sciences

Dr Marcel Baudouin : *La préhistoire par les étoiles*. Avec 119 figures ; Maloine. « »

L. Fournier : *L'éclairage*. (Bibl. des Merveilles) ; Hachette. 7 50

Pierre Jean : *La psychologie organique*. Avec figures ; Alcan. 20 »

J. Loeb : *La théorie des phénomènes colloïdaux*, traduit de l'anglais par H. Mouton. Avec 58 figures. Alcan. 10 »

Sociologie

Dr Léon Bizard : *Souvenirs d'un médecin des prisons de Paris* ; Grasset. 9 »

Comte de Fels : *La révolution en marche* ; Fayard. 7 50

Jules Hayem : *Mémoires et Documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France*, 9e série ; Hachette. 30 »

Jacques Valdour : *Le faubourg*, observations vécues ; Edit. Spes. 7 50

Sports

Jean Prévost : *Plaisirs des sports* ; Nouv. Revue franç. 9 »

Théâtre

Bernard Zimmer : *Le veau gras. Les Zouaves* ; Nouv. Revue franç. 9 »

Varia

Nguyen Te Duc Luat : *Physique et psychique de l'opium* ; Monde moderne. « »

Voyages

Henri Béraud : *Ce que j'ai vu à Moscou* ; Edit. de France. 7 50

Pierre Mac Orlan : *Images sur la Tamise* ; Kra. 7 50

Gabrielle Vassal : *Mon séjour au Congo français* ; Libr. Roger. « »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Elémir Bourges. — Mort du comte Aimery de Comminges. — Inauguration d'un monument à Léon Séché. — A la mémoire de Claude Terrasse. — Sur le roman. — L'Atlantide. — Un procédé de style : à propos des « Incas » de Marmontel — Le Vengeur au Panthéon. — Se marier en bouc.

Mort d'Elémir Bourges. — Elémir Bourges est mort à Paris, en son domicile de Passy, 51, rue du Ranelagh, le vendredi 13 novembre. Il était à demi paralysé et presque aveugle depuis plusieurs mois. Une broncho-pneumonie l'a emporté en trois jours.

Il était né à Manosques (Basses-Alpes), le 26 mars 1852. Après ses études, au lycée de Marseille, il vint se fixer à Paris, en 1874, se lia d'amitié avec Paul Bourget, fréquenta le groupe Richepin-Ponchon-Bouchor, donna des vers et des articles littéraires à différentes revues,

notamment à la *Revue des Chefs-d'œuvre,* qu'il avait fondée avec Henri Signoret et Pigeon.

La maison qu'il habitait, alors, rue Guy-de-la-Brosse, près du Jardin des Plantes, a été décrite de façon très balzacienne par M. Paul Bourget, dans *le Disciple.*

Quelques travaux de journalisme le retinrent, jusqu'en 1886, au *Parlement,* au *Gaulois* et à *la France* où il avait été présenté par Bourget, Octave Mirbeau et Yveling Rambaud.

A cette période de sa vie se rapporte une lettre inédite à Octave Mirbeau dans laquelle, après avoir remercié celui-ci de l'avoir introduit au *Gaulois*, il lui parle du roman qu'il achève : *Le Crépuscule des Dieux.*

J'y suis plongé, dit-il, tantôt comme en un marécage, où je m'étouffe et je m'enlise, tantôt comme dans le courant d'un grand fleuve qui me porterait...

Cette œuvre, qui fut terminée un an après *Sous la hache,* parut pourtant un an avant (*Le Crépuscule des Dieux*, Paris, Librairie parisienne, s. d. (1884) in-18. — *Sous la hache*, Paris, E. Giraud, 1885, in-16)

Les journalistes qui ont connu Elémir Bourges au *Gaulois*, où il fut chef des échos, puis secrétaire de la rédaction, se souviennent que cette profession ne l'enchantait point. Il portait toujours le même costume marron composé d'un large pantalon, d'un dolman à col droit et d'un large feutre. L'obligation de se mettre parfois en habit, pour assister à des banquets ou des réunions mondaines, lui était particulièrement désagréable. Aussi s'empressa-t-il de donner sa démission lorsqu'en 1886, un modeste héritage lui permit de se retirer près de Fontainebleau, à Samois, où il écrivit les *Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*, qui ne parurent que sept ans plus tard (Paris, E. Plon et Nourrit, 1893, in-12).

En 1891, il participa à une manifestation qui fit grand bruit ; ce fut la seule fois de sa vie. Au mois d'août, cette année-là, les *Petites Affiches* insérèrent l'acte sous signatures privées qui constituait entre Joséphin Peladan, le comte de Larmandie, Gary de Lacroze et Elémir Bourges, d'une part, et le comte Antoine de la Rochefoucauld d'autre part, la Société en nom collectif dénommée : *Association de l'Ordre du Temple de la Rose + Croix.* Elémir Bourges était commandeur de l'Ordre. De cette époque date la médaille gravée par Armand Point où le profil de Bourges est entouré de cette devise : « Seul par l'amour du Soleil. » La durée de la Société était fixée à une année. On sait que cette courte existence suffit pour ameuter la chronique, ce qui n'était pas pour plaire à Elémir Bourges. La solitude de Samois ou la grande salle de la Bibliothèque nationale lui convenaient infiniment mieux que les Vernissages fussent-ils du *Salon de la Rose + Croix.*

Tout près de Samois, à Valvins, chez Stéphane Mallarmé, M. Henri

de Régnier rencontra pour la première fois Elémir Bourges; il nous a rapporté que ce jour-là Mallarmé définit ainsi l'auteur des *Oiseaux s'envolent* :

Bourges est un homme étonnant ; quand il a cinq minutes, il relit l'Encyclopédie.

Jusqu'à la fin de sa vie active, Elémir Bourges resta doué d'une exceptionnelle capacité de lecture. De son propre aveu, il lisait en moyenne trois volumes par jour. Non content, une fois installé de nouveau à Paris (1906), de passer toutes ses après-midi à la Bibliothèque Nationale et de lire, rentré chez lui, ce que lui envoyaient les candidats au prix Goncourt, il avait pris, chez un libraire, un abonnement de lecture.

Mes yeux sont encore fatigués et je devrais ne pas lire, écrivait-il à Henri Béraud, le 30 août 1912, mais j'ai des journées si solitaires (ma femme étant en Suisse et tous mes amis absents) que je suis bien obligé de céder à la tentation. Je me suis donc abonné au cabinet de lecture d'Emile Paul qui n'a pas grand chose d'ailleurs, presque uniquement des romans des 30 dernières années. Ce n'est plus du tout ceux de ma jeunesse et de mon âge mûr. Quantité de romanciers célèbres alors sont déjà enterrés sous les feuilles et ont disparu. Figurez-vous qu'Emile Paul n'a pas même Balzac au complet. Mais on découvre des gens dont personne ne sait le nom et qui ont publié 20, 30, 40 bouquins. Je le dis souvent à mes amis. Les gens de lettres sont de tous les hommes les moins informés de l'état réel de la littérature, ou tout au moins de ce qui en porte le nom. Mais de quoi est-on informé ? Nous vivons la tête dans un sac...

Le 7 avril 1900, l'Académie Goncourt, qui venait officiellement de naître et qui ne comptait que sept membres, se compléta en élisant Léon Daudet, Lucien Descaves et Elémir Bourges.

Le nom de ce dernier était fort peu connu à Paris. J.-K. Huysmans questionné par un journaliste, déclara :

C'est un excellent choix; car, outre qu'il a du talent, cet écrivain est modeste, consciencieux et pauvre. C'est là l'essentiel !

Dans une collection réservée aux œuvres des Dix, Bourges donna, en 1905, une nouvelle : *L'Enfant qui revient* (Paris, Romagnol, in-8).

La Nef, publiée dans le *Mercure de France* de juin à septembre 1904, parut en librairie chez Stock (première partie, 1904, in-16). La seconde partie fut achevée et publiée en 1922.

Le prix Lasserre fut décerné à Elémir Bourges, le 29 novembre 1922, pour l'ensemble de son œuvre, ces cinq volumes qui témoignent d'un constant souci de perfection, d'un vaste savoir et d'une véritable passion pour les grands sujets.

La pensée dominante de cette œuvre, son unité, c'est la négation farouche de toute espérance, l'absence de toute foi dans l'accomplissement des promesses divines ou humaines.

Aucun problème moral, aucune des questions qui inquiètent le plus l'humanité ne seront jamais résolues : telle est l'unique certitude qui se dégage du sombre lyrisme d'Elémir Bourges.

Une seule consolation, un seul refuge : l'amour des Lettres et moins pour ce qu'elles peignent ou évoquent que pour l'oubli qu'on y trouve:

C'est le seul moyen de ne pas trop penser à cette horrible et infâme vie, disait Bourges.

D'où l'horreur que lui inspirait le naturalisme :

N'est-ce pas assez de vivre toute cette saleté ? Faut-il encore la remanger après l'avoir vomie ?

Il y avait bien du pathétique dans cette haute figure que méconnaissait le plus grand nombre mais qu'éclairait, pour quelques-uns, une gloire incontestable.

Peu d'écrivains s'isolèrent autant que lui ; peu furent, autant que lui, dédaigneux de leur époque. Et, pourtant, lorsqu'on l'approchait on était saisi de la simplicité de son accueil, de sa bonne grâce. Sa conversation révélait une incessante curiosité pour tout ce que les lettres produisaient de nouveau.

Mais cette aménité était traversée par des accents de fulgurant pessimisme tels que celui qu'il a mis dans la bouche de Prométhée et où il semble avoir voulu exprimer l'essentiel de sa méditation d'un demi-siècle :

— Je sens refluer à mon cœur la sombre mer des douleurs humaines. — L. DX.

§

Mort du comte Aimery de Comminges. — Le comte Aimery de Comminges est mort à Paris en son domicile, 11, rue Saint-Guillaume, le 19 novembre. Il était né à Toulouse, le 25 avril 1862.

Sous-officier porte-fanion du général de Négrier au Tonkin, lieutenant de cavalerie, officier d'ordonnance du général Zurlinden, le comte de Comminges fit un stage à l'école de cavalerie de Saumur avant d'atteindre au grade de capitaine de cavalerie légère. Et *le Temps* a annoncé son décès, dans le numéro du 20 novembre, en le faisant suivre de ce simple titre : « Officier de cavalerie. »

Qu'il soit permis aujourd'hui de dévoiler la personnalité de l'écrivain qui s'est plu à ne signer presque jamais de son nom les œuvres nuancées de gris subtils et riches en qualités rares qu'il a produites.

Ici même, il écrivit, sous la signature Berthe Genlis, *La Zone dangereuse*, qu'il publia, en librairie, signée Saint-Marcet (le nom d'une de ses propriétés).

Le *Mercure* avait aussi donné de lui, sous le même pseudonyme de Saint-Marcet, *Elodéa ou la Roue de la fortune*. On lui a attribué en outre

plusieurs autres ouvrages publiés également au *Mercure*, notamment *le Voluptueux Voyage où les Pèlerines de Venise*, par Ginko-Biloba.

Le comte de Comminges qui, en 1914, était maire de la commune de Clairoix, dans l'Oise, à 4 kilomètres de Compiègne, n'a guère signé de son nom que ses travaux hippologiques : *Le Cheval, soins pratiques*: *Dressage et manège*; *L'équitation des gens pressés*; *le Hunter*; *les Races des chevaux de selle en France*; *A travers l'Allemagne hippique*; *les Races chevalines allemandes et françaises*. Il préparait un *Stendhal homme de cheval* dont on connaît quelques fragments.

Parmi les ouvrages signés de son nom (un des plus anciens noms français), citons la *Comtesse Panier* où, selon l'expression de M. Pierre Lièvre, passent « de grandes créatures minces, agiles et souples, qui savent marcher à pied ».

Parlant de l'homme, qu'il était un des rares critiques à bien connaître, M. Pierre Lièvre a dit son caractère « riche en dédains appréciables et par cela seul singulièrement sympathique ».

Un grand seigneur lettré, un « amateur » à l'ancienne mode et dans le sens plus élevé du mot, tel apparaît le comte de Comminges dans son œuvre. Les questions sociales ne le laissaient pourtant pas indifférent : l'auteur de *Addy ou Promenades d'amants et villégiatures* avait accepté le secrétariat général de l'Union civique. — L. DX.

§

Inauguration d'un monument à Léon Séché. — Dimanche 8 novembre un monument à la mémoire de Léon Séché a été inauguré à Ancenis (Loire-Inférieure), ville natale de l'écrivain. Léon Séché avait été, durant la dernière partie de sa carrière littéraire, un collaborateur assidu du *Mercure de France*. C'est au *Mercure* qu'ont été éditées la plupart de ses œuvres d'historien du romantisme, notamment : *Sainte-Beuve* (2 vol), *Lamartine de 1816 à 1830*, *Hortense Allart de Méritens*, *le Cénacle de la Muse française*, *Madame d'Arbouville*, *Delphine Gay*, *la Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, les *Amitiés de Lamartine*, le *Cénacle de Joseph Delorme* (2 vol.), *Alfred de Vigny* (2 vol.). Le monument, œuvre de Mme Tanvet, se compose d'une haute stèle de granit surmontée d'un buste; sur la stèle se détache en haut relief une muse romantique du plus heureux effet. Le monument s'élève sur la place du Puits-Ferré, la plus passante de la petite ville.

Une visite au cimetière où repose Léon Séché a précédé la cérémonie.

L'inauguration a eu lieu sous la présidence de M. Maurice Donnay, de l'Académie Française. Les discours ont été prononcés par MM. Maurice Donnay, Paul Mathivet, préfet de la Loire-Inférieure, André Dumas, ancien président et délégué de la Société des Poètes français,

Gaston Rageot, président et délégué de l'Association des Critiques littéraires, le marquis de La Ferronnays, député de la Loire-Inférieure, Marcel Giraud-Mangin, conservateur de la Bibliothèque de Nantes, Lemé, rédacteur au *Phare*, qui a lu un discours de son directeur, M. Maurice Schwob, Charles Le Goffic, président du Comité du monument, ancien président et délégué de la Société des Gens de Lettres, qui a remis le monument à la municipalité d'Ancenis, Jules Pohier, maire d'Ancenis, qui a reçu le monument. Entre les discours, Mme Andrée de Chauveron, de la Comédie-Française, a dit avec un talent remarquable des poèmes de Léon Séché.

Au banquet, offert par la municipalité dans la Salle des fêtes de l'Hôtel de Ville, assistaient, outre les orateurs précédents, Mme veuve Léon Séché, ses deux fils, M. Albert Séché et notre confrère M. Alphonse Séché, M. Bellamy, maire de Nantes, député de la Loire-Inférieure, M. Mayade, sous-préfet d'Ancenis et madame, M. Joubert des Ouches, secrétaire général de la préfecture, MM. Marcel Angebault, Collineau et Beaudouin, conseillers d'arrondissement, Jacques Pohier, ancien maire, Plonté, président du tribunal, et madame, MM. Rémy, procureur de la République, Ricaud, juge d'instruction, et madame, le commandant Auriche, MM. Milau, président du Comité d'initiative, Vincent, Lusseau et Calmé, conseillers municipaux, Héry, directeur de l'école primaire supérieure, etc., etc. Au dessert, les toasts ont été portés par le maire et M. Charles Le Goffic.

Le *Mercure de France* était représenté à cette cérémonie par MM. Alfred Vallette et Louis Dumur.

§

A la mémoire de Claude Terrasse. — Les amis de Claude Terrasse ont placé sur sa tombe, au cimetière Montmartre, un médaillon de bronze où le sculpteur Desbois a fixé la bonté et la joie radiantes qu'exprimait le visage de celui à qui on doit la musique d'*Ubu Roi*, des *Chansons à la Charcutière*, du *Sire de Vergy* et de tant d'autres œuvres mémorables. L'inauguration a eu lieu le samedi 14 novembre, à onze heures, sous la présidence du ministre de l'Instruction publique. Tous les collaborateurs étaient présents, des compositeurs, des personnalités du monde littéraire, théâtral et artistique, groupés autour des fils et des filles de Claude Terrasse. M. Yvon Delbos a retracé la vie du musicien, et dit excellemment : « La malice qui lui dicta cet air gracieux sur lequel Gabrielle de Vergy nous enseigne les deux façons de cueillir les roses, par la fleur ou par l'épine, a plus de sagesse en vingt mesures que les trois cents pages d'un traité d'éducation. En souriant, il nous venge de la vie, et nous aimerons toujours pour un

service si spirituellement rendu ce prince charmant de la musique française. »

M. Maurice Donnay, président du Comité qui s'était formé en vue de la cérémonie, a pris la parole, a rappelé avec émotion des souvenirs de collaboration et apporté son hommage à Claude Terrasse.

§

Sur le roman.

Cher monsieur Vallette,

On ne saurait trop affirmer l'importance de l'étude sur le roman, que M. John Charpentier vient de donner au *Mercure* du 1er novembre. Il fallait mettre un peu d'ordre dans ce désordre, définir, classer. Cela étant fait, et de main de maître, ne sied-il pas d'examiner si, de l'ordre établi, tel ou tel détail ne peut cependant pas être utilement contesté ?

M. Charpentier a raison de dire que l'on ne doit point charger du mot *Roman* la couverture d'un grand nombre d'ouvrages qui ne sont pas, en effet, des romans. Mais je pense qu'il limite, un peu arbitrairement, l'opportunité de ce terme. Le travail du romancier, si je comprends bien, n'est qu'objectif. Observateur vigilant, le romancier marque son œuvre de la qualité de sa vision, sans confier au verbe rien de l'ardeur de son sentiment personnel ; l'œuvre n'en recevra qu'un reflet méconnaissable. Au bref, l'élément lyrique est exclu du roman.

Or, je crois que, d'une œuvre vivante, le lyrisme ne disparaît jamais. La vérité profonde — seule réelle — ne s'imagine pas. L'homme qui, avec un air indifférent, vous émeut par la peinture de la joie ou de la douleur d'un personnage fictif, soyez sûr, puisqu'il vous émeut, que c'est par la vérité de sa propre douleur ou de sa propre joie. Tout ce qui, dans l'œuvre, n'est pas lyrisme, n'est que décor ou préparation.

Je choisirai le même exemple que M. Charpentier : Balzac, le romancier entre les romanciers. Le souci de l'argent, la volonté de parvenir (pour ne toucher qu'à une seule passion), n'est-ce pas, à propos d'elle, son espoir, et puis son désespoir, qu'exprime le maître ? Objectif en apparence, il ne nous émeut, en réalité, que par son lyrisme.

Après le : « Point de lyrisme », M. John Charpentier déclare, ou à peu près : « Point de recherche de style. La correction, certes. Le soin de l'harmonie ? Attention. Voilà où naît le danger. Qu'elle dépasse la stricte mesure, et le roman, la vie du roman, sera étouffée. »

J'entends bien que M. J. Charpentier est trop parfait écrivain pour recommander le style dit « courant » par lequel, en effet, tant d'écrivains actuels courent vers le succès. Je ne puis toutefois souscrire à son opinion.

M. Charpentier traite le roman, selon moi, avec une extrême sévérité. L'ayant séparé d'autres genres littéraires tels que l'essai ou le conte, il admet que ceux-ci, toutes les grâces du style ont licence de se poser

sur eux et qu'elles les parent légitimement ; mais point sur le roman. Le roman, le style doit être sur lui comme, sur le corps, un maillot. Cette image n'est pas pour me déplaire, car il est bon de dire que nous ne supportons plus le style-ornement, le plaqué, le jeu Goncourt ou Giraudoux. Le style existe pour l'œuvre, et non l'œuvre pour le style. Le bon style doit être adapté à son sujet ; il en suit la ligne fidèlement. Je consens donc au maillot ; mais j'exige que ce maillot soit du tissu le plus riche.

Comment vouloir priver le roman de la richesse magnifique et multiple du verbe ? Il faut seulement que cette richesse serve et qu'elle n'étouffe pas ; conventionnelle, qu'elle ne le soit jamais : ici rude, et là, douce, et toujours harmonieuse, c'est-à-dire en accord avec l'inexplicable vérité. Toute œuvre d'art y a droit. Tout œuvre n'est œuvre d'art que si elle en est recouverte, parfois, au cas le plus rare, pour atteindre jusqu'à, même, la pure simplicité. Toute œuvre d'art. Et le roman. Pourquoi le traiter en parent pauvre, le condamner au vêtement trop modeste ? Il y a une élégance simple du vêtement qui rehausse la beauté de l'homme. La créer est œuvre difficile ? Soit. Impossible ? Non. Il suffit qu'elle soit possible. Mais on est aujourd'hui si déshabitué de cette beauté, que si, par hasard, on la rencontre, à peine la reconnaît-on.

Pourtant, le livre ne prend sa haute place que par elle. Le géant Balzac, dont l'ampleur nous domine, que trouverions-nous de lui si, parfois, lorsqu'il en prend le temps, il n'avait consenti à être un grand écrivain ? Et mieux que la foule de ses personnages, expressifs mais souvent mal au point, enfantés avec trop de hâte par la fougue du génie, je vois sans cesse, dans le plus beau roman que je sache, vivre les êtres de la *Bovary*, parce que Flaubert les a revêtus d'une splendeur immortelle.

Veuillez agréer, etc.

LOUIS LEFEBVRE.

§

L'Atlantide.

Nice, le 9 novembre 1925.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec intérêt les lignes que votre Revue a bien voulu accorder à mon récent travail sur l'Atlantide (*Mercure*, 1er novembre, p. 828 et suiv.), et je vous en remercie. Permettez-moi de demander à votre courtoisie l'insertion d'une brève réponse.

Votre distingué collaborateur oppose à ma thèse, comme un argument en faveur de « l'Atlantide dans l'Atlantique », ce fait que les Açores sont en face et à 1800 kilomètres des Colonnes d'Hercule. C'est parfaitement exact. Mais d'après les textes anciens cette distance était

comptée le long d'une côte bordée de hautes montagnes, et cette condition ne paraît pas être remplie.

Plus loin votre collaborateur rappelle que les Atlantes poussèrent leurs incursions jusqu'en Tyrrhénie, et il observe que dès lors ma thèse n'aurait pas de sens, puisque les terres disparues étaient voisines de la mer Tyrrhénienne. Tout est relatif... Les Etrusques habitaient la Toscane. Pour s'y rendre, les Atlantes devaient passer d'île en île jusqu'au continent, ainsi que le disent les textes : gagner la Sicile, puis la Sardaigne et la Corse, ou plus simplement parcourir du sud au nord la plus grande partie de la péninsule italique. C'est tout de même un voyage... et l'Histoire conserve le souvenir de mouvements militaires beaucoup moins amples.

J'ai cru moi aussi, et pendant longtemps, à « l'Atlantide dans l'Atlantique ». Parmi les raisons qui m'ont conduit à chercher un autre emplacement, voulez-vous me permettre de signaler à la bienveillante attention de votre collaborateur, et à celle de vos lecteurs, le petit problème d'arithmétique que voici :

Admettons que le continent disparu était dans l'Océan Atlantique. Quelle était sa surface ? L'Asie et la Libye réunies ? On ne sait... Des océanographes et des géologues y englobent les archipels et la mer des Sargasses. Prenez un atlas, essayez des contours et tâchez de chiffrer une étendue... Mettons vingt fois la France, pour fixer les idées. Le même atlas vous indiquera que dans cette partie l'Océan a une profondeur moyenne de 4.000 mètres. Or l'étendue des mers sur le globe est d'environ six cents fois celle de notre pays, soit trente fois l'Atlantide

Une simple règle de trois, par application du principe des vases communicants, fait connaître que dans ces conditions l'effondrement de l'Atlantide a causé une baisse du niveau des mers, sur toute la terre, de 4.000 : 30 = 135 mètres environ.

135 mètres ! Mais alors tout le Delta du Nil était auparavant sous l'eau ; et non seulement le delta, mais toute la Libye jusqu'à Gabès, toute la Basse-Egypte, sauf quelques hauteurs à l'ouest du Fayoum, et même toute la vallée du Nil jusqu'au delà de la deuxième cataracte !

Comment les Egyptiens ont-ils pu garder — ou transmettre, s'ils le tenaient d'un autre peuple — le souvenir de la disparition d'une contrée située à quelque trente mille stades de là, sans retenir ce fait que précisément au même moment leur propre pays serait sorti de l'onde ?

Mais, dira-t-on, l'Atlantide n'était pas vingt fois plus grande que la France. Soit, jetons du lest, comme les océanographes qui en arrivent à ne plus retenir en fin de compte, pour l'Atlantide de Platon, qu'un plateau allant des Canaries à Madère et au Cap Vert... On ne s'en tirera pas à moins de trois ou quatre fois la France. Et l'argument résiste : la plus grande partie de la Basse-Egypte, le delta, Saïs en particulier,

étaient sous l'eau, et n'ont émergé qu'à ce moment. Les prêtres de Saïs qui détenaient les secrets d'une science étendue, chez qui les Grecs allaient s'instruire et apprendre l'astronomie, auraient-ils été simplement les astrologues de la fable ?

Votre distingué collaborateur signale très à propos que précisément des fouilles sous-marines vont être effectuées grâce à un outillage puissant dans la partie où je place l'Atlantide. Si l'on trouve des inscriptions, il y aura de beaux jours pour les épigraphistes. Peut-être trouvera-t-on la signature de l'Atlantide... Attendons.

Merci d'avance, Monsieur le Directeur, avec l'expression, etc.

F. BUTAVAND
Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées
Conseiller d'Etat
Monaco.

§

Un procédé de style : à propos des « Incas » de Marmontel. — On connaît le style rythmé, légèrement pompeux, dans lequel ont été écrits bien des ouvrages classiques, plus ou moins romanesques, jusqu'à la première moitié du XIXe siècle. Peut-être n'a-t-on pas remarqué que l'un des procédés pour obtenir cette prose, assez conventionnelle au reste, a tout simplement consisté à écrire de longs passages entièrement *en vers* non rimés. Un lecteur curieux découvrirait, par exemple, de nombreuses tirades ainsi composées, dans *les Incas* de Marmontel. En voici, pour fixer les idées, deux passages caractéristiques (entre des centaines d'autres, que l'on peut extraire de cet ouvrage); je transcris ces deux morceaux en mettant les périodes en évidence :

Le premier constitue à peu près tout le plaidoyer de Fernand de Luques contre les Indiens du Pérou, en vue de légitimer les agissements des conquérants :

...Le droit de glaive qu'ils (1) avaient
Sur l'idolâtre Amalécite,
Nous l'avons sur des infidèles
Plus aveuglés, plus abrutis
Dans leurs détestables erreurs.

Ils se plaignent qu'on leur impose
Un trop douloureux esclavage ;
Mais eux-mêmes sont-ils plus doux,
Plus humains envers leurs captifs ?
Sur des autels rougis de sang
Ils leur déchirent les entrailles,
Ils se partagent par lambeaux
Leurs membres encor palpitants,

(1) Il s'agit ici des Hébreux.

Ils les dévorent, les barbares,
Ils en sont les vivants tombeaux.

Et c'est pour cette race impie
Qu'on parle avec tant de chaleur !
Si les châtiments les effraient,
Qu'ils cessent de nous dérober
Cet or, stérile entre leurs mains,
Et qui nous a déjà coûté
Tant de périls et de fatigues.

Quoi ! N'avez-vous franchi les mers,
N'avez-vous bravé les tempêtes
Et cherché ce malheureux monde
A travers tant d'écueils, que pour abandonner
L'unique fruit de vos travaux,
Vous en retourner les mains vides,
Et ne rapporter en Espagne
Que la honte et la pauvreté ?

L'or est un don de la Nature ;
Inutile à ce peuple, il nous est nécessaire,
C'est donc à nous qu'il appartient ;
Et leur malice opiniâtre
A la cacher, à l'enfouir,
Les rendrait seule assez coupables
Pour justifier nos rigueurs.
Quant à leur esclavage, il est la pénitence
Des crimes dont les a souillés
Un culte impie et sanguinaire...

Chapitre XII [page 111 de l'édition Jules Bossange et Tenon, libraires, rue des Poitevins, nº 10, Paris, 1821].

Voici un second passage, extrait du chapitre XXIII, page 237 de la même édition. Il s'agit des mœurs des habitants de l'île Christine :

Des légumes, d'excellents fruits,
Une racine savoureuse
Dont ils font un pain nourrissant,
Des tourterelles, des palombes,
Les hôtes des bois et des eaux
Que la flèche a blessés, qu'a séduits l'hameçon,
Une eau pure, quelques liqueurs
Qu'ils savent exprimer des fruits,
Et dont ils font un doux mélange ;
Tels sont les mets et les breuvages
Dont ce peuple heureux se nourrit...

Il ne semble guère possible que de si longues successions de périodes rythmées soient le résultat du hasard. N'y a-t-il pas là l'indice néces-

saire d'un procédé voulu et sciemment appliqué ? En tout cas, ce procé dé ne serait pas entièrement personnel à Marmontel ; on trouve, dans *la Nouvelle Héloïse* par exemple, des tirades, il est vrai plus courtes, construites en alexandrins non rimés.

Peut-être cette constatation, si elle est nouvelle, serait-elle susceptible d'intéresser quelques lecteurs du *Mercure* ?... Le premier des deux passages cités plus haut n'est pas dénué, au surplus, de quelque indirecte actualité.

HENRI VILLAT
Correspondant de l'Académie des Sciences,
Professeur de l'Université de Strasbourg.

Le Vengeur au Panthéon. — Comme nous l'avions prévu *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux* a répondu à la question posée sous ce titre, ici le 1er septembre 1925.

Après avoir cité un couplet de la chanson de Charles Gille. (...*Un modèle moindre en grandeur — fut suspendu sous le portique*... nous demandions ce qu'était devenu ce modèle réduit du vaisseau *Le Vengeur* que la Convention avait, par décret, décidé de placer au Panthéon en même temps qu'une plaque portant tous les noms de l'équipage.

M. A. Boghaert-Vaché, un des collaborateurs de *l'Intermédiaire*, s'en rapporte sur ce point au témoignage de A. Jal, ancien historiographe et archiviste de la marine, qui, dans son *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire* (2e édition, Paris 1872, page 1249) écrit :

> La Convention avait décidé qu'un modèle du *Vengeur* serait sculpté et pendu à la voûte du Panthéon ; ce dernier vote resta sans exécution. La vérité s'était fait jour bien vite, le premier mouvement d'enthousiasme passé ; de Brest tous les détails étaient venus à Paris... [L'acte], réduit à ses véritables proportions, était encore beau, sans doute, mais n'avait pas ce grandiose qu'on lui avait prêté d'abord...
>
> On n'a jamais, que je sache, publié la liste des officiers composant l'état-major du vaisseau... J'extrais ces noms du Rôle d'équipage du vaisseau *Le Vengeur du Peuple* au 13 prairial au II (1er juin 1794), rôle qui est conservé à Brest...

A noter que Lamartine a sans doute autant de responsabilité que le chansonnier Charles Gille dans la diffusion de cette légende qu'il rapporte au tome VI, pages 243-248, de son *Histoire des Girondins*.

Pour avoir une relation rigoureuse de ce fait d'armes il convient de lire le procès-verbal rédigé par le capitaine de vaisseau Renaudin, commandant du *Vengeur*, rapport publié en entier par Jal dans son *Dictionnaire critique*.

§

Se marier en bouc. — Je suis flatté que M. van Gennep ait bien voulu jeter un regard sur mes quelques notes rapportées de Savoie. Comme lui, les interprétations que je propose me « laissent sceptique », en ce que je reste « examinateur » comme devant ; mais je ne crois pas que les faits que j'allègue doivent nous laisser sceptiques au sens littéraire du mot, c'est-à-dire être rejetés pour mauvais aloi.

Ce qu'il appelle la « normalité » linguistique de *modhon*, je ne l'ai pas révoqué ; j'ai noté *modhdon*, qui sort des lèvres de Beaufort, un phonographe en ferait foi ; faut-il « normaliser » ce qu'on enregistre ? en folk-lore ? pas en linguistique. — De même, s'il est vrai que *badothte* vienne de *abada*, il l'est aussi qu'à Beaufort je n'ai pas recueilli *abadothte*, lorsque j'ai entendu que le modhdon « n'avait pas de badothte à payer ». Chute de l'*a* initial d'un mot féminin, ce phénomène, qu'on étiquette déglutination, et qui se retrouve dans *une postume* et *une boutique* provenus de *l'apostume* et de *l'apothèque*, n'a pas empêché *boutique* de faire fortune. En voici, pour notre mot même, un autre témoignage : *La Basoche ou droit de passage*, p. 125 de l'*Histoire illustrée de Beaufort*, par Fontaine, qui fut instituteur à Beaufort.

Garçon est le diminutif de *gars*, et non de *garce* ; mais *couturon* est le dépréciatif de *couturière* et non de *couturier*. Il est exact, dirais-je, que le *coutur on* soit, en sémantique, une couturière déchue de son sexe, et cela pour signifier qu'elle est socialement inapte au rang de vraie couturière. Une *Catin*, une *Marion*, à suffixes masculins, sont des filles, soit encore enfants, ou déjà déchues, traitées en jouets, en poupées. La forme de ces mots en trace l'idée. — A remarquer que M. van Gennep, qui atteste que *garçon* ne vient pas de *garce*, invoque en preuve *génisson* « normal comme *garçon* », sans faire attention que cet argument, s'il était utile, servirait au contraire à plaider que *garçon* vient de *garce* comme *génisson* de *génisse* ; — et qu'il suppose en l'air que *génisson* désigna d'abord le Veau, ce qui est aussi bizarre que de supposer que *chevrette* aurait d'abord signifié Petit bouc.

Soit un problème local : *marié en veau* ; M. van Gennep ne sait comment le résoudre ; il souhaite une solution ; je vais sur place ; on me met ce veau dans son cadre ; on me donne une solution sémantique. Et me voilà « esclave des vieilles méthodes ». — M. van Gennep juxtapose plusieurs variantes du problème ; il en dresse une carte ; je propose d'expliquer quelque *loup* de cette carte par quelque *renard* de la même carte, avec communications et portes dans les cloisons. Méthode vieillie : les routes ne doivent plus servir à voyager, ni la carte, sauf à son cartographe.

Mes témoins beaufortains estiment que l'homme *marié en veau* est

ainsi ridiculisé pour dire qu'il coûte sans rapporter, qu'il n'est pas « productif » de lait, et qu'on ne lui donnera à manger que des sous-produits. Je transcris. Et M. van Gennep lit ceci que le marié serait qualifié d' « asexué » non-reproducteur, et que *nourrisson* (c'est-à-dire improductif coûteux), et *bouc*, et *loup*, et *renard*, et *gendre*, signifieraient, dans ma sémantique, « asexués » ! Si cela s'appelle lire, jamais je n'apprendrai à lire.

M. van Gennep connaît le *terratsu*, argot des maçons de Tarentaise; et c'est par l'ouvrage de Pont (1869) ; car dans les *Argots de Métiers* de M. Dauzat (1917) il aurait trouvé, à côté de la réédition de ce terratsu, un autre argot dont il me chicane l'existence, le *terrachu* des colporteurs de Tignes en Haute-Tarentaise ; c'est ce terrachu qui comporte les deux termes « *kélarte*, m., veau » et « *mosseïla*, belette; homme qui se laisse dominer par sa femme », lesquels m'ont été recertifiés, sous les formes plus phonétiques *kélart* et *mosséyla*, par un excellent témoin. Quel témoin ? le même qui en 1912 rédigea le lexique imprimé par M. Dauzat. Et pourquoi j'écris *terrachu* quand M. Dauzat imprime *terratchu* ? Parce que ce même témoin ne prononce que *terrachu*, et regrette d'avoir écrit *terratchu* en 1912 sur le conseil du trop savant François Deloncle, qui connaissait l'existence, en Suisse, à Sainte-Croix, d'un argot *terratchu*.

Où, et pourquoi, aurais-je insinué que M. van Gennep ignorât *mosséyla* ? Pourquoi protester ? Mais j'y trouve mon profit, et la citation de Van Gennep par M. van Gennep, je la reproduirai le jour où j'étudierai *mosséyla*. — On ne trouvait dans ma communication nulle ombre de censure des méthodes ni des faits de M. van Gennep. J'avais, il est vrai, sous entendu et non exprimé que son enquête était excellente, suggestive, magistrale. De grand cœur, les voilà, ces adjectifs. Mais les érudits de commerce agréable ne sont-ils pas ceux qui admettent, à l'occasion, d'autres procès-verbaux à la suite des leurs, comme aussi les chasseurs qui ne prétendent pas que toute la faune de toute la Savoie soit leur chasse gardée, parce que, pendant plusieurs saisons, ils ont visé, et sans l'atteindre, un veau, qui était peut-être une génisse ?

GASTON ESNAULT.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.